



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

1732  
59

LE  
**CATHOLICISME**

PRÉSENTÉ

DANS L'ENSEMBLE DE SES PREUVES

PAR

**F. BAGUENAUT DE PUCHESSE**

---

OUVRAGE APPROUVÉ PAR M<sup>GR</sup> L'EVÊQUE D'ORLÉANS

---

TOME SECOND.

PARIS

GAUME FRÈRES ET J. DUPREY

Éditeurs, rue Cassette, 4.

ORLÉANS

A. BLANCHARD, LIBRAIRE

Rue d'Escures, 9.

1859

1702

A FEW OF THE

A FEW OF THE

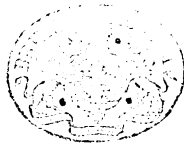
4075

**A CEUX QUI DOUTENT**



**A CEUX QUI CROIENT**





---

**COUVIL, typographie et stéréotypie de Crète.**

LE  
**CATHOLICISME**

PRÉSENTÉ

DANS L'ENSEMBLE DE SES PREUVES

PAR

**F. BAGUENAUT DE PUCHESSE**

---

OUVRAGE APPROUVÉ PAR M<sup>GR</sup> L'EVÊQUE D'ORLÉANS

---

TOME SECOND.

**PARIS**

**GAUME FRÈRES ET J. DUPREY**

Éditeurs, rue Cassette, 4.

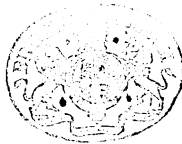
**ORLÉANS**

**A. BLANCHARD, LIBRAIRE**

Rue d'Escures, 9.

**1859**

Droits de traduction et de propriété réservés.



# LE CATHOLICISME

PRÉSENTÉ

DANS L'ENSEMBLE DE SES PREUVES

---

## QUATRIÈME PARTIE.

PREUVES DOGMATIQUES.

---

### PRÉAMBULE.

Nous entrons désormais dans le sanctuaire même du temple catholique. Le livre de la Divinité est ouvert devant nous. Ce n'est plus ici le résultat des recherches de la science ou de l'histoire, le produit du travail de l'homme ; ce n'est pas la doctrine soupçonnée par les anciens sages, devinée par la pénétration des grands génies de la philosophie antique. C'est la révélation même de Dieu. C'est la vérité envoyée du ciel pour éclairer la terre : vérité inconcevable pour tous ceux auxquels elle n'a pas été transmise, s'élevant au-dessus des forces et de la raison humaine, établissant par sa nouveauté même la divinité de son



origine. Ce sont des dogmes d'une simplicité et d'une grandeur admirables. C'est tout un ordre d'idées aussi sublimes dans leur développement que dans leur conception. C'est l'entrée d'un monde supérieur ; l'aperçu de tous les mystères du passé, du présent et de l'avenir. Ce sont les perfections, c'est l'essence même de Dieu. Ce sont les mystères de la création et de l'humanité. C'est l'explication du règne du péché et de sa punition sur la terre. C'est la connaissance entrevue, sinon la solution dernière, de toutes les questions les plus importantes pour l'homme, questions qu'il ne comprend pas sans doute encore complètement, mais qui, malgré leur ineffable profondeur, se trouvent si naturellement conformes à sa raison, que, dès qu'elles lui sont manifestées, il les admet et en reconnaît instinctivement la vérité.

Tous peuvent savoir désormais leurs croyances, leurs devoirs, leurs droits, leurs intérêts, leurs destinées. La création est révélée, la souffrance expliquée, Dieu et l'homme compris l'un par l'autre, le ciel et la terre rapprochés et unis ensemble. L'homme n'erre plus, sans boussole et sans guide, dans l'immense et redoutable désert de la vie ; il a appris d'où il vient ; il connaît où il va. L'enfant chrétien en sait plus que les plus profonds philo-

sophes. Ce qui était inconcevable pour les sages de l'antiquité païenne est dévoilé maintenant aux yeux de l'artisan et du villageois. L'ère des recherches et des investigations est passée. Le jour de la certitude et de la foi a lui. Et tandis que les systèmes sans consistance qui essaient encore de s'élever, se heurtent et se détruisent tour à tour, la doctrine catholique simple, précise, définie, se repose sur le roc au sein de la lumière et de la paix <sup>1</sup>.

Tous ces mystères, il est vrai, surpassent de beaucoup notre intelligence ; mais c'est là un caractère même de leur vérité. L'œil de l'homme si borné pouvait-il plonger dans toutes les profondeurs des opérations divines ? L'esprit de l'homme si étroit pouvait-il parcourir cet océan sans fond et sans rives qui embrasse l'éternité ? L'habitant d'un monde si grossier pouvait-il pénétrer tous les mystères du monde céleste ? Dieu, en un mot, pouvait-il être compris de l'homme ? et la religion ne serait-elle pas humaine, si elle n'avait que les proportions de la terre et les limites de l'esprit humain ? Reconnaissons ici même le sceau de la Divinité.

Oui, les mystères, par cela seul qu'ils s'élèvent

<sup>1</sup> Voir de Genoude, *Expos. du dogme cathol.*

au-dessus de la raison, sont un motif de croire à la vérité catholique. Ils sont la clef de voûte d'un immense et magnifique édifice, dont l'œil, sans pouvoir l'embrasser tout entier, saisit et devine quelques-unes des sublimes proportions. Dogmes si profonds et si admirables qu'il était impossible à l'esprit humain de les inventer et de les concevoir ! Révélations en même temps si remarquables et si vraies qu'elles expliquent plus de choses qu'elles n'en tiennent de cachées ! Mystères qui, infiniment supérieurs à ceux de la nature dont l'homme est entouré de toutes parts et qu'il ne peut contester, se justifient néanmoins par eux, expliquent ainsi l'ordre spirituel par l'ordre matériel, et, dévoilant le même Dieu qui se montre visiblement dans les merveilles du monde extérieur, le font voir seulement plus lumineux et plus nécessaire encore dans les régions de l'intelligence !

Quels admirables enseignements que ces pures et simples notions, si bien faites pour être comprises de l'homme, et que l'homme n'eût cependant pu jamais ni trouver, ni retenir, si une révélation divine ne fût venue les lui communiquer ! Quelles idées que celles qui mettent en intime relation l'être incréé et sa faible créature, qui

unissent ensemble les hommes de tous les temps et de tous les lieux, et placent l'âme humaine en regard des leçons du passé, des devoirs du présent et des espérances de l'avenir ! Quelle doctrine enfin, et c'est là un de ses caractères les plus remarquables, que cette doctrine si naturelle malgré ses profondeurs, si perceptible en dépit de ses mystères, qu'il suffit d'expliquer pour la faire admettre et reconnaître, et dont la seule exposition dogmatique va, sans autre argument ni démonstration, établir et attester invinciblement à tous les yeux la divinité ! Preuve unique et nouvelle qui ne résultera, ainsi, que du pur énoncé des faits et du simple développement de la vérité <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Une partie des aperçus que nous donnons sur les mystères est empruntée à Bossuet, Fénelon, Frayssinous, de Genoude, A. Nicolas, etc.

## CHAPITRE PREMIER.

Dieu. — La Trinité.

Dieu, cet être éternel devant qui la pensée et le cœur de l'homme ne peuvent s'arrêter sans crainte, sans respect, sans amour; Dieu dont nulle intelligence ne peut concevoir, dont nulle parole ne peut exprimer les immenses perfections, a bien voulu, un jour, nous révéler quelques-uns des secrets de son essence infinie. Un et universel, souverainement intelligent et libre, immuable et parfait, il était avant l'origine du monde, il était avant tous les temps. Il est celui qui est, qui a été, qui viendra. Chez ce pur esprit, rien n'est passé ni futur; tout est présent; il est toujours et partout. Il ne connaît ni temps, ni espace. Il remplit tout de son immensité. Il est lui seul la cause universelle et souveraine; il est lui seul l'être par excellence, avec toutes ses qualités et

toutes ses conditions de sainteté, de justice, de bonté, de puissance, d'amour, de beauté, de félicité. Le représenter et le comprendre est au-dessus de toutes les philosophies et de toutes les religions ; nul, si ce n'est lui-même, ne peut l'expliquer. Ce que nous savons de lui, c'est lui seul qui nous l'a révélé. Au moment qu'il a choisi, il a bien voulu nous permettre de jeter un regard dans les profondeurs de son être. Il nous a appris la grandeur ineffable de son unité et en même temps les infinies richesses de sa fécondité.

Complet dès les jours de l'éternité, il existe en trois personnes égales dans leur essence et dans leurs perfections : le Père, principe fécond et tout-puissant ; le Fils, substance intégrante de la substance du Père ; le Saint-Esprit, amour éternel et subsistant du Père et du Fils ; le Père se contemplant dans son image qui est son Fils, et formant, par cette connaissance dans laquelle il se plaît, l'Esprit-Saint, lien divin et mystérieux des deux premières personnes de la Trinité. Au sein de leur infinie égalité et en même temps de leurs admirables rapports, l'un peut être considéré comme l'être et la puissance, l'autre comme l'intelligence et la sagesse, le troisième comme la volonté et l'amour. Le Père conçoit dès l'origine,

comme l'exprime si magnifiquement saint Jean aux premiers mots de son évangile, sa parole intérieure, son Verbe, sa pensée éternelle qui est toujours dans son sein, expression de sa vérité, flambeau de sa lumière, empreinte de sa substance, rayon de sa splendeur. Le Fils, coéternel à son Père, puisqu'il ne peut y avoir rien de nouveau et de temporel dans le sein de Dieu, formé de sa substance même, ne peut être que Dieu comme lui. Il préexistait à tous les mondes, à toutes les créatures visibles et invisibles, célestes et terrestres : car tout ce qui a été fait, ajoute saint Jean, a été fait par lui, et lui seul ne l'a pas été. Il vit en son Père, comme son Père vit en lui. Nœud de cette vie divine, lien de cette pensée souveraine, conséquence non moins que principe de toutes ces perfections, l'Esprit exprime l'amour, il n'est qu'amour, l'éternel amour du Père et du Fils, l'effusion, le transport, le regard d'admiration de la première pour la seconde personne de la Trinité.

Considérées dans leurs rapports vis-à-vis de nous, les trois adorables Personnes se sont plus particulièrement manifestées, l'une pour créer le monde, l'autre pour le racheter, la troisième pour le convertir et le sanctifier. Le Père, dès l'origine, promet son Fils à sa créature déchue ; le Fils,

après s'être donné lui-même, envoya l'Esprit-Saint terminer l'œuvre qu'il avait si magnifiquement commencée : création, rédemption, régénération, admirable Trinité de bienfaits, qui répond à la Trinité des personnes divines, base de l'édifice catholique, trésors de faveurs dont le secret n'a pu être livré que par la révélation !

Qui comprendra ces mystères ! Qui essaiera d'en sonder la profondeur ! Qui tentera par quelques comparaisons humaines de soulever un coin de ce voile impénétrable à l'humanité ! L'intelligence unie à la matière et ne formant par cette dualité qu'un seul homme, donnera-t-elle une image des trois personnes divines ? Non, disons-le, il n'en saurait être ainsi <sup>1</sup>. Le rayon, partie intégrante et en même temps distincte de l'astre lumineux, offrira-t-il un terme plus facile de rapprochement ? Non encore. L'âme humaine, avec sa substance qui renferme les trois conditions de l'être, de la connaissance, de la volonté, l'âme humaine qui ne serait pas si elle ne se connaissait elle-même, qui ne saurait se connaître sans vouloir s'aimer, pourra-t-elle être regardée, ainsi que Bossuet lui-même l'a essayé, comme une image de la triple personnalité di-

<sup>1</sup> Au moins dans un sens un peu précis et absolu.



vine? Non, encore une fois, répétons-le. La Trinité n'en est ni moins vraie, ni moins admirable, parce qu'elle s'élève au-dessus de toute notre conception. Bien plus, en présence de ces magnifiques idées auxquelles, seul, il lui aurait été impossible d'atteindre, l'homme qui voit sa raison dépassée a conscience que Dieu est là. Il éprouve un vif bonheur à se taire et à adorer. Cette grandeur à la fois le satisfait et l'accable. Il sent qu'il ne doit pas comprendre. Cette immense gloire ravit son intelligence, mais ne la contredit pas.

« Lumière inaccessible » s'écrie un apologiste moderne émerveillé de ces sublimes mystères <sup>1</sup>, « obscurité impénétrable, profonds secrets de l'Éternité, communications ineffables où il ne se dit qu'une seule parole, où il ne se produit qu'un seul amour, entretien de Dieu en lui-même, joie infinie de sa divine essence, devant vous mon intelligence se couvre de ses ailes, comme les anges que vit Isaïe ; ma raison est de comprendre que vous êtes incompréhensible ; ma gloire de vous croire et de vous aimer ; ma grandeur de m'anéantir devant vous. »

Mais si Dieu, par le mystère indicible qu'il nous a laissé entrevoir, possède dans son Verbe

<sup>1</sup> De Genoude, *Exposit. du dogme catholique.*, p. 39.

qui est la plus haute expression de son intelligence, la connaissance de lui-même, comme il possède dans son Esprit divin toutes les joies, toute la plénitude de l'amour, il n'en est pas moins, d'autre part, le Dieu seul et unique, le grand Dieu, le Dieu par excellence, inconnu à l'ancien paganisme et aux peuples qui vivent encore aujourd'hui en dehors de sa lumière. Il n'en est pas moins, par son unité même, la gloire personnelle et exclusive de la religion révélée, le symbole propre de la vérité chrétienne. S'il est triple en personnes, il est un en essence; et, à notre égard, il agit d'une manière une par une seule et même volonté. Heureux, sage, tout-puissant, seul se suffisant à lui-même, seul auteur de toute chose, il répand en toute liberté sur nous ses dons et ses faveurs. En dehors de lui, tout lui est possible. Il crée et peut créer tous les êtres présents et futurs, sans y être induit par la fatalité et sans jamais confondre avec eux sa personnalité divine. Il les gouverne par sa providence, c'est-à-dire par l'action spontanée de sa sagesse, appelant, d'une manière mystérieuse et surnaturelle, à l'exécution de ses desseins le libre concours de sa créature intelligente, aussi bien que la coopération involontaire de sa créature dépourvue de raison.

Enfin, saint, juste et bon, ou plutôt personnifiant en lui-même, en même temps que vis-à-vis de nous, la sainteté, la justice, la bonté souveraine, Dieu seul peut allier en lui ces diverses et suprêmes perfections. Il est saint et exige partout et de tous une sainteté, image plus ou moins affaiblie de la sienne. Il est juste et sait, suivant les mérites, distribuer également les châtimens et les récompenses. Il est bon, et sa souveraine miséricorde ne s'arrête que devant les intérêts de sa gloire et n'a de limite que sa divinité elle-même. Chose admirable, que toutes ces perfections infinies qui forment le domaine exclusif et supérieur de Dieu, semblent aussi, en quelque sorte et au point de vue de notre utilité particulière, nous appartenir ! et que tout ce que nous en ayons découvert et entrevu, ce soit, pour ainsi dire, uniquement par l'application et l'usage qu'il a daigné en faire en notre faveur <sup>1</sup> !

<sup>1</sup> Voy. Bossuet, *Théolog. dogm.*, vol. I, p. 198. — De Genoude, *Exposition du dogme catholique*.

## CHAPITRE II.

Création de l'homme. — Sa pureté primitive. — Sa chute par le péché originel.

Au temps marqué dans ses desseins, Dieu sort de son éternel repos. Unique principe et par conséquent fin unique de toutes choses, ayant dit lui-même : Je suis le commencement et la fin <sup>1</sup>, ne pouvant rien créer que pour sa gloire, il veut graver dans des êtres produits d'un acte de sa volonté l'image de ses perfections. Lui qui a fait pour lui, suivant le Sage <sup>2</sup>, tout ce qu'il a fait, il veut répandre au dehors l'être dont il est la source et la plénitude infinie.

Après avoir jeté dans l'espace les mondes et toutes leurs merveilles pour être les signes extérieurs, mais les signes muets et insensibles de sa puissance, il crée l'homme pour être intérieure-

<sup>1</sup> Apoc., II, 8. — <sup>2</sup> Proverb., XVI, 4.

ment connu, adoré, glorifié par lui. Il crée l'homme comme l'interprète intelligent de la créature inintelligente. Il lui donne un corps qui le rattache à la terre, une âme qui l'unit au ciel, un corps fait d'un peu de boue, une âme formée du souffle divin. Il le rend ainsi par sa double nature, médiateur entre le règne de l'esprit et le règne de la matière, afin que le monde, qui malgré son magnifique tableau de grâce et de beauté, ne pouvait rendre aucun hommage à son Créateur, l'adorât par l'homme. Puis, par une immédiate révélation dont la seule religion véritable a pu nous transmettre le souvenir, il enseigne à la fois à cet être privilégié son origine, sa grandeur, ses droits, ses devoirs. Il le classe seul à part, roi de la nature par son intelligence, semblable à Dieu par le modèle sur lequel il a été fait et l'auguste ressemblance de son principe spirituel.

L'âme qui a été ainsi donnée à l'homme et qui fait toute sa gloire, l'âme aussi cachée, aussi incompréhensible et pourtant aussi réelle que l'essence divine elle-même, a reçu les plus magnifiques dons en partage : une, simple, indivisible, immortelle, indépendante dans ses volontés, immense dans ses désirs, ardente à tout connaître et

à tout posséder, ayant sous ses ordres la nature entière et son Créateur seul au-dessus d'elle, maîtresse de s'assurer une félicité éternelle si elle comprend son bonheur et le place en Dieu, divine en un mot si elle fait retourner à son auteur la perfection qu'elle tient de lui, si elle sait se nourrir de sa suprême raison et vivre de son souverain amour.

L'âme créée intelligente et libre, intelligente pour discerner, libre pour mériter, a été investie de tous les signes du commandement et de l'empire. Le corps passif et inerte doit obéir. L'âme est le chef. Le corps n'est que l'instrument, instrument, dans le principe, docile et maniable, autant que l'intelligence qui le gouvernait était pure et élevée.

Mais l'homme, ainsi doué de tous les trésors d'en haut, n'a point été, au commencement, mis dans le monde pour lui-même. C'est Dieu qui est son principe et sa fin unique. Il doit donc accepter les ordres et se soumettre aux épreuves qui lui sont assignées par son auteur. Avant de saisir irrévocablement le bonheur, il a eu quelques instants de noviciat à subir, noviciat facile sans doute ; car tout le rattache à son vrai bien, sa nature l'y porte, sa raison le lui indique, son penchant l'y

entraîne. Dieu lui a imposé une seule épreuve, épreuve décisive et mystérieuse, pierre de touche de sa liberté et en même temps de sa reconnaissance. Qu'il sache se montrer digne des bienfaits de Dieu ! qu'il use, dans le but de la justice, de sa liberté ! qu'il triomphe dans cette lutte d'un moment pendant laquelle il tient dans ses propres mains la victoire ! Et le vrai bien lui est acquis pour toujours. Sans crainte et sans incertitude, il ira se réunir éternellement à son auteur. Sa mission sera accomplie sur la terre. Le ciel sera son infinie récompense.

Mais quoi ! l'homme ne s'est pas contenté du bonheur d'obéir à Dieu. Dans son fol orgueil, il a voulu se rendre indépendant ; il s'est considéré lui-même ; il a aspiré à se faire une raison particulière et personnelle ; il a rompu l'empire de l'esprit et a sacrifié au principe grossier de la matière. L'insensé ! il est retombé aussitôt de Dieu qu'il abandonne, sur lui-même et sur les créatures. La main divine s'est retirée de lui ; et, en un instant, il a descendu l'abîme au fond duquel il n'a pu trouver que misères du corps et ténèbres de l'intelligence. Voilà que sa raison s'est obscurcie, son cœur s'est dépravé, la notion distincte de la suprême justice lui a été enlevée. Il

conserve à peine quelques idées indécises, comme le triste souvenir de ce qu'il n'a plus ; et en perdant le souverain bien, il a trouvé sa peine dans sa faute même. Il l'a voulu. La tache originelle est pour jamais imprimée en lui, la tache originelle, seule vraie explication, comme seule explication possible des étonnantes contradictions de la nature humaine, mot final que le Christianisme seul a pu donner à la grande énigme du monde.

On ne demandera plus maintenant pourquoi l'homme ne sait persévérer ni dans le bien ni dans le mal, pourquoi il va de désir en désir, de changement en changement, de chute en chute jusqu'au tombeau où il traîne, comme l'a dit si magnifiquement Bossuet, la longue chaîne de ses espérances trompées. On ne demandera plus pourquoi dans les profondeurs du cœur humain repose cette corruption intime qui effraie les plus justes, cette faiblesse innée qui fait trembler les plus intrépides. On ne demandera plus pourquoi, en même temps que les principes purs de la loi naturelle, sont gravés non moins profondément dans l'âme humaine les plus honteux penchants, l'avarice, l'envie, la convoitise. On ne demandera plus pourquoi cette alliance étrange de bassesse



et de grandeur, de passions dégradantes et de désirs célestes, d'influences sensuelles et d'inspirations de l'esprit, de combats et de révoltes, de victoires sitôt changées en défaites.

La faute originelle : voilà la grande cause du mal, voilà la lumière jetée sur les obscurités de la nature humaine, voilà la mort justifiée comme la solde du péché, voilà la raison du jugement sévère établi sur l'homme en punition de sa désobéissance à l'ordre de son souverain maître.

Désormais toutes les conditions de l'humanité seront changées. L'homme naîtra, tous les hommes naîtront indistinctement, mais ce sera pour souffrir. Ils aimeront leur corps, et sachant qu'ils doivent lui commander, ils en seront les esclaves. Ils auront la raison pour se conduire, ils ne lui obéiront pas, et la raison, cependant, en leur apprenant leurs devoirs, les convaincra de leurs fautes. Ils seront tous faibles et infirmes, et déploreront en même temps leur misère et leur infirmité, prouvant ainsi qu'il y a quelque chose de dépravé dans la source commune de leur naissance.

En vain connaîtront-ils le bien ! en vain auront-ils conscience de leur faiblesse ! L'abîme les appelle ; ils semblent ne pouvoir s'arrêter sur le pen-

chant du précipice. La concupiscence est devenue leur seconde nature. L'homme qui ne devait se considérer qu'en Dieu, qui n'était grand que par la grandeur divine, qui devait se dépouiller de lui-même pour se revêtir de l'essence infinie, est devenu le jouet de ses passions et la victime de son orgueil. Il est marqué au front comme un coupable. Il transmet à ses enfants le péché et la disgrâce de Dieu. La race entière a été maudite, punie pour le crime de ses pères, malheureuse pour leur faute, corrompue pour leur dérèglement, impuissante pour leur dégradation, assujettie à la mort parce qu'ils y ont été condamnés eux-mêmes. Avec le sang s'est transmise la tache, comme se seraient communiqués le mérite et la gloire. Tel est l'arrêt de Dieu : arrêt sans doute mystérieux et inexplicable, mais que les hommes, avec une justice infiniment moindre et une connaissance infiniment moins parfaite, imitent tous les jours, quand ils font rejaillir sur les enfants les fautes et les punitions du père, quand, en dépouillant et abaissant l'un, ils dépouillent et abaissent en même temps les autres, quand ils font suivre ainsi de générations en générations la ruine et le déshonneur, quand ils semblent, en un mot, avoir tout établi dans leurs

mœurs, tout combiné dans leurs institutions pour justifier ce décret de Dieu qu'on retrouve aussi de toute part dans les lois physiques de la nature.

Notre volonté renfermée dans celle d'Adam nous fait participer à son infortune comme elle nous eût rendus participants de son bonheur ; et le don gratuit qui lui avait été fait d'un bien sublime et surnaturel nous a été retiré justement par Dieu, maître souverain de ses faveurs.

En dehors même du dogme, le fait est là, fait certain et inexorable, contre lequel la révolte est impossible. La douleur à chaque instant nous le rappelle, comme le penchant au mal nous l'indique. Courbons donc la tête ; inclinons-nous sous la main qui s'appesantit sur nous. Et si nous nous révoltons, que ce soit contre le péché et les conséquences fatales qu'il entraîne ; ou plutôt, déclarons-nous incapables de nous relever tout seuls de notre chute et de réparer nous-mêmes nos ruines.

Mais qui donc régénérera l'esprit, le cœur, le corps de l'homme ? Qui détruira en lui l'empire du péché avec son triste cortège de l'orgueil, de la volupté et de la mort ? Qui descendra dans sa corruption pour la sonder et la guérir ?

Si le péché originel est un grand mystère, d'autre part il est le fondement de la foi. S'il est imprimé d'une manière ineffaçable au fond de notre nature, il est en même temps le pivot et la base de la religion chrétienne. S'il est un abîme que l'homme seul ne saurait mesurer, c'est lui aussi, comme l'a dit saint Augustin, qui nous fait croire en Jésus-Christ comme sauveur<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Contr. Jul.*, lib. I, c. VIII.

---

## CHAPITRE III.

Dogmes de l'Incarnation et de la Rédemption.

Entre le dogme de la sainte Trinité, qui pénètre si avant dans les profondeurs de l'essence divine, et le péché originel qui trahit toute la faiblesse et la misère de la créature, se présentent des mystères qui rapprochent à tel point Dieu et l'homme, qui sont, pour ainsi dire, tellement humains que, quoique Dieu y ait gravé également d'éclatantes marques de sa toute-puissance et de sa grandeur, ils laissent moins de place encore à notre faculté d'admiration qu'à tous nos sentiments d'amour. C'est ici, en effet, le chef-d'œuvre de la bonté de Dieu pour nous. C'est encore, sans doute, et il était impossible qu'il n'en fût pas ainsi, c'est un tribut solennel rendu à la gloire divine. Mais c'est surtout la merveille de l'amour de Dieu pour sa créature. C'est un hommage

admirable de miséricorde et de sainteté offert en vue de l'homme à Dieu, par Dieu lui-même. C'est la chaîne du culte divin renouée, depuis le monde physique et les êtres matériels qui adorent par la médiation de l'homme, jusqu'à l'homme qui adore par Jésus-Christ et jusqu'à Jésus-Christ, Dieu et homme, qui adore par lui-même d'une manière digne de Dieu : admirable concert de louanges, dit Frayssinous <sup>1</sup>, infini comme l'infinie majesté qui en est l'objet ! dogme sublime qui change en gloire pour Dieu le plus étonnant effet de sa condescendance et de sa bonté ! faute de l'homme dont la grandeur n'a été surpassée que par l'immensité de la réparation !

Mais entrons dans la profondeur de ce mystère. L'homme avait transgressé l'ordre de Dieu ; il s'était volontairement retiré de lui ; il avait encouru son anathème ; et, comme un instrument brisé, il ne pouvait plus se rétablir lui-même dans sa beauté primitive. Il avait pu, dans sa perfection première, offenser Dieu avec une malice infinie. Il ne pouvait plus, dans sa dégradation présente, expier, comme il le fallait, d'une manière infinie la faute qu'il avait commise vis-à-vis de son bienfaiteur. Le voilà donc dévoué à un châtiment ir-

<sup>1</sup> *Défense du christian.*, t. II, p. 295.

révocable; le voilà condamné fatalement et sans retour. Alors que se passe-t-il? L'apôtre saint Jean nous le révèle en quelques admirables paroles, paroles que les philosophes platoniciens voulaient faire graver en lettres d'or sur les frontispices de leurs écoles. L'Apôtre nous transporte au plus haut des cieux et nous fait voir le Fils dans les splendeurs du Père : « Au commencement était « le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe « était Dieu <sup>1</sup>. » Puis, il nous montre le Verbe éternel et divin sortant du sein de son Père et descendant du ciel pour venir sauver les hommes : « Le « Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous, « et nous avons vu la gloire du Fils de Dieu. »

Ainsi, Celui qui parlait autrefois par les vérités primordiales que, dans la primitive révélation, il avait déposées dans la conscience des peuples, Celui qui avait parlé à Moïse et aux prophètes par l'intermédiaire de ses envoyés ou par sa personnelle inspiration, le voici, lui-même, présent : il est sur la terre ; il converse avec nous. Il vient, médiateur entre la faute de l'homme et la justice souveraine et inamissible de Dieu ; il vient, victime passible et mortelle revêtue de notre nature, satisfaire à son Père et s'offrir en expiation divine

<sup>1</sup> S. Jean, ch. 1, vers. 1.

pour racheter l'humanité. O redoutable justice de Dieu qui n'a voulu être apaisée que par l'oblation du Dieu homme! O sainteté infinie qui, pour pardonner la faute commise contre elle, a eu besoin d'une victime volontaire toute pure et toute sainte, telle que la terre ne pouvait la lui présenter! O bonté ineffable de Dieu qui a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son propre Fils pour le sauver! O abaissement prodigieux et à la fois grandeur de l'homme pour qui n'a pas dédaigné de s'offrir une telle victime!!!

Ainsi, Dieu en se faisant homme a voulu relever la nature humaine. En s'unissant à nous, il nous a faits participants de ses mérites, de ses droits, de son héritage. En se faisant semblable à nous, il nous a rendus semblables à lui. En mêlant la puissance souveraine à nos infirmités et à notre misère, il nous a redonné la force et la confiance. En versant dans notre nature tous les trésors de sa charité, il nous a fait retrouver l'amour divin que nous avons si fatalement perdu. En s'abaissant jusqu'à nous, il nous a relevés jusqu'à lui. Il n'a pas pourtant, même en cette merveille d'anéantissement et d'humilité, voilé tellement sa gloire qu'il ne nous laisse encore apercevoir assez visiblement sa divinité. Tout caché qu'il est, il



n'en est pas moins toujours le Dieu tout-puissant ; et des signes à la fois éclatants et opposés éclairent et font saisir le double caractère de son incarnation. L'homme reste sans cesse et partout mêlé au Dieu. Il naît dans une pauvre étable ; il est enveloppé de langes, il pleure, il gémit : voilà l'homme. Les bergers et les rois conduits miraculeusement à son berceau l'adorent : voilà le Dieu. Il naît pauvre, il est enfant, il travaille avec un humble artisan : voilà l'homme. Nouveau docteur, il instruit et étonne dans le temple les docteurs de la loi ancienne : voilà le Dieu. Insulté par ses ennemis, il meurt sur une croix : voilà l'homme. Il rend sa croix le symbole du salut et du triomphe pour le monde entier : voilà le Dieu. Lors donc que sa gloire se voile, gardons-nous de la nier ; car c'est alors souvent qu'elle se montre avec ses plus admirables effets. Il y a bien des siècles, quand les hommes de ce temps, semblables à ceux du nôtre, s'étonnaient de voir naître, souffrir et mourir un Dieu, Tertullien leur répondait : « Ces abaissements vous paraissent indignes de Dieu ; mais considérez qu'ils étaient très-utiles à l'homme et que, par là même, ils devenaient très-dignes de Dieu ; car rien n'est plus

digne de Dieu que de faire du bien à sa créature <sup>1</sup>. »

Dieu ne s'était fait homme que pour mourir. Le mystère commencé dans l'incarnation se consume dans la rédemption ; l'œuvre de la justice suprême et de la suprême miséricorde s'accomplit. Dieu subit lui-même la loi de son infinie sainteté. Mais il la subit en maintenant les droits de sa bonté souveraine. Pour comprendre la profondeur de notre chute, pour saisir la laideur morale du péché et la complète dégradation qu'il avait imprimée en nous, pour sentir la nécessité absolue d'une suprême expiation, envisageons les tortures, les supplices, l'agonie d'un Dieu, contemplons sa mort sanglante et ignominieuse sur la croix.

O justice de Dieu devant laquelle l'homme s'arrête effrayé ! O justice de Dieu qui semble plus grande encore que sa toute-puissance ! car celui qui, d'un mot, a créé le monde, a paru avoir besoin des longues souffrances et du sacrifice de son Fils pour le racheter ! O justice de Dieu qui, exigeant une victime infinie, est pourtant surpassée à son tour par la miséricorde qui

<sup>1</sup> *Adv. Marci.*, lib. II, ch. xxvii.

livre cette suprême victime, afin de recouvrer, d'une manière également infinie, le droit du pardon ! Dieu punit en lui-même la faute commise contre lui. Il se traite sans miséricorde pour se montrer souverainement miséricordieux envers nous. Il s'immole afin de nous délivrer. Il concilie à la fois les exigences de ses deux perfections. Il applique les effets du pardon à l'homme dans tous les temps, dans tous les lieux, au delà comme en deçà de la croix. L'empire du péché est détruit, la mort désormais vaincue, notre nature relevée, nos ruines réparées, nos droits rendus à l'héritage des cieux. On comprend dès lors que cet amour immense qui produit de telles merveilles, qui sacrifie Dieu à l'homme, qui ouvre à la créature coupable et pardonnée un tel trésor de grâces, de lumières, de bienfaits, ait arraché à saint Augustin ce cri de reconnaissance et d'enthousiasme : « Heureuse faute qui nous a valu un tel rédempteur ! » Quelle gloire, en effet, quelle grandeur, quelle félicité pour l'homme d'avoir été jugé par son Dieu digne d'une telle preuve d'amour !

Est-il une intelligence humaine, nous le demandons, qui eût pu, non pas formuler d'a-

vance , mais entrevoir seulement ce mystère? Est-il un cœur humain qui eût pu, non pas réclamer, mais pressentir un tel prodige? Oui, une empreinte de surnaturelle vérité est gravée sur ces dogmes qui partent du plus haut du ciel pour descendre dans le plus profond de l'humanité. La Rédemption, ce grand mystère de l'amour, c'est le fondement de la doctrine catholique; c'est la clef de voûte de tout l'édifice humain, l'explication et le remède de toutes les anxiétés, de toutes les tristesses, de toutes les souffrances, de toutes les misères de l'homme, le commentaire de notre nature corrompue et relevée. Par elle, le but divin s'éclaire, la destinée de l'homme se développe. Le Fils de Dieu veut sauver le monde, mais il ne doit le sauver que par l'expiation et la douleur. Il vient, non en triomphateur, mais en victime; il parcourt, non pas une carrière de gloire, mais un chemin semé de privations et d'épreuves. Après une vie entière de dévouement, il arrive au jour de sa passion, fortifié contre la souffrance. Au jardin des Olives, il donne son cœur en proie à toutes les douleurs morales, à toutes les anxiétés, à toutes les angoisses. Chargé de tous les péchés du monde, il succombe sous la justice divine. Il gémit pour

tous les crimes, il pleure pour toutes les fautes. Il laisse s'établir en lui le plus violent combat qu'aient jamais supporté toutes les âmes humaines réunies ; il est livré à un trouble, à une tristesse mortelle. Au prétoire, il abandonne son corps à toutes les meurtrissures, son honneur à tous les outrages et à toutes les dérisions. Au Calvaire, il appelle et réunit sur lui tous les supplices, l'abandon de ses apôtres, les fureurs de la populace, les insultes de ses ennemis, le crucifiement, l'agonie, la mort.

O hommes ! peut-on s'écrier avec un apologiste chrétien, étonnez-vous ensuite d'être nés pour la souffrance ! Étonnez-vous que la misère soit votre partage ! Le modèle de l'humanité est le modèle de la douleur ; le roi du monde concentre sur lui tous les maux de la terre. Il a honoré nos misères, il a divinisé nos peines. Il a rendu ses abaissements plus grands encore que notre dégradation et que nos fautes. Tour à tour enfant, pauvre, artisan, docteur, prêtre, maître et serviteur, il a passé par toutes les situations pour leur donner à toutes un modèle, et il n'a enseigné à aucune les honneurs, les richesses ou la gloire. Entrant en communauté de douleur avec l'humanité, il a borné sa vie à souffrir et à

mourir pour apprendre à l'homme l'expiation et la souffrance. Mais en même temps il l'a délivré, il l'a purifié ; il lui a expliqué et justifié sa punition et ses épreuves ; il lui a fait comprendre et supporter la mort ; il lui a supprimé le désespoir ; il lui a dérobé le néant. En souffrant et en mourant comme l'homme, avec l'homme et pour l'homme, il a rétabli et cimenté à jamais l'union de l'humanité et de la divinité. Et du marchepied de la souffrance, il a fait le trône de la miséricorde ; et du trône de la miséricorde il a fait le siège éternel du bonheur et de la gloire.

Ainsi ce mystère entre profondément dans notre nature ; il l'entoure et la pénètre de toutes parts. Il étend devant nous l'horizon immense de la vérité infinie ; il nous découvre le secret des énigmes incompréhensibles à la seule humanité. Caché aux incroyants, il devient pour les fidèles un foyer inépuisable de lumière. C'est toujours pour le monde la folie de la croix. Mais pour le chrétien c'est la sagesse, la grandeur, la bonté admirable de Dieu, l'explication de notre dignité et de notre bassesse, le soulagement apporté à tous les maux et à toutes les faiblesses de la terre, la guérison de l'orgueil humain par les abaissements sans bornes du Rédempteur, le préservatif de la

volupté par les abnégations infinies du Dieu tout-puissant, le contre-poids, en un mot, de toutes nos passions par l'exemple et la pratique de tous les dévouements, de tous les sacrifices et de toutes les vertus.

---

## CHAPITRE IV.

Application à l'homme de l'Incarnation et de la Rédemption  
par la grâce, la prière, les sacrements.

Malgré tant d'actes d'une si magnifique bonté, l'homme n'est pas rentré pourtant dans tous les heureux privilèges de sa pureté primitive. Le péché avait fait une telle tache dans notre nature, que Dieu n'a pas cru devoir la faire disparaître, même avec son sang. La peine a été remise, mais nous n'avons pas été complètement rétablis dans nos premiers droits d'innocence et de justice. La concupiscence nous est restée, et explique, en présence même de la réparation, notre impuissance morale, notre faiblesse native, notre entraînement ininterrompu vers le mal. Nous sommes demeurés incapables, par nous-mêmes, d'aucun bien. Héritage funeste que nous avons reçu en naissant, qui grandit avec nous, qui do-



mine notre intelligence et notre jugement, fait étrange et par lui-même incompréhensible, mais que nous sommes bien obligés de croire puisqu'il est en nous et que nous l'éprouvons, la concupiscence oppose nos penchants à notre volonté, soulève la chair contre l'esprit; le sentiment contre la raison, et nous constitue en état continu et flagrant de contradiction avec nous-mêmes. Comme preuve de notre chute et de la réparation divine, le signe du péché est resté empreint dans notre nature. Comme remède contre les éternelles tendances de l'orgueil humain, le mal ainsi que la misère sont demeurés notre partage. Il faut désormais que nous soyons aidés dans notre impuissance par un fait surnaturel, par la grâce, bienfaisante intervention de Dieu dans chacune de nos pensées, de nos affections, de nos œuvres. En présence de notre faiblesse et de nos inclinations dépravées, la grâce vient, comme contre-poids, rétablir en faveur du bien la balance de notre libre arbitre, nous rendre la liberté et jusqu'à l'attrait de la vertu, et détruire ainsi, en partie, les effets de la chute primitive qui nous avait détournés de notre but véritable. Elle vient, prenant le contre-pied de la concupiscence, apaiser la chair, rétablir l'empire de la raison, mettre notre

volonté d'accord avec nos devoirs, nous rendre l'instinct du bien, et nous placer dans l'état d'ordre, de justice, d'harmonie, dont elle nous inspire à la fois le goût et la pratique.

Admirable économie de la sagesse divine, dont l'application se vérifie et se constate en chacun de nous, qui éclaire par sa seule présence les mystères les plus cachés de la nature humaine, et devant laquelle chaque fait exposé devient par lui-même un nouvel et irréfutable argument !

De même que le sang du Rédempteur a coulé pour tous les hommes, la grâce a été donnée à tous, quoique à des degrés divers. Elle agit partout et sans cesse, avant comme depuis Jésus-Christ, par anticipation ou par conséquence des mérites de la médiation. Dieu, maître de ses dons, les départ sans doute comme il lui plaît, mais il les départ à tous. Et cette grâce qu'il donne à tous, pèse plus ou moins sur la liberté pour l'aider sans la détruire, sur la concupiscence pour donner des armes contre elle sans la supprimer.

Ainsi l'homme est fortifié, son orgueil est amoindri. Il ne peut plus s'exalter par l'opinion présomptueuse de sa valeur ; il ne mérite pas par lui-même, mais par la médiation divine. Tout le prix des œuvres chrétiennes provient de la grâce

sanctifiante qui nous est donnée gratuitement au nom de Jésus-Christ. Toutes les bonnes œuvres que nous opérons sont autant de dons de Dieu, et nous devons, dit le concile de Trente, à une libéralité gratuite la justice qui est en nous par l'Esprit-Saint. Sans doute, en dépit de notre impuissance dans l'ordre surnaturel, nous opérons notre salut par le mouvement et la coopération de nos volontés ; mais c'est un premier principe, ajoute Bossuet <sup>1</sup>, que le libre arbitre ne peut rien faire qui donne droit à la félicité éternelle qu'autant qu'il est mû et élevé par le Saint-Esprit ; et Dieu couronne vraiment ses dons en couronnant nos mérites.

Sublime et incessante communication entre Dieu et l'homme, qui concilie en même temps les droits du Créateur et les besoins de la créature ! secours merveilleux qui soutient notre fragilité sur le penchant de l'abîme ! Providence admirable qui à la fois nous inspire l'idée et nous concède l'objet de nos demandes, qui nous prévient et qui nous exauce, et qui témoigne enfin d'une perpétuelle bonté au milieu de notre irrémissible faiblesse !!!

Par combien de signes, de combien de maniè-

<sup>1</sup> *Exposit. du dogme catholique.*

res Dieu manifeste-t-il ainsi sa tutélaire intervention à notre égard?

D'une part, c'est dans la prière, excursion sublime de l'âme en dehors des horizons du monde physique, la prière, qui met en relation intime l'homme et Dieu, qui sans cesse descend du ciel pour y remonter sans cesse, qui, comme une clef mystérieuse, nous ouvre l'entrée du monde spirituel, nous donne l'intelligence de tant de mystères cachés au reste des hommes, nous inspire le sentiment presque toujours plus puissant que la raison, nous en apprend plus que l'étude la plus opiniâtre et la science la plus profonde, et, tirant de Dieu même ses secours et ses grâces pour nous faire comprendre et pratiquer sa loi, reconquiert à notre profit, par les mérites du Sauveur, la plus grande partie de la puissance qui nous avait été enlevée par la chute primitive.

D'autre part, c'est dans les sacrements, mystères vivifiants et lumineux qui ont leur principe dans la passion et dans la mort du Sauveur, et complètent l'œuvre de la médiation, les sacrements qui servent, comme la prière dont ils sont une des sources, comme la grâce dont ils sont un des éléments, à réparer en même temps qu'à ex-

pliquer le mystère de la concupiscence, qui contribuent à nous rendre la liberté de la justice, et restituent en nous le penchant au bien comme contre-poids à ce funeste entraînement au mal que nous retrouvons, partout et toujours, pesant d'une manière si fatale sur notre libre arbitre. Établis comme les marques manifestes de notre régénération, les sacrements, signes sensibles d'une grâce invisible, répondent ainsi, par leur double côté, aux deux parties intellectuelle et corporelle de l'homme, de telle sorte que l'homme reconnaît et possède dans chaque application extérieure et spéciale des mérites du Sauveur le gage matériel et irrécusable de sa sanctification.

Trois sacrements, le Baptême, la Confession, l'Eucharistie, entrent plus particulièrement dans cette exposition dogmatique qui est à la fois un des plus beaux témoignages et une des plus grandes preuves du Catholicisme.

Le Baptême, tout d'abord, c'est le signe primordial de la régénération et le premier indice du besoin que nous avons du secours céleste ; c'est le bain mystérieux qui lave en nous la tache du péché originel ; le sceau du pardon qui nous remet la punition, fatal héritage de notre nais-

sance ; le réactif puissant que Dieu seul a pu faire servir à neutraliser en nous le mal mêlé si intimement à notre nature.

La Confession, en second ordre, c'est l'application inépuisable des mérites du Sauveur pour effacer les prévarications actuelles auxquelles nous entraîne la concupiscence ; c'est le mystère du pardon qui se renouvelle aussi souvent que nos fautes ; c'est le tribunal où le juge ne siège que pour faire miséricorde, où l'homme s'agenouille coupable et se relève innocent, où l'expiation du sacrifice de la croix se continue, où le péché, sans cesse renaissant, est sans cesse vaincu, où la justice de Dieu n'apparaît que dans le lointain pour céder la place à l'indulgence et au pardon. Mystérieux remède, en un mot, qui constate à la fois et secourt notre incurable faiblesse, et que l'homme, désarmé en présence de la sainteté infinie, n'eût pas pu concevoir, s'il ne lui eût été appris par Celui qui voulait lui pardonner.

Enfin, gage suprême de notre réconciliation avec Dieu, se présente à nous l'Eucharistie, chef-d'œuvre d'amour, qui étend et perpétue l'Incarnation, mystère devant lequel l'esprit humain reculerait frappé de crainte, si, ouvert à la foi, il

n'avait auparavant reconnu et compris l'ineffable bonté du Médiateur. Dieu s'est fait chair une fois pour souffrir et pour mourir ; il a consommé le grand et nécessaire sacrifice que toutes les anciennes victimes figuraient, dont toutes les oblations sanglantes attestaient, par leur impuissance même, le besoin ; mais le sang divin ne pouvait couler ainsi qu'une seule fois <sup>1</sup>. Ici, tous les jours et à chaque instant, Jésus-Christ s'incarne, il s'immole pour chacun de nous, afin de s'unir à nous, de s'incorporer à nous, de nous transformer en lui, de nous diviniser. C'est donc, s'il est possible, plus encore que la Rédemption ; mais ce n'est pas trop pour l'infinie libéralité d'un Dieu ! Dieu avait épuisé ses dons, il se donne désormais lui-même ; il consomme l'alliance de la nature divine avec la nature humaine. Esprit, il s'unit à notre esprit ; homme, il s'unit à notre chair ; et comme en s'incarnant il était descendu jusqu'à nous, en unissant son corps au nôtre il

<sup>1</sup> Si toute religion a besoin de sacrifices, et que cette condition essentielle soit une des marques de la vérité, il n'y avait plus de possible, après l'immolation de la croix, que l'offrande réelle et commémorative de Jésus-Christ lui-même, continuant son sacrifice sur les autels, pour nous et à la gloire de son Père.

nous élève jusqu'à lui. L'homme devient Dieu comme Dieu lui-même a été fait homme. La vie humaine tend à être de nouveau une aspiration de la vie céleste. La régénération se consomme; le péché et les sens disparaissent. Le cœur, désormais en mouvement continuel vers Dieu par la prière et le sacrifice, se nourrit de la vérité, de l'amour, de la jouissance anticipée du ciel et de Celui qui en est à lui seul tout le bonheur. Oh ! que l'on peut bien ici s'écrier avec saint Jean <sup>1</sup> : Dieu a tant aimé le monde !

Dites-nous maintenant si l'homme, par lui seul, pouvait concevoir même la simple pensée de cet impénétrable mystère ? s'il pouvait deviner cette union intime <sup>2</sup>, cette cohabitation commune de deux natures si dissemblables dans un seul corps ? s'il lui était possible seulement d'entrevoir ce rayon d'espérance, de vérité et d'amour qui descend du Ciel pour remonter à l'auteur de la charité et de la lumière ? s'il pouvait, grossier et fragile, soupçonner et poursuivre cette immense

<sup>1</sup> ÉV., ch. III, v. 16. — <sup>2</sup> Union qui ne subsiste matériellement que tant que durent sans aucune altération les espèces sacramentelles, mais qui subsiste mystiquement aussi longtemps que se prolongent les fruits de la communion elle-même.



victoire de l'ordre spirituel sur l'ordre matériel? s'il lui était donné de se rattacher lui-même à cette chaîne admirable qui lie la terre au ciel et qui, par le corps déifié de Jésus-Christ, nous fait participer à l'essence de la Trinité tout entière? s'il pouvait enfin poser, par ses seuls efforts, les bases de cette prodigieuse alliance qui, confondant les natures et les personnes, mêle ensemble le fini et l'infini, la créature et le Créateur, ne sépare de nous le Ciel que par un nuage, et, dans un échange merveilleusement réciproque d'amour et de sacrifice avec Dieu, nous fait comme comprendre l'avenir et toucher à la récompense? Oui, l'Eucharistie est une des plus belles et des plus admirables preuves du Catholicisme.

## CHAPITRE V.

Sanction des bienfaits et des volontés de Dieu envers l'homme.  
Le ciel, l'enfer, le purgatoire.

A la vue de ces secours qui, de toutes parts, nous environnent, au milieu de toutes ces grâces qui nous sont prodiguées, devant ces inépuisables sacrifices de la bonté suprême, reconnaissons que Dieu a bien le droit désormais de se montrer exigeant à notre égard. Créé par lui et pour lui, formé une première fois à son image, relevé de sa main toute-puissante après une chute qui semblait nous avoir enlevé jusqu'à l'espérance, entouré de sa divinité, accablé de son amour, l'homme doit tout à son auteur; et cette immense obligation lui impose par suite une responsabilité immense. Tout chez lui vient de Dieu, esprit et corps; tout chez lui doit retourner à Dieu, pensées, actions, volonté, intelligence. C'est à Dieu, comme dit magnifiquement saint

Paul, que nous devons la vie, le mouvement et l'être (*in eo vivimus, movemur et sumus*); c'est avec lui que nous devons vivre; c'est en lui que nous devons agir; c'est pour lui seul que nous devons exister. Grande et admirable mission rendue après sa chute à l'homme sur la terre! But sublime donné à tous ses travaux et à tous ses efforts! Être sans importance, si l'on considère la brièveté de la vie, l'insuffisance des forces, les obstacles et les misères de ce monde, l'homme se relève à une hauteur immense, si la terre n'est pour lui qu'un passage, la vie qu'un moment et une épreuve, si, sous l'action des grâces et des volontés de Dieu, il doit tendre tous les jours à le servir, à l'imiter, à s'unir à lui!

Mais à tous ces devoirs, il y a une solennelle sanction. Le champ de la lutte est ouvert; un grave débat s'agite. Mais après l'épreuve vient l'arrêt; au bout de la carrière est le juge. Au delà de la terre, l'homme n'est plus libre, il a prononcé lui-même par avance sur son sort. La vie future, telle que le Catholicisme la présente, la vie future, but unique de la vie de ce monde, explique seule la création de l'homme, sa rédemption, la justice de Dieu et sa miséricorde. Tout a été, tout va être infini depuis la

première offense de l'homme jusqu'à la réparation de Dieu, jusqu'aux récompenses et aux châtimens, jusqu'à la gloire ou à la honte.

Et à ce point de vue, le Ciel et l'Enfer résument toute la doctrine catholique; ils se présentent comme la conséquence nécessaire et la dernière raison de tous les dogmes.

Une chose peut aider tout d'abord à faire comprendre l'Enfer, c'est le péché. Le péché, c'est l'acte le plus grave et le plus énorme qu'il nous soit donné de commettre; c'est une injure infinie envers notre Auteur; c'est l'éloignement, voulu par nous, de Dieu, de notre fin dernière, de la vérité, de la vie; c'est l'anéantissement, autant qu'il est en nous, du Dieu juste, bon, puissant; c'est enfin l'antagonisme de toutes les perfections divines. Il est donc impossible que Dieu ne le hâisse souverainement et ne le frappe d'une punition égale à son énormité. Quand le premier homme eut péché, il s'était, par cette seule faute, tellement éloigné de son Créateur, qu'il cessa, non-seulement de lui plaire, mais même de pouvoir en conserver le désir et la pensée, et que, pour effacer cette première prévarication envers la sainteté suprême, il ne fallut rien moins qu'un sacrifice infini! Car voilà la vraie marque de la

grandeur du péché, le remède immense que Dieu a employé pour l'expier.

Quand donc, nous hommes, redevenus libres par la médiation divine, couverts et rachetés par le sang d'un Dieu, nous l'offensons de nouveau, nous commettons un acte d'une culpabilité infinie, nous accomplissons la destruction de son sacrifice et de sa mort, nous tournons audacieusement contre lui-même les propres armes de sa bonté.

Pour répondre à cette malice de l'homme, Dieu a établi l'enfer. Après avoir épuisé toute sa miséricorde à effacer le péché, toute sa sagesse à l'empêcher de renaître, il consacre toute sa puissance à le châtier. L'enfer, dogme terrible, mais nécessaire, qui effraie la raison humaine, mais qui a son explication et son principe dans la raison divine, voilà la peine qui a été jugée en rapport avec la prévarication. Comme la bonté souveraine s'était, dans son amour pour l'homme, révélée à nous sous des signes incompréhensibles, de même ici la justice et la sainteté divines s'élèvent au-dessus de toutes nos conceptions, et à ce titre seul se font suffisamment reconnaître pour la sainteté et la justice de Dieu. Mais, ajoutons-le immédiatement, la justice de Dieu n'ex-

clut pas encore ici sa bonté. Car, si l'enfer est un châtiment si terrible, c'est le plus grand témoignage de l'amour divin de nous en avoir délivrés; et la miséricorde suprême se manifeste d'autant plus qu'elle nous a rachetés d'une peine plus redoutable, peine immense comme le crime, et pour la rémission de laquelle il a fallu la mort d'un Dieu. C'est à ce point de vue qu'on a le droit de dire que l'enfer explique et justifie non moins qu'il ne nécessite les mystères mêmes de la souveraine bonté. Sans l'enfer, en effet, il n'y a plus de raison ni de proportion aux souffrances de Dieu. Sans l'enfer, il n'y a plus de motif à sa mort. Sans l'enfer, la croix devient inutile, la croix, l'éternelle gloire de Dieu, le caractère le plus magnifique de son amour. Rejeter donc l'enfer, c'est rejeter toute la religion; le nier, c'est nier la Rédemption tout entière. Et si nous ne voulons pas admettre les exigences de l'infinie justice vis-à-vis de nous prévaricateurs et coupables, repoussons également les effets de la bonté ineffable qui a été jusqu'à toutes les tortures, jusqu'à l'agonie, jusqu'à la mort pour des êtres faibles et misérables comme nous.

L'enfer donc existe et doit exister. Mais il y a plus : il existe éternel, et c'est même l'éternité qui

est, à vrai dire, le caractère propre qui le constitue. Représentation de l'offense infinie de l'homme et de la justice infinie de Dieu, l'éternité existe au double titre de peine nécessaire et de préservatif puissant. Les incrédules, que l'idée seule de l'éternité révolte, en attestent et en justifient par cela même la nécessité. Car c'est la durée de la punition future qui en forme le trait le plus effrayant; et si l'éternité elle-même n'arrête pas le mal, quel frein des peines qui eussent dû finir lui auraient-elles imposé? L'infini qui, soit comme crainte, soit comme espérance, repousse si profondément l'homme ou a pour lui tant d'attrait, pouvait seul exercer une contrainte puissante sur sa volonté. D'ailleurs, remarquons-le, le réprouvé a agi en parfaite connaissance de cause; il avait le choix devant lui. Libre de faire le bien ou le mal, il s'est éloigné volontairement et à dessein de Dieu, en sachant qu'il s'en éloignait pour toujours. Il n'a pas voulu de Dieu, Dieu ne peut pas vouloir de lui; c'était là la règle et la sanction du bon usage de sa liberté. Puis ensuite, une fois qu'il est entré dans l'autre vie, cette liberté n'existe plus pour lui; il est devenu incapable de mériter; il peut avoir du regret, il ne peut plus avoir un repentir qui le rende digne du pardon;

le temps de l'épreuve est passé. Le fruit du sacrifice du Médiateur ne s'étend pas au delà des limites de ce monde. La même cause qui assurera le bonheur des saints, consommera le malheur des réprouvés. Et ainsi dans la mystérieuse harmonie des perfections divines, se montre, à un point de vue qui les réunit toutes, l'imprescriptible justice de Dieu nécessitée par sa sainteté et tempérée par sa miséricorde.

A la punition infinie correspond l'infinie récompense. Jamais on n'avait promis une rémunération pareille. Il était aussi impossible d'imaginer cette félicité que de songer à la dépeindre. Elle ne parle pas assez le langage des sens, elle s'élève trop au-dessus de l'empire des facultés humaines pour être à la portée de l'intelligence de l'homme. Ce ne sont pas ici les plaisirs vains de la terre, les produits de l'imagination sensuelle, les puérides satisfactions d'un moment ou d'un jour. Ces torrents inépuisables d'amour, ces jouissances éternelles des perfections divines n'étaient pas choses où les philosophes et les savants pussent atteindre; la révélation seule de Dieu, et c'est là une marque évidente de leur réalité, a pu nous les faire connaître. Le bonheur du ciel, incompréhensible comme celui qui en est à la fois l'auteur et l'ob-



jet, témoigne par son incompréhensibilité même de sa surnaturelle origine.

Le même Dieu qui nous a donné la naissance ne nous a créés que pour vivre de sa vie et être heureux de son bonheur. Son être, sa félicité, son amour, voilà le ciel, voilà l'éternité. Auteur de tous les biens, il les résume tous, il est le bien suprême. La seule récompense digne de Dieu était Dieu lui-même, récompense qui mérite bien sans doute d'être achetée par quelques sacrifices et par quelques efforts. Le voir clairement sera le prix inestimable de notre fidélité; le connaître sera la joie ineffable de notre esprit; l'aimer, la jouissance indicible de notre cœur<sup>1</sup>. L'essence divine pénétrera notre nature entière, s'insinuera au fond de notre âme, la possédera, s'unira immédiatement et intimement à elle, et nous rendra comme des dieux. Le sceau de la Trinité entière se gravera sur nous, et sera, dans ses triples attributs, le caractère de notre bonheur.

En possédant Dieu le Père, source et principe souverain de l'être, de la vie, de la puissance, nous posséderons l'être dans sa plénitude, avec liberté, souveraineté, pouvoir, gloire, éternité. Toutes les jouissances bornées et périssables dis-

<sup>1</sup> Voy. Frayssinous, *Défense du Christian.*

paraîtront. Le corps lui-même, transformé, changera toute douleur et toute crainte en plaisirs purs, certains et sans mélange.

En possédant Dieu le Fils, nous posséderons la source de toute vérité, le principe de toute lumière, l'océan de toute science. Les rayons de cette lumière incréée, en nous faisant voir à découvert toute chose, répandront une volupté ineffable dans notre âme. Devant notre intelligence sera tiré le rideau qui nous voile maintenant les magnifiques œuvres de Dieu, l'ensemble de la création universelle, la multitude innombrable et la merveilleuse variété des êtres, les millions de mondes sans nom et leurs rapports infinis avec leur auteur. Notre esprit pénétrera tous les problèmes, approfondira tous les mystères, mystères de la grandeur, de la toute-puissance, de l'éternité de Dieu, mystères de l'origine de l'homme, de la chute, de la rédemption, de la croix.

Enfin, en possédant Dieu le Saint-Esprit, nous posséderons la plénitude de l'amour, le principe de l'union des personnes divines entre elles et avec l'homme, le foyer de la charité universelle, la source des pures et saintes délices, l'amour surnaturel qui surpasse autant l'amour de la terre que le Créateur s'élève au-dessus de tout ce qu'il a créé.

Ainsi voir Dieu, jouir de lui, le connaître tel qu'il est, c'est-à-dire posséder en lui et par lui toute réalité, toute science, toute beauté, tout amour, tout ce que l'esprit pourra concevoir, tout ce que le cœur pourra sentir, tout ce que le corps même pourra éprouver, tel est le bonheur futur que nous révèle le Christianisme : bonheur infini comme les désirs et les aspirations de l'âme humaine ! bonheur commencé même dans ce monde par le détachement des créatures et de tous ces biens périssables qui, nés de la corruption et condamnés à la reproduire, sont impuissants à remplir, dans cette vie comme dans l'autre, le cœur de l'homme ! bonheur enfin qui, n'étant autre chose que l'amour, est entrevu d'avance de celui qui, par cela même qu'il aime, sent bien que l'amour seul peut et doit être sa récompense <sup>1</sup> !

Entre l'enfer et le ciel, éternels produits de la justice et de la miséricorde, est une troisième demeure, le Purgatoire, point de jonction de la miséricorde et de la justice, terme moyen entre la peine et la récompense, et qui a également sa raison d'être à la fois dans la bonté et dans la sainteté divines. La sainteté de Dieu, d'une part, ne pouvait

<sup>1</sup> De Genoude, *Nouvelle exposit. du dogme catholique*. ; Voir le beau chapitre sur le Ciel.

pas permettre que rien d'impur entrât dans le séjour des cieux ; sa bonté, de l'autre, n'a pas voulu repousser les hommes qui, durant leur vie, se sont efforcés, quoique imparfaitement, de lui plaire. Ceux qui n'ont pas été suffisamment purifiés par les épreuves de la terre, ou qui n'ont pas trouvé en eux-mêmes le courage d'expiation, rencontrent dans le purgatoire des souffrances involontaires, tempérées par l'amour et par la certitude de la jouissance. L'âme, sûre ainsi de posséder, par la peine même, le rapprochement de Dieu, aime et adore la main qui la châtie, et va au-devant des douleurs qui, en la purifiant, la dégagent de ses imperfections et l'unissent à l'objet de son amour. Douce et consolante doctrine qui place le bonheur auprès de la souffrance et nous fait voir notre père à côté de notre juge ! Dogme précieux qui nous rattache à nos frères non moins qu'à notre Créateur, nous permet de communiquer avec nos parents et nos amis au delà de la tombe, de les soulager par nos offrandes et par nos prières, et fait que Dieu consent à nous abandonner une partie des droits de sa justice et à nous conférer le privilège même de sa miséricorde ! Admirable communion de biens spirituels entre toutes les âmes prédestinées, où nous prions

pour nos frères du purgatoire, et où nous profitons des prières des élus du ciel ! Merveilleuse doctrine de solidarité, de souffrance et d'amour où, dit Chateaubriand <sup>1</sup>, « la vertu devient un bien commun à tous les chrétiens, et de même que tous ont été atteints par le péché d'un seul, la justice des uns est passée en compte aux autres ! » Ainsi s'établit, non sur l'image d'une vaine théorie, mais sous le sceau de la certitude dogmatique, cette sublime communication des saints qui relie le ciel et la terre, le bonheur des uns aux épreuves et aux souffrances des autres, qui fait participer les victorieux aux combats et aux mérites de ceux qui luttent encore : échelle sans fin de prières et de grâces qui descend et remonte de ce monde dans l'autre, chaîne de vœux et de sentiments qui, depuis le Dieu puissant, se prolonge jusqu'à la dernière créature humaine, et embrasse toutes les âmes dans une seule et commune pensée d'harmonie, de fraternité et d'amour !

---

<sup>1</sup> *Génie du christian.*, Purgatoire.

## CHAPITRE VI.

Corrélation de tous les Dogmes et Mystères catholiques.

En présence de ces grandes vérités, si longtemps inconnues au monde, et devenues aujourd'hui le patrimoine de tous, l'homme s'étonne moins des ténèbres qui restent encore que des éclats de lumière qui viennent le frapper. Il est devant un magnifique édifice dont toutes les parties se lient et s'enchaînent les unes aux autres et jettent comme d'un centre unique d'éblouissants rayons. Il ne peut, sans doute, pénétrer jusqu'au fond de ces lueurs mystérieuses, mais il les distingue assez clairement pour en saisir la beauté et l'harmonie. Il découvre une trame immense qui unit Dieu à la créature, le Tout-Puissant à l'humanité, l'origine de l'homme à sa fin, l'innocence à la dégradation ; en un mot, tous les mystères et tous les dogmes entre eux.

A l'horizon le plus majestueux et le plus lointain, la Trinité domine toutes les pensées et tous les temps. Puis de cette incomparable révélation découlent bientôt celles qui se rapportent plus spécialement à chacune des personnes divines. Le mystère du Verbe incarné suppose déjà l'action en quelque sorte distincte de la sainteté suprême et de la souveraine bonté, et manifeste en même temps la justice éternelle du Père et l'immense sacrifice du Fils. Le mystère de la Rédemption, à son tour, se justifie et s'explique par celui de la faute originelle et de la profonde chute dont l'homme par lui seul était incapable de se relever. Les sacrements et les grâces découlent de ce même mystère de la Rédemption et retracent à l'homme déchu par le péché toute sa faiblesse que le sang divin lui-même n'a pu effacer complètement. La prière chrétienne, vivifiée par la foi, se lie également à la bonté et à la puissance de Dieu qui peut changer à sa guise le cours des choses morales et matérielles. Le péché nous explique la mort, comme la croix nous fait comprendre l'énormité de notre prévarication non moins que la sainteté et la justice de Dieu et son amour pour nous. Enfin, la mort du Sauveur et son incomparable dévouement nous justifient d'une

manière surabondante notre immortalité, la certitude de l'autre vie, les peines et les récompenses éternelles.

Mais ce ne sont pas seulement ces grands et impénétrables mystères qui se lient si merveilleusement entre eux. Tout dans le Catholicisme, institutions, pratiques, cérémonies, depuis le culte de Dieu jusqu'au culte des saints, depuis ce qui a trait à notre âme jusqu'à ce qui touche à notre corps, descend comme de la même et unique source de lumière et de vérité. Ainsi, si Jésus-Christ est parfaitement Dieu et parfaitement homme en une seule personne, la sainte Vierge est véritablement mère de Dieu et a droit à toutes les prérogatives que l'Église lui attribue. Si encore Jésus-Christ, en se faisant homme, a relevé et déifié la nature humaine, les corps de ses saints qu'il a glorifiés, devant ressusciter comme le sien propre, sont dignes des honneurs qui leur sont rendus, et, dès lors, le culte des reliques se trouve justifié. De même aussi, tous les sacrements se relient et se nécessitent entre eux. Si, par exemple, le baptême seul remet pleinement les péchés et si ceux qui retombent après avoir été baptisés ne sont pas destinés à périr irrévocablement, il fallait bien que la pénitence vînt s'of-



frir à eux avec l'expiation qui l'accompagne. Et, quand l'expiation elle-même, ce dogme à la fois si catholique et si humain, n'a pas été suffisante pendant la vie, le purgatoire reste encore à la faiblesse humaine comme un dernier asile justifié à la fois par la longanimité de Dieu et par son infinie sainteté.

C'est ainsi qu'à travers tous ces mystères infables, l'immensité de la grandeur de Dieu se lie de toutes parts à l'immensité de la petitesse de l'homme, et qu'en même temps toutes les perfections divines, miséricorde, sainteté, justice, s'harmonisent intimement dans ce qu'elles semblent, au premier abord, avoir de plus opposé. Tout ici revêt le caractère d'une admirable unité. Chaque vérité, vraie, pour ainsi dire, en elle-même, l'est encore plus par son union avec toutes les autres, et forme un des rayons qui viennent converger vers le foyer commun de l'éternelle lumière. Ce n'est pas un système fragilement déduit, c'est une synthèse merveilleusement harmonique où, suivant le mot connu de l'école, la vérité est toute dans le tout et toute dans chaque partie. Essayez, si vous le pouvez, vous qui vous fiez à votre seule raison, essayez de détacher un des anneaux de cette chaîne qui lie tous les temps,

et de mêler votre travail humain à cette œuvre de Dieu ! L'homme, dans ses vains efforts, ne peut toucher à ce monument qu'il n'a pas construit, et sa main téméraire, en voulant en changer une seule partie, le renverserait à l'instant tout entier.

Que l'âme donc qui commence par se sentir repoussée et effrayée, que certains mystères isolément découragent, à qui ils paraissent au premier abord inexplicables et contraires à la raison, considère les dogmes catholiques avec humilité, bonne volonté, courage, en dehors du point de vue humain ! Elle les verra se coordonner, s'unir, former un magnifique tableau complet dans toutes ses parties ; elle saisira le rapport qu'ils ont les uns avec les autres, en même temps qu'avec l'être infini qui en est l'auteur et l'objet ; et elle marchera de lumière en lumière, de vérité en vérité, découvrant dans ce monde nouveau des trésors de grandeur, de sagesse, d'infinité, trouvant à la fois de quoi excercer sa raison et la soumettre. En présence de cet ordre supérieur et divin, mais un et rationnel, elle éprouvera plus encore de satisfaction de ce qu'elle peut saisir que de sacrifice dans ce qui est au-dessus de sa portée ; et elle s'étonnera de pouvoir aussi bien expliquer

et comprendre ce qui surpasse tant notre faiblesse et notre infirmité.

Oui, disons-le, admirable fécondité de la doctrine catholique où toutes les idées s'enchaînent, où toutes les vérités se correspondent, où la sagesse égale la profondeur, où la bonté rivalise avec la puissance ! cercle merveilleux où les conséquences vont aux principes et les principes aux conséquences ! milieu où l'esprit s'élève, le cœur se purifie, la vérité absolue s'entrevoit, la divinité elle-même se manifeste et devient comme visible ! En dehors de cet édifice si achevé et si complet dans toutes ses parties, il n'y a plus que ruines informes et fragments défigurés. C'est un ensemble qu'il faut accepter ou repousser tel qu'il est. La discussion de détail, par cela seul qu'elle dépasse l'intelligence humaine, devient folie ; et l'expérience a bien prouvé que rejeter un dogme, c'est les rejeter tous. Les sectaires qui se séparent sur un seul point, les hérésiarques qui repoussent une seule vérité, tombent bientôt de chute en chute dans l'abîme de toutes les erreurs, et un seul doute mène promptement à une incrédulité absolue. A toutes les époques de l'histoire religieuse, nous en avons vu de remarquables exemples. Au seizième siècle, Luther,

conservant tous les autres dogmes catholiques, la Trinité, l'Incarnation, l'Eucharistie, rejette la seule autorité du pape ; il est bientôt entraîné de contradictions en contradictions à affirmer ce qu'il avait nié et à nier ce qu'il avait affirmé. Bien peu de temps après, Calvin, son disciple, allant plus loin que lui, refuse de croire à la Présence réelle ; à son tour, il ne peut bientôt plus retenir ses propres adeptes ; et Socin, enfanté par lui, nie la Trinité et l'Incarnation ; et quelques-uns des derniers protestants arrivent à n'être plus que des déistes qui rejettent jusqu'à la mission divine de Jésus-Christ, que des matérialistes et des athées qui repoussent jusqu'à la religion naturelle et Dieu lui-même. Et ainsi les hommes en sont venus à prouver par leur propre expérience non-seulement la beauté et la grandeur, mais la nécessité de cette magnifique synthèse catholique, élevée par une main qui n'est pas celle de l'homme, et qui se laisse admirer, mais ne se laisse pas discuter par la raison que Dieu a mise en nous comme le moyen même qui doit le plus nous rapprocher de lui.

---

## CHAPITRE VII.

Caractères de l'Église : Unité, Immutabilité.

Dieu, en même temps qu'il révélait aux hommes un si imposant ensemble de vérités, leur a donné les moyens de ne pas sortir de cette voie lumineuse qu'il leur ouvrait, d'en reconnaître l'étendue et les limites, d'en suivre fidèlement tous les sentiers. Pour les guider au milieu des écueils et des tempêtes, il a élevé devant leurs yeux un phare qui est l'Église; il leur a donné dans son autorité une, visible, perpétuelle, un garant sûr et infaillible de la vérité. La faiblesse et l'inconstance de la raison humaine exigeait un maître pour l'instruire, un conducteur pour la diriger. Il fallait ou que l'homme, sans pilote et sans boussole, s'abandonnât à la mobilité de ses pensées, de ses sentiments et de ses instincts, allant au hasard d'un pôle à l'autre, saisissant sur

son chemin la vérité comme l'erreur ; ou bien, qu'il fût conduit et maintenu dans la voie droite par un pouvoir qui lui inspirât confiance et sécurité. En effet, si l'on a reconnu qu'une révélation a été indispensable au salut du genre humain, et si cette révélation est consignée dans un livre surnaturellement inspiré, il n'existe pas, déclarons-le après M. de Lamennais, d'absurdité comparable à celle d'abandonner ce livre, et par suite les dogmes et les doctrines qui en découlent, à l'interprétation individuelle de chaque homme, savant ou ignorant, simple ou éclairé <sup>1</sup>.

Cette autorité, en même temps qu'elle est un des plus grands dons de Dieu aux hommes, est un des plus éminents caractères et une des manifestations les plus évidentes de la vérité. Nécessaire au point de vue de Dieu qu'elle représente aussi bien que de l'homme qu'elle dirige, elle existe en vertu de l'institution et des promesses divines <sup>2</sup>.

Sans elle, qui éclairerait et animerait la lettre de la loi, cette lettre qui tue quand elle n'est pas vivifiée par l'esprit ?

Sans elle, qui donnerait au genre humain tout

<sup>1</sup> Lamén., *Disc. critiques sur la religion et la philosophie*, p. 120, année 1841. — <sup>2</sup> *Et ecce ego vobiscum sum usquæ ad consummationem sæculi*. Matthieu, xxviii, 20.

entier la lumière de l'intelligence et la pratique de la vie ?

Sans elle, qui s'adresserait à tous les hommes avec la diversité de leur âge, de leurs occupations, de leurs conditions, de leur développement ?

Nécessaire aux esprits les plus élevés à qui elle garantit que leur raison, si sujette à l'erreur, ne se trompe pas, elle est non moins indispensable aux masses qui n'ont ni le temps, ni la capacité, ni la volonté de cultiver leur intelligence et de chercher la vérité. Si ces multitudes d'hommes absorbés dans les soins matériels de la vie, courbés incessamment vers la terre qu'ils arrosent de leur sueur pour en tirer leur nourriture, avaient besoin de longues études et d'examens pénibles pour sortir de leur ignorance et s'arracher à leurs vices, il faudrait désespérer de leur sort et leur dire que le vrai et le bien auxquels ils aspirent, et qui sont leur patrimoine aussi bien que celui du savant, ne sont pas faits pour eux. Ils ont essentiellement besoin d'un enseignement sûr, facile, et en même temps investi d'une autorité capable de commander leur assentiment et de justifier leur adhésion.

Nous l'avons dit, cette autorité que Dieu ne leur a point refusée, c'est l'Église. Il l'a revêtue

de tous les signes qui peuvent la faire reconnaître comme l'organe et la représentation de la vérité. Il lui a donné une rigueur de logique qui entraîne la conviction, une splendeur qui attire manifestement les regards. Comme dogme et comme fait, dogme indispensable, fait éclatant, elle apporte un double motif également puissant à la crédibilité de l'univers.

Une, immuable, perpétuelle, universelle, elle participe aux grands caractères de la doctrine qu'elle enseigne, de la morale qu'elle impose, de Dieu dont elle est l'expression.

Tout d'abord, l'unité et l'immutabilité de l'Église sont la conséquence nécessaire et rigoureuse de l'invariabilité des dogmes et des croyances catholiques. C'est l'Église, en effet, qui a été constituée dépositaire exclusive du trésor précieux des vérités révélées ; c'est à elle qu'a été confiée par son auteur même la garde du magnifique édifice dont nous avons admiré la grandeur et l'harmonie. Toutes les doctrines catholiques sont les rameaux d'un même arbre que l'Église seule a fait grandir et fructifier ; elles se rapportent à un même système que l'Église seule a compris et embrassé.

En face de cette unité qu'ils sentent surhu-



maine, ses adversaires eux-mêmes, frappés d'étonnement et de crainte, lui rendent, jusque par leurs attaques, un témoignage involontaire et forcé. On la reconnaît à ce qu'elle est toujours seule, marchant dans sa force et dans sa puissance, sans transiger avec aucun principe, sans sacrifier aucune vérité. Contre elle, au contraire, se réunissent tous ceux qui ne lui obéissent pas, quelles que soient leurs opinions, leurs croyances et leurs drapeaux. Un but commun les rassemble : la lutte contre celle qui représente les droits de la vérité. Divisés profondément entre eux, ils ne s'entendent que pour protester contre l'autorité puissante à laquelle ils ne peuvent se dérober, qui les poursuit partout, et les condamne toujours sans crainte comme sans passion.

Que toutes les écoles qui sont étrangères à l'Église suivent à leur gré l'esprit de l'homme si mobile et si capricieux ! qu'elles changent sans fin leurs règles et leurs principes ! qu'elles parcourent d'un pôle à l'autre la sphère entière des opinions ! l'Église seule, avec son corps de doctrine à la fois si complexe et si précis, demeure dans son admirable unité, et, au milieu de toutes les controverses, subsiste sous l'égide même du sévère et rigoureux principe qui eût fait périr toute autre école religieuse.

Héritière incontestable des doctrines qui, de siècle en siècle, remontent jusqu'au temps des Apôtres, seule elle est la continuation historique et logique de la communauté chrétienne depuis Jésus-Christ. Elle se défend aujourd'hui avec les mêmes armes qu'elle employait dès son origine. Elle lutte pour les mêmes vérités qu'elle proclamait au moyen âge, comme elle les avait défendues aux époques des premiers conciles. Elle forme un seul corps identique avec les églises des premiers temps ; et si saint Athanase ou saint Grégoire de Nazianze revenaient maintenant à la vie, ils reconnaîtraient leurs successeurs et leurs disciples dans la même Église qui, continuant la liste sans fin de ses évêques et de ses confesseurs, a produit depuis les Bernard, les Borromée, les François de Sales et les Bossuet.

C'est que toujours, au milieu des écoles qui attaquent systématiquement le Christianisme, aussi bien que parmi les sectes qui se prétendent encore chrétiennes, Dieu marqua son Église des signes manifestes de l'autorité, de l'unité, de la visibilité. Dès le principe, de même que de nos jours, ceux qui essayaient à la diviser étaient rejetés immédiatement et comme malgré eux hors de son sein, et semblaient se graver au front, de leurs

propres mains, les caractères de révolte et de nouveauté. Elle était si manifestement reconnaissable que les païens eux-mêmes ne s'y trompaient pas, et c'était contre elle particulièrement qu'ils tournaient toute leur fureur. Celse, qui reproche aux chrétiens leurs divisions, distingue et nomme la grande Église entre toutes les autres. L'empereur Aurélien la reconnaît et la signale comme représentée par les évêques d'Italie et celui de Rome. Ammien Marcellin avoue aussi que l'empereur Constance, en favorisant les Ariens, s'éloignait de la voie droite de la religion chrétienne.

Personne n'a pu ôter à l'Église son caractère, et le titre qui lui appartient, son grand titre de catholique. C'est le nom auquel seule elle a droit; c'est l'expression dont la désignait déjà le successeur immédiat des apôtres, saint Ignace d'Antioche; c'est le signe de vérité que dès l'origine les premiers Pères opposaient aux premiers hérétiques, aussi bien Irénée dans son ouvrage contre les Gnostiques que Tertullien dans son admirable livre des Prescriptions. « Elle est appelée catholique, dit saint Augustin, non-seulement par les siens, mais par ses ennemis; cela est si vrai, que si un étranger demande à un hérétique où est l'Église des catholiques, il lui montrera nos

églises et non pas ses temples <sup>1</sup>. » Et plus tard encore, frappé de ce grand caractère d'unité, le chef des hérétiques modernes s'écriait comme malgré lui : « Nul ne peut ôter à nos adversaires ce titre d'Église, duquel étant armés, ils nous condamneront et nous perdront <sup>2</sup>. »

C'est à l'Église que, comme un patrimoine ir-récusable, appartiennent tous les Pères des premiers siècles. Leurs croyances sont ses croyances, leur doctrine forme sa doctrine ; et les dissidents, trop évidemment condamnés par eux, tantôt les repoussent, tantôt s'efforcent en vain de se les assimiler. Les catholiques entendent aujourd'hui, dans la cathédrale de Milan, les mêmes dogmes qui y étaient annoncés au quatrième siècle par la grande voix de saint Ambroise ; et saint Jean Chrysostôme pourrait prononcer dans la basilique de Saint-Pierre de Rome les mêmes homélies qui touchaient si profondément les chrétiens de Constantinople. Si au contraire un hérésiarque quelconque, Luther, par exemple, qui ne date que du

<sup>1</sup> Saint Augustin, *De verâ relig.*, VII. — Ce grand saint dit avec sa parole si élevée : « Pour me retenir dans « l'Église de Dieu, le nom qu'elle porte, et qui manifestement n'est dû qu'à elle seule, son nom de catholique me suffit. » — <sup>2</sup> Luth., sur le chap. VI de la Genèse.

seizième siècle, revenait aujourd'hui prêcher sa doctrine, ses disciples mêmes ne le reconnaîtraient plus ; il serait, dans les universités allemandes, accueilli avec froideur, ou même avec mépris ; il y trouverait tout son système en ruine, ses enseignements bouleversés ; et l'on y rirait même de son autorité jadis si puissante et de ses fureurs qui faisaient tout trembler. Dieu, en effet, a permis qu'aucune école, qu'elle s'appelle hérésie, rationalisme, schisme, philosophie, ne puisse avoir l'unité pour caractère, quand elle n'a pas pour base la vérité, et qu'il lui soit impossible de réunir une multitude de doctrines informes et d'enseignements incertains sous l'autorité d'un symbole unique et permanent.

C'est parce que, confiante en la promesse de son divin fondateur, elle se tient sûre de posséder la vérité, que l'Église maintient ses dogmes si fermement, et que, malgré toutes les révoltes de l'esprit humain, sans rien céder à l'orgueil ou à la passion, elle donne à l'homme sa vraie place et à Dieu sa vraie autorité. Les individus, les empires, la force, la puissance, l'ambition, ne l'ont jamais arrêtée dans son chemin ; elle ne se laisse pas détourner par des considérations stériles comme l'erreur, passagères comme

les intérêts. Si un de ses enfants les plus chers rejette un seul de ses dogmes, elle le dévoue à l'anathème sans hésiter. Si un sectaire puissant demande à rentrer dans son sein, elle ne l'accueille qu'après une complète rétractation. Si un prince redoutable veut enfreindre une seule de ses lois, elle le sépare aussitôt de sa communion. Si un empire nombreux refuse d'admettre un seul point de sa doctrine, elle l'abandonne impitoyablement. Peut-elle, en effet, laisser détacher une seule des pierres du monument qui a été remis à ses soins? Ne doit-elle pas conserver dans son intégrité le précieux dépôt qu'elle a reçu? A-t-elle, comme toutes les doctrines qui viennent de l'homme, le pouvoir de faire des concessions? Sur quoi donc transigerait-elle, si ce n'est sur des droits qui lui sont supérieurs, et sur des dogmes qui ne tirent pas d'elle leur raison d'être et leur vie? A la tolérance dans les questions indifférentes, elle joint cet exclusivisme dogmatique qui est une preuve même de vérité. Elle prend pour sa règle cette maxime, à la fois de bonté et de raison : dans les choses de foi l'unité, la liberté dans celles qui ne sont pas de foi, et dans toutes la charité <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas.*

Sous la main puissante qui l'a toujours dirigée, l'Église, depuis le temps des Apôtres, a constamment marché en développant en elle-même, comme en répandant au dehors, ses doctrines et ses institutions; et, chose remarquable, on peut la suivre, l'histoire à la main, assurant son dogme et sa croyance à chaque nouvelle attaque qu'elle a eu à supporter. Chaque nouvel adversaire qui surgissait contre elle lui servait à expliquer, à confirmer, à définir une vérité. Rien sans doute n'était nouveau pour elle. Mais à mesure qu'elle avançait, tout devenait plus étendu et mieux compris. Développement merveilleux de germes qui préexistaient ! curieux travail qui, réglé d'ailleurs par une autorité infallible, rentrait aussi bien que le point de départ même dans le plan divin ! « Oui, la main de Dieu, dit le savant Newman <sup>1</sup>, se remarque visiblement dans cette formation graduelle et harmonique, dans cette succession féconde et régulière, dans cette merveilleuse logique qui descend à travers les siècles de concile en concile : privilège dont jouit seule l'Église catholique en face de ces doctrines hérétiques essentiellement stériles, condamnées à une existence éphémère, changeant à

<sup>1</sup> *Hist. du développement du dogme catholique.*, p. 143.

chaque instant leur règle de croyance, et ne pouvant aboutir, malgré tous leurs efforts, qu'à de vaines contradictions et à de tristes guerres de principes. »

Si, en effet, on remonte à l'origine des temps chrétiens, on voit l'Église se défendant dès l'abord contre toutes les hérésies qui s'efforcent de dénaturer ses dogmes. Les luttes de ces premiers temps, plus redoutables pour l'Église que les persécutions et les bourreaux, plus dangereuses pour elle que les tentatives mêmes des grandes hérésies modernes, produisirent dans son sein des déchirements dont elle n'eût, certes, pas triomphé, si elle n'eût été divine.

A ces époques où s'accomplissaient les antiques promesses de Dieu, où les esprits fermentaient dans l'attente de destinées inconnues, où le paganisme tombait en ruines, où le judaïsme reconnaissait le besoin de se renouveler, où l'Orient jetait au monde, avec sa poésie, ses rêveries et ses mythes, où les idées les plus contradictoires et les plus étranges se confondaient dans les intelligences humaines, la vérité seule pouvait se faire jour, sans se perdre dans le dédale de tous les systèmes, sans tomber dans l'abîme de toutes les erreurs. C'est un magnifique



spectacle de voir alors, au milieu de tous ces éléments épars et confus, s'élever, noble et pur, l'édifice de la doctrine catholique, de contempler l'Eglise dégageant son dogme avec netteté et précision, donnant à ses enseignements une rectitude, une consistance, une vigueur inconnues, développant sa doctrine d'une manière à la fois ferme et flexible, variée et expansive. C'est qu'elle sait où elle va, ou plutôt elle obéit à la main qui la guide. En dehors de toute exagération et de tout excès, elle repousse avec la même énergie ceux qui veulent lui accorder trop ou lui trop refuser. Elle se dirige vers le but qu'elle doit atteindre, en s'écartant à la fois de tous les extrêmes. Et, à travers le choc de toutes les théories et de toutes les idées qui naissent dans son sein et à côté d'elle, elle sait merveilleusement se tenir dans un milieu de vérité, de modération et de justice.

Suivons quelques instants ce remarquable travail. Tout d'abord les Nazaréens et les Ébionites sortis de la secte mystique des Esséniens, veulent judaïser le Christianisme et conserver la plupart des prescriptions de la Loi. L'Eglise primitive les repousse; mais elle repousse en même temps les Marcionites qui, à l'opposé, rejetaient l'Ancien Testament et tous les préceptes mosaïques.

Bientôt une épreuve plus grave se présente pour l'Eglise. Elle est entourée et circonvenue par les innombrables sectes du Gnosticisme, mélange bizarre de doctrines empruntées aux religions bouddhiste et persane, d'idées platoniciennes, de vérités chrétiennes. Le Catholicisme rejette les combinaisons sans règle et sans fin et les innovations confuses de ces sectaires, comme il repousse le système fortement et puissamment coordonné du Manichéisme qui, s'entourant de tout le prestige du mythe et de la poésie, avait reproduit sur l'origine du mal et le dualisme l'esprit des religions naturelles de l'Orient, mêlé à quelques idées chrétiennes.

L'Eglise répudie, dans Montanus et ses deux prophétesses, quoiqu'ils aient pour eux le grand nom de Tertullien, le rigorisme poussé jusqu'au refus de pardon pour les rechutes; mais en même temps elle repousse les principes relâchés des Novatiens et les doctrines des écoles philosophiques qui, déjà, à ces époques, dans leur indifférence pour tous les cultes, voulaient soumettre les dogmes aux appréciations de la raison humaine.

Dans sa logique invincible pour donner à tous les points de sa doctrine leur vrai et unique ca-

ractère, elle assure le dogme de la Trinité contre les Antitrinitaires qui, dans la crainte de tout retour au paganisme, ne distinguaient pas les trois personnes; et elle établit l'unité divine contre ceux qui, par un excès opposé, voulaient faire de la Trinité trois êtres différents, et par suite, trois dieux.

Ici elle fait triompher l'humanité de Jésus-Christ contre les sectaires qui faisaient du Dieu-Homme une de leurs créations idéales; là elle défend non moins vivement la non-humanité du Père contre les hérétiques qui le faisaient descendre sur la terre et souffrir avec le Fils.

Au concile de Nicée, elle maintient contre Arius la divinité de Jésus-Christ; comme, au concile de Constantinople, elle établit la divinité du Saint-Esprit contre Macédonius.

Nestorius enseigne qu'il y a en Jésus-Christ deux personnes; il est condamné par le concile d'Éphèse, comme Eutychès l'est par le concile de Chalcedoine pour avoir soutenu qu'il n'y avait qu'une seule nature; comme le sont également, par le sixième concile, les Monothélites qui, par une subtilité nouvelle, ne voulaient admettre qu'une volonté.

Toujours juste et en même temps toujours

inexorable, parce qu'elle est toujours vraie, l'Église défend la grâce contre les Pélagiens et contre les semi-Pélagiens; comme elle maintient la liberté de l'homme et le libre arbitre contre les Prédestinatîens des cinquième et neuvième siècles, contre les Protestants et contre les derniers des sectaires, les Jansénistes. Et depuis les jours de Nicée jusqu'aux jours du concile de Trente, jamais elle n'a cessé d'avoir des peines pour toutes les fautes, des conseils pour toutes les faiblesses, des répressions pour tous les excès.

Ainsi, entre toutes les erreurs enfantées par les combinaisons du génie oriental, de l'esprit philosophique et du génie grec, comme par le rigorisme latin ou l'illuminisme allemand, l'Église a maintenu sa route avec fermeté et précision. Un seul faux pas eût jeté tout le système catholique dans une confusion inextricable; mais ce faux pas, elle ne l'a pas fait, elle ne pouvait le faire. Fidèle à suivre l'étoile lumineuse qui la guide, elle a embrassé avec une vision claire, simple, exacte, l'unique théorie conséquente et logique qu'on pût adopter sur chaque point de doctrine. « Navire battu par les flots, dit le docteur Newman <sup>1</sup>, mais conduit par une main di-

<sup>1</sup> *Hist. du développ. de la doct. chrét.*, p. 448.

vine et se jouant des vents et des écueils , l'Église catholique a résisté à toutes les épreuves. »

Par intervalles, des hommes de troubles et de divisions apparaissent; de vastes portions de la chrétienté se détachent l'une après l'autre et tombent dans l'hérésie ou dans le schisme. Des églises qui avaient une grande puissance ont enseigné parfois de graves erreurs. Il est arrivé, quelques instants, qu'au nombre des adeptes et à l'autorité des docteurs qui abandonnaient la vérité, on ne savait presque plus où la trouver et où la reconnaître. Origène se trompe, Tertullien tombe, saint Cyprien dévie, Fénelon hésite. Trois papes mêmes, Libère, Vigile, Honorius, en leur simple qualité d'hommes, semblent un instant faiblir. Mais la doctrine sacrée, continuant sa marche inébranlable, s'avancant toujours dans sa majesté et sa puissance, passait seulement de la *foi implicite* à l'énonciation formelle; et les coups mêmes que ses ennemis de toute sorte lui portaient en sens contraire, ne faisaient que la maintenir plus fermement dans la voie droite. La contradiction fournissait ainsi involontairement à l'Église des armes pour mieux défendre son dogme, des matériaux pour mieux assurer et consolider son édifice. L'orgueil qui veut tout comprendre, la cu-

riosité qui veut tout savoir, la volupté qui aspire à toutes les jouissances, le mysticisme qui veut posséder tous les secrets, le rigorisme enfin, qui ne recule devant aucun sacrifice, se sont levés en vain, soit isolément, soit ensemble. L'Église, par sa force propre, par son action, à la fois si merveilleusement rationnelle et divine, a triomphé de tous les obstacles comme de tous les efforts. Ce n'est point sans combat, sans doute, qu'elle est arrivée à la victoire. La lutte est humaine; les passions, les intrigues, les intérêts y interviennent et s'y croisent. Les hommes les plus grands et les plus saints hésitent et tombent. L'humanité apparaît ici comme partout. Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'à travers ces moyens humains, Dieu se montre toujours, et que toujours avec lui la vérité l'emporte.

C'est ainsi que seule, au milieu de la mobilité de toutes choses, parmi le changement des hommes, des systèmes, des religions, l'Église est restée immuable à tel point, que parfois elle a excité, par son immutabilité même, les vaines fureurs de ses ennemis.

Enfin, et ceci est un caractère spécial à la seule Église catholique, caractère qui est, à nos yeux, la plus grande preuve qu'elle a reçu le droit exclusif

de posséder la vérité et de la défendre, c'est que, dans le nombre immense de définitions de foi, de décrets, de conciles, de bulles de papes, de jugements, de décisions de toute sorte qui émanent d'elle sur les matières dogmatiques, il n'en est pas un seul qui en contredise ou en exclue un autre, et que tous ces papes, ces évêques, ces docteurs, de tout âge, de toute langue, de toute nation, se sont comme donné le mot pour s'entendre et se trouver d'accord sur tous les points, de la manière la plus admirable.

Concordance et unité merveilleuses qui justifient si bien la parole du Sauveur : Qu'ils ne soient qu'un, afin que le monde croie <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Ut sint unum... ut credat mundus.*

---

## CHAPITRE VIII.

**Invariabilité de l'Église prouvée par la tradition sur les principaux points dogmatiques, et particulièrement sur ceux qui sont controversés.**

Cette immutabilité que nous venons de reconnaître dans la marche générale de l'Église, l'histoire va nous la démontrer en détail par les faits. La tradition va nous faire voir que jamais, dans aucune partie de sa doctrine, l'Église n'a varié un seul instant. Ce qu'elle croit maintenant, elle l'a cru toujours; ce qu'elle a cru dès l'origine, elle le croit encore aujourd'hui. Les Pères de l'Église sont nos témoins; et leurs ouvrages nous font reconnaître, qu'à travers ses développements et ses progrès l'invariabilité du dogme catholique, est demeurée absolue. Les docteurs, les conciles, la liturgie, les documents primitifs sont les garants indestructibles de la perpétuité de la foi de l'Église. Exigeante pour elle-même plus encore que pour les autres, elle a des arguments et



des preuves matérielles à offrir à tous ses détracteurs ; et elle peut choisir à son gré les points qui leur semblent les plus vulnérables pour repousser plus triomphalement leurs attaques.

Sans doute, parmi les grands mystères du Catholicisme, quelques-uns, tels que la Trinité, l'Incarnation et la Rédemption, sont admis par tout ce qui porte le nom de chrétien. Les conciles des premiers siècles, ces magnifiques monuments de la foi naissante, ont eu pour mission expresse de fixer le dogme à leur égard. Sans offrir plus de certitude que les autres, ils ne sont contredits que par ceux qui repoussent le Christianisme tout entier. Ils doivent donc aux luttes qu'ils ont subies le privilège de n'avoir plus besoin d'être démontrés aujourd'hui. Ceux, au contraire, qui ont été le plus attaqués dans les temps postérieurs, sont précisément ceux qui l'étaient le moins dans les premiers siècles ; et il existe, en conséquence, sur eux, moins de témoignages positifs, parce qu'ils étaient alors reconnus sans conteste, et que, par suite de la loi du secret, les premiers apologistes, qui ne livraient pas volontiers au public ignorant ou prévenu le détail des mystères chrétiens, ne sentaient pas la nécessité de s'étendre particulièrement sur ceux qui

étaient admis par tous. Toutefois, il reste encore, même sur ces derniers, assez de témoignages précis et formels dans l'antiquité chrétienne, pour en établir la croyance d'une manière péremptoire vis-à-vis des incrédules les plus exigeants.

Et, tout d'abord, un premier argument qui embrasse chacune des parties du système catholique et les couvre toutes de son imposante autorité, c'est la tradition elle-même; c'est la possession; c'est cet admirable argument de la prescription avec lequel, dès le deuxième siècle, Tertullien terrassait ses antagonistes. Un dogme reconnu, un sacrement pratiqué dans le moyen âge, qu'on retrouve au quatrième siècle, remonte infailliblement au temps des Apôtres, parce qu'il n'a pu à aucune époque être inventé et introduit. Qu'on se rappelle l'émotion qu'excitait dans la primitive Église le moindre changement dans le dogme ou dans la pratique, la rumeur que soulevèrent Arius, Nestorius, Eutychès et Pélage en niant ou en contestant une des prérogatives de la divinité ou de l'humanité de Jésus-Christ! Qu'on se remette en mémoire la lutte des églises grecque et latine, la surveillance des églises schismatiques et hérétiques toujours prêtes à profiter des avantages qui leur auraient été offerts, et formant en outre, en

faveur de toutes les vérités qu'elles-mêmes conservaient, une démonstration sans réplique ! Si l'Eucharistie ou la Pénitence, si le culte des Saints ou le Purgatoire eussent été introduits à un jour donné dans l'Église, dans cette Église qui a toujours tiré sa force principale de la constance et de l'uniformité de son enseignement, qui dès les premiers temps a invoqué toujours la tradition contre les hérétiques, qui a toujours confondu l'erreur par cela seul qu'elle était nouvelle, quel droit n'eussent pas eu ses ennemis à rétorquer contre elle le plus puissant de ses arguments, et à la prendre elle-même en flagrant délit d'invention et de nouveauté ? Eh bien ! à aucune époque, un fait de ce genre ne lui a été reproché sérieusement ; jamais elle n'a eu à repousser d'une manière formelle une semblable accusation.

Mais, nous l'avons dit, ces preuves générales ne sauraient nous suffire. L'Église peut défendre chacun de ses dogmes isolément. Et ses institutions et ses décrets, non moins que ses écrivains sacrés et ses docteurs, présentent dans la suite des siècles la démonstration ininterrompue de l'invariabilité de chaque partie de ses croyances. C'est l'histoire, ce sont les faits eux-mêmes qui parleront pour elle et qui, prenant les points les plus

contestés de sa doctrine, la Confession, l'Eucharistie, le Purgatoire, le culte de la sainte Vierge et des Saints dès le berceau du Christianisme, les feront descendre, avec la sanction des évêques et des fidèles de tous les âges, jusqu'aux derniers temps <sup>1</sup>.

Et, d'abord, à peine le sacrement de *Pénitence* est-il institué par le pouvoir de lier et de délier, de remettre et de retenir les péchés, donné par Jésus-Christ à ses apôtres, que voici les fidèles qui viennent trouver saint Paul à Éphèse, confessant et déclarant leurs fautes <sup>2</sup>. Mettant également en pratique le précepte du divin Maître <sup>3</sup>, saint Jacques recommande à ceux qui l'écoutent de confesser leurs péchés les uns aux autres <sup>3</sup>, et saint Jean dit que Dieu se montrera fidèle à nous pardonner nos fautes, si nous les confessons <sup>4</sup>.

Les successeurs immédiats des Apôtres continuent ces exemples. Saint Denis l'Aréopagite reproche à un prêtre d'avoir été trop sévère à l'égard d'un pénitent qui était venu se prosterner devant lui pour demander pardon de ses péchés. Saint Clément, pape, quatrième successeur de saint Pierre, recommande de se confesser et de

<sup>1</sup> Voir Zeloni, *Concordance des Ecritures, des Pères et des Conciles*. — <sup>2</sup> *Actes des Apôtres*, ch. xix, vers. 18. —

<sup>3</sup> *Épître*, ch. v, vers. 16. — <sup>4</sup> *Épître I*, ch. i, vers. 9.

faire pénitence pendant cette vie <sup>1</sup>. Enfin saint Irénée s'élève vivement contre un hérétique qui vivait dans une alternative continuelle de confessions et de rechutes <sup>2</sup>.

A la suite de ces hommes qui appartiennent aux temps apostoliques, Tertullien, au second siècle, adresse ses reproches à ceux qui n'osent pas déclarer leurs péchés en confession <sup>3</sup>.

Au troisième siècle, Origène avertit le pécheur, aussi nettement qu'on pourrait le faire de nos jours, qu'il obtiendra la rémission de ses péchés par la pénitence, lorsqu'il ne rougira pas de les faire connaître au prêtre du Seigneur, et il lui conseille d'apporter le plus grand soin à choisir un ministre à la fois prudent et ferme, compatissant et habile <sup>4</sup>. Saint Cyprien, plus explicite encore, nomme toutes les parties du sacrement : « Que le pé-  
« cheur, dit-il, confesse ses fautes tandis qu'il  
« est encore en ce monde, tandis que sa *confes-*  
« *sion* peut être admise, et que la *satisfaction*  
« qu'il fera, ainsi que l'*absolution* qu'il recevra  
« du prêtre, peuvent être agréables à Dieu <sup>5</sup>. »

<sup>1</sup> Cotellier, *Les Pères apostoliques*, t. I. — <sup>2</sup> *Contre les hérésies*, lib. III, c. IV. — <sup>3</sup> *Liv. de la Pénitence*, ch. IX. — <sup>4</sup> Homélie 2 sur le Lévitique, sur les psalmes XIII et XXXVII. — <sup>5</sup> Lib. *De lapsis*.

Au quatrième siècle où la victoire définitive du Christianisme est consommée, les témoignages deviennent de plus en plus importants et nombreux. C'est, parmi beaucoup d'autres, le grand docteur saint Basile déclarant qu'il faut nécessairement confesser ses péchés à ceux qui sont chargés de la dispensation des mystères de Dieu et que ceux-ci ne seront point blâmables, s'ils se montrent plus indulgents à l'égard des pénitents qui témoignent une grande ferveur après leur confession <sup>1</sup>. C'est, à l'exemple de son illustre frère, saint Grégoire de Nysse exhortant les fidèles à la pénitence : « Découvrez sans crainte à votre père spirituel tout ce que vous avez de plus caché ; faites-lui connaître par la confession le fond de votre cœur <sup>2</sup>. » C'est, avec ces deux docteurs, ses contemporains et ses amis, saint Chrysostome assurant au pécheur que, s'il veut se hâter de faire la confession de ses crimes, de recourir à son médecin, de lui parler à lui seul à l'insu de tous autres, de lui avouer exactement ses péchés, il en obtiendra facilement la guérison, « car la confession des péchés qu'on a commis en est l'aboli-

<sup>1</sup> Règle de saint Basile, quest. 288. — <sup>2</sup> Voyez pour plus de détails la *Théologie dogmatique* de M<sup>sr</sup> Gousset, titre II de la Pénitence.

tion <sup>1</sup>. » C'est enfin le pape Innocent I<sup>er</sup>, parlant comme se serait exprimé un pontife de nos jours : « Le prêtre doit faire attention à la gravité des péchés et aux dispositions du pénitent qui se confesse, considérer ses larmes et ses gémissements et le renvoyer absous, lorsqu'il voit une satisfaction convenable <sup>2</sup>. »

Mais voici un témoignage plus précis encore ; il émane d'un écrivain peu dévoué d'ailleurs à l'orthodoxie catholique. Dans ses *Chroniques sur l'Église*, Sozomène, mort vers l'an 480, retrace, en ces termes moins exacts comme doctrine que curieux comme fait l'antique usage de la confession *auriculaire* : « Comme il faut *nécessairement*, dit-il, *confesser ses péchés* quand on en demande le pardon, les évêques jugèrent, *dès le commencement*, que ce serait une chose trop fâcheuse de publier ses fautes, comme en plein théâtre, devant toute l'assemblée des fidèles. C'est pourquoi ils choisirent celui d'entre tous les prêtres qui était le plus recommandable pour l'intégrité de sa vie, le plus capable de garder le secret, le plus prudent, et le chargèrent de l'administration de la pénitence. Ceux qui avaient péché ve-

<sup>1</sup> Homél. 20 sur le chap. 1v de la Genèse. — <sup>2</sup> *Lettre à Decentius*.

naient à lui et confessaient leurs fautes. Il leur prescrivait selon la gravité de leurs péchés ce qu'ils devaient faire pour être vraiment pénitents; puis il leur donnait l'absolution lorsqu'ils s'étaient confessés, et il les renvoyait en les obligeant à faire une satisfaction proportionnée à leurs crimes <sup>1</sup>. »

Maintenant, nous le demandons, n'est-ce pas là l'enseignement même de l'Église? Ne reconnaît-on pas dans ces citations que nous aurions pu rendre bien plus nombreuses le même sacrement qui a été le plus contesté par les hérétiques et les incrédules? N'est-ce pas la doctrine de tous les pays et de tous les temps catholiques, doctrine proclamée par tous les conciles, depuis le concile de Constantinople *In Trullo*, au septième siècle <sup>2</sup>, jusqu'aux conciles particuliers de Reims et de Paris au neuvième siècle et jusqu'à celui de Latran qui, au treizième siècle, réglant certaines formes de la pénitence, imposait à tous les chrétiens l'obligation au moins d'une confession annuelle? N'est-ce pas, en un mot, la même pratique, qui, observée au premier, au second, au troisième, au quatrième siècle de l'Église, l'est en-

<sup>1</sup> Sozomène, *Hist. ecclésiastique*. — <sup>2</sup> Can. cii, voir M<sup>gr</sup> Gousset.



core, d'une manière identique, au dix-neuvième?

D'autres témoins encore, s'il en était besoin, viendraient, à notre appel, nous prêter leur concours forcément impartial: ce sont les sectes mêmes séparées de l'Eglise qui ont conservé sur ce point une doctrine parfaitement semblable à la sienne. Consultés au dix-septième siècle par les Luthériens qui réclamaient d'eux un avis favorable, les Grecs schismatiques, par l'organe de leur patriarche de Constantinople et conformément à la décision de leurs propres conciles de Constantinople, de Bethléem et de Jérusalem, leur répondaient : « Il  
 « y a dans l'Eglise de Dieu sept sacrements, ni  
 « plus, ni moins. Anathème aux fabricateurs de  
 « nouveaux dogmes qui croient que le Baptême,  
 « le Chrême (la Confirmation), la Pénitence, l'Euc-  
 « charistie, le Sacerdoce, l'Extrême-Onction et le  
 « Mariage, n'ont pas été institués par Jésus-Christ,  
 « et qu'ils ne nous sont pas parvenus par la tra-  
 « dition des apôtres et par la pratique perpétuelle  
 « de l'Eglise. » Puis venant à la Confession en  
 particulier : « Celui qui se confesse, ajoutent-  
 « ils, doit déclarer en détail tous les péchés qu'il  
 « a commis, autant qu'il peut s'en souvenir, les  
 « confessant avec un cœur contrit et humilié.  
 « Les prêtres remettent les péchés par la puis-

« sance de Celui qui a dit : Les péchés seront  
« remis à celui à qui vous les remettrez. »

Consultés à la même époque, les Evêques de Moldavie et de Russie ont fait une profession de foi non moins explicite ; et c'est également la croyance commune de toutes les sectes orientales Arménienne, Syrienne, Jacobite, Cophte, Ethio-pienne, qui, profondément divisées entre elles, et d'autre part séparées de l'Église depuis près de quatorze siècles, se sont cependant accordées pour conserver intact sur ce point le dépôt de la vérité <sup>1</sup>.

Les anciens monuments de la foi religieuse ne donnent pas au dogme de l'*Eucharistie* une consécration moins complète qu'au sacrement de pénitence. Outre les paroles si formelles de l'Evangile, outre le célèbre passage de l'épître de saint Paul aux Corinthiens, ou plutôt appuyée sur ces textes sacrés eux-mêmes, l'Église offre les plus puissantes autorités historiques pour maintenir sa croyance sur le dogme de la Présence réelle.

Dès l'an 60 du Christianisme, saint Ignace d'Antioche, disciple de saint Pierre, disait des hérétiques qui niaient la réalité du corps de Jésus-Christ : « Ils s'éloignent de l'Eucharistie et de la

<sup>1</sup> Voyez Bossuet. — Gousset, *Théol. dogmatique*, t. II, p. 589.

« prière, parce qu'ils ne confessent pas que l'Eucharistie est la chair de Jésus-Christ, cette même chair qui a souffert pour nos péchés et que le Père dans sa bonté a ressuscitée <sup>1</sup>. »

Vers le milieu du second siècle, saint Justin parle de la consécration du pain et du vin dans ces termes exprès : « Cet aliment, nous l'appelons Eucharistie ; il n'est permis à personne d'y participer, s'il n'a été purifié et régénéré par le baptême et s'il ne vit conformément à la loi de Jésus-Christ. Ce n'est pas ici un pain commun, ni un abreuvement ordinaire. Comme par la parole de Dieu le Verbe s'est fait chair, cette nourriture qui par une transformation alimente notre chair et notre sang, étant sanctifiée par la prière et l'action de grâces du Verbe, est la chair et le sang de ce même Jésus incarné <sup>2</sup>. » En même temps saint Irénée témoigne que Jésus-Christ ayant béni du pain en disant : Ceci est mon corps, du vin en disant : Ceci est mon sang, enseigna l'oblation nouvelle de son Testament, cette oblation que l'Eglise a reçue des Apôtres et qu'elle offre dans tout l'univers <sup>3</sup>. Et, bientôt après, Tertullien, dans l'expressive énergie de

<sup>1</sup> *Lettre aux fidèles de Smyrne*, n° VII. — <sup>2</sup> *Apol. I*, c. 66. — <sup>3</sup> *Lib. IV, Contra hæres.*

son langage, vient s'écrier : « Notre chair est  
 « nourrie du corps et du sang de Jésus-Christ,  
 « de sorte que notre âme s'engraisse de la sub-  
 « stance de Dieu même. »

Au troisième siècle, Origène déclare qu'il n'insiste point sur ces mystères connus des initiés et qui doivent rester ignorés par les autres<sup>1</sup>. Puis, comme par anticipation sur le texte même des prières actuelles de l'Eglise, il ajoute : « Lorsque  
 « vous goûtez le pain et la coupe de vie, vous  
 « mangez et vous buvez le corps et le sang du  
 « Seigneur. Alors le Seigneur entre sous votre  
 « toit. Vous devez donc vous humilier et dire  
 « avec le centenier : Seigneur, je ne suis pas digne  
 « que vous entriez dans ma maison ! » Vers la même époque encore, l'illustre évêque de Carthage, saint Cyprien, engage les fidèles à se disposer à verser leur sang pour la foi, en songeant qu'ils boivent tous les jours le calice du sang de Jésus-Christ<sup>2</sup>; et s'adressant d'autre part à ceux qui, après avoir renié le Fils de Dieu, s'approchent de la communion sans pénitence, il leur apprend que, par cette violence exercée sur son corps et sur son sang, ils pêchent plus de la bouche et des

<sup>1</sup> Homélie 9 sur les hérétiques. — <sup>2</sup> Lettre LVII.

mais envers Dieu que quand ils ont nié le Seigneur <sup>1</sup>.

Les païens mêmes et les hérétiques de ces premières époques, aussi bien que les orthodoxes, viennent témoigner de la croyance universelle à la transsubstantiation.

Les gentils prétendaient que les cérémonies chrétiennes avaient pour objet l'immolation d'un enfant, que les chrétiens trempaient dans le sang de cet enfant du pain et se le partageaient immédiatement ensuite : idées étranges d'un banquet sanglant, de l'immolation d'une victime innocente, de la participation des initiés à son sang, qui, sous des calomnies odieuses, révèlent évidemment la doctrine méconnue de l'Eucharistie !

Il en était de même des hérétiques. D'après un fait cité par le *Philosopheumena* <sup>2</sup> et confirmé par un passage de saint Irénée, un hérétique charlatan du deuxième siècle, nommé Marcus, pour faire voir la vertu particulière des paroles de la consécration qu'il prononçait sur le calice, avait soin de verser subtilement dans la coupe une poudre légère qui faisait prendre au liquide une teinte de sang. Et pour prouver également

<sup>1</sup> Lib. *De lapsis*. — <sup>2</sup> Ecrit du III<sup>e</sup> siècle retrouvé récemment. Édit. Miller, p. 200.

que l'humanité entière du Fils de Dieu pouvait se renfermer sous les plus petites espèces, il versait le liquide du calice dans une coupe plus grande où il avait déposés une substance propre à le dilater; puis, il montrait le liquide qui croissait prodigieusement, moussait et débordait de la coupe.

A ces premiers documents, déjà si formels, ajoutons encore les anciennes et curieuses liturgies qui nous ont été conservées sous les noms de saint Jacques, de saint Marc, de saint Pierre, et qui, sans avoir été écrites directement par ces apôtres, n'en remontent pas moins à l'origine même du Christianisme. Elles contiennent, touchant les sacrifices et les cérémonies de la messe, les mêmes intentions, les mêmes prières, et souvent jusqu'aux expressions textuelles qui sont aujourd'hui celles de l'Eglise.

Tels sont quelques-uns des témoignages des trois premiers siècles, témoignages d'autant plus remarquables qu'alors les écrivains sacrés étaient en petit nombre, que très-peu de leurs ouvrages sont parvenus jusqu'à nous, qu'ils ne pouvaient guère, pour convertir les païens, développer que les preuves générales de la religion, et que la loi du secret leur faisait un devoir de ne parler au public du difficile mystère de l'Eucharistie qu'en

expressions détournées. Mais, dès qu'on atteint le quatrième siècle, les témoignages se croisent et se pressent de toutes parts. Conciles, Pères de l'Église, évêques, docteurs, se réunissent pour proclamer, dans les termes les plus explicites, leur foi au sacrement de l'Eucharistie et au sacrifice de l'autel. C'est un dogme qui devient aussi évident et aussi démontré que le Christianisme lui-même.

Leur nombre et leur étendue nous contraint de renoncer à reproduire tous ces témoignages, soit qu'ils descendent des sources orthodoxes, soit qu'avec une garantie différente, mais non moins remarquable, ils proviennent des églises schismatiques d'Orient qui ont conservé fidèlement sur ces points la tradition apostolique. Qu'il nous suffise de faire un dernier appel à l'autorité de deux écrivains, l'un du quatrième siècle, l'autre de nos jours.

Écoutons d'abord les paroles si claires et si précises de saint Cyrille de Jérusalem, mort vers l'an 386 : « Puisque Jésus-Christ, en parlant du « pain qu'il tenait, a déclaré que c'était son corps, « et puisqu'en parlant du vin, il a positivement « assuré que c'était son sang, qui pourra jamais « révoquer en doute cette vérité?.. Sous l'espèce « du pain, il vous donne son corps, et sous l'es- « pèce du vin, il vous donne son sang, afin qu'é-

« tantfaits participants de ce corps et de ce sang  
 « vous deveniez un même corps et un même sang  
 « avec lui..... C'est pourquoi, mes frères, je vous  
 « conjure de ne les plus considérer comme un  
 « pain commun et comme un vin commun, puis-  
 « qu'ils sont le corps et le sang de Jésus-Christ  
 « suivant sa parole : car, encore que les sens vous  
 « rapportent que cela n'est pas, la foi doit vous  
 « persuader que cela est. Ne jugez donc pas cette  
 « vérité par le goût ; mais que la foi vous fasse  
 « croire avec une entière certitude que vous avez  
 « été rendus dignes de participer au corps et au  
 « sang de Jésus-Christ. Que votre âme se réjouisse  
 « au Seigneur, étant persuadée, comme d'une  
 « chose très-certaine, que ce qui paraît du pain à  
 « nos yeux n'est pas du pain, et que ce qui paraît  
 « du vin à nos yeux n'est pas du vin, quoique le  
 « goût ne le prenne que pour du vin, mais que  
 « c'est le sang de Jésus-Christ <sup>1</sup>. »

Voici, d'autre part, ce qu'à la vue de toutes ces preuves qui forment la plus surabondante démonstration, écrivait en 1711, un ministre anglican, le docteur Grabe, regrettant de voir interrompue pour son église la chaîne de ces sublimes mystères et de leur évidente tradition : « Il est

<sup>1</sup> Catéchèse xxii.



« certain qu'Irénée et tous les Pères dont nous  
 « avons les écrits, contemporains des Apôtres ou  
 « leurs successeurs immédiats, ont tenu la sainte  
 « Eucharistie pour le sacrifice de la nouvelle loi.  
 « Or, que cette doctrine, cette pratique n'ait pas  
 « été celle d'une église particulière ou de quelque  
 « docteur, mais bien celle de l'Église universelle  
 « qui l'a reçue des Apôtres comme les Apôtres l'a-  
 « vaient reçue de Jésus-Christ, c'est ce que nous  
 « apprend Irénée en propres termes, et avant lui  
 « Justin, martyr, dont les témoignages, ainsi que  
 « ceux de saint Ignace, de Tertullien, de saint  
 « Cyprien et des autres, ont été si souvent cités  
 « qu'il n'est nullement nécessaire de les rappor-  
 « ter. Et puisque tant de doctes et pieux person-  
 « nages ont reconnu la vraie doctrine de l'é-  
 « glise apostolique et la méprise de Luther et de  
 « Calvin, je souhaite que ces saintes formules  
 « liturgiques où le sacrifice est offert à Dieu soient  
 « remises parmi nous en usage, afin que nous  
 « rendions à la majesté divine l'honneur suprême  
 « que nous lui devons <sup>1</sup>. »

Contesté plus vivement encore par les hérétiques modernes, le dogme du *Purgatoire* n'offre pas, pour repousser leurs attaques, des preuves moins

<sup>1</sup> Voy. Mgr Gousset, *Théolog. dogmat.*, t. II, p. 530.

anciennes ni moins précises. Il prend son point de départ dans ce texte de saint Matthieu qui assure que certains péchés ne seront remis ni dans ce monde, ni dans l'autre<sup>1</sup>, ainsi que dans ces paroles des Machabées : « C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés<sup>2</sup> ; » il est arrivé jusqu'à nous au milieu de l'assentiment général des siècles. A toutes les époques, l'Eglise a reconnu l'existence, dans l'autre vie, d'un lieu de purification pour les péchés qui n'entraînent pas la mort de l'âme.

Déjà, au deuxième siècle, Tertullien, parlait des oblations et des prières que les fidèles avaient coutume de faire pour les morts en priant Dieu de leur accorder le soulagement de leurs maux et la jouissance des avantages de la résurrection ; il ajoutait comme s'il eût voulu répondre d'avance aux objections tardives des derniers siècles : « Si vous me demandez une loi en faveur de ces pratiques, vous n'en trouverez point qui soit écrite ; mais la tradition les sanctionne de son autorité, la coutume les confirme et la foi nous les fait observer<sup>3</sup>. »

<sup>1</sup> Chap. xii, vers. 32. — <sup>2</sup> Liv. II, ch. xii, vers. 46. —

<sup>3</sup> Liv. de la Monogamie, c. x. — Liv. de la Couronne, c. iii et iv.

A peu près vers la même époque, saint Cyprien distingue nettement les trois états de l'homme après la mort : celui des saints dans le ciel, celui de l'enfer où les méchants souffrent des peines éternelles, et celui du purgatoire où l'on est purifié par le feu avant d'être admis dans le séjour de la gloire. Puis il établit que c'est la coutume de l'Église de prier pour les morts, c'est-à-dire pour ceux qui sont dans ce dernier état, et d'offrir pour eux le saint sacrifice<sup>1</sup>. Saint Clément d'Alexandrie déclare, avec une autorité non moindre, que la nécessité de la pénitence purifiante est telle que, si l'on ne l'accomplit pas dans cette vie, il faut la faire dans l'autre, et qu'alors, c'est par le moyen du feu, non par un feu destructeur, mais par un feu intelligent qui pénètre et nettoie l'âme<sup>2</sup>.

Rien n'était beau et touchant comme les cérémonies des funérailles accomplies dans les catacombes. Le diacre disait : « Prions pour nos frères qui reposent dans le Christ, afin que le Dieu clément qui a pris l'âme de celui-ci, notre frère, lui pardonne tous ses péchés volontaires et involontaires, et, par sa grande miséricorde et bonté, l'admette

<sup>1</sup> Lettre LVI; Épître LII. — <sup>2</sup> Voir, pour plus de détails, Newman, *Essai sur le développ. de la doc. chrét.*, p. 417.

dans la région des justes qui reposent dans le sein d'Abraham... » Puis, l'évêque récitait cette autre prière : « O vous, Dieu immortel et sans fin, qui n'êtes pas le Dieu des morts, mais le Dieu des vivants... abaissez vos regards sur votre serviteur que vous avez fait passer à une autre vie; pardonnez-lui les iniquités qu'il a commises contre vous; placez-le dans le sein des patriarches et des apôtres <sup>1</sup>. »

Ils croyaient tous au purgatoire, les grands hommes des premiers siècles, les illustres docteurs de l'Église ! Saint Athanase assurait que c'est Dieu qui inspire aux parents et aux amis des défunts, de les secourir par des prières, et de suppléer par de bonnes œuvres à ce qui leur manque pour être admis au bonheur du ciel <sup>2</sup>. Saint Cyrille de Jérusalem enseignait que nous prions pour tous ceux qui sont morts dans la foi, parce que nous croyons que la victime sainte et adorable, en présence de laquelle nous offrons nos prières, est d'un grand soulagement pour les âmes des défunts <sup>3</sup>. Saint Ephrem, se voyant en danger de mort, recommandait à ses disciples de ne pas l'oublier dans leurs prières et

<sup>1</sup> Dans les *Constitutions apostoliques*, liv. VIII, c. 12.

— <sup>2</sup> *Collect. patrum Græcorum*, t. II, p. 48. —

<sup>3</sup> Catéchèse, xxiii.

leurs offrandes, parce que les morts sont soulagés par les oblations des vivants, et que les prêtres du Fils de Dieu effacent les dettes des mourants par les sacrifices qu'ils offrent au Seigneur<sup>1</sup>. Saint Paulin de Nole, réclamait les prières de ses amis pour le repos de l'âme de son frère, afin de lui procurer du rafraîchissement et de la consolation dans les peines de l'autre vie<sup>1</sup>. Et enfin, saint Ambroise distinguait entre le feu qui consume, après cette vie, les péchés auxquels la volonté a eu moins de part que la surprise, et le feu qui est préparé à Satan et à ses anges<sup>3</sup>.

Saint Jean Chrysostome et saint Augustin sont, s'il est possible, plus explicites encore. « Ce  
« n'est pas en vain, dit saint Chrysostome, que  
« l'on fait des offrandes, des prières et des au-  
« mônes pour les morts ; l'Esprit-Saint l'a ainsi  
« réglé, voulant que nous nous soulagions les  
« uns les autres..... Ne soyons donc pas négli-  
« gents à secourir ceux qui ont quitté ce monde  
« et à prier pour eux..... Nous obtiendrons ainsi  
« pour les morts une entière réconciliation, tant  
« par nos prières et nos offrandes que par les  
« mérites des saints dont on récite les noms à

<sup>1</sup> Testament de saint Éphrem. — <sup>2</sup> Lettres xxxv et xxxvi. — <sup>3</sup> Sur le psaume cxviii.

« l'autel avec les leurs<sup>1</sup>. » Saint Augustin, avec les expressions mêmes dont se sert l'Église, désigne le feu du purgatoire que certains fidèles souffrent plus ou moins de temps, selon qu'ils ont eu plus ou moins d'affection pour les choses de la terre..... « Nous lisons dans le livre des Machabées, dit-il ailleurs, qu'un sacrifice a été offert pour les morts ; mais, lors même que cela ne se trouverait pas du tout dans les anciennes Écritures, ce n'est pas une faible autorité que celle de l'Église universelle dont la croyance se montre clairement dans la coutume de faire la recommandation des morts dans les prières que le prêtre adresse au Seigneur, lorsqu'il est à l'autel. On ne doit pas omettre les supplications pour les défunts ; l'Église est chargée de les faire par une commémoration générale pour tous ceux qui sont morts dans la société chrétienne et catholique, afin que ceux qui ne peuvent recevoir ce secours de leurs parents et de leurs amis, le reçoivent de la piété de notre mère commune<sup>2</sup>. » Puis confirmant ces préceptes par ses propres exemples, il ajoute : « On offrit, selon la coutume, pour ma mère qui venait de mourir,

<sup>1</sup> Homél. 21 sur les Actes ; 51 sur la 1<sup>re</sup> Épître aux Corinthiens. — <sup>2</sup> Liv. IV du Baptême, ch. xxiv, etc.

« le sacrifice de la Rédemption. Elle nous avait  
 « recommandé de nous souvenir d'elle à l'autel  
 « du Seigneur, où elle n'avait pas manqué d'as-  
 « siser un seul jour de sa vie, et où elle savait  
 « que se distribuait la sainte victime <sup>1</sup>. »

Réunissez encore à ces autorités si positives celle des anciennes liturgies, soit qu'elles portent les noms des Apôtres, soit qu'elles aient été rédigées sous les noms de saint Chrysostome ou de saint Basile, soit qu'elles appartiennent aux églises orientales ou aux églises occidentales, aux orthodoxes ou aux schismatiques cophtes, arméniens, syriens ou jacobites. Toutes reconnaissent le dogme du purgatoire; toutes déposent en faveur de la foi catholique, touchant la prière pour les morts <sup>2</sup>, comme elles rendent également hommage à l'antiquité du culte de la sainte Vierge et des saints, des images et des reliques.

A peine la *sainte Vierge* avait-elle cessé de vivre, que l'Église et les fidèles l'entouraient de leurs hommages et de leur culte. Reconnue dès le principe comme véritable Mère de Dieu par les Pères, les pontifes, les docteurs, elle est proclamée solennellement en cette qualité par le concile gé-

<sup>1</sup> *Confessions*. — <sup>2</sup> Gousset, *Théologie dogmat.*, t. II, p. 141.

néral d'Ephèse contre les erreurs de Nestorius. Des fêtes se célèbrent particulièrement en son honneur. Dès le quatrième siècle, saint Grégoire de Nysse fait mention de la fête de la Purification, et saint Chrysostome désigne celle de l'Annonciation. Bientôt s'élèvent sous son invocation des oratoires et des chapelles. Vers 350, le pape Libère fit bâtir à Rome une imposante basilique, qu'il lui dédia sous le nom de Sainte-Marie-Majeure, et à l'érection de laquelle l'illustre patrice Jean consacra tous ses biens. On l'invoquait dans tous les dangers du corps comme pour tous les besoins de l'âme. « Quel homme pourrait louer dignement l'incomparable Marie, s'écrie dès les premiers siècles saint Cyrille, Marie qui dans son sein a renfermé celui qui est immense et incompréhensible, Marie par qui la croix est célébrée et adorée dans tout l'univers, par qui le ciel triomphe et la créature est relevée de sa déchéance<sup>1</sup> ? » « C'est en vous, » dit saint Ephrem, Père de l'Eglise syriaque, se servant d'expressions qu'un catholique, remarque le cardinal Wiseman<sup>2</sup>, n'oserait pas formuler aujourd'hui : « C'est en vous, notre patronne et notre mé-

<sup>1</sup> Labbe, t. III, col. 583. — <sup>2</sup> *Mél. religieux et scientifiques.*



« diatrice auprès de Dieu, votre Fils, que la race  
 « humaine met toute sa joie, elle attend tout de  
 « votre protection ; en vous seule elle trouve son  
 « refuge ; par vous seule elle espère être défen-  
 « due...., Par vous nous sommes rachetés de nos  
 « péchés..... Voici que moi aussi je viens à vous  
 « avec une âme fervente : car je n'ai pas le cou-  
 « rage d'approcher de votre Fils ; j'implore  
 « votre intercession pour obtenir mon salut.....  
 « Après la sainte Trinité, vous êtes la maîtresse de  
 « tout ; après le Paraclet, un autre paraclet ; après  
 « le médiateur, la médiatrice du monde entier<sup>1</sup>. »  
 « Vous êtes, ô Marie, proclame saint Augustin,  
 l'unique espérance des pécheurs, c'est de vous que  
 nous attendons la récompense de nos travaux<sup>2</sup>. »  
 « C'est à sa puissante intercession qu'il faut re-  
 courir dans toutes les nécessités de la vie<sup>3</sup>, » dit  
 saint Germain, patriarche de Constantinople.  
 « C'est elle qu'il faut invoquer pour obtenir la  
 force de sortir victorieux de tous les combats  
 qu'on a à livrer, » assure saint Grégoire de Na-  
 zianze, en citant l'exemple d'une jeune fille déli-  
 vrée par sa protection<sup>4</sup>.

Toutes les Eglises ont toujours professé la

<sup>1</sup> *Œuvres grecques*, t. III, p. 528 et 532. — <sup>2</sup> *Serm. II de Annonc.* — <sup>3</sup> *Serm. de B. Virgine.* — <sup>4</sup> *Orat. XVIII.*

même vénération pour Marie. Dans les déclarations officielles provoquées au dix-septième siècle par les soins de Bossuët, Méthodius, patriarche grec de Constantinople, s'exprime ainsi : « Nous déclarons que les chrétiens priant la vierge Marie et les saints ne diminuent point l'honneur de Jésus-Christ. » Jacques, patriarche des Arméniens jacobites, dit également : « Nous condamnons comme un dogme impie de professer que la vierge Mère de Dieu et les saints qui sont au ciel ne peuvent être invoqués sans faire injure à Jésus-Christ médiateur. » Joseph, patriarche des Nestoriens déclare de même : « Nous regardons comme des malheureux ceux qui ne prient et n'invoquent pas la vierge Marie et les saints. »

Les prières adressées aux *Saints*, les fêtes célébrées sous leur nom, les honneurs rendus à leurs restes, trouvent partout des témoignages dans la primitive Eglise. »

Le corps de saint Polycarpe, premier évêque de Smyrne et disciple de l'apôtre saint Jean, fut, d'après la relation d'une épître de l'Église de Smyrne aux Eglises du Pont, recueilli par les chrétiens et conservé par eux plus précieusement que de l'or ou des pierreries. Ils le déposèrent dans un lieu honorable pour s'y assembler tous

les ans, au jour de la mort du martyr, et y célébrer sa mémoire dans une sainte allégresse <sup>1</sup>. « Il nous est permis d'affirmer, écrit Origène, que tous ces hommes sortis de la vie présente conservent leur charité envers ceux qu'ils ont laissés ici-bas, qu'ils s'intéressent à leur salut et qu'ils les assistent de leurs prières et de leur intercession auprès de Dieu <sup>2</sup>. » « Nous conservons ici-bas, dit saint Astère, docteur de l'Église au quatrième siècle, les corps des saints honorablement enchâssés, comme des gages précieux, comme des vases de bénédiction, comme les organes, les tabernacles des âmes bienheureuses de ces amis de Jésus-Christ. »

« Les grandes et les petites villes, dit Théodoret, évêque au cinquième siècle, se sont par tagé les corps des martyrs. Honorés comme les protecteurs et les gardiens des cités, on recourt à leur intercession pour obtenir les dons célestes. Leurs restes sont séparés en plusieurs parties; mais la grâce demeure indivisible et un seul des fragments a autant de vertu que le corps entier. On vient aux temples des martyrs: ceux qui jouissent d'une bonne santé pour en

<sup>1</sup> Eusèbe de Césarée, *Hist. ecclésiast.*, l. IV, ch. xv. —

<sup>2</sup> *In Cant. cant.*, lib. III.

« demander la continuation, les malades pour  
 « être délivrés de leurs souffrances, les voyageurs  
 « pour obtenir un heureux retour. Les ex-voto  
 « offerts témoignent qu'on a obtenu d'eux ce qu'on  
 « demandait par leur entremise. On donne le nom  
 « des saints aux enfants en vue de leur procurer  
 « par là salut et protection. Au lieu des cérémonies  
 « païennes, nous avons les fêtes de nos saints  
 « et de nos martyrs, de Pierre, de Paul, de Tho-  
 « mas, de Léonce, de Maurice, que nous célébrons  
 « avec modestie et tempérance, au milieu des  
 « hymnes, des prières et des pieux discours<sup>1</sup>. »

« Quand vous serez parvenues au lieu destiné à récompenser votre amour pour la virginité, écrivait saint Cyprien à des Vierges consacrées à Dieu, ne manquez pas alors de vous souvenir de nous<sup>2</sup>. » « Regardez-nous du haut du ciel, dit saint Grégoire de Nazianze à saint Athanase, et ne cessez pas de nous assister et de nous conduire<sup>3</sup>. » « Ne craignez-vous pas, écrivait le même docteur à Julien, d'outrager ces illustres athlètes du Christianisme, Pierre, Paul, Étienne, que nous honorons d'une manière particulière par les fêtes établies en leur mémoire<sup>4</sup> ? »

<sup>1</sup> Liv. XVIII contre les Gentils. — <sup>2</sup> Lib. II, *De habitu Virginum*. — <sup>3</sup> Lett. ccv ; Disc. XXI. — <sup>4</sup> Disc. III.

« fêtes, continue saint Basile, qui se célébraient avec beaucoup de pompe et un grand concours de peuple et se renouvelaient chaque année, ainsi que cela se pratique encore dans l'Église <sup>1</sup>. »

« Allons souvent, s'écrie saint Chrysostome, visiter les saints martyrs, touchons leurs châsses, embrassons avec foi leurs saintes reliques, afin d'attirer sur nous quelques bénédictions de Dieu. De même que de braves soldats montrent au roi avec confiance des blessures reçues à son service, les martyrs, en montrant leurs membres mutilés, peuvent obtenir ce qu'ils veulent du Roi des cieux <sup>2</sup>. » « Les martyrs de Dieu, dit enfin saint Ambroise, sont nos surveillants et les observateurs de notre conduite. Nous ne rougissons pas d'admettre comme intercesseurs ceux qui, dans leurs épreuves et dans leurs triomphes, ont expérimenté l'infirmité de la chair <sup>3</sup>. »

Mais alors, comme de nos jours, le culte des

<sup>1</sup> Lett. xcv, cclii. — <sup>2</sup> *Homélie sur saint Juventin*. — Saint Chrysostome raconte ailleurs, avec de grands détails, les honneurs extraordinaires rendus aux reliques de saint Ignace d'Antioche, après son martyre, (*Homil. in S. Ignat. mart.*, XLIII). — <sup>3</sup> *Livre des veuves*, chap. ix.

saints, les honneurs rendus à leurs restes étaient expliqués par l'Église et renfermés dans leurs vraies limites. Entendons saint Augustin nous tracer sur ce point la règle précise de notre foi. « Le peuple chrétien, dit-il, honore la mémoire des martyrs d'une solennité religieuse pour s'exciter à les imiter, s'associer à leurs mérites et être aidés de leurs prières. Nous ne sacrifions à aucun martyr, mais bien au Dieu des martyrs, quoique nous dressions des autels sur leurs tombeaux, afin que la vue de ces lieux excite dans nos cœurs une charité plus ardente envers ceux que nous pouvons imiter et envers Celui par le secours duquel nous pouvons les imiter. Nous honorons donc les martyrs d'un culte de dilection et de société, mais nous n'honorons que Dieu seul de ce culte, appelé *latrîe* par les Grecs, qui n'est dû qu'à la Divinité <sup>1</sup>. »

Saint Jérôme est tout aussi explicite : « Nous « n'adorons, dit-il, ni les reliques des martyrs, ni « les archanges, ni les séraphins, ni quelque autre « dignité que ce puisse être dans le siècle pré- « sent ou futur. Mais nous honorons les reli- « ques des martyrs, afin d'adorer Celui dont ils

<sup>1</sup> Liv. XX contre Fauste, sur le psaume LXXXV.

« sont les martyrs. Et si ces apôtres et ces saints,  
 « ajoute - t-il , pouvaient prier pour les autres,  
 « lorsqu'ils étaient dans ce monde, à plus forte  
 « raison prieront - ils , après leurs couronnes  
 « et leurs triomphes ? Auront - ils moins de  
 « pouvoir , depuis qu'ils sont avec Jésus-  
 « Christ ? <sup>1</sup> »

De même pour le *culte des images*, dans le huitième siècle, le second concile œcuménique de Nicée l'explique, le définit, le confirme, en approuve l'usage et l'appuie, avant tout, sur la doctrine des saints Pères et la pieuse coutume des ancêtres. Écoutons en effet Tertullien, qui touche de si près aux temps apostoliques, nous faire connaître que Jésus-Christ était représenté sur les vases sacrés sous l'image du bon Pasteur<sup>2</sup> ; saint Basile déclarer qu'il faut révéler et honorer les images des saints qui, bien loin d'être interdites, sont publiquement exposées dans les églises<sup>3</sup> ; Eusèbe de Césarée nous attester avoir vu les images de Jésus-Christ, de saint Pierre, de saint Paul, que l'on croyait avoir été faites pendant leur vie<sup>4</sup> ;

<sup>1</sup> *Lettre à Riparius. Livre contre Vigilantius.* —

<sup>2</sup> *De la Pudicité*, chap. VII. — <sup>3</sup> *Épît.* ccv, t. III, édition de Paris. — <sup>4</sup> *Hist. ecclés.*, liv. VII, chap. xviii.

enfin, saint Jérôme nous dire de sainte Paule que, prosternée devant la croix comme si elle y voyait attaché Notre-Seigneur, elle adorait <sup>1</sup>.

Les simples *cérémonies* elles-mêmes ont un caractère non moins remarquable de fixité et d'invariabilité, et la plupart sont aussi anciennes que le Christianisme. Saint Cyprien et saint Augustin sur le Baptême, saint Justin et saint Cyrille sur l'Eucharistie, les anciens sacramentaires de l'Église latine, les liturgies et eucologes de l'Église grecque, les usages des schismatiques et hérétiques d'Orient, sur l'administration des choses saintes, retracent des cérémonies, des symboles, des rites, encore pratiqués de nos jours, et dont les principaux, étant reçus partout, ne peuvent nous venir que des Apôtres <sup>2</sup>. Dès le troisième et le quatrième siècle, les Pères de l'Église parlent de l'usage des parrains et des marraines, de la formule de renonciation à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, des cérémonies des exorcismes, des onctions, des cierges. Le signe même de la croix a toujours subsisté parmi les chrétiens. Après Tertullien, saint Ambroise nous

<sup>1</sup> *Lett. sur la mort de sainte Paule.* — <sup>2</sup> Gousset, *Théolog. dogm.*, t. II, p. 405.



dit : « Ce que nous faisons tous les jours, nous  
 « devons le faire avec le signe du Sauveur ; il  
 « nous faut commencer par là toutes nos actions.  
 « Que le signe de la croix se pose sur le front et  
 « sur le cœur, sur le front pour confesser tou-  
 « jours Jésus-Christ, sur le cœur afin de l'aimer  
 « toujours <sup>1</sup> ! »

Ainsi, comme on le voit par ces citations que nous aurions pu rendre bien plus nombreuses et plus complètes, dogmes et pratiques, doctrines et cérémonies, tout remonte à l'origine, tout retourne sans interruption au point de départ. Et ce qu'il y a, on peut le dire, de véritablement merveilleux, c'est, non pas de trouver tous les points du système catholique aussi peu développés dans les premiers siècles, mais de les y voir, au contraire, si clairement et si nettement exposés, à ce point que divers auteurs anglicans, le docteur Newman, entre autres, qui depuis est revenu au Catholicisme, ne pouvaient retenir leur admiration en rencontrant dans les Pères de la primitive Église, dans les épîtres d'un saint Ignace d'Antioche, par exemple, toute la doctrine catholique

<sup>1</sup> Tertul., *De coron. milit.*, ch. III ; Ambrois., *Serm.* 43, lib. *De anim.*, ch. VIII.

déduite avec autant de logique, de force et de netteté qu'elle peut l'être aujourd'hui, après le travail de dix-huit siècles <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Voir un curieux article du *British critic*, 1839, janv., p. 57; Newman, *Hist. du développ. de la doct. chrét.*, p. 391.

---

## CHAPITRE IX.

### Perpétuité et Universalité de l'Église.

Si, parmi tout ce que nous contemplons sur la terre, il est un spectacle digne de fixer nos regards, c'est celui d'un pouvoir supérieur aux hommes et reconnu par eux, s'élevant au-dessus de la raison et la forçant à se soumettre ; parti, dans le principe, de quelques hommes, mais annonçant dès lors qu'il a pour lui Dieu et le monde, le temps et l'éternité ; éclairant ceux qui adhèrent, mais aveuglant ceux qui résistent ; s'imposant comme la vérité, mais se faisant adopter en même temps comme la raison et la logique ; prenant possession absolue des esprits et des cœurs ; exigeant la même obéissance qui est due à l'ordre de Dieu ; demandant à tous, et au nom de son droit souverain, soumission à ses dogmes, à ses préceptes, à sa législation, à ses jugements, à sa

hiérarchie, à son administration ; se répandant sans se diviser ; ne tenant compte ni du temps, ni de l'espace, ni des obstacles, ni des résistances ; plus obéi à mesure qu'il est plus éloigné, plus fort à mesure qu'il est plus désarmé ; enfin, réalisant par sa seule force morale ce qu'ont tenté en vain les conquérants et les législateurs ; confondant ensemble les langues, les nationalités, les races, et réunissant sous les lois d'une discipline commune les Juifs et les Romains, les Barbares et les Grecs, les Asiatiques et les Européens, les peuples civilisés et les nations sauvages.

L'Église catholique est ce pouvoir. Elle ne doit sa naissance ni à une législation, ni à une conquête. Elle ne s'est point établie avec les gouvernements et par eux. Elle n'est particulière ni à une contrée, ni à une nation. Elle n'est pas une institution restreinte, applicable seulement à un pays ou à un peuple. Elle plane au-dessus de tous les hommes comme Dieu qu'elle représente. Elle embrasse l'humanité entière. Elle est vraiment universelle ; et, à ce titre qui lui est spécial, elle reproduit un des grands caractères de la vérité.

Depuis 1800 ans, elle embrasse sans distinc-

tion de naissance, de position ou de caractère, les papes et les docteurs, les évêques et les fidèles, les rois et les sujets. Elle accueille les grands et les petits, les faibles et les puissants, les savants et les ignorants. Le trône n'est pas plus pour elle que le génie, ni la grandeur que l'austérité. Elle appelle dans son sein tous les hommes, et exige de tous la même soumission et la même obéissance.

Les dynasties les plus anciennes, les gouvernements les mieux fondés espèrent en vain lui survivre. Seule elle subsiste toujours au milieu des monarchies qui tombent et des républiques qui s'en vont. Se rattachant par une chaîne continue à l'origine même du monde, elle unit entre elles les diverses révélations divines, comme elle lie les deux mémorables époques de la civilisation romaine et de la civilisation moderne. Il est curieux d'observer comme elle passe à travers toutes les grandes époques de l'histoire, résistant à tous les efforts de la haine, à toutes les discussions du sophisme, à toutes les tentatives de la violence.

C'est dans le moment même, où les empereurs Romains la persécutaient avec la puissance combinée de tout l'univers, que se dégageant, pure et forte, du milieu dissolvant des premières héré-

sies, elle devient reine et arbitre souveraine du monde spirituel. Puis, parvenue au triomphe, elle a aussitôt à lutter contre la protection des empereurs d'Orient qui l'oppriment en l'élevant, et la mettent en danger de périr par leur captieuse faveur. Elle convertit, en passant, les Barbares et fait sortir un monde nouveau de la confusion même de ces critiques et ténébreuses époques. Elle résiste à sa propre puissance élevée à son plus haut point et ne reconnaissant, pour ainsi dire, plus de limites dans l'ordre spirituel aussi bien que dans l'ordre temporel.

Supérieure à toutes les épreuves comme à tous les changements, elle se relève plus puissante après chaque défaite. Contre chaque nouvel assaut elle oppose un nouveau point de résistance. A chaque nouveau mal elle trouve un nouveau remède. Chaque nouvelle réaction provoquée contre elle lui donne l'occasion et le moyen de réagir elle-même en sens contraire.

Quand les Albigeois s'élèvent contre la corruption des mœurs qui paraît infecter une partie du corps catholique, l'Église y répond par la grande réforme monastique de saint Dominique et de saint François d'Assise.<sup>1</sup> Aux attaques que suscite

<sup>1</sup> Voir A. Nicolas, vol. IV, ch. viii.

l'excès même de son pouvoir temporel, au grand schisme d'Occident qui la mutile et la divise, elle oppose bientôt plus de cohésion encore et plus de puissance. Vient ensuite la grande révolte du Luthéranisme qui, en quelques années, détache d'elle près de la moitié de ses adhérents, lui enlève des royaumes entiers et lui dispute un instant l'empire du monde : elle ne se laisse pas non plus abattre; et elle sait bientôt, par une discipline nouvelle, par une plus grande sévérité de mœurs, par plus de vertus et de sainteté dans ses pontifes, par le zèle de ses nouveaux ordres religieux, regagner en détail ce qu'une défection générale lui a fait perdre; et elle remonte, par des progrès sensibles, au rang d'où déchoit tous les jours l'hérésie sa rivale.

Elle résiste également à la grande crise de la philosophie du dix-huitième siècle qui l'attaquait avec l'arme nouvelle du ridicule et, pour lui porter des coups plus perfides, lui empruntait sa morale et sa tolérance, tout en repoussant ses doctrines. Et quand vint l'épreuve de la tempête révolutionnaire, conséquence pratique et produit nécessaire de tristes et désastreuses théories, elle sut montrer encore, par le dévouement de ses pontifes et l'énergie de ses simples enfants, qu'elle

pourra toujours retremper son courage dans les persécutions et retrouver la vie dans le sang même de ses martyrs.

Un jour on put la croire près de périr. Son siège souverain était envahi; son suprême pontife, traîné en exil, y mourait sans successeur. Tout était détruit. Tout tombait en ruine: monarchie, république, institutions, société. Mais bientôt du sein de tous ces débris, l'Église la première se releva; et seule elle se releva tout entière; et elle reprit son autorité aussi intacte que dans ses plus beaux jours; et toujours immortelle, elle a encore assisté à de nouvelles funérailles.

Comme le paganisme avait fini, comme le moyen âge s'était passé, comme l'empire d'Orient, comme l'empire de Charlemagne, comme l'empire de Charles-Quint étaient arrivés à leur terme, l'empire de Napoléon est tombé également, et l'Église est restée debout. Depuis encore, ceux qui, après avoir chassé le saint pontife leur bienfaiteur, ont voulu substituer une république révolutionnaire à l'autorité du chef de l'Église, ont passé à leur tour; et il en a été des Mazzini du dix-neuvième siècle comme des Arnaud de Brescia et des Rienzi du moyen âge.

Chose admirable que cette autorité qui, au



milieu de la décadence successive de toutes les institutions humaines, persiste avec les mêmes enseignements, la même constitution et la même discipline ; qui se mêle aux progrès des nations et des idées, y prend sa part et les domine sans y laisser rien de ce qu'elle veut retenir ; qui, appuyée sur le passé, s'avance résolûment vers l'avenir ; et qui, toujours combattue et toujours sûre de vaincre, s'est toujours maintenue sans concession et sans faiblesse !

On ne verra pas plus l'Église s'incliner devant un empereur puissant qui s'irrite que devant un génie illustre qui s'égare. Elle sait trop bien qu'elle ne doit pas périr, pour céder ses droits imprescriptibles à un homme, à une ville, à un empire, à tout un peuple. Quand ses disciples lui manquent, elle trouve des défenseurs dans les étrangers et jusque dans ses adversaires. Quand ses enfants l'abandonnent, des nations nouvelles et éloignées viennent se ranger sous sa bannière.

Prodige de perpétuité qui est prédit clairement dans les Livres Saints et dont la réalisation est aussi merveilleuse et aussi infaillible que la promesse ! « Je suis avec vous tous les jours, a dit le Sauveur, jusqu'à la fin du monde. » Preuve

que saint Augustin admirait et proclamait déjà au quatrième siècle et qui, depuis lui, s'est fortifiée et agrandie par 1400 ans de durée.

« Maintenant, » ajoute le même docteur en parlant des audacieux adversaires du Catholicisme <sup>1</sup>, « ils voient l'Église et ils disent : Elle va mourir et dans peu son nom disparaîtra ; il n'y aura bientôt plus de chrétiens, ils ont fait leur temps. Et pendant qu'ils parlent ainsi, je les vois mourir tous les jours. Et cependant l'Église demeure toujours debout, annonçant la puissance de Dieu à toutes les générations qui se succèdent <sup>2</sup>. »

Observez, en effet, combien cette perpétuité prend un caractère remarquable en présence de tous les obstacles que l'Église a eu à vaincre, et quel concours de conditions elle a dû réunir pour se maintenir dans son inébranlable stabilité ! Seule entre toutes les religions, elle a été persécutée presque incessamment ; et chaque persécution, loin de l'affaiblir, l'a fait grandir et se développer. Aussi, en ce sens, seule entre les religions, elle doit autant à ses ennemis, fussent-

<sup>1</sup> *Sermo IV in festo Ascensionis. Enarr. in ps. LXX, 12.*

— <sup>2</sup> Voir A. Nicolas, vol. IV, ch. VIII ; Macaulay, *Revue d'Édimbourg*, octobre 1840.

ils Néron ou Dioclétien, Arius ou Luther, qu'à ses défenseurs les plus dévoués. Ne craignez pas plus pour elle, quand Dieu qui la gouverne permet qu'elle passe par les épreuves qu'elle rencontre dans son propre sein. Quelles que soient les mains pures ou souillées auxquelles elle soit remise, elle n'en conserve pas moins et sa prodigieuse virginité de doctrine et l'ascendant moral de sa haute autorité. Son chef invisible, qui abandonne souvent à leur cours les choses humaines pour que notre foi garde tout son mérite, a pu laisser déchoir le caractère de ses représentants; il a pu permettre parfois l'élévation de quelques pontifes moins parfaits, le relâchement de la cour romaine, la faiblesse des évêques, les divisions intestines, les haines, les passions. Mais jamais l'Église elle-même n'a reçu une atteinte grave de l'action de ses plus tristes ministres. Son autorité n'en a jamais été atténuée; ni ses décrets, moins obéis; ni sa discipline même, sensiblement altérée. Et le bullaire du plus mauvais pape, d'Alexandre Borgia, par exemple, est aussi irréprochable que celui de saint Léon ou de saint Grégoire le Grand.

De même qu'elle a résisté à ces désordres intérieurs, l'Église a triomphé d'un danger non

moindre, de la protection, ou, ce qui revient souvent au même, de l'antagonisme du pouvoir civil.

Combien de fois ce pouvoir si jaloux de la domination exclusive, si désireux d'envahissement, si peu porté à admettre une hiérarchie, une administration, une unité différente de la sienne, ne s'est-il pas montré en même temps l'auteur et le complice de l'immense et éternelle conspiration tramée contre l'Église, dans son sein même, par ses propres enfants ? Fait unique dans l'histoire des idées et des religions ! jamais Rome païenne n'a persécuté ses grands prêtres et ses pontifes ; jamais les Musulmans n'ont poursuivi leurs ulémas et leurs muphtis ; jamais les Protestants n'ont chassé leurs pasteurs. Eh bien ! les hommes d'État catholiques ont toujours persécuté le Catholicisme, depuis les jours des empereurs grecs jusqu'à ceux du Saint-Empire romain ; depuis les souverains qui l'ont trahi pour la Réforme, jusqu'à ceux qui l'ont conservé en voulant le régler et l'asservir. C'est que le Catholicisme, n'étant pas de ce monde, n'en sert pas les intérêts et les passions. C'est que, relevant d'une autorité divine, il ne peut pas plier : qu'il ait à faire à l'esprit borné des chefs inintelligents, ou à l'intelli-

gence supérieure des grands hommes. C'est qu'il sait s'élever au-dessus de la raison comme au-dessus du génie. Oui, l'Église a triomphé et triomphera de tout, non pas de manière à empêcher l'attaque, mais de manière à la rendre inutile. Invulnérable à la fois contre la prospérité et contre les revers, contre l'erreur et contre la corruption, contre l'autorité des rois et contre les entraînements populaires, contre la ruse et contre la force, contre les idées nouvelles et contre les vieux préjugés, contre les luttes ouvertes et contre les résistances passives, contre les efforts isolés et contre les coalitions les plus nombreuses et les plus puissantes, elle demeure toujours dans sa vigueur et dans sa virilité, plus forte quand elle paraît plus faible, victorieuse quand elle semble écrasée. Ses épreuves peuvent être multiples ; ses vicissitudes, pleines d'angoisses et de dangers. Mais en définitive le succès est toujours et nécessairement pour elle. « Elle n'a que 300 ans, » disait à son époque Julien l'Apostat ; et aujourd'hui elle subsiste depuis dix-huit siècles <sup>1</sup>. « Elle n'en a plus que pour 300 ans, » a dit un philosophe moderne ; et elle vivra plus que la philosophie qui l'insulte et qui lui prédit sa ruine. Elle règne sur les cinq

<sup>1</sup> Voir Lacordaire, *Conférences*.

parties du monde; et elle compte à elle seule plus d'adhérents que toutes les sectes et hérésies unies ensemble, que le schisme grec et le protestantisme de toutes les nuances; et 160 millions d'hommes répandus sur toute la terre reconnaissent ses lois et se font gloire de lui appartenir.

---

## CHAPITRE X.

Constitution de l'Église. — Hiérarchie. — Les Évêques, les Conciles, le Pape.

L'Église devait trouver en elle-même la base sur laquelle elle pût fonder ainsi pour tous les siècles sa puissance. Elle devait offrir à tous les regards une autorité extérieure et visible que tous pussent suivre sans crainte et qui garantît tous ses adhérents contre l'erreur. Elle devait, en un mot, avoir une constitution assez fortement assise pour ajouter une assurance en quelque sorte matérielle au pouvoir qu'elle déclare tenir de Dieu même. Ce ne pouvait donc pas être une constitution improvisée suivant les besoins d'un moment ou les idées d'un jour. Aussi ne devons-nous pas nous étonner de la voir, toujours ancienne et toujours nouvelle, se maintenir jusqu'à nos jours, et en même temps aller

se rattacher jusqu'à la révélation mosaïque. Basée en partie sur l'Ancien Testament dont elle réalisait les figures et accomplissait les promesses, l'Église en effet se modela dès le principe sur la hiérarchie juive. N'était-ce pas la même religion qui se transformait et s'épurait, en conservant le même objet et le même but ? Les prêtres furent séparés, comme l'étaient les lévites, de la masse du peuple. Les évêques eurent les fonctions plus élevées du sacerdoce et furent établis à la tête de chaque église, de même que le pontife suprême, Aaron de la nouvelle alliance, eut la direction de l'Église entière.

Les degrés de cette hiérarchie sont nombreux et divers. Au bas même de l'échelle, immédiatement après les simples laïques, sont les ordres mineurs, conférés de nos jours avec les mêmes cérémonies, revêtus des mêmes insignes, institués avec les paroles textuelles, qui sont déjà consacrées, dès le quatrième siècle, en 398, par les actes du concile de Carthage. Après eux viennent les prêtres, remplissant encore aujourd'hui les mêmes fonctions, suivant les mêmes préceptes, observant les mêmes lois que dans les premiers jours de l'Église, relevant comme alors des évêques dont ils étaient les suppléants ; saint Jé-



rôme <sup>1</sup> et saint Épiphane <sup>2</sup> déclarent exister déjà pour eux à cette époque l'obligation de la continence comme elle existe actuellement ; et dès l'an 305, le concile d'Elvire <sup>3</sup>, puis celui de Carthage <sup>4</sup> leur recommandaient pareillement la chasteté absolue sous peine d'interdiction et comme une loi qui venait de l'antiquité et des Apôtres mêmes.

Centre des prêtres et des laïques, successeurs des Apôtres qui les avaient institués, les évêques avaient la plénitude de la puissance sacerdotale. Ils enseignaient, gouvernaient, administraient tout ce qui concernait la vie intérieure et extérieure de la société chrétienne. Leur succession était ininterrompue dans chaque église à la tête de laquelle ils étaient, dans l'origine, placés par le vœu réuni des clercs et des laïques. A l'exemple des différents sanhédrins, les évêchés créés directement par les Apôtres devinrent de grandes métropoles sous l'autorité desquelles se rangèrent d'elles-mêmes les églises voisines. Celle de Jérusalem, celle de Césarée établie par saint Pierre, celle d'Antioche, celle d'Alexandrie fondée par saint Marc, celle d'Éphèse, celle de Carthage furent les principaux de ces sièges. Rien de grave n'était décidé par

<sup>1</sup> Lettre xxx contre Jovinien. — <sup>2</sup> Contre les hérésies, LIX. — <sup>3</sup> Canon XXXIII. — <sup>4</sup> Canon II.

les métropolitains, sans qu'ils en eussent délibéré avec leurs évêques suffragants. Les synodes qu'ils rassemblaient à des époques rapprochées assuraient l'autorité des évêques et des églises d'une même province, comme les conciles généraux qui étaient si essentiellement dans le génie de l'Église universelle consacrèrent bientôt, d'autre part, l'unité générale. Il n'y eut plus pour les dissidents comme pour les catholiques eux-mêmes, qu'à se soumettre, quand ils se trouvaient en présence de ces imposantes assemblées convoquées de tous les points du monde, véritables champs de Mars de la catholicité, qui, guidées par l'Esprit-Saint, combattaient l'erreur ou éclairaient la vérité avec toute l'autorité de la science et du nombre. Belle et grande hiérarchie qui s'est toujours maintenue dans l'Église ! qui, appuyée en même temps sur l'ancienne loi et sur le Christ, a son fondement dans l'immutabilité de sa mission divine ! qui fait un ensemble compacte et homogène, un corps merveilleusement lié dans toutes ses parties, c'est-à-dire le corps même de l'Église, depuis les simples fidèles, les diacres et les prêtres jusqu'aux évêques, depuis les décisions épiscopales jusqu'aux synodes, depuis les conciles provinciaux jusqu'aux conciles

œcuméniques ! et qui enfin, ayant reçu l'autorité pour enseigner, est devenue elle-même un des points qu'il faut croire, et, à ce titre, offre autant de sûreté que de grandeur et doit inspirer autant d'admiration que de confiance !

Au sommet de cette hiérarchie est le pape, successeur de saint Pierre, en possession des mêmes pouvoirs et des mêmes droits que le chef des apôtres, revêtu d'une puissance qu'il tient de Jésus-Christ même, que lui assurent les termes si précis de l'Évangile, que les Pères et les conciles ont de tout temps reconnu, qu'a consacré l'histoire tout entière. N'est-ce pas à Pierre qu'ont été faites les si solennelles promesses que renferment les Livres Saints ? N'est-ce pas à lui qu'ont été remises les clefs du royaume des cieux, les clefs, symbole du gouvernement et de l'autorité ? N'est-ce pas à lui qu'avec le pouvoir de lier et de délier a été donnée la plénitude de la puissance législative sur le monde spirituel, puissance qui, suivant la promesse divine, doit durer autant que l'Église ? N'est-ce pas à lui enfin qu'il a été dit que sa foi ne défaillirait plus et qu'il affermirait ses frères ? et quels frères ? « Les Apôtres, répond le grand évêque de Meaux <sup>1</sup>, les co-

<sup>1</sup> *Sermon sur l'unité de l'Église.*

lonnes mêmes, combien plus les siècles suivants ! »

Voyez comme les faits ont tenu ces promesses. Dès les premiers jours du Christianisme, les évangélistes nous représentent constamment saint Pierre comme le prince des Apôtres. Il est toujours à la tête de tous. Depuis l'ascension de son divin Maître, il est le régulateur de toute la communauté chrétienne. Il préside l'assemblée réunie pour l'élection d'un nouvel Apôtre. Il parle le premier aux Juifs pour annoncer la parole du Christ. Il fait le premier miracle. C'est lui qui répond au nom de tous devant le Sanhédrin. C'est lui qui convertit le premier païen et ouvre aux Gentils les portes de l'Église. C'est lui qui préside le premier synode de Jérusalem, qui va établir son étendard sacré au milieu de la Rome païenne, en face des empereurs et des idoles, et qui le transmet intact et glorieux à la suite ininterrompue de ses successeurs. <sup>1</sup> C'est lui enfin qui fonde cette primauté que toujours et partout ont reconnue les catholiques, devant laquelle se sont inclinés tour à

<sup>1</sup> « Saint Pierre et saint Paul consacrent ensemble l'Église romaine : quel que grand que soit saint Paul en science, en dons spirituels, en charité, en courage, il faut que la parole de Jésus-Christ prévale : « Rome ne sera pas la chaire de saint Paul mais la chaire de saint Pierre. » Bossuet, *Serm. sur l'unité de l'Église*.

tour les Pères et les docteurs, les églises particulières et les conciles.

Saint Ignace, contemporain des Apôtres, dans sa suscription à l'Église de Rome, l'appelle la présidente de l'union d'amour, c'est-à-dire de toute la communauté chrétienne. « C'est à l'Église de Rome, déclare Irénée <sup>1</sup>, écrivant contre les gnostiques, c'est à l'Église de Rome, à cause de sa principauté suréminente, que doit se réunir toute l'Église, c'est-à-dire tous les fidèles de tous les pays, parce que c'est dans cette Église que s'est conservée la tradition apostolique. » Tertulien rappelle que le Seigneur a donné les clefs à Pierre, et par Pierre à l'Église; et il se plaint ensuite d'avoir vu condamner ses erreurs montanistes par le *souverain pontife*, par l'*évêque des évêques* <sup>2</sup>. Saint Cyprien, proclame dans les termes les plus exprès la primauté de l'évêque de Rome, fait dériver de lui le pouvoir des évêques, fondements des Églises particulières, mais subordonnés au chef de l'Église universelle, et déclare que celui qui abandonne la chaire de Pierre, cette chaire unique sur laquelle est fondée l'Église, ne peut se flatter d'être dans l'Église <sup>3</sup>. Où est Pierre,

<sup>1</sup> *Advers. hæres.*, lib. III, ch. III. — <sup>2</sup> *De pudicitia*, c. 1.  
— <sup>3</sup> Lett. XLV, LV.

là est l'Église, s'écrie saint Ambroise<sup>1</sup>. En elle, dit saint Augustin, a toujours subsisté dans sa force la primauté de la chaire apostolique<sup>2</sup>. La cause est finie, Rome a parlé, continue-t-il ailleurs.

Saint Optat, écrit, au quatrième siècle, à un donatiste : « Tu ne peux ignorer qu'il existe dans la ville de Rome une chaire épiscopale qui a été occupée d'abord par Pierre, afin que, dans cette chaire unique, l'unité fût conservée partout, et que les autres apôtres n'eussent pas leur chaire à part, en sorte que quiconque élève une autre chaire contre cette chaire spéciale est coupable et schismatique<sup>3</sup>. »

Telle a toujours été la croyance des chrétiens dans l'Église grecque et dans l'Église latine, en Orient et en Occident, en Asie et en Afrique. Saint Chrysostome<sup>4</sup>, saint Cyrille d'Alexandrie<sup>5</sup>, saint Athanase de Constantinople<sup>6</sup> et saint Grégoire de Nysse<sup>7</sup> pensent à cet égard comme saint Jérôme<sup>8</sup>, saint Césaire d'Arles<sup>9</sup>, le

<sup>1</sup> Sur le psaume XL. — <sup>2</sup> Ép. CLXII. — <sup>3</sup> Liv. II, ch. II et III. — <sup>4</sup> *Homélie sur les dix mille talents*. — <sup>5</sup> *Commentaire sur saint Jean*. — <sup>6</sup> *Lettre au pape Félix*. — <sup>7</sup> *Sermo II*. — <sup>8</sup> *Lettre XV au pape Damase*. — <sup>9</sup> Labbe, *Conciles*, t. IV.

vénérable Bède <sup>1</sup>, saint Anselme <sup>2</sup> ou saint Bernard <sup>3</sup>. Tous ces illustres et savants docteurs s'expriment sur la primauté du Saint-Siège dans les termes les plus précis et les plus positifs.

Les conciles, ces vénérables assemblées de l'Église universelle, les synodes, ces organes imposants des églises particulières, ne sont pas moins explicites. Le premier concile de Nicée, en 325, reconnaît la primauté de l'Église romaine et regarde cette primauté comme aussi ancienne que le Christianisme <sup>4</sup>. Le concile de Sardique, appendice de celui de Nicée, admet, pour l'évêque déposé par le concile de la province, le droit d'appel au pape <sup>5</sup>. « Pierre parle toujours par le pontife romain, » dit le concile de Chalcédoine <sup>6</sup>. « Il vit et vivra toujours dans ses successeurs et juge par eux, » continue le synode d'Éphèse <sup>7</sup>. Et en même temps les Pères de ces mêmes conciles prient le pape saint Léon de confirmer leurs jugements par ses décrets, afin qu'il accomplisse, par son autorité, ce qu'il convient d'ajouter à celle de ses enfants <sup>8</sup>.

<sup>1</sup> *Homélie sur la fête de saint Pierre.* — <sup>2</sup> *De l'Incarnation*, liv. I, c. 1. — <sup>3</sup> *De la Considération*, liv. II, c. VIII. — <sup>4</sup> Labbe, *Conciles*, t. II. — <sup>5</sup> *Id.* — <sup>6</sup> Act. II. — <sup>7</sup> Act. III. — <sup>8</sup> Concile de Chalcédoine, *ibid.*

Plus tard, au commencement du sixième siècle, les évêques d'Orient s'engagent ainsi nominativement envers le pape Hormisdas :... « Suivant en « tout le siège apostolique et me soumettant à « tous ses décrets, j'espère mériter toujours de « demeurer dans une même communion avec « vous, c'est-à-dire avec le siège apostolique dans « lequel réside l'entière et vraie solidité de la re- « ligion chrétienne, promettant de ne point nom- « mer dans les sacrés mystères ceux qui sont « séparés de la communion de l'Eglise catholi- « que, à savoir ceux qui n'ont pas en tout les « mêmes sentiments que le siège apostolique<sup>1</sup>. » Ce formulaire fut signé par deux mille cinq cents évêques, sanctionné par Justinien et renouvelé par les Pères du neuvième concile (le quatrième de Constantinople), tenu contre Photius.

Enfin, à aucune époque, les conciles œcuméniques, même les plus importants et les plus solennels, depuis celui de Nicée, le premier de tous, jusqu'à celui de Trente le dernier, n'ont rien décidé ni défini en dehors de l'autorité du Saint-Siège. Ils étaient présidés par le souverain pontife lui-même, ou par ses légats qui alors, quoique

<sup>1</sup> Voir pour cette dernière citation et plusieurs autres, *Théologie dogmat.*, t. I, de l'Eglise.



simples évêques, avaient la préséance sur les métropolitains et les patriarches. Il fallait que chacun des décrets de ces conciles, pour avoir force de loi, fût approuvé par le pape qui parfois, comme saint Léon pour le concile de Chalcédoine, en vertu de sa seule autorité, a cassé et mis à néant un des canons votés par le concile.

Quand, de ce pouvoir si bien reconnu en droit, on passe à l'application que les faits en présentent, on trouve qu'il y est non moins admis et reconnu par tous. C'était bien là le tribunal où tous en appelaient, où chacun venait se rendre, même dans ces temps de persécutions où les routes étaient longues, les communications difficiles et périlleuses. Dès le premier siècle, les fidèles de Corinthe réclament, pour faire cesser les discussions qui troublent leur Église, l'intervention de saint Clément, successeur presque immédiat de saint Pierre<sup>1</sup>. Saint Polycarpe, disciple de l'apôtre saint Jean, vient à Rome pour consulter le pape Anicet sur le jour de la célébration de la Pâque<sup>2</sup>. Au second siècle, le pape saint Victor ordonne, sous peine d'excommunication, aux métropolitains de l'Orient et des Gaules de convoquer des con-

<sup>1</sup> Lettre de saint Clément, *Collection des Pères apostoliques*. — <sup>2</sup> Eusèbe, *Hist. ecclés.*, liv. IV, ch. XIV.

ciles dans leurs provinces pour régler partout cette même question de la Pâque, d'une manière uniforme <sup>1</sup>. Vers le même temps, Marcion, prêtre de Sinope, excommunié par son évêque; Fortunatus et Félix, déposés par saint Cyprien; Basilidès, condamné en Espagne; Apiarius, condamné en Afrique; Chélidoine, évêque de Besançon, déposé par saint Hilaire, ont recours à Rome pour se justifier et être absous des accusations portées contre eux <sup>2</sup>. Montanus et les autres hérétiques Cataphrygiens en appellent au Saint-Siège de leur condamnation par plusieurs conciles <sup>3</sup>. Au troisième siècle, saint Denis, évêque d'Alexandrie, accusé devant le pontife romain par les évêques de la Pentapole, est déclaré innocent dans un concile tenu par le pape <sup>4</sup>. Au quatrième siècle, saint Athanase, Paul de Constantinople, Marcel d'Ancyre, ayant été condamnés par les Ariens, en appellent à Jules I; et ce pape, dit l'historien Sozomène <sup>5</sup>, chargé, en sa qualité de pasteur des pasteurs, de veiller sur toutes les Églises, reçut la plainte de ces évêques, et après avoir déclaré que ceux qui n'ont point invité le pontife romain au

Labbe, *Conciles*, t. I. — <sup>2</sup> S. Épiphane, *Hæres.*, XLII, etc. — <sup>3</sup> Gousset, *Théol. dog.* t. I. p. 685. — <sup>4</sup> Labbe, *Conciles*, t. I. — <sup>5</sup> *Hist. ecclés.*, livr III, ch. VII.

concile ont agi contre les canons, et que la règle de l'Église porte que les églises particulières ne peuvent rien décider contre la volonté de l'évêque de Rome, il rétablit sur leurs sièges les évêques injustement condamnés. Les papes Célestin, Léon, Félix, nomment ou confirment les patriarches de Constantinople, de Jérusalem, d'Antioche. Léon I écrit à l'évêque de Salonique, son vicaire, qu'il doit confirmer les élections des évêques par son autorité. Et enfin le pape Simplicius mandait à Zénon, évêque de Séville : « Nous jugeons convenable que vous soyez élevé à l'autorité de vicaire de notre siège <sup>1</sup>. »

Ainsi, toujours et dans tous les temps, la juridiction du souverain pontife s'est étendue sur le monde. Dans la primitive Église comme dans le moyen âge, dans les trois premiers siècles comme dans l'ère moderne, de tous les points de l'univers catholique, les évêques et les simples fidèles, les dissidents et les orthodoxes, les innocents et les coupables s'adressaient, comme de concert, au souverain pontife pour le consulter sur les difficultés, réclamer son intervention, implorer sa justice.

<sup>1</sup> Voir le protestant Barrow, *On the supremacy*, pages 263, 332, etc.

Aussi, voyez comme l'Église romaine comprend et applique les droits de sa prérogative. Supérieure, en cela, à toutes les autres Églises fondées également par les Apôtres, elle devient, dès son origine, le foyer d'un prosélytisme universel. C'est le grand centre religieux d'où partent tous les rayons et où ils vont tous aboutir.

Tandis qu'elle maintenait la foi à l'intérieur contre les hérésies, elle répandait cette même foi dans toute l'étendue de l'univers. C'est de son enceinte, c'est de ses sanctuaires, c'est de ses couvents que sont sortis les missionnaires et les apôtres qui ont converti les Gaules, la Germanie, l'Égypte, les Espagnes, l'Afrique, la Sicile, la Grande-Bretagne, la Hollande, le pays des Slaves, la Bohême et la Hongrie. Magnifique mission qu'en vertu de son droit supérieur et incontesté elle s'est donnée dès le principe, et qu'elle accomplit encore de nos jours ! C'est elle qui a converti le Canada, qui a pénétré chez les Hurons et les Natchez. Elle règne au Brésil et au Pérou. Elle envoie ses prêtres et ses évêques dans la Chine et au Japon, à Mozambique et à Bornéo, dans toutes les îles de l'Océan. Admirable propagande qui s'exerçait jadis par les Apôtres et leurs compagnons, plus tard

par les ordres religieux, et qui, régularisée aujourd'hui, est devenue un établissement central de mission qui fournit aux besoins de la chrétienté, et où on apprend à parler la langue de l'Évangile dans les idiomes de tous les peuples civilisés et sauvages!

Seule, l'Église romaine réfléchit dans ses traditions, dans ses lois, et coordonne au sein de l'unité tous les événements et toutes les époques. Arbre majestueux qui étend ses racines dans les profondeurs du temps, couvre le présent de ses branches, et peuple l'univers de ses semences fécondes !

Suivant la promesse de son divin fondateur, elle est, parmi ses sœurs, les autres Églises catholiques, la seule immuable, la seule qui dure toujours, la seule qui remonte au berceau du Christianisme. Les sièges de Jérusalem ou d'Antioche, d'Alexandrie ou de Corinthe ne sont plus : Rome est encore debout et restera ainsi jusqu'à la fin du monde. Toutes les Églises qui se séparent d'elle tombent dans l'avilissement, l'oppression, la décadence; elles perdent leur indépendance et leur dignité, ne peuvent conserver le dépôt des vérités qu'elles ont primitivement reçues et ne savent pas même demeurer fidèles à leurs propres erreurs.

Attaqué par tous, le pape, du haut du siège de saint Pierre, voit passer sous ses pieds les schismes et les hérésies comme les républiques et les empires, les sectaires des premiers siècles comme le Mahométisme, les assauts de la Réforme comme les luttes de la philosophie et du rationalisme.

Et, chose remarquable, tandis que les maîtres des plus grands empires, avec leurs légions d'hommes de guerre, maintiennent à grand'peine leur autorité, c'est-à-dire l'unité nationale d'un seul État ; la papauté, sans armes, sans puissance matérielle, sans autre force que la parole et sa mission, par cela même reconnue divine, se fait obéir, de siècle en siècle, par la grande famille des nations qu'on appelle la chrétienté ; et sa domination spirituelle est reconnue avec le même empressement et le même amour dans toutes les parties du monde, même au milieu des royaumes soumis à des puissances persécutrices <sup>1</sup>.

Depuis saint Pierre jusqu'à Pie IX, deux cent cinquante-huit papes se succèdent sur la chaire de Rome : admirable et unique dynastie, dirigeant depuis tant de siècles les doctrines morales de l'humanité ; conservant intact, nonobstant toutes

<sup>1</sup> Voir le P. Deschamps, *Le libre examen de la vérité de la foi*, 1<sup>er</sup> entretien.

les vicissitudes et tous les changements, le dépôt des traditions qui lui a été confié ! « Souveraineté, « si on la compare à toutes les autres, plus féconde « en hommes supérieurs qu'aucun pouvoir renou- « velé par l'élection ; gouvernement électif plus « ferme et plus immuable qu'aucun pouvoir héréditaire <sup>1</sup> ! » Majestueuse image d'une fixité qui, au milieu de la chute de tous les gouvernements et de toutes les opinions, ne peut venir que d'une origine divine ! Autorité qui a contraint ses adversaires eux-mêmes à lui rendre hommage et devant laquelle se sont naguère inclinés avec admiration et respect les écrivains protestants de l'Allemagne, les Müller, les Voigt, les Ranke, les Hurter !

Qu'importent maintenant les discussions plus ou moins subtiles sur la nature particulière de la puissance doctrinale du souverain pontife, sur son infaillibilité absolue et personnelle, ou seulement sur son indéfectibilité qui est incontestable pour tous ! Le point capital n'est-il pas qu'en principe la chaire de saint Pierre ne peut se tromper, et qu'en fait, dans toute la suite des temps, elle n'est jamais tombée dans l'erreur ? L'Église catholique est infaillible, et le pape est le chef *avoué* de l'Église catholique, chef sans lequel elle ces-

<sup>1</sup> Voir M<sup>re</sup> Gerbet, *Esquisses de Rome chrétienne*.

serait à l'instant d'être. Les papes les moins irréprochables n'ont pas commis la moindre faute doctrinale ; et si, dans la succession des siècles, deux ou trois pontifes ont montré une hésitation momentanée sur quelques points de fait et sur la constatation de quelques témoignages humains, il suffit bien, et au-delà, pour maintenir le droit absolu du Saint-Siège à représenter la vérité, de reconnaître et de constater que jamais un souverain pontife formulant (*ex cathedra*) un décret sur des matières de foi, ou donnant des préceptes généraux de morale, n'a été, nous ne disons pas convaincu, mais accusé sérieusement de la moindre erreur.

---



## CHAPITRE XI.

Du Dogme : Hors de l'Église point de salut.

Ce magnifique ensemble de doctrine, cette union si rationnelle et si logique des dogmes entre eux, ces caractères qui confèrent si essentiellement à l'Église une grandeur, une puissance, une supériorité surnaturelle, cette magnifique hiérarchie qui procède avec tant de subordination dans les personnes, avec tant de force dans les décisions, toutes ces conditions constituent si légitimement la religion établie de Dieu, lui assurent si exclusivement et si positivement le domaine de la vérité, qu'on comprend sans peine que le Catholicisme a dû dire dogmatiquement : Hors de l'Église point de salut. C'est là la conséquence rigoureuse de la vérité elle-même comme du Christianisme tout entier. Si la religion est un fait nécessaire, si Jésus-Christ est venu au monde pour sauver les

hommes, si sa divine médiation a été indispensable à l'humanité, évidemment hors de lui il n'y a pas de salut. Car autrement la Rédemption n'aurait plus d'objet, les souffrances divines et la croix n'auraient pas de but, et c'est en vain qu'aurait été versé le sang de Dieu. C'est donc le droit de la religion véritable, et par conséquent celui du Catholicisme, de s'attribuer la disposition et l'empire non-seulement de la terre, mais encore du ciel, et d'étendre sa souveraineté jusque sur l'autre vie<sup>1</sup>.

Cette intolérance, qu'on le remarque donc, elle est la garantie de la certitude, le gage même de la vérité. Mais en même temps elle n'est qu'une intolérance spirituelle et dogmatique qui n'anticipe en rien sur la tolérance sociale ou civile, sur la liberté, sur la charité ; qui n'a d'action que sur les âmes et n'emploie d'autres armes que la persuasion. Ce n'est pas là d'ailleurs un principe spécial au Catholicisme. C'est la règle suprême à laquelle tous ceux qui ont une croyance quelconque sont forcés de rendre hommage. Et de même que les catholiques disent : Hors de l'Église point de salut, les protestants déclarent qu'il n'y a pas de salut hors de Jésus-Christ, et les théistes mêmes qu'on ne peut se sauver en dehors de Dieu.

<sup>1</sup> Voir A. Nicolas, *Étud. philos. sur le christ.*, t. III.

Mais, en professant cette maxime, la religion catholique entend-elle retrancher du salut tous ceux qui, géographiquement et matériellement, sont en dehors de l'Église visible? tous ceux qui ont ignoré invinciblement et par un fait involontaire Jésus-Christ et sa doctrine? Veut-elle repousser d'une manière absolue et sans aucune distinction les anciens païens, les mahométans, les idolâtres, les protestants, les schismatiques? Affirmer qu'il en est ainsi serait une assertion téméraire et injuste, un outrage à la raison et à la foi, une maxime aussi contraire à l'esprit d'humanité qui nous vient de l'Évangile seul, qu'aux paroles mêmes des Livres Saints. Car il est de foi que Jésus-Christ est venu pour sauver tous les hommes, et que Dieu accorde à tous les moyens nécessaires et les grâces suffisantes pour leur salut ; et l'Église a condamné ceux qui prétendent que les païens, les juifs, les hérétiques ne reçoivent aucune influence des mérites de Jésus-Christ. Unanimement les théologiens catholiques ne refusent pas le bonheur à tous ceux qui, ayant une ignorance invincible de la loi évangélique, sont morts dans un état de justice naturelle. Saint Paul le déclare lui-même<sup>1</sup> : « Quand les peuples qui n'ont

<sup>1</sup> Rom., c. II, v. 14.

pas entendu parler de la loi font naturellement les choses qui sont dans la loi, ils sont disciples de la loi, parce qu'ils se tiennent lieu à eux-mêmes de la règle qui leur manque, faisant voir que ce qui est prescrit par la loi n'est autre que ce qui est écrit dans leurs cœurs. » Saint Jérôme proclame également que le ciel est devenu accessible sans distinction à tous. « Les Livres Saints nous tromperaient, ajoute-t-il, s'il y avait un seul homme dont les péchés n'eussent pas été effacés par la médiation de Jésus-Christ. » Bourdaloue s'exprime aussi avec une non moindre précision<sup>1</sup> : « On sait « assez qu'un païen à qui la loi de Jésus-Christ « n'aura pas été annoncée ne sera pas jugé par « cette loi, et que Dieu, tout absolu qu'il est, gar- « dera avec lui cette équité naturelle de ne pas le « condamner par une loi qu'il ne lui aura pas « fait connaître. »

Il y a en effet deux manières différentes de faire partie de l'Église : on peut appartenir ou à son esprit, ou à son corps. Tous ceux qui croient à son dogme et participent à ses sacrements appartiennent à son corps. Mais ceux qui, avec la bonne foi et le désir du bien, ne sont séparés de la lumière révélée que par une involontaire et invin-

<sup>1</sup> Sermon sur le jugement dernier, 1<sup>re</sup> partie.

cible ignorance, et qui néanmoins pratiquent toutes les vertus et suivent toutes les vérités qu'ils peuvent connaître, ceux-là ne sont pas, à proprement parler, hors de l'Église. Ils appartiennent, au moins en esprit, au Sauveur qui est mort pour tous et dont le sacrifice s'étend à tous les temps et à tous les peuples. Ils peuvent, par le bon usage de leur liberté, jouir, en un sens, des avantages de la grâce. Ils profitent du bénéfice de la Rédemption connue ou inconnue d'eux, en y correspondant dans toute la mesure de leur intelligence et de leurs forces. On peut, suivant les Pères, et en particulier saint Justin<sup>1</sup>, les dire véritablement chrétiens ; car ils suivent cette grande loi qui, toujours divine et pour ainsi dire chrétienne, commence à la loi naturelle et finit à la loi évangélique.

Les théologiens qui imposent le plus strictement la foi au Médiateur, ne l'exigent pas explicite, mais se contentent de demander une foi implicite dans la divine providence, un désir né du besoin d'une libération accomplie suivant les moyens que Dieu a voulu choisir<sup>2</sup>. Cette foi implicite, dit un docteur, Sixte de Sienne<sup>3</sup>, elle était déjà

<sup>1</sup> Apol., II, p. 83. — <sup>2</sup> Voir saint Thomas, 2<sup>e</sup> part., t. II, quest. II. — <sup>3</sup> *Bibl. sancta*, lib. VI.

renfermée pour les anciens païens dans la foi en Dieu, c'est-à-dire dans la croyance que Dieu serait le Sauveur du genre humain selon l'ordre secret révélé par sa providence aux hommes inspirés de lui. Ils avaient cette foi implicite, tous ceux qui, avant la venue de Jésus-Christ, faisaient des sacrifices dans un esprit de piété, accomplissaient des cérémonies expiatoires, et conservaient plus ou moins intact le souvenir de ces anciennes traditions qui avaient répandu chez tous les peuples, avec le sentiment d'une faute primitive, l'attente plus ou moins confuse d'une libération promise à nos premiers parents ! Ils avaient cette foi implicite, ils avaient ce désir de la vérité, qui supplée, chez ceux qui ne peuvent la connaître, à la vérité elle-même, ces sauvages de l'Amérique du Nord qui, au rapport du père de Smet <sup>1</sup>, attendaient avec tant d'impatience les missionnaires catholiques, les accueillaient comme des maîtres qu'on sait devoir venir, et se montraient si bien disposés par avance à les entendre, à les écouter, à les suivre.

C'est la même opinion que saint Augustin exprime sur le salut des païens, lorsqu'il résume en ces termes la question : « Dès le commencement du

<sup>1</sup> *Voyage aux montagnes Rocheuses.*

« genre humain, tous ceux qui ont cru en la ve-  
« nue de Jésus-Christ, et qui l'ont connu autant  
« qu'ils le pouvaient, qui ont vécu selon ses pré-  
« ceptes dans la piété et la justice, en quelque  
« temps et en quelque lieu qu'ils aient paru sur  
« la terre, ont été sans aucun doute sauvés par  
« lui : parce que c'est une seule et même chose  
« qui est prédite ou prêchée par divers rites sa-  
« crés, et qu'on ne doit pas s'imaginer que ce  
« soient des choses diverses ou des saluts divers.  
« D'abord plus obscure, aujourd'hui plus évi-  
« dente, c'est toujours la seule religion véritable  
« qui est signifiée et doit être pratiquée. »

Ce qui est vrai pour les anciens païens, ou pour les nations idolâtres auxquelles la Révélation n'est pas encore parvenue, devient, à bien plus forte raison, incontestable pour les hérétiques et les schismatiques de bonne foi qui reconnaissent le même médiateur que nous, et croient en la rédemption qu'il nous a obtenue. L'Eglise, qui va jusqu'à regarder comme bon et valide le baptême donné par eux, qui ouvre ainsi le ciel à tous ceux qu'ils y font entrer par ce sacrement, ne peut les en exclure eux-mêmes sans distinction. Ici, comme partout, elle ne repousse que ceux qui se trompent volontairement, que ceux qui s'élèvent sciem-

ment contre elle, qui méprisent ses enseignements, qui refusent d'ouvrir les yeux à la lumière et se laissent détourner par leurs intérêts, leurs préjugés ou leurs passions. Elle pense, avec l'évêque d'Hippone<sup>1</sup>, que les hommes chez qui les erreurs ne sont pas le fruit de la présomption ni de la témérité, qui ne s'y trouvent engagés que par le malheur qu'ont eu leurs pères de s'y laisser séduire, qui cherchent franchement la vérité et sont prêts à la reconnaître dès qu'ils la trouveront, ne doivent d'aucune façon être comptés parmi les hérétiques. Au contraire, elle se félicite de pouvoir dire qu'elle a des enfants cachés dans les sectes séparées de l'unité, enfants qui lui appartiennent par l'esprit, qui peuvent, avec le secours de la grâce, mener une vie innocente et pure et arriver par conséquent aux récompenses promises aux mérites par l'effet de la Médiation.

Ainsi, d'une part, l'Église maintient son dogme avec fermeté, défend le principe de la vérité inaltérable et absolue, repousse énergiquement tous ceux qui se sont éloignés de sa doctrine qu'ils ont pu connaître et pratiquer, et revendique, dans ce monde comme dans l'autre, ses droits imprescriptibles qui sont ceux même de Dieu. D'autre

<sup>1</sup> *Lettre XLIII.*



part, elle conserve dans son intégrité le grand principe de la rédemption universelle. Elle n'enlève pas au sang divin le mérite et la gloire de s'appliquer sans exception à tous les hommes de bonne foi. Et si, entre ces deux grands dogmes également vrais et indubitables, il reste pour notre intelligence quelque crainte et quelque obscurité, elle nous dit de nous en remettre avec confiance à la sagesse et à la miséricorde divines, ou nous donne même à entendre, avec saint Thomas, que, si par impossible il le fallait pour les concilier, Dieu n'hésiterait pas à venir au secours d'un cœur droit, même par une manifestation sensible de sa puissance infinie.

Ici donc encore l'Église catholique s'élève au-dessus des objections et fait preuve d'une logique sans passion et sans excès, là même où, ne tenant aucun compte de la nécessité des principes, ses adversaires se plaisent si injustement à signaler en elle un esprit d'inhumanité qu'elle repousse et des idées d'intolérance dont elle s'est toujours écartée.

## CHAPITRE XII.

Différence de l'Église catholique avec toutes les sectes qui se sont séparées d'elle.

Source exclusive de la vérité chrétienne, tige impérissable de la révélation du Médiateur, gardienne des Livres Sacrés, héritière des monuments et des traditions des premiers siècles, ayant la succession continue des hommes et des doctrines, l'Église catholique est, et devait être, seule d'un côté; tandis que, du côté opposé, se rangent toutes les sectes. Seule elle a conservé, seule elle est assurée de posséder toujours l'intégrité dogmatique. Seule elle voit les rameaux détachés de son tronc, suivant le cours des lois de la nature, végéter un instant et puis bientôt mourir. Seule elle s'est tenue toujours à part et a laissé les dissidents tour à tour se diviser entre

eux ou se coaliser contre celle dont ils tiraient leur commune origine. Bien des fois elle a été, sans en être atteinte, entourée de leurs débris. Un jour l'Arianisme, assis sur le trône impérial, appuyé d'une main sur les Grecs dégénérés et de l'autre sur les Barbares encore dans leur grossièreté primitive, a eu autant et plus de puissance que le Catholicisme ; et on cherche en vain sa trace aujourd'hui ! Le Nestorianisme s'est étendu un instant sur d'immenses territoires ; et, dans la première ardeur de son prosélytisme, il pénétrait presque jusqu'aux extrémités de l'Orient ; mais il a été bientôt absorbé par les infidèles qui lui ont repris en quelques années toutes ses conquêtes ! Le système Manichéen entraînait les esprits en les éblouissant et séduisait les imaginations en les transportant en dehors du monde réel ; il a succombé sous le poids de ses propres absurdités ! L'Église grecque s'est détachée de l'unité en tâchant d'en retenir toute la force de hiérarchie et d'organisation ; elle n'a pas tardé à tomber sous la domination brutale du sultan et sous le joug non moins sévère de l'autocrate russe ! Le Protestantisme enfin s'est levé, comme le dernier et le plus redoutable adversaire, présentant tour à tour plus d'attrait par l'indépendance, plus d'au-

torité par le rigorisme, plus de charme par la nouveauté; il a pu un instant contre-balancer les forces de l'Eglise et faire même douter du succès. Mais là non plus n'était pas la fixité; là ne se trouvait pas la certitude; là n'étaient ni le repos pour l'esprit, ni la tranquillité pour la conscience. Tout semblait y parler à la raison, mais rien ne l'y pouvait satisfaire. Le point de départ, pris en dehors de la vérité et des limites posées à la nature humaine, menait à toutes les incertitudes et faisait dévier vers toutes les erreurs. Où est en effet le fondement, si chaque secte peut élever à sa guise l'édifice? Où est la vérité, si chaque homme peut se la faire à soi-même? Où est la vertu, si chacun a le droit de régler sa conduite à son gré? Comme toutes les sectes, qu'il résumait à lui seul et dont il était le dernier mot, le protestantisme était frappé, par son principe même, de discrédit. Ne tenant à rien dans le passé, il n'offrait aucune garantie pour l'avenir. Et aussi, parmi ses adeptes, les uns, pleins d'une confiance exclusive en leur jugement personnel, rejetant ou adoptant chaque point de doctrine tour à tour, en sont arrivés de négation en négation jusqu'au pur rationalisme; les autres, comprenant la nécessité d'une foi mieux assise, repoussés par là vers le

dogmatisme, ont été contraints, ainsi que l'avoue Luther lui-même <sup>1</sup>, de tirer du Catholicisme tous leurs articles de croyance <sup>2</sup> et jusqu'aux textes de l'Écriture sainte. Mais les uns et les autres, par leurs infinies variations, par leurs contradictions perpétuelles, prouvent avec évidence que leur criterium manque de base et que la raison seule est impuissante à décider des choses surnaturelles. Aussi en sont-ils pour la plupart arrivés à ce point que leur *symbole* est devenu une *pure négation*; que leur doctrine ne peut plus se formuler qu'en une répulsion du Catholicisme; qu'ils n'ont d'autre lien que leur haine à l'égard de leur commun ennemi; et qu'ils s'entendent seulement pour marcher d'accord contre lui, même quand il arrive que les doctrines que chacun d'eux professe sont plus dis-

<sup>1</sup> Il répondait à Zwingle, lui objectant que la présence réelle était un dogme du papisme : « Mais alors niez aussi toute la Bible, car c'est du pape que nous la tenons ainsi que toutes les vérités du salut. » T. IV, Wittemberg. — <sup>2</sup> Ce qu'ils ont conservé du Catholicisme n'a pas plus de raison d'être que ce qu'ils en ont rejeté. Ainsi, par une contradiction inexplicquée, ils observent avec une rigidité scrupuleuse le dimanche qui n'est nulle part dans l'Évangile et qui vient seulement de la tradition apostolique.

semblables entre elles qu'elles ne diffèrent des dogmes immuables du Catholicisme !

C'est que le protestantisme, comme l'indique son nom lui-même, n'a jamais pu être que la guerre contre le Catholicisme. C'est l'unité catholique attaquée. Le célèbre Hegel l'a dit : « Ils ne se sont unis que dans la nullité. »

Comment comprendre en effet une église ou une religion, telle que le protestantisme prétend être, dépourvue d'un symbole de foi qui règle et fixe les esprits sur le dogme, sur le culte, sur la morale ? Comment concevoir un système religieux qui ne représente que des opinions individuelles, variables elles-mêmes de la veille au jour et incapables de s'arrêter sur un seul article de croyance ? Un protestant revenu à la foi catholique en a fait pour son compte la remarque <sup>1</sup> : « Le protestantisme n'est au fond qu'une véritable « synthèse d'incrédulité, reposant sur la même « base que tous les autres systèmes d'erreur, et « dont le développement complet, tel qu'il est écrit « d'ailleurs dans son histoire, serait fatalement, et « à quelque point de vue qu'on l'envisage, la « destruction du Christianisme <sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> Lettre de M. Laval, ci-devant ministre à Condé-sur-Noireau. — <sup>2</sup> Un autre protestant converti, l'auteur de

C'est qu'en dernier résultat, on peut le dire vraiment, le protestantisme n'existe que par le Catholicisme. Tandis que celui-ci est immortel par sa nature, celui-là serait supprimé comme n'ayant plus d'objet, si le Catholicisme venait, par impossible, à s'éteindre. Et, à cet égard, l'existence même du Protestantisme devient pour ainsi dire une des preuves de la religion catholique.

Ce que l'Église répond maintenant aux dissidents modernes, elle le répondait déjà aux hérétiques des premiers siècles qui invoquaient de même, chacun à son point de vue, le texte de l'Écriture. Elle disait alors que la vérité était prouvée à ceux qui voulaient la chercher encore à travers leurs mille rêves, comme elle proclame maintenant l'existence acquise et absolue de la certitude. Elle en appelait, comme elle en appelle encore, à la grande et générale tradition contre les erreurs

*l'Histoire d'Innocent III*, le docteur Hurter, a constaté en ces termes la même inconsistance : « Si l'on ôtait du Nouveau Testament tout ce que le protestantisme en a rejeté en différents temps et par différents docteurs, il n'en resterait que le frontispice, puisqu'il n'y a pas une seule doctrine, un seul chapitre, un seul verset de ce livre divin qui n'ait été rejeté par quelques protestants. » (Cité par le P. Ventura, *Conf.*, t. I.)

particulières. Elle opposait alors, comme elle oppose aujourd'hui, son unité de doctrine aux opinions confuses des sectes qui l'attaquent. Et en présence des hérétiques si multipliés de nos jours, Tertullien pourrait dire ce qu'il disait, il y a seize siècles, à ceux de son temps<sup>1</sup> : « Qu'il n'y avait pas même, à proprement parler, de division parmi eux, » parce que la division même suppose le lien d'unité et d'organisation qui leur manque complètement.

En vain les sectes ont-elles fait tous leurs efforts pour se rattacher à l'unité et se relier au corps de l'Église! En vain, mentant souvent à leur propre origine, ont-elles invoqué, elles-mêmes, le témoignage des anciens, l'autorité des Pères, la tradition! En vain, dans leur désir de reconstituer une église illégitime, ont-elles essayé d'établir une filiation avec les novateurs qui ont troublé dans tous les temps la communauté chrétienne! En vain ont-elles appelé à leur aide toutes les ressources d'une dialectique également habile et spécieuse! Elles n'ont pu réunir aucun des grands caractères d'unité, de visibilité, de perpétuité, d'immutabilité qu'elles reconnaissent elles-mêmes nécessaires à l'Église. Et le monde ne s'est pas trompé un

<sup>1</sup> *Prescriptions*, XLII.



instant sur leurs prétentions et leurs droits. Elles ont bien été une insurrection contre la vérité, une innovation, une réformation prétendue ; mais elles n'ont jamais été un progrès réel et régulier. Elles ont bien pu trouver avant elles des prédécesseurs de révolte et de désunion ; mais elles n'ont jamais prouvé qu'elles étaient même les héritières légitimes des erreurs de leurs devanciers. Elles se sont bien efforcées d'accorder ou de retrancher plus ou moins à l'autorité ou à la raison ; mais elles n'ont jamais pu constituer un corps fixe et établi sur des bases inébranlables. N'étant ni maîtresses de leurs doctrines, ni capables d'établir un système régulier et un enseignement positif, elles n'ont pu arrêter un formulaire qui fût le même pendant quelque cent ans ; elles n'ont jamais eu une existence qui fût autre chose qu'un accident dans la suite de l'histoire. Tout leur *symbole* est de n'en avoir aucun. Elles n'ont d'autre loi que leur mutabilité, d'autre règle que leur désordre<sup>1</sup>. Différentes d'elles-mêmes à chaque période de leur existence, telles qu'elles avaient commencé, elles n'ont pu finir. Et

<sup>1</sup> Ce seul texte : « *Ceci est mon corps,* » a donné lieu, parmi les protestants, à plus de 200 interprétations différentes ou opposées.

leur histoire seule, l'histoire de leurs variations et de leurs changements, est, comme l'a si magnifiquement prouvé Bossuet, leur plus éclatante condamnation.

Elles n'ont même pas su être conséquentes au principe de leur propre mobilité; et après avoir adopté pour point de départ le libre examen, c'est-à-dire le droit pour tous de se faire des opinions et un culte, elles ont persécuté et persécutent encore, avec une sévérité aussi cruelle qu'illogique, tous ceux qui appartiennent à une congrégation différente, et surtout les catholiques qui refusent de se soumettre à leur domination religieuse.

Les seules sectes qui aient maintenu un peu d'unité sont celles qui se sont mises sous la dépendance du pouvoir temporel, comme pour lui demander de faire à leur égard ce que leurs ministres et leurs formulaires étaient impuissants à accomplir; et elles ont racheté par leur servitude une partie des inconvénients qu'elles devaient à leurs principes. Mais aussi que cet appui tout matériel vienne à leur manquer, que cette force politique les abandonne, combien vite elles tomberaient sous l'action puissante du Catholicisme! Cultes officiels, elles n'existent que par l'État qui les protège, s'écroule-

raient avec lui et disparaîtraient dans ses ruines.

En vain quelques-unes d'autre part ont-elles essayé, dans un but de succès et d'expansion, de se plier à l'esprit de leur époque, d'y adapter leur doctrine, de s'approprier aux tempéraments et aux localités, de se prêter aux entraînements du jour! Mieux qu'elles, sans toucher en rien aux dogmes, l'Église a su se prêter à tous. Mieux qu'elles, appuyée sur son principe même, l'Église a pu condescendre à tous les besoins, sans rien céder aux passions et aux caprices. Son rituel a pu changer sans que sa doctrine change; et, grecque, latine, syrienne ou maronite, elle peut s'harmoniser avec tous les peuples, sans cesser de faire entendre à tous les mêmes enseignements.

Ailleurs, quelques adeptes de la Réforme ont prétendu, au point de vue de la raison, rendre à Dieu un culte plus pur et plus parfait en rejetant toute hiérarchie, toutes formes extérieures, toutes cérémonies, toute discipline, en repoussant surtout, parmi les sacrements, l'Ordre qui, par la perpétuité du sacerdoce, consacre l'autorité imprescriptible de la loi, l'Eucharistie, cette admirable immolation seule digne de Dieu. Mais ils ont manifestement oublié que la Rédemption

n'est qu'un sacrifice, et que vouloir faire une religion sans sacrificateur, sans victime, sans prêtre, sans autel, c'est renverser le Christianisme lui-même, c'est se mettre en contradiction avec les instincts du monde entier, avec ce besoin d'expiation si bien attesté par les usages de tous les peuples, c'est ôter à l'homme celui de ses rapports avec Dieu qui est marqué du signe le plus nécessaire et du caractère le plus divin. Au contraire le Catholicisme seul, en maintenant ininterrompus l'idée et le fait du sacrifice, présente chaque jour par la main de ses prêtres et dans les prières de sa magnifique liturgie cette offrande perpétuelle, cette oblation sans tache, annoncée par l'ancienne loi, figurée par toutes les victimes des nations et qui a son fondement dans les racines mêmes de l'humanité <sup>1</sup>.

En vain encore, certaines sectes ont-elles essayé de se revêtir d'un titre pompeux ou de noms populaires; en vain quelques-unes ont-

<sup>1</sup> L'on a vu des esprits éminents revenir au Catholicisme, parce qu'ils trouvaient en lui seul, avec la perpétuité du sacerdoce et la continuation incessamment renouvelée du sacrifice, la marque évidente de la vérité.

elles prétendu même à l'universalité; le fait matériel leur donne un trop complet démenti. Ne vivant que dans des conditions humaines, elles sont forcées de subir ces conditions. Tandis que l'Église reste entière et libre, indépendante des révolutions et des empires, elles sont contraintes de s'assujettir aux souverains et aux localités; elles se transforment comme les princes qui les dominent, comme les peuples qui se les approprient. L'Église russe se sépare de l'Église grecque et se constitue à part par la seule volonté de l'empereur qui s'en déclare le chef de son autorité personnelle. Les Églises protestantes se partagent en autant de fractions que d'États, nulle ne pouvant avoir la prétention de commander aux autres. Au lieu d'être universelles comme la vérité, elles ont été nationales comme les préjugés, les passions et les intérêts. Ici Église épiscopale d'Angleterre, là Église calviniste de Hollande, ailleurs Église presbytérienne d'Écosse, ou Église évangélique de Prusse, nulle d'elles, en aucun lieu, ne peut se constituer avec un caractère d'ensemble et d'inviolabilité. Aux États-Unis elles en sont venues à former autant de sectes que de villes et bientôt que d'individus; et la division, conséquence fatale d'un point de départ er-

roné, augmente et s'étend tous les jours <sup>1</sup>.

« Si au contraire » et comme pour résumer tous

<sup>1</sup> Un singulier travail de décomposition s'opère depuis quelques années dans le protestantisme, surtout en Allemagne. (Eug. Rendu, *l'Église évangélique en Prusse.*) Les opinions y sont de plus en plus divergentes, tellement que dans les synodes qu'on réunit par intervalles, l'on évite avant tout de rien formuler ni établir sur le terrain dogmatique, sachant qu'on ne pourra s'entendre; et l'on traite seulement de liturgie et de questions de forme. Parfois dans ces réunions, comme d'ailleurs dans les discussions particulières, le ministère ecclésiastique est nié comme n'ayant ni titre, ni droit. On en est à discuter la question de savoir si la mission d'enseigner vient d'en haut ou d'en bas, du prince ou du peuple, si elle est épiscopale ou presbytérienne; si l'on doit exiger une profession de foi du ministre, prêtre d'une religion qui n'est pas déterminée; et enfin si l'on peut, sans une contradiction flagrante, imposer au fidèle le dogme dont on affranchit le pasteur. Il n'y a rien, en effet, entre l'autorité complète et le droit de critique indéfini.

Pour plusieurs, la mission de Luther est désormais désavouée; ils ne reconnaissent plus son point de départ, cette justification par la foi sans les œuvres, prêchée par lui en même temps que le libre examen auquel elle était pourtant si contradictoire. Ils se prétendent le même droit d'affirmer, de nier, d'interpréter, que les fondateurs de la réforme qui ont donné entre eux le spectacle de tant de variations, de tant d'incertitudes, de tant de discordes, pour ne pas dire également de tant de vices et de crimes. Quelques autres ont

ces développements en quelques mots, « si au contraire, » dit un illustre anglican, revenu au Catho-

encore la prétention de dogmatiser, prétention contradictoire en elle-même; car ils n'ont ni mission, puisque le caractère sacré ne leur a pas été transmis; ni logique, puisque la raison individuelle doit être la seule règle pour leurs fidèles comme pour eux-mêmes.

Pour beaucoup enfin, la vérité ne se trouve pas désormais dans les Livres Saints, simples témoignages, œuvres purement humaines qui portent l'empreinte de leur époque; la vérité est dans l'esprit qui agit et se meut éternellement dans l'humanité. Si un de leurs collègues attaque la divinité de Jésus-Christ, ils le soutiennent malgré la condamnation du consistoire et s'appuient sur l'adhésion de populations nombreuses. « Il est de notre droit et de notre devoir, disent-ils, de discuter et de scruter avec notre raison tout ce qui se présente sous le nom de religion. La vérité religieuse n'est ni indépendante, ni absolue; elle n'existe pas en dehors de l'esprit qui la perçoit; toute formule dogmatique est vaine. » La logique mène plus loin encore: « Tout ce qui n'est pas ma pensée est erreur, » dit le pasteur protestant Uhlich (*Sonntags-Blatt*, 1852); « aucune idée ne doit être uniformément adoptée... Chacun se représente la Divinité à sa manière et peut modifier l'idée de Dieu, telle que les autres hommes se la figurent. » (*Sonntags-Blatt*, feuille du dimanche, 3<sup>e</sup> année.)

De là on glisse rapidement dans le rationalisme et le scepticisme. Ceux qui n'en arrivent pas là, et c'est sans doute encore le plus grand nombre, sont retenus, sur

licisme, le docteur Newman <sup>1</sup>, « il existe aujourd'hui une forme de christianisme qui se distingue par son organisation admirable et sa puissance ; si elle se répand de toutes parts ; si elle se fait remarquer par son zèle à maintenir sa doctrine ; si elle est intolérante pour ce qu'elle regarde comme l'erreur ; si elle ne cesse de faire la guerre aux autres corps religieux différents d'elle qui se disent chrétiens ; si elle et elle seule est appelée catholique par le monde et par les sectes mêmes qu'elle combat ; si elle se prévaut de ce titre, et qu'elle nomme les autres communions hérétiques, les avertissant de leurs fautes et de leurs erreurs, et les invitant à venir isolément à elle sans égard pour aucune considération d'une autre nature ; si, en même temps, ceux qu'elle appelle hérétiques l'accusent de séduction et d'apostasie, l'accablent de persécutions et d'injures ; si les sectaires différant les uns des autres s'accordent pour la regarder comme leur ennemie commune, s'ils s'efforcent de s'unir contre elle et ne peuvent y réussir ; s'ils ne sont que dans une

cette pente fatale où les entraînerait la logique, par la droite naturelle de leur esprit et surtout de leur cœur.

<sup>1</sup> *Essai sur le développ. de la doctrine chrét.*, p. 273.



localité ; s'ils vont en se subdivisant continuellement tandis qu'elle reste *une* ; s'ils succombent l'un après l'autre et ouvrent la porte à de nouvelles sectes, tandis qu'elle reste toujours la même : cette forme de religion, on doit le dire, n'est pas différente du Christianisme de l'époque de Nicée. »

« Si d'autre part, continue le même docteur Newman, cette religion s'étend dans le monde entier, signalant dans les lieux les plus divers sa prospérité et sa prééminence, si, bien différente des religions particulières à une nation ou à une contrée, elle lutte parfois contre les magistrats et les souverains sous l'autorité temporelle de qui elle est placée, si, souvent opprimée, elle combat toujours avec avantage contre des Églises entières qui se sont détachées d'elle par le schisme et l'attaquent avec les armes des théories, de la science, de la discussion ; si, au milieu de ces difficultés et de ces craintes, il y a une seule voix dont le peuple attende avec confiance la décision, un seul nom, un seul siège en qui il place toutes ses espérances, le nom de Pierre, le siège de Rome : cette religion ne diffère pas du Christianisme des cinquième et sixième siècles <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Newman, *ibid.*, p. 319.

Si enfin il est un corps religieux élevé comme un temple auguste qui reste debout au milieu de toutes les ruines, visible autant que la vérité peut l'être à l'homme, immortel comme le Dieu qu'il proclame, qu'on aperçoive à la fois de tous les points du monde, qui ait résisté à toutes les crises et déjoué toutes les attaques, qui ne vieillisse ni avec les sociétés, ni avec les hommes, qui commande notre foi en même temps qu'il satisfait notre raison, et n'est jamais plus admirable que quand il est plus précis et plus dogmatique : ce corps religieux est encore le Catholicisme de nos jours.

C'est le Catholicisme de tous les temps, flambeau divin qui, tenu par une main invisible, traverse les siècles sans jamais varier d'éclat ni s'éteindre, qui rejette dans l'ombre toutes les idées qui lui font obstacle, convainc ses adversaires d'erreur par le fait seul de sa marche glorieuse, et ne finira qu'en allant se mêler et se confondre dans le foyer de l'éternelle lumière.

---



## CINQUIÈME PARTIE.

### PREUVES MORALES.

---

#### PRÉAMBULE.

Vraiment divine quand on la considère au point de vue des dogmes qu'elle révèle, des vérités qu'elle enseigne, des aperçus qu'elle ouvre sur Dieu et l'éternité, la Religion est vraiment humaine, elle répond admirablement à son but sur la terre, quand on l'envisage au point de vue de son application pratique et morale à la nature de l'homme. C'est ici son côté intime, sa fin essentielle féconde en résultats qui ne sont ni moins saisissants, ni moins lumineux.

Quand Dieu en effet nous a donné sa loi, quand il a tracé de son autorité souveraine les règles que nous devons suivre, il a dû les adapter à nos forces, et en même temps qu'il nous conférait ses bienfaits et ses grâces, les approprier à notre nature et à nos besoins. Et, à ce point de vue, il devient possible d'affirmer que la morale catholique

considérée, soit en elle-même, soit par rapport à nous, offre, aussi bien que l'histoire ou le dogme, une démonstration des plus manifestes et des plus merveilleuses de la religion. Dieu a mis là évidemment le sceau de son intervention suprême. La morale n'est-elle point la règle immuable et souveraine, le but même de la Révélation? N'est-elle pas, avant tout, la condition imposée à l'homme? N'est-ce pas pour la mettre en pratique qu'il a été créé libre, arbitre du bien et du mal, et qu'il a une conscience? N'est-ce pas sur elle qu'il sera jugé? La morale, à proprement dire, est la religion tout entière; et là, aussi bien et plus que partout ailleurs, nous devons sentir, reconnaître et proclamer la main même de Dieu.

Si la morale est sainte, pure, parfaite, au-dessus de toutes nos passions et de toutes nos faiblesses, elle ne peut être née de la terre.

Si en même temps, malgré sa perfection, elle convient à notre nature dégradée et fragile, si elle est appropriée à tous les temps, à tous les lieux, à tous les âges, à toutes les situations de l'humanité, elle vient manifestement de Dieu; et, avec son origine même, elle apporte sa plus évidente démonstration.

---

## CHAPITRE PREMIER.

Grandeur et perfection de la morale chrétienne.

L'homme, succombant sous ses propres faiblesses, et ne possédant ni la volonté ni le pouvoir de se relever de sa misère, s'abandonnait en proie à toutes les débauches de l'esprit et du corps. La société antique, n'ayant que l'orgueil pour mobile, que la volupté pour but, et pour frein que la force, sensualisait jusqu'aux affections intellectuelles. La gloire, la puissance, la fortune, la domination formaient, dans la jouissance du présent comme dans les aspirations de l'avenir, le bonheur souverain de l'homme; quand Jésus-Christ, descendant du ciel, vint dire à la terre: Non-seulement vous ne commettrez plus le mal, mais vous en repousserez jusqu'à la pensée et au désir. Vous aimerez vos frères, et, de plus, vous ferez du bien à vos ennemis, vous pardonneriez à vos bour-

reaux, vous prierez pour vos persécuteurs. Vous mettrez dans vos propres affections votre prochain au même rang que vous-mêmes et Dieu au-dessus de tous. Et c'est à cela que le monde reconnaîtra que vous êtes de mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres et que vous vous rendez les serviteurs de tous. Vous vous estimerez heureux quand vous souffrirez persécution pour la vérité et la justice : vos gémissements et vos larmes vous seront alors un sujet de joie, parce qu'ils vous mériteront une grande récompense. Si quelqu'un veut être de mes disciples, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive. La gloire, les honneurs, les richesses, tous les biens de ce monde seront à vos yeux de nul prix. A mon exemple vous serez doux et humbles de cœur. Vous mortifierez à la fois vos esprits et vos sens. Enfin, en toute chose, vous vous efforcerez d'être parfaits comme votre Père céleste est parfait lui-même.

Quelle est donc cette morale nouvelle qui se fait entendre pour la première fois à la terre ? Quels sont ces préceptes inconnus qui viennent retentir dans un monde si peu fait pour les recevoir ? Est-ce la morale de la Grèce si fière de son intelligence et de ses lumières, de la Grèce où l'i-

dolâtrie de la raison ne le cède qu'au culte des sens? Est-ce la morale de Rome qui place toute sa confiance dans sa force et toute sa vertu dans son orgueil? Est-ce la morale de la Judée dont les pensées s'élevaient si peu au-dessus de la terre et qui ne demandait qu'à la terre sa récompense?

Sans doute parfois les sages de la Grèce s'étaient élevés à quelques notions idéales et spéculatives de la vertu. Parfois aussi les Romains avaient trouvé dans leur mâle courage et leur forte volonté quelque belle et austère application. Sans doute surtout les leçons de sagesse de la Loi Mosaique offraient un caractère imposant de grandeur et d'élévation. Mais où était cette pureté de sentiments, cette perfection pratique qui constitue l'essence même du Catholicisme? où était cette communication intime avec Dieu, cet abandon entre ses mains, ce dévouement à sa volonté, cette abnégation surhumaine, cette charité céleste et toutes ces vertus qui ont arraché des paroles d'admiration et d'enthousiasme aux incrédules eux-mêmes et aux philosophes?

Les pensées et les actes du monde entier étaient en opposition directe avec cette morale. Et, chose merveilleuse cependant! cette morale qui



dépasse à un tel point les conceptions et les forces de l'humanité rentre tellement dans sa nature, qui est tellement appropriée que, dès qu'elle a paru sur la terre, le monde l'a comprise, en a admiré la perfection et reconnu la vérité. C'est qu'en effet, malgré son opposition à certains côtés de la nature humaine, cette morale est tellement inhérente à l'homme que, même indépendamment de la révélation divine apportée au monde dans le temps, on peut dire qu'elle préexiste, du moins intuitivement, dans quiconque vient à la vie<sup>1</sup>. C'est un germe primordial semé dans chaque intelligence. C'est un fruit qui mûrit imperceptiblement dans tous les cœurs. C'est comme un souvenir que l'homme retrouve, qui reprend le chemin de l'âme et retourne par des traces immémoriales déposées dès l'origine en nous. C'est parce que cette morale est bien celle de notre conscience, c'est parce que cette vérité est bien celle de notre esprit, qu'on comprend et qu'on explique la promptitude de ces retours à Dieu, le succès de ces prédications, la conversion de ces peuples idolâtres et sauvages que les missionnaires souvent trouvent si bien disposés à recevoir la doctrine de Jésus-Christ. Que de fois, sous le charme de la parole évangélique,

<sup>1</sup> Tertullien l'a dit : *Anima naturaliter christiana*.

les hommes les plus éloignés de toutes les nations chrétiennes ont senti grandir et se développer le germe divin qui se trouvait en eux ! Que de fois ils ont prié avec des sentiments qu'ils ignoraient et aspiré aux idées éternelles qu'ils se rappelaient sans les avoir connues !

Ainsi cette morale, quoiqu'elle nous ait été si longtemps inconnue, a été toujours et est réellement notre bien. Elle est en effet merveilleusement proportionnée et adaptée à tous. Elle s'élève au plus grand comme elle s'abaisse au plus petit. Elle ennoblit, agrandit l'intelligence du savant ; elle fortifie, épure le bon sens de l'ignorant. Elle relève l'humilité du pauvre, comme elle réprime l'orgueil du riche. Elle parle à l'esprit comme aux sens. Elle a pour l'âme ses vérités métaphysiques, et ses prescriptions extérieures pour le corps. Elle convient à toutes les positions, comme elle satisfait à tous les besoins ; elle se fait à toutes les mœurs, comme à tous les peuples et à tous les pays. Et si ici elle surpasse la puissance d'admirer et de comprendre des conceptions les plus élevées et se prête aux plus magnifiques développements, là elle s'accommode aux intelligences les plus humbles, à l'esprit des plus petits enfants, sachant allier dans une admirable

union la théologie transcendante avec la religion populaire. Tant son caractère essentiel est d'être au-dessus de toutes les formes et de tous les accidents et de se mettre en harmonie avec les facultés, les sentiments, les instincts même de l'humanité !

Mais aussi, par une conséquence nécessaire, la morale chrétienne a de sévères et légitimes exigences. Divine par son principe, sainte dans son essence, elle veut tout purifier, âme et corps, pensées et actions. Suivant la loi qui lui a été faite, elle ne cède pas même un désir et un sentiment ; elle proscriit non-seulement la faute, mais jusqu'à l'idée et jusqu'à l'ombre du mal. Elle va chercher la concupiscence dans sa source pour la tarir. Elle prétend changer la force en faiblesse et faire vivre sur la terre pour le ciel. Cette perfection qu'elle exige, elle la réclame et sait l'obtenir de tous les temps, dans tous les lieux, de tous les âges, de toutes les conditions. Elle l'impose dans son unité merveilleuse, comme application générale au monde entier ; elle l'impose dans ses nuances diverses, comme application de détail à chaque individu isolé, au plus grand comme au moindre, au plus savant comme au moins éclairé.

Dans le besoin qu'elle a de cette perfection, que

lui fait ou la perversité naturelle à l'homme, ou l'atmosphère du vice, ou l'entraînement des passions? son inviolable pureté n'en est jamais atteinte, sa fécondité inépuisable n'en est point altérée. Elle marche toujours, et sur son chemin elle crée par le dévouement, par le sacrifice, par la charité, des âmes belles et pures dont elle fait des anges et des saints. Rien ne lui résiste; elle prend ses héros dans toutes les conditions, dans tous les âges, dans tous les pays. D'un enfant elle fait un prodige de constance et de force; d'une faible vierge elle tire un modèle d'intrépidité; dans un guerrier ou un roi, elle suscite un exemple de douceur et d'humilité; d'un artisan elle fait un docteur plein de la science et de l'esprit de Dieu; elle transforme un persécuteur en apôtre, un prince en cénobite, une splendide héritière en une humble servante des malheureux.

Aussi, en présence de ses préceptes comme de leurs résultats, nul législateur, nul moraliste n'a pu tenter d'aller plus loin que l'Évangile. L'Homme-Dieu est resté, même aux yeux des philosophes incrédules, le sage par excellence. « Et la morale chrétienne est tellement le dernier mot de l'humanité, qu'après avoir pénétré nos institutions, nos lois, nos mœurs, nos habitudes,

nos idées, nos sciences et nos arts, elle ne laisse plus rien à l'esprit humain en dehors d'elle, et ceux qui la combattent le font avec des idées et des bienfaits qu'ils en ont reçus et ne peuvent lui substituer que des emprunts et des contre-façons tirés de l'objet même de leurs attaques, » se convainquant ainsi eux-mêmes d'impuissance, et proclamant par la stérilité de leurs efforts la supériorité de ce qu'ils méconnaissent ou injurient.

On l'a dit à juste titre, l'homme qui se pare de vertus humaines et qui repousse le Christianisme est bien évidemment un ingrat qui ne veut pas comprendre qu'il doit au Christianisme ces vertus mêmes dont il est si fier. Qui donc, en dehors de l'Évangile; lui en aurait apporté la semence, lui en eût fécondé les fruits? S'il s'en croit redevable à la civilisation, la civilisation n'est-elle pas une conséquence et un produit du Christianisme? S'il les attribue à la douceur des mœurs, au sentiment de l'honneur, la loyauté, la probité, la pureté des mœurs ne sont-elles pas un don et une inspiration du Christianisme? S'il invoque la bienfaisance, la philanthropie, l'amour que lui-même ressent pour les hommes, ces sentiments qu'il veut s'approprier ne sont-ils pas une dérivation de la charité chrétienne? C'est l'Évangile et l'Évangile seul

qui a fait, sans qu'il s'en doute, le fond de la morale qu'il admire, qui lui a communiqué la tradition du bien dont il se vante, et qui lui a inspiré les bons sentiments qu'il s'étonne de rencontrer dans sa nature corrompue. « Je ne sais pourquoi, » a dit Rousseau <sup>1</sup>, « l'on veut attribuer au progrès de la philosophie la belle morale de nos livres? Cette morale tirée de l'Évangile était chrétienne avant d'être philosophique ; l'Évangile seul est toujours sûr, toujours vrai, toujours unique, toujours semblable à lui-même. »

C'est ainsi que, depuis l'homme seul jusqu'à l'humanité tout entière, la morale chrétienne a pu et dû tout embrasser. Son action bienfaisante et souveraine s'est étendue successivement et à la fois sur l'individu, sur la famille, sur la société, sur le monde, et sans changer la nature humaine, l'a partout pénétrée, relevée, fortifiée, agrandie.

A mesure que se dérouleront devant nous les diverses applications de cette morale divine, nous reconnaitrons dans chacune d'elles autant de preuves de sa surnaturelle origine, autant d'éclatantes manifestations de ses bienfaits.

<sup>1</sup> *Troisième lettre de la montagne.*

## CHAPITRE II.

### Le Christianisme vis-à-vis de l'Homme.

#### § I. Besoin de connaître, de croire, d'espérer.

C'est, tout d'abord, au point de vue de l'homme considéré en lui-même que le Christianisme va nous présenter ses grands et admirables résultats. N'est-ce pas le Christianisme qui, le premier, s'adressant individuellement à l'homme, lui a enseigné l'importance de sa personnalité, lui a fait connaître la noblesse de sa mission et de son but, lui a appris, par suite, la valeur qu'il doit avoir vis-à-vis de lui-même, comme il l'a réellement vis-à-vis de Dieu ?

Qu'est en effet l'homme sur la terre ? perdu dans un coin du monde, sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, combien de temps il y restera, ce qu'il deviendra quand il en sera sorti ; abandonné à lui-même, il entre, dit Pascal, dans

un effroi facile à comprendre ; il se réveille comme d'un songe commencé ; il ne sait où il se trouve, et ne peut se reconnaître. S'il interroge les hommes qui l'entourent, ils ne sauraient lui répondre, ils sont dans la même ignorance que lui. Et cependant sa présence en ce monde a évidemment une raison d'être ; sa vie a et doit avoir un but. Il sent en lui-même le besoin et l'obligation de croire. L'obscurité le remplit de crainte, l'incertitude lui pèse. Il veut se rassurer contre l'avenir, il aspire à pénétrer dans cet horizon sans borne qui à la fois l'effraie et l'attire. Il se sent vivre, il se sent immortel. Le néant l'épouvante. Il ne peut admettre que Dieu ne lui ait donné le bienfait inestimable de l'existence que pour le lui retirer presque aussitôt ; qu'une intelligence supérieure, douée de pensée et de réflexion, ne lui ait été départie que pour s'éteindre, quand il en aura fait usage pendant si peu de temps. Mais, livré à lui seul, il ne sait où étancher cette soif de connaître, comment expliquer ce désir de croire. A qui donc aura-t-il recours ?

Alors le Christianisme se présente, et, répondant aux sentiments les plus profonds de son âme, il lui offre non-seulement une solution probable, mais un symbole clair et précis qui est à la fois un



acte de raison et un acte de vertu : un acte de raison, parce qu'il est appuyé sur une démonstration convaincante; un acte de vertu, parce qu'il force l'homme de faire appel à la partie intellectuelle de son être, de s'élever au-dessus de ce qui est visible, de triompher de la résistance de ses instincts matériels.

Le Christianisme fait ainsi à l'homme un mérite d'un de ses bienfaits les plus précieux. Et en même temps, suivant la remarque d'un protestant, il satisfait au plus haut degré son besoin impérieux et inné de foi, en lui donnant une autorité qui lui dit d'une manière nette et précise ce qu'il doit croire, ce qu'il doit faire. Il lui enlève ainsi, pour son plus grand repos, jusqu'au moindre prétexte à l'hésitation et au doute. Et désormais dans cette soumission, confiante et tranquille, il y a plus de satisfaction véritable offerte à la raison que dans l'incertitude ou la révolte. Il y a là une manifestation évidente de la divinité qui traite notre nature suivant ses besoins, nous impose un frein qui nous est nécessaire, nous fixe des bornes que nous admettons sans les aimer, et nous préserve comme malgré nous de nos propres écarts.

L'homme a un tel besoin de foi qu'en dépit des

efforts de la science comme des sophismes de l'orgueil, en dépit des excitations du vice comme de la résistance des passions, la foi a toujours triomphé en dernier résultat. Et aujourd'hui, après 6,000 ans de luttes avec Dieu, ce recours à la foi est encore puissant et populaire. Ceux qui refusent avec le plus d'indifférence et d'obstination de croire ne mourraient pas tranquilles, si la foi ne leur avait pardonné ; et, toutes les passions qui l'ont écartée pendant la vie se taisant devant la mort, on l'appelle comme un secours nécessaire à l'heure du passage à l'éternité.

Ceux qui n'ont pas cette sauvegarde contre les craintes futures se sentent si malheureux que, ne pouvant rester sans guide et sans appui, ils s'adressent pour se rassurer à toutes les rêveries, à toutes les superstitions, à toutes les extravagances inventées par les imposteurs ou les fanatiques. Il leur faut combler un abîme. Et ce sont souvent les siècles d'incrédulité eux-mêmes qui, par une aberration étrange de l'esprit humain, se sont jetés dans les folies des sortilèges et des divinations, ont donné à des charlatans et à des illuminés la foi qu'ils refusaient à la vérité, et ont été superstitieux pour ne pas vouloir rester croyants. Tant l'absence de certitude religieuse a laissé de

tout temps dans les âmes un vide qu'il fallait remplir à tout prix !

C'est là en effet, on ne peut trop le redire, un des côtés les plus profonds et les plus curieux de l'homme. Nature bornée, nous ne pouvons demeurer dans les limites de cette nature terrestre. Notre cœur, immense comme Dieu, ne peut se reposer qu'en lui. Nos désirs passent par-dessus la terre pour aspirer à une vie plus complète et plus réelle. Nous sentons dans notre âme un insatiable besoin de correspondre avec l'infini. C'est là notre terme, notre mission, notre but. Cette tendance irrésistible, une voix éloquente l'a proclamée, fait à la fois notre tourment et notre grandeur.

Il faut donc, pour notre repos, que le calme se fasse au milieu de ce tourbillon de nos pensées ; et c'est la vérité chrétienne qui vient à nous comme un apaisement. Elle satisfait à la fois et modère l'instinct qui nous porte vers l'immortel et l'inconnu. Elle sauve ainsi l'esprit humain de deux dangers et de deux abîmes vers lesquels il est par lui-même comme fatalement entraîné : d'une part, le scepticisme et l'impiété quand il est lassé de ne rien voir ; de l'autre, la superstition et la folie, quand il est fatigué de ne croire à rien.

Mais en même temps qu'elle nous indique le but, la foi nous promet de nous y faire parvenir. On ne croit que pour espérer, on ne cherche la jouissance que pour s'y reposer. Le Christianisme qui nous a donné la foi nous impose donc en outre, même sans que nous le lui demandions, l'espérance ; et de cette si douce chose il veut bien nous faire encore une obligation et une vertu. Et dans un repos admirable pour notre esprit, avec une joie indicible pour notre cœur, nous nous tenons sûrs alors de posséder la vérité aussi bien que d'en jouir.

Nous ne sommes donc plus perdus dans l'immensité du monde ; nous ne faisons plus partie d'un tout qui nous absorbe et nous laisse sans personnalité et sans avenir. Nous avons une mission tout individuelle, le Catholicisme le proclame bien haut. C'est la grande loi chrétienne : nous dépendons avant tout de nous-mêmes et de notre responsabilité personnelle. L'homme a désormais dans le monde son but marqué : c'est le devoir. Il n'est pas sur la terre pour lui-même ; il n'y est pas pour jouir, mais pour accomplir ce qui lui est particulièrement et immédiatement ordonné par Dieu ; et c'est là ce qui donne à sa destinée tant d'importance et de grandeur.

Ainsi le Christianisme a bien sans doute sanctifié tous les droits, mais il a, avant tout, sanctifié et relevé le devoir ; c'est-à-dire qu'il l'a fait considérer moins comme un droit par celui à qui il est dû, que comme une obligation par celui qui en est redevable. Ce sont toutes les idées du monde retournées, mais d'une manière admirable, non dans le résultat, mais dans le moyen et le point de départ. Ce n'est plus l'égoïsme qui réclame, c'est le dévouement qui accorde ; ce n'est pas la misère qui exige, c'est la charité qui donne ; le mode est différent, le but atteint est le même. Le devoir devient ainsi la plus belle, la plus grande, la plus sainte des choses. Et si Bossuet a dit excellemment : « Il n'y a pas de droit contre le droit, » un orateur moderne, dont nous nous plaignons souvent à emprunter les idées et les paroles, Lacordaire, a dit plus excellemment encore : « Il n'y a pas de droit contre le devoir. »

C'est alors, c'est quand il suit ces inspirations, que l'homme, sûr de sa voie, est véritablement maître de la vie. Dominant toutes les affections terrestres, possédant le monde sans en être possédé, il ramène tout à son vrai principe, Dieu ; à son vrai but, la vie future. Alors aussi il est maître de la mort, il lui est supérieur. Car la même

morale qui lui apprend la vie, lui apprend la mort. Nous la subissons encore sans doute comme un châtement et une dernière épreuve ; mais elle n'est plus pour nous cette grande terreur de notre nature ; nous pouvons la regarder en face et nous réconcilier avec elle. Si terrible pour celui qui ne croit pas, si pleine d'angoisses quand elle ne laisse après elle que le néant, c'est-à-dire quand elle fait disparaître une créature qui est vie et immortalité dans toutes ses pensées, dans tous ses désirs, dans toutes ses affections, la mort, au point de vue chrétien, nous rend à notre vrai principe, nous fait toucher à notre récompense, nous réunit à l'auteur de notre être, et n'est que la consommation de la vie qu'il nous a confiée et que nous lui rendons quand nous avons accompli notre mandat. Ce but de vie immortelle si inhérent à la nature de l'homme est tellement bien rempli par le Christianisme, que Châteaubriand a pu dire : « Quand on aspire à l'immortalité, c'est une grande avance que d'être chrétien <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Rien n'est beau, rien n'est admirable, rien n'est touchant comme la mort de ces hommes pleins de foi, de piété, de résignation (et l'on en voit bien des exemples), qui renonçant avec une volonté libre encore aux

Immense consolation pour nous au point de vue de nos destinées, mais consolation non moindre à l'égard de ceux qui nous étaient chers et qui nous ont quittés ! Nous ne craignons pas plus désormais la dissolution pour eux que pour nous-mêmes. Quand Dieu les frappe autour de nous, nous ne leur disons pas adieu pour toujours. Ils n'ont pas disparu dans la nuit éternelle. Nous savons qu'ils vivent ; nous sommes assurés de les revoir. Et dans cette espérance plus forte que la mort même, nous trouvons une très-grande facilité à nous soumettre à la volonté de la Providence et à accepter une des épreuves les plus pénibles de la vie.

Ainsi dans cette magnifique correspondance à tous nos instincts, à tous nos sentiments, à tous nos besoins, la morale chrétienne nous donne, pour répondre à chacun d'eux, une vérité et une vertu. Et quand elle a ainsi rempli par la foi notre besoin de croire, par l'espérance nos aspirations vers l'infini, par une confiance inébranlable nos craintes de l'avenir, on peut bien répéter

sentiments les plus chers de la famille, aux plus brillantes positions de la terre, au bonheur, à la gloire, se remettent tout entiers entre les mains de Dieu avec la sérénité des anges et le courage des héros.

d'elle ce que disait Montesquieu<sup>1</sup> : « Chose admirable ! la religion, qui semble n'avoir pour objet que notre félicité dans l'autre monde, fait encore notre bonheur dans celui-ci. »

§ II. Vertus pratiques : Humilité, Résignation, Charité, etc.

Quand la morale chrétienne a ainsi pénétré la nature de l'homme, elle lui apporte comme enseignements et lui impose comme devoirs les plus admirables vertus. Et ces vertus, on peut le dire, dans leur merveilleuse sublimité, dans leur étonnante perfection, forment une des plus grandes preuves morales du Catholicisme. Car de même que le Catholicisme possède seul la vérité, seul il fait pratiquer ces vertus ; il s'en est réservé le monopole exclusif ; il en a gardé le secret pour ses seuls disciples. Et jamais avant lui, comme en dehors de lui, l'homme à qui pourtant ces vertus sont si éminemment utiles, n'avait pu dans le passé, ni ne pourrait dans l'avenir, ou en découvrir le principe ou en rencontrer l'application.

<sup>1</sup> *Esprit des lois*, liv. XXIV, ch. III.



Là, encore, il faut s'incliner devant l'intervention d'une main divine.

Et ce ne sont point ici quelques actes isolés nés de l'occasion et de l'enthousiasme; ce n'est pas un exemple fortuit donné par un seul homme dans l'entraînement d'un seul jour. C'est un corps de doctrine, c'est une réunion de faits reconnus et produits par une masse d'hommes incessamment renouvelés depuis l'origine du Christianisme; c'est une série de préceptes et d'obligations qui tous s'enchaînent, se fortifient, se soutiennent, et dans lesquels on ne sait ce qu'on doit admirer le plus, ou de ce que Dieu ait donné à l'homme l'intelligence de leur ensemble ou de ce qu'il lui ait accordé la force de les accomplir en détail.

Et tout d'abord la religion qui élève tant l'âme humaine, lui enseigne en même temps l'humilité : l'humilité qui fait que le chrétien s'oublie lui-même, ignore jusqu'à ses propres mérites, et, dans toutes les conditions de la vie, les plus hautes aussi bien que les moindres, produit des vertus merveilleuses, inconnues aux autres comme à lui-même, qui sont un secret déposé dans le sein de Dieu, et qui surprendront, au jour des révélations, jusqu'aux auteurs mêmes de ces

vertus ; l'humilité dont aucune religion n'eût jamais imaginé de faire une obligation à l'homme, et qui a pourtant sa raison d'être dans la sauvegarde à prendre contre l'orgueil humain, et son point de départ dans les abaissements infinis d'un Dieu.

L'humilité, comme par une pente naturelle, conduit au pardon des injures, si plein à la fois de lutte et de douceur, de charme et de sacrifice. Si l'homme n'est rien pour lui-même, s'il se juge avec la sévérité qu'il mérite, doit-il donc tant s'offenser que les autres n'aient point des égards exagérés pour lui ? Le pardon des injures, dont le précepte ne peut venir que du ciel, en garantissant le repos de la société, assure encore plus efficacement notre propre repos. Il crée, après l'avoir fait acheter par quelques combats, la paix de l'âme plus douce que la satisfaction de toutes nos passions.

Cette paix de l'âme n'est-elle pas également tout entière dans la soumission à la volonté de Dieu ? L'homme terrestre, entouré de souffrances, s'en étonne ; il en gémit ; il en murmure. Il se révolte contre la douleur ; il s'indigne contre ceux qu'il voit plus heureux que lui, il souffre de leur bonheur. Il ne sait ni comprendre la

cause, ni accepter le fait qui peut le rendre malheureux ; et pour toute consolation humaine, il ne connaît que la haine, l'envie ou le désespoir.

Mais si la religion se présente à lui, si elle lui apprend que la souffrance est la loi de ce monde et que, plus ou moins le partage de tous, elle est à la fois une punition et une épreuve ; si elle lui fait voir un modèle dans son Dieu venant sur cette terre pour y souffrir et y mourir ; si elle lui enseigne que les malheureux sont ceux que le Seigneur aime et distingue entre tous, et que ce n'est pas le bonheur, mais la résignation et le courage qui seront un jour un titre de récompense, l'homme alors se calme et s'apaise ; il supporte les vicissitudes de la vie ; il se console par sa soumission, se repose dans son obéissance ; et comptant utiliser désormais ses souffrances elles-mêmes, il laisse aux incrédules la fureur de leurs mauvaises passions et les tourments de leur conscience révoltée. Acceptant avec une fermeté chrétienne et généreuse la volonté de Dieu jusqu'à l'abandon de soi-même, jusqu'à la mort, il peut expier ainsi bien des fautes par la résignation à des maux qu'il ne saurait, quoi qu'il fasse, ni fuir ni empêcher.

Arrivé à ce point, il n'est plus de sacrifice que l'homme ne puisse avoir la force d'accomplir, plus de perfection à laquelle il ne puisse s'élever. Il domine toutes les choses de ce monde, se détache de toutes les jouissances de la vie ; et, dans un triomphe héroïque sur la nature, il va parfois jusqu'à se dépouiller de ses biens, de sa liberté, de la disposition de sa personne pour embrasser l'obéissance volontaire ou s'astreindre à la plus absolue pauvreté. C'est alors que, tous les plaisirs des sens n'existant plus pour lui, il s'élève jusqu'à la chasteté, cette vertu si exclusivement chrétienne que l'antiquité ne lui a pas même donné un nom ; la chasteté qui a la puissance d'enlever aux entraînements de la nature non-seulement les hommes, mais les jeunes gens et les jeunes filles ; la chasteté qui place la virginité avec son cortège de jeunesse, de beauté, de perfection, sur un autel qui n'est connu que de Dieu ; la chasteté enfin qui relève si haut la dignité du sacerdoce catholique et lui fait une place à part au-dessus de toutes les sectes et de tous les cultes : trésor si précieux aux yeux mêmes des hommes qui ne le connaissent pas et n'y croient pas, que c'est la perte que le monde pardonne le moins à ceux qui se sont astreints à la loi sublime de le garder.

Mais la plus grande des vertus, celle qui les relie, les comprend et les domine toutes, que le Christianisme et le Christianisme seul a jamais enseignée à l'homme, c'est la charité, c'est l'amour de Dieu ; la charité que l'on a si bien définie : don de soi à Dieu, et par Dieu à ses semblables ; la charité qui explique le détachement de soi-même par l'obligation et le bonheur de s'unir à Dieu, et donne ainsi raison aux contradictions apparentes du Christianisme disant à la fois qu'il faut se faire violence et que pourtant le joug du Seigneur est doux et léger ; la charité qui, animant l'homme d'une vie nouvelle, le fait penser, désirer, vouloir, agir toujours et partout en vue de Dieu, l'élève au-dessus de toute autre félicité que celle de répondre à l'appel de Dieu et de lui plaire, au-dessus même du soin de sa propre vie : *fortis ut mors dilectio*, disent les Livres Saints. L'homme rentre ainsi dans son principe. Il remet sans réserve entre les mains de Dieu le cœur, l'âme, tout l'être qu'il en a reçu. Il sait qu'il sacrifie quelques joies temporelles pour suivre le bien suprême, qu'il rejette quelques lueurs incertaines et trompeuses pour remonter au foyer de la lumière éternelle. Il ne connaît, il ne veut plus que Dieu et ses préceptes. Alors tout lui devient facile en vue

du motif qui l'inspire ; et à ce titre, la vertu, la loi du devoir, comme le remarque un philosophe moderne, J. Simon <sup>1</sup>, est appelée justement par les chrétiens et devient réellement pour eux la charité ; elle se confond avec l'amour de Dieu, parce que leur Dieu étant le bien lui-même, obéir au devoir, aimer le devoir, c'est obéir à Dieu et l'aimer par-dessus toutes les créatures.

Si le Christianisme impose à l'homme de tels devoirs, il lui donne à la fois les moyens de les accomplir. Dieu ne pouvait nous tracer une telle règle sans nous communiquer la force qu'il nous fallait pour y satisfaire. La Religion, qui connaît les replis intimes de notre nature, ne s'en rapporte pas à notre faiblesse. En même temps qu'elle nous montre le but, elle nous introduit dans le chemin qu'il nous faut suivre pour y atteindre. Si elle a pour toutes les positions et tous les états de la vie des devoirs et des vertus, elle a aussi pour chacun de ces états et pour chacune de ces positions des secours particuliers, des moyens de succès infaillibles quand l'on sait en faire usage. Elle se spécialise suivant nos besoins, se modèle sur notre fragilité et répond par une sagesse et une bonté vraiment divines à toutes nos imperfections et à

<sup>1</sup> *Introduction aux œuvres de Mallebranche*, p. 45.

toutes nos misères. Ses grâces, ses inspirations, appropriées à chacun de nous, varient suivant les caractères et les vocations, soutiennent le pauvre aussi bien que le riche, le déshérité de ce monde aussi bien que celui qui en a toutes les faveurs. Ici, dans sa connaissance profonde du cœur humain, elle arrête le mal à sa naissance, comprime les passions dès qu'elles se montrent, et éloigne jusqu'aux occasions; là, quand l'homme est tombé, elle lui fait sentir toute la gravité de sa chute pour écarter de lui de nouveaux dangers. Tantôt elle parle au cœur, tantôt elle frappe ou éclaire l'intelligence. Ici elle crée ces saints et pieux enthousiasmes capables des plus héroïques dévouements; là elle inspire ce courage calme, cette résignation raisonnée et tranquille dont, seule entre tous les cultes, elle a le privilège et le secret.

Par ses sacrements, elle suit l'homme d'âge en âge à travers toutes les conditions et les phases diverses de la vie, elle le prend au berceau et l'accompagne jusqu'à la tombe.

Quand l'enfant a été relevé de la tache originelle par le baptême, quand sa jeunesse a été confirmée en force et en intelligence, quand, sous les auspices de la religion, il est devenu homme, aux prises désormais avec toutes les luttes de ce

monde, il rencontre pour l'aider et le soutenir deux sacrements qui constituent d'une manière essentielle le Catholicisme : la Confession et l'Eucharistie ; l'un qui purifie, l'autre qui élève ; l'un qui sépare de la corruption de la terre, l'autre qui fait monter à la pureté du ciel ; sacrements qui exercent une vertu si moralisante sur l'homme que les incrédules eux-mêmes l'ont reconnu et proclamé, et que Voltaire et Rousseau s'écrient à la fois : qu'ils regardent la Confession comme une des plus fortes barrières contre le crime, comme un frein salutaire, comme un des plus puissants motifs pour restituer le bien d'autrui détenu injustement, ou pour engager les cœurs ulcérés de haine à pardonner <sup>1</sup>.

Puis, quand l'homme, en s'unissant à une compagne, veut remplir le but matériel de la vie, le Christianisme a encore un sacrement pour ennobler cette union, la détourner de sa concupiscence, l'élever à la hauteur d'un des plus grands actes religieux, en changer ainsi la nature, et d'agent mauvais le rendre le moyen de notre sanctification et l'instrument même de la gloire de Dieu.

Mais la Religion retient en même temps pour

<sup>1</sup> Rousseau, dans l'*Émile*, t. II, p. 201. — Voltaire, *Questions encyclopédiques*, t. III, p. 264.



elle des hommes choisis entre tous, à qui à la fois elle accorde de grands secours et demande une grande perfection. Par le sacrement de l'Ordre qu'elle leur confère, par le célibat qu'elle leur impose, le célibat, cette magnifique création du Catholicisme que les intérêts et les passions seuls ont pu attaquer, elle les enlève à toutes les préoccupations du monde, leur donne pour famille tous les hommes, pour amis tous les malheureux, pour enfants tous les déshérités. ...

Enfin, quand les jours de l'homme sont accomplis, la Religion a un dernier sacrement pour lui donner la force de bien mourir, pour l'introduire dans la mort et pour l'aider, par un surcroît de grâces et de bénédictions, dans ce passage redoutable qu'on peut franchir sans regret, mais non sans inquiétude et sans effroi.

Ainsi, l'homme à qui sont imposées tant d'obligations sublimes, à qui tant de moyens sont donnés de les remplir, l'homme relevé dans sa nature, soutenu dans sa faiblesse, sachant où est son but et qui l'y appelle, marche par la lutte à la vertu, par la vertu à la paix, par la paix de ce monde au bonheur de l'Éternité.

---

## CHAPITRE III.

### Le Christianisme vis-à-vis de la Famille.

Si la morale catholique a modifié profondément l'homme, si elle a purifié et ennobli sa nature, si elle lui a rendu sa dignité et sa grandeur, elle n'a pas agi d'une manière moins remarquable sur la famille, elle n'a pas apporté des changements moins complets à la position de la femme, des enfants, des serviteurs. Non-seulement elle a relevé la famille, mais elle l'a constituée à nouveau pour ainsi dire, elle lui a donné un nouveau point de départ, un nouveau but, d'autres obligations, d'autres devoirs.

Avant le Christianisme, partout la femme était vis-à-vis de l'homme dans un état d'infériorité et de sujétion dégradante ; elle ne s'appartenait à elle-même ni pour l'âme, ni pour le corps. L'antiquité païenne, dans ses plus beaux siècles, au

milieu de sa plus grande civilisation, par la voix de ses hommes les plus éminents et les plus sages, avait pu adoucir les mœurs, mais elle n'avait pas changé la législation à cet égard. Nulle part la femme n'était libre. Jeune fille et épouse, elle était partout dépendante de la volonté et du caprice des autres.

Le Christianisme, par une conséquence immédiate de ses divines prescriptions, a rendu à la fois à la femme sa liberté, et sa dignité à l'épouse. Par cela seul qu'elle est chrétienne, la femme n'est plus l'esclave ou la servante de l'homme, elle est son associée et sa compagne. Elle ne se donne plus tout entière, elle réserve pour elle son âme qui est inaliénable. Elle a, elle aussi, sa responsabilité personnelle; Dieu lui demande comme à l'homme les prémices de sa raison et de son cœur. Le mari est désormais arrêté par ses propres devoirs comme par les droits religieux et moraux de son épouse. En outre, même en dehors de son union avec l'homme, la femme a encore une position noble et digne; elle trouve et occupe légitimement sa place devant le monde et devant Dieu.

C'est par deux grandes institutions, la Virginité et le Mariage, que le Christianisme a fondé ce

nouvel ordre de choses et donné à la femme un double titre et un double droit dont elle avait été privée jusqu'à lui.

« Du moment, dit un éminent professeur, « Saint-Marc Girardin <sup>1</sup>, où le Christianisme eut « fait du nom et de l'état de vierge une condition « nouvelle pour les femmes, du moment où il y « eut pour elles un genre de vie indépendant et « libre, du moment qu'elles purent avoir rang « dans la société chrétienne, et ne plus relever « que d'elles-mêmes, elles purent traiter de pair « avec les hommes, et cette doctrine de la virgi- « nité, qui semblait funeste au mariage, fit sa force « et sa grandeur. »

Mais il y eut par le mariage un bien plus grand changement encore. Le mariage devenant un sacrement fut proclamé indissoluble. Ce ne fut plus une union plus ou moins fortuite, contractée en vue de satisfaire une passion ou de remplir un but matériel. Ce fut une alliance cimentée par des droits et des devoirs réciproques, une union entre égaux destinés, l'un comme l'autre, à s'aider, à s'encourager, à accomplir les obligations de la vie, à en supporter les mauvaises chances, à atteindre le terme marqué dans un monde su-

<sup>1</sup> *Essais de littérature et de morale*, t. II.

périeur : alliance où Dieu lui-même intervient pour la consacrer, pour l'ennobler, pour la rendre aussi durable que notre vie, aussi forte que nos devoirs ! Et ce sera, disons-le ici, l'éternel honneur du Catholicisme d'avoir non-seulement établi le premier contre toutes les religions, mais maintenu ensuite fermement contre toutes les sectes l'indissolubilité du lien conjugal.

Qu'on regarde, même de nos jours, le sort de la femme dans tous les pays où n'a pas encore pénétré le Christianisme. Esclave de l'homme, elle n'a en partage que les peines et les misères de la vie ; faible, elle est contrainte à porter les fardeaux ; reléguée loin de tous les regards, privée de toute culture de l'intelligence, elle n'a d'autre dédommagement que la jouissance des plus grossiers plaisirs. Chez les Hindous <sup>1</sup>, considérée comme une créature impure, elle est assimilée à une bête de somme qui suit son maître sans murmurer. Chez les Mahométans, tenue dans une captivité perpétuelle, elle n'a de volonté, de plaisir, de droit, que le caprice de celui qui l'a achetée et à qui elle appartient.

La femme chrétienne, au contraire, regardée comme la base même de la famille, s'unit à

<sup>1</sup> De Warren, *l'Inde anglaise*, t. II, p. 74.

l'homme par des liens à la fois saints et libres : ce sont deux êtres qui désormais s'aiment mutuellement et se respectent au sein d'une religion qui, après avoir séparé au profit de la femme la chasteté et l'amour, vient parfois même les réunir au profit de la famille en sanctifiant, ennoblissant, divinisant le foyer domestique. C'est ainsi qu'entre les époux chrétiens, l'amour peut s'exercer dans ce qu'il a de plus noble, de plus intellectuel, de plus supérieur aux sens. C'est ainsi qu'il peut survivre aux conditions de la nature, qu'il satisfait le cœur et remplit le besoin d'affection, si inhérent à l'humanité. Aussi, tandis que les plus grands hommes du paganisme répudiaient, sans honte comme sans pitié, leurs femmes les plus éminentes par les talents et la vertu quand elles étaient âgées ou stériles, ou même quand le seul soin de leur ambition le réclamait, l'époux chrétien, supérieur à ces instincts égoïstes, aime et respecte jusqu'à la fin celle qui s'est unie librement à son sort, et partage avec elle des jouissances d'autant plus précieuses qu'elles sont exclusives, d'autant plus durables qu'elles sont contenues dans des limites qui écartent à la fois la satiété et la contrainte.

Rendue ainsi à la vie civile, ainsi relevée dans

sa dignité et par suite dans son pouvoir, la femme n'est plus cette créature mineure, sans droits, sans prérogatives, soumise en tout point au chef de la famille, fût-il son propre fils. Elle reconquiert l'autorité légitime sur ses enfants, elle devient leur directrice et leur guide au même titre qu'elle est le conseil de son époux. Les liens de la famille ne pouvant plus désormais être brisés, les leçons de l'autorité et du respect sont à jamais maintenues. Le mari ne change pas plus de compagne que la femme et les enfants ne passent dans une famille qui leur était étrangère. Rien ne subit plus les accidents du caprice ou de la passion, et toute chose est rétablie à sa vraie place par l'institution qui, en sauvegardant tous les droits, maintient tous les devoirs.

La même loi chrétienne, en effet, qui a relevé la position de la femme, a assuré le sort des enfants. Leurs parents ont désormais d'immenses obligations à leur égard. Ils n'appartiennent plus comme des instruments de richesse ou de travail au père de famille, qui n'a plus le droit de les vendre quand ils ont de la valeur, et de les abandonner quand ils lui sont inutiles ou à charge. Ils appartiennent à Dieu qui a créé leur âme, et en demandera un compte sévère à ceux à qui il en a

commis le soin. Ce ne sont plus les richesses, la fortune, les honneurs, ce sont les enfants qui sont la grande préoccupation de la famille chrétienne. C'est là le premier de ses devoirs, c'est là son but principal et sa plus haute mission. Les parents peuvent et doivent aimer leurs enfants pour eux-mêmes; ils doivent les élever pour Dieu qui est le Père de tous. Et dans cette sublime tâche qui leur a été confiée, si leur pouvoir matériel a été restreint, toute la plénitude de leur autorité morale leur a été rendue.

Mais, en même temps, comme la direction et le commandement leur ont été imposés, l'obéissance a été prescrite à leurs enfants qui sont assujettis vis-à-vis d'eux non plus seulement par le droit et par la force, mais par la loi du devoir dont les parents ont été désormais constitués les organes et comme la personnification. Obligations sublimes et saintes qui unissent tous les membres de la famille par des liens hiérarchiques et réciproques de respect, de dévouement, de soumission, d'autorité, sous la discipline de Dieu qui prépare à tous, par l'inégalité des positions et des droits, l'égalité des mérites et des récompenses !

Mais un des plus magnifiques résultats du



Christianisme, c'est d'avoir aboli l'esclavage, l'esclavage, cette grande plaie des sociétés antiques, qui changeait l'homme en un vil instrument, en une simple chose, dégradait à la fois son corps et son âme et l'abrutissait à dessein pour mieux l'annihiler et l'assujettir. Ce fait odieux était tellement passé dans les mœurs de l'antiquité païenne, qu'il n'éveillait aucun doute dans aucun esprit, aucune répugnance dans aucun cœur. La vie d'un homme à qui l'on pouvait enlever la liberté du corps, mais à qui on ne pouvait ôter la liberté de la conscience, était un jouet qui n'avait d'autre prix que ce qu'il rapportait et d'autre garantie que la passion ou le caprice du maître. Redire jusqu'où atteignaient parfois vis-à-vis des esclaves les raffinements de la cruauté et les abus de la puissance, serait une tâche aussi triste qu'inutile. Depuis le Lacédémonien qui abrutissait et mutilait le malheureux Ilote, jusqu'au Romain qui engraisait avec du sang servile les poissons de ses viviers et les bêtes de ses amphithéâtres ; depuis le possesseur de biens ruraux qui employait ses esclaves comme des bêtes de somme aux travaux des champs, jusqu'au sybarite qui les faisait servir à ses plus honteux plaisirs ; depuis l'usurier qui les mettait

aux enchères sur la place publique, jusqu'à l'austère philosophe qui les faisait tuer pour s'en débarrasser dans leur vieillesse ; enfin depuis le simple prolétaire qui écrasait de mauvais traitements son unique esclave, jusqu'à l'opulent patri-cien qui dévouait d'une seule fois des centaines de ces malheureux à la mort pour des fautes souvent futiles ou imaginaires ; tous, comme à l'envi, montraient le souverain mépris dans lequel ils tenaient l'homme, sa vie, sa liberté, son bonheur. Nul n'était assuré de son avenir. Il suffisait d'une des chances des guerres si cruelles et si impitoyables à ces époques, pour transformer instantanément en un peuple d'esclaves une nation puissante et éclairée, pour réduire au dernier degré de la dégradation et du malheur des hommes habitués à l'opulence, des femmes élevées dans toutes les recherches du luxe.

Et ce n'était pas seulement ici un fait toléré par les mœurs et passé dans les habitudes. C'était un droit consacré par la législation civile et religieuse ; c'était une doctrine publique et presque sacrée ; c'était un principe que les plus grands philosophes proclamaient comme inhérent à la condition de l'humanité. Parmi

les hommes, disait Aristote <sup>1</sup>, les uns sont naturellement libres, les autres naturellement esclaves.

C'est alors que vint le Christianisme, et, avec une admirable sagesse, sans porter atteinte à aucun droit, sans jeter la perturbation dans l'ordre établi, il prescrivit à l'esclave la patience et la soumission. Mais il dit en même temps au maître de ne pas abuser de son pouvoir ; il lui déclara qu'il n'était que l'égal de son serviteur, que cette égalité reposait sur la communauté d'origine, sur l'unité de race, sur le bienfait de la rédemption qui s'étendait sans distinction à tous, que les âmes étaient également précieuses devant Dieu. Et, faisant pénétrer ces vérités dans la famille comme dans la société, dans les esprits comme dans les consciences, dans la législation comme dans les mœurs, il commença par adoucir d'une manière sensible le sort des malheureux qui n'avaient pas la disposition d'eux-mêmes ; il finit par faire abolir le principe en même temps que le fait de l'esclavage, et changeant le pouvoir sans contrôle et sans borne du maître sur ses serviteurs en une obligation directe et person-

<sup>1</sup> *Politique*, liv. II, ch. II, § 4.

nelle de veiller sur leur bien-être matériel et moral, il établit l'empire de la justice et de l'égalité relative dans les limites qui sont seules possibles à l'humanité.

---

## CHAPITRE IV.

### Le Christianisme vis-à-vis de la Société.

#### § I. Liberté civile et politique.

La civilisation antique, par un monstrueux abus du noble sentiment du patriotisme, avait établi l'omnipotence absolue de l'État et refusé aux citoyens tout droit particulier et toute indépendance personnelle. Famille comme individu, tout devait se taire devant l'autorité extérieure qui commandait. L'homme appartenant en toute propriété à l'État, étant comme la victime née et l'esclave de la chose publique, n'engendrait plus des enfants, mais des citoyens que réclamait exclusivement la patrie. L'abstraction avait pris la place de la réalité. La société n'était pas le moyen et le milieu d'une fin supérieure et d'une vie plus haute, elle était elle-même la fin suprême et dernière. La communauté ne représentait pas les droits et les intérêts individuels, elle les absor-

bait tous dans une inflexible unité qui leur était souvent contraire. C'était une exorbitante tyrannie devant laquelle disparaissait tout devoir, toute notion du bien, toute dignité morale.

Le Catholicisme seul a enseigné à l'homme le prix et la grandeur de sa conscience, et l'a relevé de la servitude civile comme de l'esclavage domestique. Sans cesser de lui prescrire le dévouement à la patrie, il a fixé à ce dévouement des conditions et des limites. Il lui a appris que, Dieu étant supérieur à la société, celle-ci ne peut ni porter de lois ni imposer d'actes qui soient contraires aux prescriptions divines ; que si le corps appartient au monde, l'âme s'appartient à elle-même ; que la conscience de l'homme est inviolable et que celui qui veut lui enjoindre le mal perd, par là même, le droit de s'en faire obéir.

C'est en revendiquant ainsi la liberté morale et les droits personnels de l'homme, c'est en proclamant la valeur et le respect des âmes que l'Évangile a enseigné au monde la grande loi de l'égalité, loi qui, prise dans sa vraie et légitime acception, fera l'éternel honneur du Christianisme, et qui pourtant, malgré son évidence naturelle, est demeurée inconnue pendant un si grand nombre de siècles. Peut-on en effet comprendre que, dans

l'antiquité, les hommes les plus sages, les philosophes les plus éminents, faisant deux parts de l'humanité, en fussent venus réellement à croire que les grandes âmes, que les cœurs magnanimes seuls dussent survivre ?

Les pauvres, les esclaves, n'étant rien, devaient disparaître. La seule grandeur, c'était Achille, Alexandre ou César, c'était Platon ou Aristote. Le reste n'était digne d'être considéré ni par les dieux ni par les hommes.

La religion chrétienne, au contraire, est venue dire : Tous les hommes sont égaux, parce qu'ils ont tous la même origine, la même nature, les mêmes lois, les mêmes devoirs ; ils sont égaux non par leurs facultés et leur condition, mais par leur responsabilité et leur conscience ; non pas toujours par le fait, mais toujours par le droit. La fin dernière du moins leur sera commune et rétablira entre eux la balance ; car tous ils seront jugés par le souverain Juge suivant leurs actes et leurs mérites. Et ce ne seront pas les héros de la terre qui seront le plus souvent ceux du ciel. Le pécheur Pierre passera avant plus d'un potentat ; les frères Jacques et Jean, la pécheresse Madeleine précéderont bien des souverains et des grands du monde. Déjà par avance les

humbles bergères, les pauvres artisans sont élevés par leur seule vertu sur les autels, et les chrétiens rendent aux justes des conditions les plus obscures un culte solennel et un éclatant hommage.

Aussi, mettant en pratique ce principe d'éternelle justice, l'Église, sans porter atteinte à aucune position et à aucun droit, a toujours agi dans le sens de cette vraie égalité qui vient de nos rapports égaux avec Dieu ; toujours elle a tenu un égal compte de la valeur des âmes et de leur bien présent et à venir.

Elle a soutenu le faible contre le fort, elle a protégé le pauvre contre le puissant.

Elle a imposé l'humilité aux grands de la terre, la charité aux riches du siècle.

Elle a appelé heureux les petits et les indigents. Elle a abaissé l'orgueil de la naissance, du rang, de la fortune, devant un Dieu pauvre, né dans une étable et venu en ce monde indistinctement pour tous les hommes.

Elle a elle-même choisi le plus souvent ses pontifes suprêmes dans les conditions les plus humbles ; ses honneurs ont été aux plus dignes ; et elle a été pendant de longs siècles le seul corps constitué qui ne réclamât pour l'obtention de



ses dignités ni faveurs, ni privilèges : fait remarquable qui a excité l'attention même des historiens protestants. « Loin d'imiter le régime des castes, dit M. Guizot <sup>1</sup>, l'Église a constamment maintenu le principe de l'égalité admissibilité de tous les hommes, quelle que fût leur origine, à toutes ses charges, à toutes ses dignités. La carrière ecclésiastique était ouverte à tous. L'Église se recrutait plus souvent même dans les rangs inférieurs que dans les supérieurs ; elle appelait seule toutes les supériorités légitimes à la possession du pouvoir. » Et par ce grand et solennel exemple donné dans la vie religieuse, elle a enseigné aux hommes l'égalité dans toutes les relations de la vie ordinaire et civile.

Puis, par une conséquence naturelle de ce qu'il a accompli dans l'ordre civil, le Christianisme, pénétrant également dans l'ordre politique, y a produit deux effets remarquables.

D'une part, il a relevé et purifié la souveraineté temporelle ; il l'a ointe dans ses basiliques, sanctifiée au pied de ses autels ; il lui a donné une consécration que ne lui a conférée aucun autre culte ; il l'a élevée d'une élévation toute morale.

<sup>1</sup> *Hist. de la civilisation en Europe*, 5<sup>e</sup> leçon.

Mais, d'autre part en même temps, il lui a imposé, avec des devoirs sévères, des règles et des limites; il lui a prescrit à elle-même le dévouement et la justice au même titre qu'il a commandé à ses sujets l'obéissance; il lui a appris à avoir pour ses subordonnés l'affection et le respect auxquels ils sont tenus aussi vis-à-vis d'elle. Il a limité la souveraineté temporelle de l'homme par la souveraineté spirituelle de Dieu. Il a enseigné aux maîtres du monde qu'ils avaient un maître plus grand qu'eux, un maître qui ne leur a délégué que pour la justice une partie de sa puissance et vis-à-vis duquel ils ont une responsabilité élevée comme leur situation, étendue comme leurs devoirs. Et parfois, pour les exciter ou les retenir, il leur a donné par l'organe de ses pontifes de grandes et magnifiques leçons. C'est qu'au point de vue chrétien, le souverain n'est pas institué pour lui, mais pour ses peuples; il n'est que le représentant de Dieu sur la terre; c'est moins un droit qu'il exerce, qu'un immense devoir dont il s'acquitte. En présence de son pouvoir, la religion a élevé, comme une inflexible barrière, la conscience individuelle, ce principe de toute liberté politique comme de toute liberté morale. Elle a dit à chacun de nous d'obéir à Dieu plutôt

qu'aux hommes. Et, en proscrivant de ses anathèmes les plus sévères toute insubordination et toute révolte, elle ne nous en a pas moins déclaré que, si notre fin religieuse est mise en péril par la société qui nous entoure ou l'autorité qui nous commande, nous devons retrouver toute l'indépendance de notre âme, et que les chrétiens alors, se relevant dans toute leur force, doivent dire comme les apôtres : Nous ne pouvons pas, *Non possumus*.

C'est par ces idées, c'est dans ces limites que la religion chrétienne a su établir à la fois les deux choses en apparence les plus inconciliables : le respect pour le pouvoir, la liberté politique. En même temps qu'elle assurait par les obligations de la conscience la soumission des sujets, par son influence sur les esprits et sur les mœurs elle produisait le maintien le plus équitable des droits privés et la modération des pouvoirs publics. Elle a élevé, agrandi et ennobli les peuples, et, par là même, posé des barrières aux tyrannies et aux tyrans. Elle a fait, et elle seule conserve, la société moderne dans toutes ses conditions de douceur, d'égards, de garanties, inconnues au monde antique. Et ce résultat est tellement l'œuvre particulière du Catholicisme que, suivant la remarque

d'un des publicistes les plus éminents de notre époque, l'abbé Balmès <sup>1</sup>, le Protestantisme lui-même, en exagérant la doctrine catholique, en établissant le principe de l'indépendance absolue, de l'insubordination morale et religieuse, a rappelé, au contraire, la forme du despotisme.

En même temps, en effet, qu'elle introduisait la licence dans les idées, la Réforme non-seulement anéantissait en fait, mais supprimait en principe la liberté dans l'ordre temporel. Elle prêchait partout la doctrine la plus absolue sur l'omnipotence royale et déclarait un crime, de se révolter contre la tyrannie, quelque attentat qu'elle se permette contre la communauté et la religion du Christ <sup>2</sup>. Bucer et Bugenhagen enseignaient ces maximes en Allemagne, comme Cranmer et Sampson en Angleterre. Henri VIII adopte la réforme, et, supprimant toute liberté, il fait de son parlement l'instrument le plus vil de ses cruautés et de ses caprices <sup>3</sup>. La Suède, avec Gustave Wasa devenu protestant, perd toutes ses libertés communales. Le Danemark sous Christiern est privé

<sup>1</sup> Voir sur ces questions de la famille, de la liberté civile et politique, Balmès, *Le catholicisme comparé au protestantisme*. — <sup>2</sup> Stryke, *Cranmer Memorials*, p. 114. Audin, *Hist. de Henri VIII*. — <sup>3</sup> Hume, *Henri VIII*. ch. vii.

de la participation du peuple à toute représentation nationale. La Prusse protestante tombe également dans le despotisme. En effet, le Catholicisme, que M. Guizot a si bien défini la grande école de l'autorité et du respect, ne retenant plus ces peuples, il devint dès lors nécessaire, comme il fut rationnel, que le pouvoir absolu s'établît chez eux sans contrôle, pour servir à son tour de barrière contre la licence des idées et les entraînements démagogiques. Et si l'on voit aujourd'hui l'Angleterre et les États-Unis maintenir plus ou moins impunément leur liberté politique, la constitution dont ils jouissent tient bien moins à leurs croyances religieuses qu'à l'esprit si positif, si net, si sensé de leur race Anglo-Saxonne.

C'est que, malgré ses prétentions contraires, le Protestantisme, comme le remarque Chateaubriand, sympathise peu avec la foule. Il est descendu du trône avec l'ambition et l'intérêt, au lieu que le Christianisme primitif est parti des classes plébéiennes. Et il n'y aurait pas de tyrannie possible chez un roi et dans un gouvernement qui seraient profondément et sincèrement catholiques.

La puissance temporelle sent si bien les entraves que le Catholicisme lui impose, elle comprend si bien qu'avec lui le droit, la vérité, la

justice ont désormais sur la terre un organe dont il faut tenir compte, qu'elle a toujours cherché à restreindre sa suprématie et son influence. Les gouvernements qui ont été préoccupés avant tout d'accroître leur pouvoir personnel, ont toujours été en défiance et en lutte contre la seule puissance religieuse qui soit indépendante. Les pays catholiques, quand ils n'ont point eu à leur tête des souverains dirigés par des croyances éclairées et sincères, ont donné l'exemple d'attaques plus ou moins vives contre leur propre religion. Les princes qui sont séparés de l'Église par l'hérésie ou par le schisme ont, immédiatement et par un instinct naturel, concentré dans leurs mains les deux puissances matérielle et spirituelle, et ils en sont venus jusqu'à créer le pouvoir le plus tyranniquement absolu qui puisse s'exercer sur les intelligences et sur les âmes. L'Église grecque, si magnifique dans les premiers siècles du Christianisme, ne devient plus, en se séparant de la vraie Église, qu'un moyen plus énergique de gouvernement; et le synode Russe, composé de généraux et de fonctionnaires tout autant que d'évêques, n'est que l'instrument passif du czar qui, dominant à la fois les consciences et les corps, fait et impose en même temps à ses sujets les lois

civiles et religieuses. De même en Angleterre où l'État traînant à sa suite la religion établie lui refuse presque à elle seule la liberté, tout théologien qui, même en matière dogmatique, ne pense et ne vote pas comme le veut la reine, est légalement coupable en vertu de l'acte de *Præmunire*.

Puis, quand elle a pu échapper au despotisme, seul frein capable de la modérer, la Réforme n'offrant aucune barrière ni aucune règle dans la hiérarchie, dans les croyances, dans les idées, dans les pratiques, a engendré une démocratie ou audacieusement impie, ou aveuglément fanatique. Et les peuples en proie aux sectes ennemies de l'Église, n'ayant rien pour les arrêter sur le penchant qui les entraînait, ont trop souvent connu tous les excès d'une licence sans retenue et sans limite.

Ainsi la liberté, même dans l'ordre politique, est encore un des produits du Catholicisme. Lui seul a établi la liberté vraie, sage, sérieuse, qui garantit tous les droits, respecte toutes les personnes. Impartial comme tout ce qui n'est pas de ce monde, fort comme tout ce qui est fondé sur l'autorité de Dieu, il n'a demandé au pouvoir temporel que de s'appuyer sur les bases de la vérité et de la justice, sans distinguer entre les formes des gouvernements, sans exclure la démo-

cratie plus que l'aristocratie, la royauté plus que la république. Lui seul, il a fait tomber toutes les chaînes, il a aplani toutes les inégalités, éclairé d'un même rayon toutes les intelligences. En faisant monter la croix sur le trône, comme en la faisant descendre sur le plus humble grabat, il a posé le principe de la confraternité universelle. En donnant à tous les hommes le même père, en leur promettant la même récompense, il les a constitués membres d'une seule et même famille. Par là il a épuré et moralisé la conscience publique ; il a refait la législation, les institutions, les mœurs ; il a repris l'œuvre de l'antiquité en sens contraire et vraiment créé toute notre civilisation moderne. Son action s'étend jusqu'à ceux qui le repoussent et qui participent malgré eux à son influence et à ses bienfaits.

En présence de la moralité sociale désormais ainsi relevée, si on fait encore le mal, du moins on le méprise et on le flétrit ; si on cherche encore et plus que jamais à bouleverser la société, on couvre du nom de charité et de fraternité les attaques contre les institutions et contre les droits ; si l'on se fait coupable et méchant, on sent du moins qu'il faut commencer par être hypocrite. D'autres pourtant vont plus loin encore.



Mais ceux-là, emportés par leurs passions, secouant toute prudence et toute pudeur, proclamant eux-mêmes, en confessant avec effronterie leurs hideux projets, que la Religion est le boulevard de la société, la gardienne de l'ordre, l'ennemie directe des démolisseurs ; que c'est à elle, comme à la base de tout l'édifice, qu'ils doivent porter les premiers coups ; et, la défiant avec frénésie, sans comprendre que leurs injures sont ses plus beaux titres de gloire, ils donnent par ces excès mêmes une éclatante raison au Catholicisme.

Oh ! si les principes chrétiens étaient sincèrement pratiqués dans un État ; si, depuis le premier jusqu'au dernier citoyen, tous suivaient les devoirs et observaient les vertus que le Christianisme enseigne, quel admirable modèle serait offert à tous les peuples ! quel magnifique idéal serait réalisé en ce monde ! Qu'il y aurait loin de là aux rêves antiques du plus beau génie du paganisme, de Platon enseignant dans sa *République*, comme la théorie sociale la plus élevée, la communauté des femmes, l'exposition des enfants, la proscription des étrangers et l'esclavage ! Ce serait un peuple de frères dont les vertus ne seraient égalées que par le bonheur. Il y aurait là un spectacle qui ne se serait pas encore rencon-

trésur la terre, parce que la terre n'en est pas digne, et qui serait comme le tableau même de la vie du ciel.

§ II. Liberté de conscience, tolérance.

Mais d'une manière bien plus remarquable encore que dans l'ordre civil et politique, le Christianisme, le premier entre tous les cultes, a introduit dans le domaine religieux la liberté et la tolérance. Dès l'origine il a proclamé ce nouveau principe, il l'a pratiqué dès les premiers jours. Quand les premiers chrétiens commencèrent à prêcher la nouvelle doctrine, le moyen auquel ils eurent recours ne fut ni les armes ni la violence. Ils employèrent la parole, cet instrument et ce symbole de la liberté ; ils en appelèrent à la discussion, cette mise en demeure des seules intelligences. Ils attaquèrent par la prédication, ils se défendirent par la patience. Le Christianisme ne s'adressant qu'à l'âme, ne pouvait invoquer ni l'autorité ni la force, mais la seule raison, la conviction, la conscience.

Jusqu'à Jésus-Christ, il ne s'était rien fait de semblable. Les cultes s'acceptaient et ne se disputaient pas. Les religions étaient politiques et

nationales, et nul n'était maître, suivant sa conviction personnelle, de reconnaître ou de refuser leur témoignage. Le Dieu du Christianisme, le premier, a réclamé la volontaire adhésion de ses fidèles. Seul il a voulu être servi librement; seul il a voulu être aimé avec choix et préférence, parce que seul il est véritable et que, seul, il a le droit et le pouvoir de parler aux convictions et aux intelligences. Foyer de lumière, de persuasion et d'amour, il repousse les hommages contraints ou aveugles. Il ne veut régner que sur les affections et sur les cœurs. Et son Église, cette Église qui pousse à un si haut degré l'amour, le zèle, le soin des âmes, leur porte en même temps les égards les plus délicats et le plus profond respect.

Ce fait, si nouveau dans l'histoire des religions, est à lui seul un des signes éclatants de la vérité. Il dénote évidemment une doctrine supérieure à toutes les discussions, puisqu'elle les provoque; conforme à la raison, puisqu'elle ne s'appuie que sur son concours. Aussi ne fut-il jamais dans le véritable esprit du Christianisme d'en appeler aux gouvernements temporels pour s'établir; ce n'est pas auprès du souverain qu'il va chercher sa raison d'être ou s'enquérir de ses devoirs. Pen-

dant trois cents ans, les princes ne lui ont pas seulement été contraires, ils l'ont persécuté avec fureur ; et c'est par la persuasion seule que le Christianisme, après ces trois siècles de combat, a obtenu son triomphe.

Sans doute, plus tard, les gouvernements, en mêlant à la religion leurs intérêts et leur pouvoir, ont cru devoir s'attribuer l'obligation de protéger le Christianisme, le droit de le répandre. Mais, outre que cette immixtion de la politique et de la force n'a jamais été très-favorable à l'expansion du Christianisme, trop souvent la protection a dégénéré en tyrannie, le zèle en persécution ; et l'Église s'est rarement bien trouvée de ces dérogations forcées à ses voies premières. Mais le principe même n'a pu recevoir de ces exceptions une sérieuse atteinte ; l'histoire religieuse, dès son origine, nous donne à cet égard les témoignages les plus nombreux et les plus formels.

Quand Constantin arrivant à l'empire y fait arriver avec lui le Christianisme, il laisse aux deux religions la liberté de leur culte ; son édit en faveur du Christianisme ne proscrie pas l'idolâtrie <sup>1</sup>. Sous son règne et sous ses premiers suc-

<sup>1</sup> Eusèbe, *Vita Constantini*, lib. II, ch. LVI.

cesseurs, les païens et les chrétiens étaient admis indistinctement aux dignités et aux charges publiques : Symmaque, quoique païen, peut encore être consul et se montrer grand homme d'État. Et quoique plus tard les empereurs eussent fait fermer les temples du paganisme, jusqu'au règne de Théodose le culte des dieux était toléré, et Rome, ainsi que son sénat, était encore remplie de païens.

Les anciens Pères, même depuis le triomphe définitif du Christianisme, professent nettement, au nom de leur religion, des maximes de tolérance et de mansuétude. « Il n'est pas permis aux chrétiens d'user de violence, dit saint Jean Chrysostome <sup>1</sup>. Aucun des empereurs chrétiens, continue-t-il ailleurs <sup>2</sup>, n'a employé la force pour faire embrasser le Christianisme. » Saint Ambroise refuse de communiquer avec ceux qui poursuivaient la mort des hérétiques. Le pape Grégoire reproche à l'évêque de Terracine d'avoir chassé les Juifs du lieu où ils s'assemblaient. Saint Augustin ne cesse de réclamer en faveur des hérétiques donatistes, menacés par le pouvoir temporel. Le pape Sirice, au quatrième siècle, s'élève contre

<sup>1</sup> *Liber in S. Babylam, contra Gentiles.* — <sup>2</sup> *Hom. de Droside.*

deux évêques espagnols qui, par suite d'une dénonciation, avaient fait perdre la vie à plusieurs hérétiques priscillianistes, et ces évêques sont condamnés dans deux conciles. « Dieu ne veut pas de foi contrainte, dit saint Hilaire, ce n'est pas pour lui, c'est pour nous que nous l'adorons. » Saint Martin se sépare de tout un synode d'évêques, parce qu'il déclare s'opposer au supplice prononcé contre les hérétiques, et finit par obtenir que leur sang cesse de couler. Saint Grégoire le Grand disait : « C'est une prédication nouvelle et inouïe que d'enseigner la foi par les supplices. » Un concile de Tolède, en 633, ordonne que personne ne soit contraint de professer la religion chrétienne, qui doit être adoptée volontairement et par persuasion. Enfin, au milieu même du moyen âge, saint Bernard proclamait que l'homme peut être exhorté, mais non forcé à embrasser la foi <sup>1</sup>.

C'était là la doctrine commune suivie par tous les hommes pieux et éclairés du Catholicisme. Ils savaient bien que toute autre maxime était antichrétienne, et ils brisaient ainsi avec les traditions de l'école païenne qui, ne reconnaissant que le culte officiel, lui accordait toute la protection de

<sup>1</sup> Sermo LXV.

la force publique. Une religion, qui a en elle le dépôt incommutable de la vérité, ne peut accepter son existence du pouvoir civil. Elle sait trop que la force ne crée ni la conviction ni le droit, que pour un monarque catholique il y a bien des souverains hérétiques et infidèles, pour un prince pieux bien des gouvernements impies et corrupteurs, et que c'est la conscience en définitive qui est la meilleure sauve-garde de la vérité religieuse. Les excès d'un zèle exagéré, et il y en a eu parfois sans doute, ont toujours et de tout temps été blâmés, aussi bien dans ceux qui voulaient être victimes que dans ceux qui voulaient être bourreaux : « Les règles de l'Église, » dit Fleury <sup>1</sup>, « défendent également de s'exposer « soi-même au martyre, et de rien faire qui « puisse attirer la colère et la persécution des « païens comme de briser leurs idoles, ou d'in-  
« jurier publiquement leurs dieux. »

Les souverains pontifes particulièrement se sont montrés fidèles à repousser ou à adoucir, autant que possible, les moyens de rigueur. Un des plus calomniés, Innocent III, en plein moyen âge, au milieu des fureurs de guerres religieuses, s'efforçait de modérer l'ardeur des combattants

<sup>1</sup> *Mœurs des chrétiens*, n° 19.

contre les Albigeois, d'arrêter les massacres, de protéger les victimes. Ils ont également, à toutes les époques, protégé d'une manière remarquable les Juifs qui, repoussés et persécutés partout, ont trouvé asile à Rome, à Avignon, auprès des évêques, non-seulement pour leurs personnes, mais pour l'exercice de leur culte <sup>1</sup>.

Il n'est pas jusqu'aux faits mêmes de persécution, qu'on allègue avec le plus d'insistance contre l'Église, qui ne reçoivent une explication ou un démenti. Les histoires les plus impartiales dégagent le concile de Constance de toute responsabilité sur la mort de Jean Huss. Et la condamnation de Galilée, tant de fois reprochée au Saint-Siège, quoique d'ailleurs si douce et si pleine d'égards, a été rétablie dans son véritable sens par les incrédules et les protestants eux-mêmes. Lalande reconnaît <sup>2</sup> que si la question théologique fut tranchée contre le Florentin, la question scientifique fut réservée, et qu'il fut toujours permis, à Rome même, d'adopter comme hypothèse le système de Copernic. Galilée ne fut donc incriminé que comme mauvais théologien. On l'aurait, dit le protestant Mallet du Pan, laissé tranquille-

<sup>1</sup> *De l'harmonie entre l'Église et la Synagogue*, par Drach, ancien rabbin. — <sup>2</sup> *Astronomie*, liv. V.



ment faire marcher la terre, s'il ne se fût mêlé d'expliquer la Bible et d'appuyer sur elle ses doctrines. Plus d'un siècle avant lui, Nicolas de Cusa et Copernic avaient enseigné à Rome devant un nombreux auditoire le mouvement de la terre, et le premier avait été fait cardinal, le second chanoine de Kœnigsberg. Il y a plus encore : Keppler, persécuté par les théologiens protestants de Tübingue pour avoir développé ce même système, fut appelé et accueilli à Bologne, dans les États de l'Église <sup>1</sup>; de sorte qu'en définitive, remarque M. de Maistre, c'est en grande partie à la cour Romaine, par ses encouragements et ses récompenses à ces savants astronomes, qu'on doit la véritable connaissance du système du monde <sup>2</sup>.

Les autres faits allégués contre le Catholicisme ne se retournent pas tous, sans doute, aussi complètement à sa justification et à sa gloire ; mais leur portée s'efface de même et disparaît presque toujours devant la discussion.

Ainsi, il est maintenant avéré que le massacre de la Saint-Barthélemy, sur le caractère duquel on trompa par un faux message le Saint-Siège, fut un acte purement politique dû à l'ambition de Cathe-

<sup>1</sup> Voir pour ces différents faits les *Mémoires de Tiraboschi*. — <sup>2</sup> *Examen de la philos. de Bacon*, tom. II, p. 19.

rine de Médicis et aux craintes de Charles IX <sup>1</sup>.

Ainsi, la révocation de l'édit de Nantes, mesure regrettable en elle-même, que Louis XIV décréta dans une pensée plus politique que religieuse, fut, peu de temps après, adoucie dans ses conséquences rigoureuses sur les réclamations du clergé français, et Bossuet recueillit dans son diocèse de Meaux beaucoup de ceux que la persécution menaçait d'atteindre.

Ainsi, l'inquisition elle-même, dans ce qu'elle eut de plus excessif, fut avant tout l'œuvre des gouvernements temporels qui en dirigeaient les agents et en ordonnaient les supplices. L'extrême indulgence de l'inquisition romaine était si bien connue que, de toutes parts et en dépit des souverains, on en appelait au tribunal de Rome.

<sup>1</sup> Dans des lettres très-curieuses écrites de sa main et retrouvées tout dernièrement, Charles IX affirme que ce sont des conspirateurs et non les protestants qu'il a poursuivis : « Sa dite Majesté déclare que ce qui est advenu a été... non point pour cause aucune de religion, ni contrevenir à ses idées de pacification, qu'il a toujours entendu comme entend encore observer, garder et entretenir, mais pour obvier et prévenir l'exécution d'une malheureuse et détestable conspiration faite par ledit Amiral, chef et autres d'icelles et ses adhérents. » (Trois lettres publiées pour la première fois dans *l'Artiste* du 30 juillet 1843.)

Ainsi enfin, au nouveau monde, la religion seule, les évêques, les moines, protégèrent les Indiens contre la cupidité de leurs nouveaux maîtres. Et, tandis que, sur d'autres points, les Puritains faisaient disparaître à jamais les indigènes de leur sol natal, au Mexique et dans les colonies espagnoles, les Las-Cases, les Palafox prenaient ardemment leur défense et maintenaient leur race qui, là seulement, a pu se perpétuer.

Mais ce n'est point ainsi que l'entendent le plus grand nombre des maîtres modernes de l'histoire. Depuis trois siècles, cette grande institutrice des rois et des peuples est aux mains des ennemis du Catholicisme. Aussi, que de préjugés elle a fait naître ! Combien de notions fausses elle a accumulées ! Que d'assertions inexactes elle a fait passer à l'état d'axiomes ! Elle a donné à M. de Maistre le droit de dire que depuis trois siècles elle est une conjuration permanente contre la vérité. Avec quelle persistance, surtout, elle s'est plu à retourner contre l'Église ce mot de tolérance dont l'Église, la première et la seule, a enseigné le principe et l'application ! En donnant le change à l'opinion, elle a si bien induit en erreur jusqu'à des hommes de bonne foi, qu'il est devenu presque impossible de les détromper,

même en mettant l'évidence devant leurs yeux.

Ce serait donc un spectacle aussi curieux qu'instructif de placer les actes des sectes séparées en regard de ceux de la religion catholique. Sans doute encore, avant toute discussion, les adversaires du Catholicisme vont se donner gain de cause au tribunal du monde. N'est-ce pas de leur côté que se trouvent le libre examen, l'indépendance de la raison, le choix de la doctrine, la protestation contre tout joug spirituel? Mais entrons dans la suite des faits et écoutons leurs enseignements <sup>1</sup>.

Dès les premiers jours de la Réforme, Luther s'écrie : « Si nous punissons les voleurs par la corde, les assassins par le glaive, les hérétiques par le feu, pourquoi ne faisons-nous pas de même au pape, aux évêques, à toute la tourbe de la Sodome romaine <sup>2</sup>? » Puis, conséquent avec lui-même, il signale à la vengeance des princes, il dévoue à la mort les réformés qui s'écartent de sa doctrine.

Calvin agit de même. Il fait périr Servet, poursuit les dissidents par les supplices et l'exil, dépeuple et tyrannise Genève. Il écrit ces paroles :

<sup>1</sup> Nous ne donnons ces détails par aucun esprit de récrimination contre nos frères séparés, mais comme simples témoignages en faveur de la vérité. — <sup>2</sup> Luther, dans son livre de *La papauté instituée par le diable*.

« Quant aux Jésuites qui nous sont contraires, il faut les tuer, ou si cela ne se peut commodément faire, les chasser, ou tout au moins les écraser sous les mensonges et les calomnies <sup>1</sup>. »

Le Luthéranisme triomphe avec violence dans la Silésie, dit le protestant Menzel <sup>2</sup>, et poursuit les Catholiques avec la plus extrême rigueur.

En Danemark, Christiern II, le Cruel, punissait de la spoliation tout prêtre qui refusait de se marier, et de la mort tout évêque qui n'apostasiait pas.

Gustave Wasa, en Suède, introduit la Réforme d'abord avec astuce, puis bientôt avec violence, et persécute même les paysans catholiques qui l'avaient rappelé au trône.

En Angleterre enfin, Henri VIII, devenu, après son schisme, aussi intolérant que cruel, poursuit avec une égale fureur les Catholiques et les dissidents, enlève à tous ceux qui n'apostasient pas la liberté, les biens, la vie, et n'est égalé dans ses rapines et ses violences que par sa fille Élisabeth <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> *Certè mendaciis et calumniis opprimendi sunt.* Cité par Alzog., tom. III. — <sup>2</sup> *Hist. des Allemands.* —

<sup>3</sup> En Angleterre, la législation appliquée dans tout le royaume proscrivait la liberté religieuse, interdisait tout autre culte que le culte anglican, envoyait à l'échafaud les prêtres trouvés dans le pays, tantôt bannissait les catholiques et punissait de mort ceux qui ne

Et nous n'avons parlé ici que de la Réforme organisée et, pour ainsi dire, régulière ; nous avons omis les folies et les atrocités de Jean de Leyde et des Anabaptistes.

Le Catholicisme, d'autre part, qui avait pour lui l'autorité, la puissance, la possession incontestée, et qui, à ces divers titres, semblait avoir bien le droit de défendre les positions acquises, ne sert pas même des moyens en usage à ces époques. Au moment où l'Allemagne était en feu, dans les États héréditaires de l'Empereur, en Autriche, elle ne partait pas aussitôt, tantôt les condamnait à d'énormes amendes, récompensait largement leurs délateurs, leur interdisait toute fonction politique et militaire, les privait même du droit de propriété et d'héritage ; puis, poussant jusqu'au dernier excès la tyrannie des consciences, elle obligeait chaque citoyen à pratiquer effectivement la religion anglicane, à assister et faire assister ses gens aux offices de l'église établie, à prêter le serment de suprématie, à faire les déclarations contre la transsubstantiation et le papisme, etc., etc. Rien ne manque à ce code d'intolérance et de servitude, qu'on n'a point encore abrogé en principe, et qui est l'œuvre propre du Protestantisme agissant librement dans la double autorité de ses pouvoirs spirituel et temporel. (Voir le duc de Noailles, *Hist. de M<sup>me</sup> de Maintenon*.) — Par suite des bûchers et des échafauds dressés contre les catholiques, la population de l'Angleterre fut décimée en 6 ans, sous Élisabeth. (Lettres du protestant William Cobbet citant les actes officiels du Parlement).

triche, en Bohême, les protestants jouissaient des droits civils et ecclésiastiques<sup>1</sup>. « En France, tandis que, d'après le témoignage de Michel de Castelnau, le Catholicisme était proscrit dans toutes les provinces où le Protestantisme parvenait à prendre pied, on attend dix et quinze ans avant de songer à aucune répression de cette erreur violente et dévastatrice<sup>2</sup>. » Enfin, chose bien digne de remarque et que signale l'abbé Balmès, pendant que de toute part les Catholiques étaient dépouillés, proscrits, immolés, la papauté, qui ne cherche pas à vanter sa tolérance, n'a pas, au milieu de toute l'effervescence de la Réforme, prononcé une seule peine capitale en matière de religion<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Menzel, *Hist. des Allemands*.

<sup>2</sup> Aubert le Mire, dans sa *Chronique latine*, cité (p. 13) dans l'*Histoire des Pays-Bas* et la brochure sur la révolution religieuse des Flandres de l'honorable M. de Gerlache, premier président de la Cour de cassation belge, dit que les Calvinistes, d'après leur propre aveu, donnèrent la mort en France, seulement en 1562, à 4000 religieux des deux sexes, déshonorèrent 12,000 religieux, dévastèrent 20,000 églises, détruisirent 2,000 couvents, 90 hôpitaux, etc. Nous ne citons ces faits que pour faire voir que si, à ces époques de violences et de rudes passions, les catholiques, contre les principes de leur religion, commirent parfois quelques excès, ils furent dépassés dans une proportion énorme par leurs antagonistes.—<sup>3</sup> *Le catholic. comparé au protestant.*, t. II., p. 234.

La Réforme n'a renié, de nos jours, ni ces principes ni ces actes.

La Suède protestante condamne encore aujourd'hui à l'exil et à la confiscation de leurs biens tous ceux de ses sujets qui se font catholiques<sup>1</sup>.

La Suisse, le duché de Bade et les autres petits États d'Allemagne, maintenant toujours le même esprit d'intolérance contre l'Église, attaquaient naguère ses propriétés, détruisaient ses institutions, persécutaient ses pontifes.

Le roi de Prusse, il y a quelques années à peine, poursuivait avec une égale rigueur ses sujets catholiques et les pasteurs luthériens peu disposés à se soumettre au nouveau culte fusionniste qu'en sa qualité de chef de la religion, il lui avait pris fantaisie d'établir sous le nom d'évangélique.

Des cris de fureur, dont le dernier écho est à peine éteint, ont retenti de toutes parts dans la libre Angleterre, parce que le pape, en vertu de

<sup>1</sup> « C'est par la persécution que l'Église suédoise s'est fondée sous Gustave Wasa et Charles XI, c'est par la persécution qu'elle se maintiendra. » (Paroles des députés de la majorité repoussant la proposition de liberté religieuse, dans l'assemblée générale de la diète de Suède, séance du 20 octobre 1857.)



sa seule autorité spirituelle, lui donnait des évêques en titre, au lieu de vicaires apostoliques ; et l'on a vu, à notre époque, se raviver quelques instants les préjugés et la haine que trois siècles de tyrannie n'avaient pas épuisés dans l'esprit des persécuteurs.

Enfin la populace protestante de New-York se plaît de temps à autre à piller et à dévaster les églises catholiques, et il y a un parti très-nombreux d'Américains (les Know nothing) qui ont fait entre eux un pacte fanatique pour l'anéantissement de la foi romaine.

Maintenant, en sens contraire, nous n'entendons guère dire que les souverains d'Autriche, de Bavière ou de France persécutent bien vivement chez eux le Protestantisme, ou que quelque part les temples protestants soient pillés ou détruits par les populations catholiques. Quand, en Italie ou en Espagne, on s'oppose seulement à la propagande Méthodiste, des cris à l'oppression et à la tyrannie se font aussitôt entendre, quoique les victimes courent assez peu de dangers dans ces pays auxquels on refuse même le droit de se défendre.

Dans cette énumération comparative des parts qui reviennent aux différents cultes, nous n'avons

pas parlé de l'Église grecque, si naturellement intolérante qu'aucun fait de violence ou de ruse venant d'elle ne peut étonner, si absolue qu'elle revendique toute autorité sur les Protestants comme sur les Catholiques, tout droit sur les âmes comme sur les corps.

Cet esprit d'intolérance inhérent aux sectes séparées et provenant sans doute de la crainte que leur inspire l'Église-Mère, frappe les témoins impartiaux partout et au premier aspect. Un voyageur, peu occupé de religion et ayant beaucoup vécu avec le peuple protestant réputé le plus ami de la liberté, écrit : « On a la bonhomie de croire chez nous, on s'imagine faire acte d'impartialité en répétant que la religion protestante est plus tolérante que la nôtre. Je n'ai rencontré chez les Protestants anglais que la plus excessive intolérance pour toute forme de religion étrangère à la leur, surtout pour les autres sectes chrétiennes, intolérance qui, de nos jours, ne va pas à la persécution, parce que la politique et les intérêts matériels font contre-poids à la malveillance religieuse <sup>1</sup>. »

Au Christianisme donc, au Catholicisme surtout restera incontestablement l'honneur d'avoir

<sup>1</sup> De Warren, *l'Inde anglaise*, tom. II, p. 253.

fait connaître et pratiquer la tolérance et disparaître aux hommes, autant du moins que leurs passions et leurs faiblesses le peuvent permettre, l'usage de la force brutale et de la violence.

Ainsi, chose qui serait inexplicable si elle n'était une nouvelle conséquence de la vérité! de toutes les formes de religion, celle qui procède le plus par autorité, qui est le plus souverainement immuable, qui commande avec le plus de force la soumission à Dieu et aux hommes, est celle-là même qui montre le plus de respect pour la liberté des âmes et l'indépendance des consciences. Tant tous les principes vrais se soutiennent et s'unissent! Tant les qualités qui semblent les plus contraires peuvent concorder, quand elles ont la vérité pour point de départ et pour but!

---

## CHAPITRE V.

### Le Christianisme vis-à-vis de l'Humanité.

Le Christianisme, ou plutôt le Catholicisme, est la seule religion qui, initiée profondément à la nature de l'homme, ayant à la fois le secret de sa grandeur et de ses misères, de ses aspirations et de ses entraînements, répond à tous les besoins, à tous les instincts, à tous les sentiments de l'humanité. Soit qu'il agisse sur les corps, soit qu'il gouverne les intelligences et les cœurs, il purifie les actes, élève les âmes, est la source des grandes pensées comme des grandes actions. Étudier son influence, suivre sa marche tutélaire, révéler l'excellence de ses institutions, énumérer ses bienfaits, c'est encore un des modes d'établir et de faire reconnaître sa divine vérité.

Pour développer cette nouvelle démonstration du Catholicisme, nous ferons voir tour à tour :

comment il sait agir par les formes extérieures sur les esprits ; quelle influence directe il a exercée sur ce qu'il y a eu de grand dans les pensées, les travaux, les actes, les productions du monde moderne ; quels immenses bienfaits, quels trésors de dévouement, d'héroïsme et de vertu il a répandus sur les hommes : enfin, à tous ces titres, combien il l'emporte sur tous les cultes qui lui sont étrangers ou qui se sont séparés de lui.

§ I. Action du Catholicisme pour le culte extérieur.

Si l'homme était un être tout spirituel ; si, placé entre le monde invisible des esprits et le monde visible des corps, il ne participait pas forcément de cette double nature ; si, bien plus encore, ce n'étaient point le corps et les sens qui fussent son point de départ et son intermédiaire pour s'élever aux choses intellectuelles, peut-être n'aurait-il pas besoin des influences extérieures pour faire monter jusqu'à Dieu ses pensées et son culte. Mais tout lui fait sentir trop durement pour qu'il le conteste, sa dépendance du monde matériel. Et le plus grand génie, pas plus que le vulgaire, ne peut se soustraire à l'action des

causes extérieures. Le philosophe s'incline devant ce fait tout aussitôt que l'ignorant. « C'est dé-  
 « raison et ineptie, dit Portalis <sup>1</sup>, de nier l'empire  
 « des notions sensibles sur des êtres qui ne sont  
 « pas de purs esprits, de nier la force de l'habi-  
 « tude. Les rites et les pratiques sont à la morale  
 « et aux vérités religieuses ce que les signes sont  
 « aux idées. »

Ce que l'homme sent si bien, ce que le philosophe est forcé de reconnaître, la Religion ne pouvait pas ne point le comprendre. Mandataire du Dieu qui a fait l'homme et qui le connaît mieux qu'il ne se connaît lui-même, elle sait combien souvent les objets matériels sont l'origine, l'occasion, le moyen du développement des facultés de notre intelligence et des sentiments de notre cœur.

La Religion doit donc répondre aux besoins extérieurs des corps, ou plutôt se servir des corps comme d'un point d'appui pour s'élever aux idées spirituelles. Et nul culte, mieux que le Catholicisme, n'a trouvé les moyens de satisfaire à ce côté de la nature de l'homme.

Quelle est l'âme en effet, même la plus élevée, qui ne se sente émue devant la grandeur et la

<sup>1</sup> *De l'usage et de l'abus de l'esprit philosophique*, t. II, p. 162.

beauté du culte catholique ? La majesté des basiliques ; la sublimité des prières, soit qu'elles montent vers Dieu comme l'hymne de la reconnaissance, comme le cri de la supplication ou comme l'expression d'une sainte terreur, soit qu'elles célèbrent magnifiquement la grandeur divine, ou qu'elles proclament éloquemment la misère humaine ; les pompes du culte ; les cérémonies imposantes dans leurs démonstrations, sublimes ou gracieuses dans leurs symboles, parlent au cœur de l'homme, attirent ou charment, touchent ou entraînent celui même qui est le moins dominé par les sens.

Le chrétien fidèle, mais qui connaît sa faiblesse, sent la nécessité des exercices religieux, des pratiques de dévotion, des formes du culte, pour soutenir sa piété qui chancelle, pour se rappeler à Dieu qu'il oublie, à ses devoirs qu'il néglige, pour ne pas se laisser entraîner aux séductions du monde et se recueillir sur soi-même.

Quant à l'homme du peuple, le culte extérieur, c'est le lien le plus étroit qui puisse le rattacher à sa conscience ; c'est l'attrait le plus puissant qu'il soit possible de lui présenter pour le retenir ; c'est le plaisir, c'est la jouissance, c'est la consolation de sa vie ; c'est la manifestation vi-

sible des idées qui passent son intelligence. Combien de vertus produites, combien de crimes empêchés par le culte de la Madone, par la vénération du Saint, protecteur de la cité, du village ou de la famille !

Les religions sans pompe et sans formes extérieures peuvent, dans de certaines limites, convenir aux classes supérieures ou moyennes. Le Catholicisme seul, en restant le culte le plus élevé, est une religion populaire ; seul, par suite, il a une influence directe sur l'esprit et sur les actes du peuple, cette portion si nombreuse de l'humanité.

Sans doute la Religion peut se passer de démonstrations extérieures. Plus d'une fois, quand il l'a fallu, elle l'a prouvé : les pompes des basiliques font place aux ténèbres des catacombes ; la croix d'or est remplacée par une croix de bois, cachée sous la poitrine du prêtre ; les chants sacrés ne retentissent plus que dans le cœur du fidèle ; et alors, la Religion, qui n'en est ni moins belle ni moins admirable, trouve dans l'obscurité et la persécution de nouvelles forces et des lumières nouvelles pour reprendre, bientôt après, tout son éclat et toute sa magnificence.

Qu'importe après cela que ces pompes et ces pratiques se soient en partie rencontrées dans



d'autres cultes? que les Juifs ou les païens, à certaines époques, aient connu des cérémonies, des offrandes, des encensements, des luminaires plus ou moins analogues aux nôtres! qu'ils aient parfois pratiqué des actes d'adoration et d'austérité, que rappellent certains actes chrétiens pour la forme et l'apparence! Le Catholicisme ne change la nature ni des choses ni des hommes. Il n'a presque rien détruit, il a tout régénéré. Sous l'inspiration de Dieu, il use de ce qui est bien; il l'élève, le purifie, le sanctifie, le transforme; et il s'en sert non plus pour une simple fin bornée et matérielle, mais pour un but plus grand et dans un ordre d'idées plus sublime.

§ II. Influence intellectuelle du Catholicisme sur les sciences, les lettres, les arts, etc.

Chose bien digne d'admiration dans le Catholicisme! la même religion qui impose à l'esprit des limites, qui prescrit des devoirs austères, qui place la raison sous la discipline de la foi, qui met un frein aux penchants de l'homme et contraire souvent certains côtés de sa nature est en même temps celle qui donne le plus d'élévation et de ressort aux âmes, qui se prête le plus aux gran-

des inspirations, qui a formé en bien plus grand nombre les hommes de talent et de génie.

Dans toutes les branches des connaissances humaines, dans toute la variété des aptitudes et des fonctions, dans toutes les productions des lettres et des arts, elle a vu sortir de son sein et se développer sous son action des hommes éminents qui lui ont été redevables de leurs qualités et de leur grandeur. Philosophes, politiques, artistes, littérateurs, soit clercs, soit laïques, elle a le droit de se glorifier de ses enfants, à ce point qu'on a pu puiser les éléments d'une longue et curieuse démonstration du Catholicisme dans la seule énumération de tous les hommes remarquables qu'il a plus ou moins directement produits.

Sans remonter jusqu'à cette réunion si imposante de pontifes, de docteurs, de Pères de l'Église, les Basile, les Grégoire de Nazianze, les Chrysostome, les Ambroise, les Jérôme, les Augustin, etc... à qui le Christianisme a donné naissance au milieu même de la décadence générale des esprits et de la chute du paganisme, en reportant particulièrement nos regards vers les époques plus rapprochées du moyen âge et du monde moderne, quels philosophes à la fois plus sublimes et plus profonds que saint Thomas

d'Aquin, saint Bonaventure, Albert le Grand ou saint Anselme? Quels génies plus élevés que Grégoire VII, Innocent III et saint Bernard? Quels souverains plus éminents que Charlemagne, Alfred le Grand et saint Louis? Quels hommes d'État plus dignes du respect des peuples que saint Léger, Suger ou Ximenès? Quels cœurs plus magnanimes que Godefroy de Bouillon, Joinville, du Guesclin, Bayard, Catinat ou Turenne? Quelle simplicité plus héroïque que celle de sainte Geneviève ou de Jeanne d'Arc?

Et dans un autre ordre d'idées, à qui Bossuet, Fénelon, Pascal ou Leibnitz<sup>1</sup> durent-ils la grandeur de leur génie? Envers qui Dante, le Tasse, Milton<sup>2</sup>, Klopstock, Corneille et Racine furent-ils redevables de leurs plus nobles inspirations?

Initiatrice souveraine à tout ce qui est grand et beau, n'est-ce pas la religion catholique qui a fait

<sup>1</sup> Leibnitz, par la tendance de son esprit, par plusieurs de ses écrits et notamment ses ouvrages posthumes (*Système théologique*), est vraiment catholique. La plupart des grands hommes du protestantisme, de même que les philosophes modernes, ne doivent-ils pas d'ailleurs presque tout ce qu'ils ont été au Catholicisme?

<sup>2</sup> Les idées et le sujet des poèmes de Milton et de Klopstock procèdent évidemment des doctrines et de l'inspiration catholiques.

surgir ces artistes populaires, constructeurs, par un génie qu'ils ignoraient eux-mêmes, des magnifiques basiliques du moyen âge? N'est-ce pas elle qui a produit ces artistes de la Renaissance qui, comme Michel-Ange, renouvelèrent les formes antiques au point de vue chrétien? N'est-ce pas elle qui a inspiré et conduit le pinceau de tous ces peintres éminents qui, comme Raphaël, puisèrent dans la Bible ou l'Évangile le sujet de tant de chefs-d'œuvre immortels?

Où sont les grandes choses qui ne sont point formées et développées dans son sein? Quel progrès véritable de l'intelligence humaine n'a-t-elle pas favorisé? A quelle innovation utile a-t-elle mis obstacle? Sans doute, parfois, elle a fait attendre sa solennelle adhésion. Gardienne de la vérité divine, elle ne devait pas la laisser entamer par les entraînements de la curiosité humaine. Mais, en dehors de cette réserve trop bien justifiée par les témérités et les erreurs de l'homme, on l'a vue la première user de toutes les merveilles de la création, de tous les dons intellectuels de la créature, pour élever les âmes, agrandir le champ des connaissances, étendre la limite des vérités de ce monde et par là même procurer plus de gloire au Créateur.

C'est elle qui a gardé le dépôt des lettres et des sciences anciennes, empêché la chaîne des temps de se rompre, et recueilli les débris des deux grandes littératures qui lui ont servi d'instrument pour enseigner l'univers et le convertir.

C'est elle qui a conservé les annales de l'histoire, alors qu'il n'y avait plus d'autres écrivains que les clercs et d'autres historiens que les moines.

C'est elle qui a fondé toutes les universités de l'Europe<sup>1</sup> et ces écoles savantes qui seules, pendant plusieurs siècles, distribuaient l'éducation aux enfants et la science aux hommes.

C'est à elle, c'est au clergé, c'est aux longues veilles et aux patients travaux des monastères que sont dues, dès avant la Réforme, la plupart des découvertes modernes.

Ce sont tout particulièrement ses pontifes suprêmes qui l'ont aussi presque constamment maintenue à la tête du mouvement général des lettres, des sciences et des arts, depuis Grégoire le Grand qui établit le rite et donne les règles du chant

<sup>1</sup> Dès le neuvième et le dixième siècle, l'Église institua successivement les universités d'Oxford, de Cambridge, Paris, Bologne, Ferrare, Salamanque, Coïmbre, Heidelberg, Vienne, Louvain, Copenhague, qui furent les seuls foyers de lumière à ces époques.

sacré, jusqu'à Sylvestre II (le moine Gerbert) dont les connaissances physiques furent prodigieuses; depuis Léon X, ce grand protecteur des littérateurs et des artistes, qui donne son nom à son siècle, jusqu'à Grégoire XIII qui, réformant le calendrier, fixe au mouvement de la terre et à l'année leurs véritables limites.

C'est l'Église enfin qui, par son esprit, sa législation, ses exemples, a prêté aux nations modernes leurs meilleures institutions, leurs plus sages lois, et formé cette civilisation dont les hommes des temps modernes sont si fiers et qu'ils laisseront inévitablement s'éteindre, s'ils la séparent de ce qui en a été le principe et la raison d'être.

C'est que, mêlée forcément à toutes les choses de ce monde, la Religion met dans tout, une pensée, une prière, un devoir. Il n'est pas de labeur de l'esprit ou du corps qu'elle n'impose, ne conseille, ou n'encourage. Elle intervient dans le travail des champs comme dans celui de l'industrie, dans les entreprises du commerce comme dans les opérations des arts mécaniques, pour les relever et les bénir. Quand elle a posé seulement ses légitimes réserves vis-à-vis de l'égoïsme, de la convoitise, des tendances trop facilement matérialistes, elle consacre et sanctifie tout

ce qui peut être utile, et abandonne ensuite le monde à l'homme en lui conservant encore le ciel.

Et ce qu'il y a de plus remarquable dans son action sur les intelligences, c'est l'élévation morale qu'elle leur donne. Elle est vraiment la mère des grands esprits, des beaux caractères, des cœurs généreux. Parce qu'elle possède en elle-même ces deux dons suréminents : la vérité et la sainteté, elle sait unir, dans les hommes qu'elle produit et inspire, la vertu au génie ; et rien n'est beau sur la terre comme l'alliance de ces deux grandes choses qui, l'une et l'autre, rapprochent tant l'homme de la divinité !

Les aperçus que donnent ces côtés du Christianisme pourraient s'étendre à l'infini. Les prolonger davantage, ce serait refaire pendant dix-huit siècles l'histoire intellectuelle de l'humanité. Nous croyons qu'il suffit de la simple esquisse que nous avons présentée pour juger de la grandeur et de la beauté générale du tableau <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Voir le *Génie du Christianisme*, les *Œuvres* de Bal-mès et tous les autres ouvrages qui, d'une manière spéciale, ont fait ressortir admirablement l'ordre d'idées de ce paragraphe et du suivant.

## § III. Institutions et bienfaits du Catholicisme.

Plus encore que dans ses idées ou dans ses préceptes, c'est dans ses œuvres pratiques qu'il faut considérer et juger le Catholicisme. C'est là qu'il déploie toute sa puissance d'action ; c'est là qu'il se montre avec sa supériorité réelle.

Tout d'abord, la religion chrétienne est la seule qui recèle au fond d'elle-même un amour immense de l'humanité. La charité universelle est à la fois son principe et son but. Ce n'est plus seulement le parent, le concitoyen, le coreligionnaire que le chrétien aime ; c'est l'homme, l'homme que Dieu a aimé, son âme qui a été rachetée au prix infini du sang divin. Qu'il soit païen ou hérétique, persécuteur ou victime, l'homme est désormais un de nos frères, racheté par le même Dieu, investi des mêmes droits, prédestiné au même bonheur.

Dès lors, sous l'influence de ce nouvel esprit, plus de ces haines acharnées contre les nations, plus de ces barrières insurmontables entre les peuples. Les étrangers que l'antiquité proscrivait, les Barbares que dédaignaient les Romains, sont les enfants de Dieu comme nous. Ce n'est plus seulement le bien relatif de l'individu, de la cité



ou de la patrie, que le chrétien doit poursuivre : son affection dépassant les limites des vertus humaines, doit s'élever au-dessus de tout calcul d'intérêt ou d'égoïsme, de caste ou de pays. La communauté chrétienne embrasse toute l'humanité et lui applique les mêmes lois de dévouement, de fraternité et d'amour. Il n'est alors aucun malheur qui n'ait des titres à la pitié, aucune infortune qui n'ait des droits au secours. Misères du corps ou de l'âme, plaies de l'esprit ou du cœur, tout appartient au domaine de la charité.

Soit qu'un de nos frères tombe en proie à la faim, à la nudité, au dénûment, soit qu'enlacé par le vice ou tourmenté par le doute, il subisse une misère morale plus triste encore, nous devons, eût-il été notre ennemi, avoir pour lui une compassion profonde. Mais ce n'est pas assez ; le chrétien ; dans aucun cas, ne se contente d'une pitié stérile ; il cherche le remède avec cette ardeur qui vient de l'amour, comme avec cette modération qui vient de la justice ; il sait que faire du bien, et surtout du bien moral à ses frères, c'est le plus grand acte, l'œuvre la plus méritoire aux yeux du Catholicisme. Et la même religion qui enseigne la sévérité et l'abnégation pour soi-même, prescrit en même temps toutes les recherches de l'affection et

toutes les délicatesses de la charité pour les autres.

Le bienfaiteur, sous l'effort de cette admirable vertu, va jusqu'à se regarder comme l'obligé de celui à qui il confère le bienfait. Loin de s'élever au-dessus de l'indigent, de le blesser dans sa dignité d'homme et de malheureux, il se met à son niveau et s'abaisse parfois au-dessous de lui, doublant ainsi, par ses égards sincères et sa discrète humilité, son mérite devant le pauvre comme devant Dieu.

C'est dans cet esprit que les premiers chrétiens se dépouillaient de leurs biens, que les évêques étendaient sur toute la communauté chrétienne leurs soins et leurs largesses, que les diacres recueillaient les aumônes des plus riches pour les verser dans le sein des plus pauvres, que le trésor de l'Église était comme une mine inépuisable toujours ouverte à toutes les détresses et à tous les besoins.

C'est dans cet esprit qu'ont été créées les grandes institutions du Catholicisme, que ses fondations charitables se sont élevées de toutes parts, que les hospices ont été érigés, que les ordres religieux se sont formés et propagés, que les missions se sont répandues sur tous les points du globe, que les établissements de refuge, de soulagement, de prévoyance se sont développés et étendus en

nombre égal aux misères si diverses de l'humanité.

Compter tous les hôpitaux qui, sous le nom touchant d'Hôtel-Dieu, s'élevaient auprès des églises comme la maison des pauvres, c'est-à-dire de Dieu lui-même, et étaient les plus beaux monuments des cités chrétiennes ; énumérer tous les hospices, léproseries, asiles pour les vieillards, les infirmes, les aveugles, les sourds-muets, les filles coupables, les enfants trouvés qui apparaissaient dans les villes, dans les campagnes, autour des demeures des évêques, dans les dépendances des monastères, dans les maisons mêmes des particuliers et qui couvraient les divers pays de la chrétienté tout entière, serait une tâche aussi belle que longue et difficile.

De nos jours, une partie de ces établissements ont passé dans le domaine de la charité officielle. Mais qui les a fondés, si ce n'est la charité chrétienne, source unique, modèle et foyer de la bienfaisance publique, la charité chrétienne sans laquelle on ne verrait pas plus, à notre époque, de charité légale qu'il n'en existait chez les peuples antiques, où elle était inconnue de nom comme de fait ?

Ici les religieux de Saint-Basile desservaient les maladreries et soignaient avec autant de cou-

rage que d'abnégation les lépreux abandonnés de tous et en horreur même à leurs proches.

Là les frères de la Charité de Saint-Jean de Dieu, les religieux de Saint-Antoine, les frères infirmiers Minimes et tant d'autres, pensaient, reconfortaient, guérissaient dans les Hôtels-Dieu et les hôpitaux les pauvres malades et blessés, alors si dénués de tous les secours de l'art et de la science.

Le frère du Bien-mourir consolait l'agonisant sur sa couche; le frère Enterreur portait jusqu'à la tombe, avec des prières, le corps du pauvre décédé. Ailleurs, dans les pays étrangers et lointains, les religieux Hospitaliers offraient aux voyageurs nourriture et abri. Les Capucins s'enfermaient dans les bagnes pestiférés de Constantinople et des pays musulmans pour disputer les victimes à la mort et au désespoir.

Les pères de la Rédemption des captifs et ceux de la Merci allaient, à travers mille privations et au péril de leur vie, arracher les chrétiens aux mains des infidèles; et plus d'un, se faisant esclave volontaire, revêtit lui-même les chaînes de la servitude pour rendre quelqu'un de ses frères à la liberté et à la foi.

Les moines du mont Saint-Bernard, vivant à des hauteurs où l'air trop vif use rapidement

l'existence, se dévouaient pour disputer les voyageurs aux neiges et aux tempêtes. Les frères Bethléemites, descendant au fond des mines du Nouveau-Monde où ils respiraient des vapeurs délétères, établissaient dans ces demeures ténébreuses des hospices pour les malheureux Indiens condamnés à ces rudes travaux.

Sortis du peuple et fondés principalement pour lui, les Franciscains se mêlent aux artisans, aux ouvriers, aux villageois, pour leur enseigner, avec la loi de Dieu, le culte de la pauvreté, de l'humilité et de la soumission.

Les Dominicains, avec une autorité plus haute et une voix plus retentissante, annoncent à des auditeurs plus relevés la même parole de Dieu.

Les Bénédictins, les Jésuites, les Oratoriens, à la tête des universités et des collèges, distribuent aux enfants des classes supérieures les bienfaits d'une éducation où se mêlent ensemble les préceptes de la piété, de la littérature et des sciences. Les clercs réguliers des Écoles Pieuses, les Frères de la Doctrine et des Écoles chrétiennes se réservent la mission plus modeste, mais non moins utile, d'instruire les enfants du peuple.

Livrés à des travaux plus solitaires, les clercs de la Vie Commune s'occupaient, dans l'intérieur des

couvents, à colliger les originaux et à rétablir le texte des manuscrits ; tandis que, d'autre part, les religieux de la congrégation de Saint-Maur, se consacrant aux recherches historiques et scientifiques les plus approfondies, éditaient les magnifiques ouvrages des Pères, et par les veilles des Ruinart, des Lobineau, des Calmet, des d'Acbery, des Martène, des Mabillon, des Monfaucon, etc., réalisaient des prodiges de science et d'érudition.

Dans un ordre d'idées plus matériel, les chanoines Prémontrés, les moines de Cîteaux, les Trappistes défrichaient les bruyères de la France, de l'Allemagne, de la Pologne, de l'Angleterre, et préparaient par des agglomérations agricoles les emplacements futurs de villes importantes ; tandis que les frères de Saint-François, les Bons Fieux enseignaient et pratiquaient les premiers éléments des arts mécaniques, et que les Frères Pontifes ou faiseurs de ponts rétablissaient les communications interrompues par le malheur des temps ou des guerres civiles, et rendaient la sécurité aux voies de circulation que réclamaient l'agriculture et le commerce.

Mais c'est surtout dans l'œuvre des missions que le dévouement des ordres religieux trouve son

application la plus haute et la plus magnifique. Là, ce n'est plus un seul qui agit ; tous, pour ainsi dire, luttent de zèle et de charité. Les Dominicains, les Franciscains, les Carmes, les Jésuites se présentent, réunis ou séparés ; et tous, par la grandeur du courage, par l'abnégation de tout sentiment personnel, par l'héroïsme des efforts et des sacrifices, accomplissent des actes qui paraissent au-dessus de l'humanité. Fénelon l'a dit <sup>1</sup> : « La charité va plus loin que l'orgueil :  
« ni les sables brûlants, ni les déserts, ni les mon-  
« tagnes, ni les distances des lieux, ni les tempê-  
« tes, ni les écueils de tant de mers, ni l'intem-  
« périe de l'air, ni les flottes ennemies, ni les  
« côtes barbares, ne peuvent arrêter ceux que  
« Dieu envoie..... Peuples qui les vîtes venir,  
« quelle dut d'abord être votre surprise ! Voici  
« des hommes qui viennent à vous, sans être at-  
« tirés par aucun motif, ni de commerce, ni  
« d'ambition, ni de cupidité ; des hommes qui,  
« sans vous avoir jamais vus, sans savoir même  
« où vous êtes, vous aiment tendrement et vous  
« cherchent au travers de toutes les mers, avec  
« tant de périls et de fatigues, pour vous faire part  
« de la vie éternelle qu'ils ont découverte !!! »

<sup>1</sup> *Œuvres*, t. VII, p. 44. Paris, 1791.

Les missionnaires diversifient et transforment leur activité et leur dévouement suivant les peuples, les mœurs et les climats. Ils changent d'habitudes et de goûts comme de langage et de patrie. Ici le Père se fait chasseur, pour accompagner les Indiens à travers leurs solitudes ; il mène la vie du sauvage au milieu des forêts ; et la *Robe noire*, signe de ralliement pour les néophytes, est encore révérée dans tout le Nouveau-Monde. Là, il vit sous les glaces du pôle avec l'Esquimau, parcourt les déserts avec le Tartare, monte sur le dromadaire de l'Arabe et poursuit le Cafre sous les feux du tropique. Ailleurs, pour grandir dans l'estime de l'Indou et du Chinois et leur parler du vrai Dieu avec plus d'autorité et de succès, il devient mandarin, revêt l'habit du bonze, en subit les austérités.

Combien de fois ne doit-il point, à force d'études et de veilles, apprendre les langues les plus difficiles sans autre maître que lui-même, les idiomes les plus complexes sans autre grammaire que celle qu'il a pu se composer ? Pour pénétrer à la cour de Pékin, aucun travail ne le fatigue et ne l'arrête : il se fait mathématicien, astronome, physicien, afin de dominer les hommes par la science avant de les soumettre à la foi. Et



de toutes parts, sur son chemin d'apôtre, en Chine comme dans l'Inde, dans l'Amérique comme dans le Levant, il laisse au monde les récits les plus intéressants, les révélations les plus curieuses sur les mœurs, les usages, les lois, la littérature des pays qu'il a évangélisés.

Sous l'influence de cette charité infatigable, les missionnaires changeaient parfois la nature humaine. Ils apprivoisaient les peuples les plus farouches, ils triomphaient des plus légers, ils fixaient les plus inconstants. Avec saint François-Xavier, l'Inde, si difficile à ébranler, est convertie. Les Jésuites peuvent un jour se croire maîtres du Japon ; ils dominant sur la Chine pendant plusieurs années. Mais, parmi tous les prodiges qu'ils ont accomplis, nul sans doute n'égale leurs établissements du Paraguay, merveilleuse république chrétienne qui rappelait les temps du bonheur primitif de l'homme, où régnaient l'innocence, la simplicité et la vertu, où le mérite trouvait toujours son emploi et sa récompense ; gouvernement qui ne s'était pas vu sur la terre et qui a été détruit, non par la faute des Pères ou la mobilité des sauvages, mais par la volonté perverse des hommes civilisés.

Pour accomplir toutes ces choses, que d'épreu-

ves furent subies ! que de victimes succombèrent ! que de sang généreux fut versé ! Abandonnés par les uns, injuriés et persécutés par les autres, traqués par les hérétiques, torturés par les tyrans, martyrisés par les sauvages, endurant toutes les misères que l'humanité peut souffrir, tous les supplices que la barbarie peut inventer, expirant dans les solitudes, dans les prisons, dans les hôpitaux, par la faim, le froid, la contagion, les maladies, ils ont montré au monde qu'une force surnaturelle les animait et que tant de puissance dans le bien ne pouvait provenir que d'une religion divine.

Puis, quand après avoir admiré tous ces services extérieurs rendus aux hommes, on vient à soulever le voile qui recouvre l'intérieur des couvents et qu'on assiste à ce qui se passe dans ces asiles du silence, du recueillement et de la prière, on y observe des résultats différents sans doute, mais qui ne présentent ni moins d'utilité ni moins d'intérêt. Que d'esprits tourmentés y ont trouvé un refuge ! que de cœurs malheureux y ont rencontré un abri ! Les âmes désespérées à qui il ne reste dans le monde que le suicide, les âmes timides à qui manque la force de se conduire au milieu des séductions et des dangers, les âmes ar-

dentes qui se sentent un entraînement presque irrésistible vers le mal, les âmes coupables à qui une conscience troublée ne permet plus de repos, les âmes affligées qui n'ont que Dieu pour consolateur, les âmes amies de la solitude que fatiguent le mouvement et le bruit, éprouvent parfois un iudicible bonheur à se réfugier, sous une forte discipline, dans le sein et la paix de Dieu, à s'élever au-dessus de toute considération terrestre, à se dégager des embarras et des cupidités de la vie, à s'unir plus intimement au Seigneur, à lui offrir leurs veilles, leurs austérités et leurs prières pour expier leurs propres fautes, pour faire amende honorable des prodigalités, des erreurs, des crimes de la terre et arrêter ainsi les sévérités de la justice divine. Combien les siècles qui se sont écoulés ont vu, dans ces sanctuaires de la pureté et de la paix, de vertus accomplies, de crimes détournés, de penchants réprimés, de malheureux consolés, de coupables sanctifiés, de justes en possession anticipée des joies du siècle<sup>1</sup> !!!

<sup>1</sup> Demander, après tous ces bienfaits, à quoi servent les couvents, serait une folie, si ce n'était une impiété. Quelques-uns ont pu offrir des abus ; plusieurs ont eu besoin d'être réformés. Mais il n'y a que ceux qui les envient ou ceux qui les craignent, qui puissent mettre en question leur incontestable et universelle utilité.

Les ordres de femmes n'ont pas rendu moins de services ni montré un moindre dévouement à l'humanité.

Tandis que les filles du Calvaire, du Carmel ou de Sainte-Claire, fuyant au fond des couvents les dangers et les plaisirs du siècle, offrent à Dieu un sacrifice perpétuel d'austérités, de veilles et de prières dont les mérites se répandent sur le monde, les religieuses Hospitalières, les Filles-Dieu, les Sœurs Grises, les Augustines, s'enfermant dans les hôpitaux, et ne vivant plus que pour la charité, se consacrent au soulagement des plaies morales non moins qu'à la guérison des maux du corps. En même temps que les Religieuses Pénitentes et celles du Bon-Pasteur ne craignent pas de mettre en présence la plus pure vertu et le dernier degré du vice pour rendre à Dieu quelques âmes purifiées par le repentir ; les sœurs de Bon-Secours, transportant leur dévouement admirable de famille en famille, sûres d'user rapidement leur santé et leur vie, vont veiller au chevet des malades que leurs proches sont impuissants à soulager ; les Petites-Sœurs des Pauvres, vraies mères adoptives des vieillards et des infirmes, les aiment et les soignent comme des enfants. Enfin les Filles de la Sagesse, avec tous ces ordres si nombreux et

si utiles qui se sont tellement multipliés de nos jours, donnent, dans les campagnes comme dans les villes, l'éducation aux enfants du peuple, et vont au domicile même des pauvres malades leur porter des secours aussi empressés qu'intelligents.

Tel est le tableau rapide et incomplet de quelques-unes des œuvres accomplies par ces ordres, dont un auteur résumait ainsi les fonctions : « Tour à tour et à la fois, ordres militaires pour défendre les voyageurs et les pèlerins ; ordres prêcheurs pour distribuer aux ignorants, aux pauvres, aux villageois, la parole qui éclaire et qui console ; ordres savants pour conserver et agrandir le dépôt des connaissances humaines et donner l'éducation à l'enfance ; ordres contemplatifs pour ouvrir un asile au coupable dont la société ne veut plus, au malheureux qui ne veut plus d'elle ; ordres mendiants pour donner l'exemple du dénûment à une société corrompue, de la pauvreté à un monde qui ne connaît que le luxe et l'égoïsme ; ordres missionnaires pour délivrer les captifs, racheter les esclaves, instruire les infidèles, convertir les païens : » tous ont été aussi nombreux que les misères, aussi multipliés que les besoins.

Mais à ceci il faut ajouter encore, comme tribut au moins égal offert à l'humanité, toutes les œuvres collectives ou isolées accomplies par le clergé et les fidèles dans le monde catholique; tant de saints dont la vie n'a été qu'un long acte de dévouement et qui sont restés comme un éternel souvenir dans les bénédictions des peuples; tant d'évêques qui, pour le salut de tous, ont prodigué leurs biens et leur vie; tant de saints prêtres qui ont soulagé de si indicibles misères, qui ont consolé de si innombrables infortunes; tant de simples laïques enfin, tant de dames de Charité qui, par une abnégation volontaire et chaque jour renouvelée, ont préféré aux douceurs et aux jouissances de la vie le soin des pauvres et des malheureux.

Épars, ou aggloméré dans les associations pieuses, le zèle privé a fait, et accomplit tous les jours, en aumônes, en secours, en consolations, des prodiges dont Dieu seul a le secret et que les hommes ne sauraient ni comprendre ni mesurer.

Au point de vue de la charité catholique, tout homme, en venant en ce monde, est prêtre et apôtre. Il a charge de ses frères. Il doit à leur corps et à leur âme tout ce qu'il possède lui-même de

forces physiques et de dons du cœur. Il appartient à une religion qui, dans tous les temps et dans tous les lieux, a démontré suffisamment que rien ne doit étonner de sa part en fait de bienfaits et d'amour pour l'humanité.

§ IV. Supériorité pratique du Catholicisme sur tous les autres cultes.

Trois marques considérables et distinctives signalent la supériorité pratique du Catholicisme sur les autres cultes :

- 1° Le caractère et l'universalité de ses bienfaits ;
- 2° L'étendue et la nature de son prosélytisme ;
- 3° L'esprit de sainteté et de perfection d'un grand nombre de ses adeptes.

I. Quel autre culte peut entrer en comparaison avec lui pour la grandeur de ses œuvres, le nombre de ses institutions, la perfection de ses lois, la sublimité de ses vertus ?

Héritier des mœurs comme des doctrines des chrétiens des premiers jours, il garde la succession de ces âmes pures, naïves, généreuses, dont toutes les pensées n'ont qu'un but : le bonheur des hommes et la gloire de Dieu. Seul, par ses préceptes, par ses actes, par ses disciples, il présente ce caractère de vrai dévouement qui est en

même temps un des signes de la vérité et un de ses produits. Seul, à toutes les époques, il a inspiré et pratiqué la vraie charité, c'est-à-dire l'amour réuni à l'abnégation.

C'est là un témoignage que les hommes sincères ne peuvent lui refuser. Leibnitz, avec une bonne foi qui n'alla pas cependant jusqu'au courage de la conversion, admirait et disait <sup>1</sup> : « Je  
« ne trouve que dans la seule Église qui a retenu  
« le nom et le caractère de la catholicité, ces  
« exemples éminents de vertus héroïques et de  
« vie intérieure qui sont fréquents chez elle. Les  
« ordres religieux et les autres instituts du même  
« genre m'ont toujours paru admirables. Ceux  
« qui les méprisent n'ont de la vertu que des  
« idées vulgaires et ne mesurent que sur leur vie  
« froide et leur âme insensible ce que les hommes  
« doivent à Dieu. »

Les cultes dissidents ont, par l'effet même des influences et des souvenirs, gardé quelque chose de l'esprit chrétien. Mais ce qu'ils en possèdent, ils ne le tiennent que du Catholicisme, et quelle différence sensible ils offrent dans l'application ! Ils ont des établissements somptueux, mais où les bienfaiteurs tiennent plus à inscrire pompeu-

<sup>1</sup> *Système théologique.*



sement leurs noms qu'à mettre eux-mêmes en pratique le dévouement. Ils ont un personnel nombreux de directeurs et de surveillants, mais pas un frère servant ou une sœur de Charité. Ils ont de magnifiques souscriptions pour rétribuer, soigner et secourir leurs coreligionnaires, mais ils repoussent loin d'eux tous ceux qui ne sont pas de leur secte et de leur congrégation. A l'instar de la philanthropie moderne avec laquelle ils se confondent à plus d'un titre, ils ont, et c'est un honneur pour eux sans doute, ils ont des hôpitaux, des hospices, des bureaux de bienfaisance, des maisons de refuge, des institutions de secours mutuels, etc.; mais tout cela a été imité, reproduit, copié du Catholicisme, et ne vit encore que par les traditions de son esprit.

Philanthropes ou Protestants, ils n'ont, en fait de dons à l'humanité, rien inventé de nouveau, et ils en ont ôté seulement un peu de charité et de dévouement qu'ils ont remplacé par l'éclat, l'ostentation, la publicité. Ils en ont particulièrement supprimé ce qui subsistera toujours d'une manière exclusive dans les pays catholiques, cette admirable charité privée qui, embrassant tous les fidèles depuis le simple artisan et la jeune fille jusqu'à l'homme le plus puissant et le plus riche, depuis

les Dames des Pauvres jusqu'aux Sociétés de Saint-Vincent de Paul, se diversifie suivant tous les besoins, va atteindre le pauvre sous toutes les formes et dépasse de beaucoup, en nombre et surtout en résultat, les œuvres si richement dotées pourtant de la charité officielle <sup>1</sup>.

C'est que dans le Catholicisme seul réside cette inspiration céleste, ce feu sacré du cœur qui donne aux actes tout leur prix, aux institutions toute leur valeur, aux dévouements tout leur héroïsme.

Où trouver ailleurs, en effet, cette piété douce, facile, aimante, cette bonté naïve, exempte de toute intolérance et de tout fanatisme, qui font chérir et vénérer, dans la vie commune de beaucoup de simples fidèles, la religion qui les inspire? Où découvrir ailleurs ce zèle pur, ce désintéressement absolu, ces vertus sublimes qu'on admire dans les saint Vincent de Paul, les saint Vincent Ferrier, les saint Jean de Dieu, les Fénelon, les Pierre Fourier et tous ces héros de la charité qui sauvaient des populations, nourrissaient des

<sup>1</sup> C'est la suppression de cette charité privée disparue avec le Catholicisme, qui a contraint la nation protestante la plus riche, l'Angleterre, à établir chez elle ces deux déplorables institutions appelées : l'une la *Taxe des pauvres*, l'autre, les *Maisons de travail forcé pour les indigents* (*Work-houses*).

provinces entières, se donnaient à tous sans distinction de pays et de culte, et apparaissaient comme les représentants de la Providence sur la terre? Où voir ailleurs ces pieux évêques, ces saints prêtres qui, sur tous les points du globe, dans les famines, dans les épidémies, dans les guerres, à toute heure, en toute occurrence, sont prêts à se donner et se donnent effectivement eux-mêmes avec tout ce qu'ils possèdent pour le bien, le salut et le soulagement de leurs frères? Où trouver ailleurs enfin le frère Hospitalier et la sœur de Charité qui, dans les prisons, dans les hôpitaux, au milieu de la contagion, s'oubliant eux-mêmes pour porter des consolations et des soins, meurent, non pas seulement sans se plaindre, mais avec joie et bonheur <sup>1</sup>?

Et naguère, quand, dans ces luttes terribles qui ensanglantaient l'Orient, les divers peuples et les

<sup>1</sup> Comme contre-partie de ce dévouement inspiré par le Catholicisme, les membres de la Commission de secours instituée en 1832 par le parlement britannique ont constaté dans leur rapport que, s'ils ont trouvé partout les prêtres catholiques au chevet des mourants du choléra, ils n'y ont jamais rencontré les ministres protestants. Mais il y a plus: l'archevêque protestant de Dublin, dans une lettre pastorale, fait aux mourants un cas de conscience d'appeler, si leur maladie est contagieuse, un ministre; la présence de ce dernier n'étant nullement nécessaire suivant la croyance protestante.

différents cultes du monde se trouvaient, par une sorte de rencontre providentielle, en présence les uns des autres, et que la lice semblait comme ouverte à la lutte du bien, l'Europe attentive n'a rien vu, n'a rien admiré que le dévouement de l'aumônier catholique et l'héroïsme de la Sœur de Saint-Vincent de Paul <sup>1</sup>.

Ainsi, tandis que pour les pauvres et les malheureux l'antiquité n'avait que l'infanticide et l'esclavage, tandis que le déisme moderne, la philosophie et souvent les cultes dissidents n'ont que l'étourdissement de la passion, la folie du suicide ou tout au plus quelques soulagements extérieurs qui vont bien rarement jusqu'à l'âme, le Catholicisme exerce une double action tutélaire et réparatrice sur l'homme matériel par ses secours et ses bienfaits, sur l'homme moral par ses encouragements et ses consolations, et se montre aussi supérieur et divin dans ses applications pratiques que dans ses dogmes et dans ses doctrines.

<sup>1</sup> Quelques efforts isolés, un petit nombre d'actes de dévouement, accomplis dans d'autres cultes pour imiter les institutions catholiques, honorent les individus qui les ont tentés, mais ne font que donner plus de force à nos observations générales.

Il est pourtant un point sur lequel le Protestantisme passe, aux yeux de plusieurs, pour l'emporter sur le Catholicisme, dans la comparaison respective de l'action et de l'influence des deux cultes : c'est la recherche et l'obtention du bien-être, de la richesse, des avantages de la vie purement matérielle. Certaines nations protestantes, l'Angleterre particulièrement, sont citées pour leur luxe, leur vaste industrie, leurs colonies puissantes, comme étant en ce genre des types de fortune et de grandeur. Disons tout d'abord que cet argument, en le supposant même, pour un moment, aussi exact et aussi complet qu'on veut bien le dire, ne pourrait pas encore être très-concluant à l'égard de la vérité. La prospérité matérielle n'est pas le but propre, la préoccupation exclusive du Catholicisme ; les nations les plus heureusement douées ne lui semblent pas celles qui ont le plus d'or, de commerce ou de luxe, mais celles dont les idées morales sont le plus élevées, celles qui ont plus que les autres le sentiment du bien et du devoir vis-à-vis de Dieu, des hommes, d'elles-mêmes ; et à ce point de vue, le catholique n'hésite point à croire que souvent la prospérité matérielle pourrait bien n'être tout simplement, aux yeux de Dieu, que la récompense temporelle

des nations qui n'ont que des vertus humaines.

Mais en revenant à la discussion et ne considérant que les faits, nous ne voyons pas que, là même, l'infériorité soit du côté du Catholicisme. L'Autriche catholique, par exemple, est-elle moins prospère que la Prusse protestante ? ou le Tyrol avec ses mœurs pures et agricoles, que le Danemark plus commerçant ? La Bavière ne reste pas au-dessous du Wurtemberg. La Belgique si active, si industrielle, ne le cède pas à la Hollande désormais privée de l'empire des mers. Les Suisses des cantons primitifs, avec leur énergie et leurs vertus pastorales, ne valent pas moins que les populations grossièrement démagogiques qui suivent la Réforme. La France peut lutter à bien des titres avec l'Angleterre dont la constitution d'ailleurs, qui fait sa gloire et sa force, remonte au temps où elle était encore catholique. Et si certaines nations semblent actuellement en décadence, n'est-ce point parce qu'en même temps le principe catholique a dégénéré en elles ? L'Espagne et le Portugal sont déchus avec les idées et les désordres des révolutions, et ils étaient bien plus profondément catholiques que de nos jours, lors de leur grandeur et de leurs conquêtes sous les dynasties d'Aragon et de Bourgogne.

Une observation importante achève ici de dissiper le préjugé favorable au Protestantisme. Chez les protestants, c'est la forme seule qui l'emporte. Vertus, moralité, bien-être même, tout n'est qu'extérieur. Les dehors semblent parfois spécieux ; mais que trop souvent ils recouvrent un triste fond de misères à la fois morales et physiques ! Tandis que l'Angleterre reproche à Rome ses mendiants, et ses *lazzaroni* à Naples, qu'on descende au fond de ses propres populations ouvrières ! On y trouvera au triple point de vue de la misère, du vice, du crime, une dégradation dont il n'y a pas d'exemple chez les nations catholiques : tout sentiment de la dignité humaine aboli ; l'ignorance allant jusqu'à n'avoir jamais entendu prononcer le nom de Dieu ; la promiscuité dans ce qu'elle a de plus hideux ; une malpropreté repoussante ; l'abrutissement porté au point d'avoir détruit l'instinct de la pudeur et d'avoir supprimé jusqu'à la pensée même de la révolte <sup>1</sup>.

Mais nous avons hâte de sortir de ces questions matérielles et de leurs tristes enseignements, pour

<sup>1</sup> Voir sur les plaies morales et physiques de l'Angleterre, si fière de sa prospérité, les faits les plus incroyables et les plus précis consignés dans les rapports

revenir à un genre de démonstration plus élevé.

II. Là où la supériorité du Catholicisme se fait voir d'une manière plus manifeste encore, s'il est possible, que dans ses bienfaits, c'est dans l'exercice de son prosélytisme. Nulle part ailleurs, on ne trouvera portés au même degré, le zèle de la doctrine, la profondeur de la conviction, le courage de la lutte, l'apostolat du dévouement. Et ce qui distingue avant tout l'action catholique, c'est qu'elle ne provient ni de l'entraînement du fanatisme, ni de l'emportement de la passion, ni de l'ignorance du péril, ni de l'aveuglement du succès. Elle procède de l'esprit qui juge, aussi bien que du cœur qui aime. Elle marche avec le sang-froid qui calcule, aussi bien qu'avec l'intrépidité qui ne recule pas. Oui, le prosélytisme ainsi appuyé sur le double fondement de la raison et de la croyance est bien l'apanage de la vraie religion.

Qu'on considère, nous pouvons le redire après

officiels faits, après enquête, au Parlement, ainsi que le curieux travail de Léon Faucher, *Études sur l'Angleterre*, et le rapport de M. Eugène Rendu, adressé au ministre de l'instruction publique. — « Il y a à Londres, à Liverpool, des milliers de personnes qui ne sont jamais entrées dans une église, qui n'ont même pas été baptisées. » (*Décl. de l'évêque d'Exeter à la chambre des lords, le 23 avril 1858.*)



des panégyristes éminents dont nous empruntons ici les pensées et jusqu'aux expressions, qu'on considère tout ce qui s'est passé, à toutes les époques du monde, en dehors du Catholicisme! La Chine, depuis les plus anciens temps jusqu'à nos jours, a-t-elle jamais envoyé des missionnaires hors de ses limites pour propager l'une ou l'autre de ses trois religions? Loin d'appeler le genre humain, elle le repoussait et se renfermait chez elle dans son orgueil et son isolement. L'Inde a-t-elle prolongé son action sur les peuples, qui, sortis de son sein, sont allés se répandre dans de nouvelles contrées? Enveloppée dans les langes de ses castes, elle se replie sur elle-même et reste plongée dans une nuit qui ne connaît pas de réveil. L'Égypte, dans les plus beaux jours de sa gloire, renfermait la vérité dans ses sanctuaires, la voilait sous ses hiéroglyphes, la cachait dans l'obscurité de ses tombeaux. La Grèce, avec ses sophistes si éloquents et ses dieux si faciles, n'a essayé non plus ni l'apostolat de la philosophie, ni celui de la religion; l'Académie et le Portique ont eu quelques auditeurs d'élite, mais n'ont jamais prétendu conquérir un peuple, ni gouverner un État. Rome s'emparait du monde; mais son prosélytisme, exclusivement guerrier, « recevait des

dieux de tout l'univers et ne lui en donnait pas. »

Le Catholicisme, dès les jours de son origine, obéit à la parole que son divin fondateur lui a laissée d'enseigner le monde. Recevant cette mission qui était donnée à la terre pour la première fois, les Apôtres et les disciples se répandent dans l'univers, et, sans distinction d'ami ou d'ennemi, de concitoyen ou d'étranger, se dévouent pour tous, donnent leur repos, leur liberté, leur vie, pour l'expansion de la vérité, résistent aux tyrans et aux bourreaux. Et, depuis dix-huit siècles, leurs successeurs combattant à leur tour sur tous les champs de la terre, en Amérique, en Chine, dans l'Inde, comme en Afrique et en Europe, font remonter par une suite continue l'histoire de leur dévouement et de leurs triomphes des Annales de la propagation de la foi au Martyrologe du moyen âge, et jusqu'aux Actes des apôtres; et partout de même, sans se lasser ni se plaindre, ils meurent par le fer, par le feu, sur les échafauds, sur les bûchers, par tous les instruments de supplice. Aussi, les efforts de cette propagande, ralentis de temps à autre par la malice et la violence des hommes, ne tardent jamais à reprendre; sans avoir été, à aucune époque, sérieusement interrompus, ils se prolongent

gent avec la même ardeur jusqu'à nos jours.

Tous les temps ont leurs apôtres ; tous les pays ont leurs missionnaires. Même chez les nations qui ont répudié leur culte, les noms de ces héros catholiques, tels que ceux des Augustin en Angleterre et des Boniface en Allemagne, gardent encore toute la puissance des souvenirs.

Et depuis, nul peuple, nulle religion n'a tenté de mettre à profit ces exemples. Les Musulmans dont la force fit un jour le prosélytisme surent faire des martyrs, mais jamais des néophytes. L'Église grecque poursuit de ses violences et enlace de ses ruses ses dissidents intérieurs ; mais elle n'envoie pas hors de ses frontières ses Popes et ses Archimandrites s'exposer à la contradiction et à la mort. L'Anglicanisme préfère à la pauvreté et aux épreuves de la lutte les honneurs et les richesses du triomphe. Ces religions n'ont jamais pensé à convertir et à convaincre le monde. Une telle tâche est au-dessus de leur but et de leurs efforts<sup>1</sup>. Ou bien quand quelques sectes

<sup>1</sup> Tandis que les protestants, pendant près de trois siècles, n'ont pas même l'idée d'exercer de prosélytisme sur les païens, les navires anglais et hollandais, sous Elisabeth et Guillaume d'Orange, couraient sus aux prêtres catholiques se rendant aux missions des Indes,

isolées, comme les Méthodistes, par un entraînement de zèle bien rare, ont cherché tardivement à exercer au dehors quelque propagande, quelle différence entre leur manière d'agir et celle des missionnaires catholiques !

Réunir tout d'abord d'imposantes souscriptions, prodiguer de loin des distributions de Bibles, gagner des adhésions à prix d'argent, aller tout au plus s'établir dans quelques colonies bien réglées et chez quelques populations bien tranquilles, ne jamais se tenir en dehors du bras protecteur de leur gouvernement, tel est chez les ministres protestants le souverain degré du zèle et du prosélytisme. Mais aussi leurs succès sont en raison de leurs efforts ; et leurs tentatives sont bien plus dirigées contre les catholiques qu'ils peuvent inquiéter et troubler que contre les idolâtres qu'ils ne savent guère convertir. « Les missionnaires anglais, dit Victor Jacquemont dans « sa *Correspondance de l'Inde*, s'étonnent de ne « pas faire de conversions ; ils ont une femme, « des chevaux, des domestiques, ils habitent une

les massacraient sans qu'ils se défendissent, les pendaient aux verges comme des pirates, enfin semblaient animés d'une égale passion pour faire du mal aux catholiques et pour les empêcher de faire du bien aux infidèles.

« maison commode et se disent missionnaires.  
« Sont-ce bien des apôtres, ces hommes qui font  
« le commerce et la banque ?... Ils composent  
« dans l'Inde une colonie industrielle qui prospère  
« plus ou moins sur les deux rives de l'Indus et  
« ramène peu de brebis au divin pasteur. »

C'est que le Catholicisme, fort à la fois et patient comme le Dieu dont il procède, contient en lui une vertu qui l'élève au-dessus de la puissance et des efforts du reste des hommes. Parfois sans doute, on a été témoin de conversions dans les autres cultes ; on a vu des populations entières changer de religion sous l'entraînement de la nouveauté, de la convoitise, de l'immoralité ou de la crainte. Mais, dans le Catholicisme seul, on rencontre ces transformations raisonnées, sérieuses, d'hommes intègres et purs agissant dans toute la plénitude de leur intelligence et, malgré tous les obstacles de pays et de famille, malgré les intérêts les plus légitimes et les plus sacrés, venant isolément à la vérité par la seule force de la conviction. Tant de conversions récentes qui ont eu lieu en Angleterre, en Allemagne, aux États-Unis, témoignent de cette action souveraine du Catholicisme.

III. Enfin, une des marques qui distinguent au-dessus de toutes les autres institutions religieuses

l'Église catholique, c'est l'esprit de sainteté qui vit en elle et se reproduit dans un grand nombre de ses enfants : la sainteté, type idéal qui comprend toutes les perfections et toutes les vertus, qui transporte sur la terre la vie surnaturelle et supérieure, qui prend Dieu même pour but et pour modèle. Besoin inné de celui qui veut s'unir intimement à Dieu, la sainteté, c'est l'aspiration aux plus purs dévouements ; c'est l'héroïsme rendu divin ; c'est l'application, dans leur expression la plus élevée, de tous les principes du vrai Christianisme. C'est l'austérité qui asservit le corps, mais délivre l'âme ; qui se dégage de la terre, de ses plaisirs, de ses jouissances, mais pour monter vers le ciel. C'est l'humilité qui s'abaisse sans se dégrader, qui s'anéantit devant soi-même pour grandir vis-à-vis de Dieu et s'élever avec la gloire divine. C'est le détachement qui, par tous les sacrifices, ceux même de la réputation, de l'honneur, de la vie, achète l'expiation pour soi-même et pour le monde. C'est la patience qui épuise la douleur, le courage qui la surpasse, la douceur qui la captive. C'est la pauvreté évangélique qui se dépouille de tout en acte ou en désir, et cherche Dieu seul pour toute richesse et tout héritage. Mais la sainteté surtout,

c'est l'amour de Dieu, cette souveraine et unique passion des saints, capable de tous les efforts comme de tous les triomphes ; l'amour de Dieu qui, par sa force, raffermir les plus timides, par sa douceur charme les plus rebelles ; l'amour de Dieu, source de vertus et de mœurs qu'on croirait impossibles à l'homme, qui sont comme les mœurs, les vertus, la vie de Dieu même et font que l'homme transformé pense, agit, existe, jouit dans la personnalité divine <sup>1</sup>.

Cette sainteté complète, absolue, dans une expression la plus haute et la plus pure, est un fait exclusivement propre au Catholicisme. Lui seul a produit des saints, lui seul en produit encore et en produira toujours. Lui seul les revêt de cette auréole céleste qui rayonne dans le temps et dans l'éternité. Lui seul les empreint d'un caractère surnaturel et ineffaçable qui, comme celui de leur divin Maître, excite à la fois les hommages et les mépris, la haine et l'admiration du monde.

Dans d'autres cultes on a trouvé des hommes adonnés aux macérations et à la prière, des contemplatifs ou des ascètes qui se livraient à des pratiques extérieures pour s'attirer la considéra-

<sup>1</sup> Voir le P. Félix, dans ses belles conférences sur la sainteté.

tion et s'élever dans l'estime publique. Dans le Catholicisme seul, on a rencontré l'humble missionnaire qui sait travailler et souffrir sans relâche, le jésuite infatigable qui sait se dévouer et convertir, la vierge innocente et pure qui ne vit que pour Dieu et pour le pauvre, le prêtre pieux et éclairé qui, sans orgueil comme sans fanatisme, s'expose, chacun des jours de sa vie, aux dangers qu'il connaît, aux souffrances qu'il a appréciées, aux mépris et à la mort qu'il prévoit et qui seront devant les hommes sa seule récompense.

Dans d'autres religions on a vu des martyrs, martyrs de l'obstination et du fanatisme, martyrs de l'orgueil et de la révolte, qui expirent en injuriant ou au moins en défiant leurs juges. Dans le Catholicisme seul on rencontre des martyrs qui meurent avec calme et sérénité, sans autre but, sans autre désir que la gloire de Dieu et le bonheur des hommes, des martyrs qui, par l'effort le plus plus sublime de la charité, cherchent encore, en mourant, à convaincre et sauver leurs bourreaux, en même temps qu'ils leur pardonnent.

Autre part encore, dominés par la passion, entraînés par l'espoir d'un succès personnel, séduits tout au moins par le bruit de la gloire,



des hommes ardents, ignorants, grossiers, ont poursuivi une illusion ou combattu pour une idée dont ils voulaient à tout prix le triomphe. Dans le Catholicisme seul on a vu les hommes les plus éminents par le savoir, par le rang, par la sagesse, par le génie, sacrifier, simplement et sans regret, leur position, leur fortune, leur vie, pour certifier les miracles dont ils ont été témoins, pour transmettre la doctrine qu'ils ont reçue, pour attester la conviction dont ils sont pénétrés; on a vu des femmes, des jeunes filles, descendre, calmes et intrépides, des demeures royales et des palais pour aller s'ensevelir dans les solitudes et les cloîtres sous l'œil de Dieu, ou confesser son nom dans les supplices.

Ailleurs enfin, on a remarqué et on a pu louer des vertus humaines, des tentatives généreuses pour le bien, des intentions nobles et droites, des résultats heureux obtenus au prix de quelque dévouement et de quelques efforts. Dans le Catholicisme seul, on a rencontré de ces hommes supérieurs à toute passion, au-dessus de tout sentiment humain, s'oubliant eux-mêmes, n'agissant que pour Dieu, vivant comme dans le ciel, de ces hommes formés à l'école du livre si admirable et si catholique de l'*Imitation*, dont tous les actes

étaient surnaturels comme leur mobile, et les vertus pour ainsi dire divines comme leur modèle. Dans le Catholicisme seul, en un mot, on a admiré dans tous les âges, dans tous les sexes, dans toutes les conditions, à toutes les époques, en nombre incalculable, des exemples touchants et merveilleux de cette sainteté qui, au même titre que l'unité et la perpétuité, est une des marques visibles et divines de la véritable Église.

---



# SIXIÈME PARTIE.

## PREUVES PHILOSOPHIQUES.

---

### CHAPITRE PREMIER.

Concours de la Raison dans la démonstration catholique.

Devant toutes les preuves que nous venons d'exposer tour à tour, la raison s'incline ; elle en constate elle-même la force, elle en proclame l'évidence. La discussion qu'elle en fait, l'examen qu'elle y porte, l'adhésion qu'elle leur donne, en garantissent la valeur, en confirment la certitude.

Sans doute, la raison qui se replie sur elle-même, qui calcule ses propres facultés, qui se rend compte de sa grandeur primitive aussi bien que de sa décadence actuelle, ne se fait illusion ni sur sa puissance, ni sur sa faiblesse. Elle sait qu'elle a besoin de lumière et de guide, de conseil et d'appui. Mais elle trouve,

jusque dans ces conditions diverses auxquelles elle est soumise, un double motif pour saluer avec plus de confiance et de gratitude la vérité qu'elle a reconnue sans pouvoir la créer, qu'elle accepte du moins comme une faveur, si elle ne peut la produire comme son œuvre ou la réclamer comme son apanage.

Nier à ce point de vue l'action de la raison, ce serait nier la démonstration catholique elle-même, puisque le motif et le but de cette démonstration sont d'éclairer la raison, de la persuader, de la convaincre, et que c'est la raison qui, en se rendant à l'évidence, amène ensuite, par voie de conséquence, l'homme aidé du secours de Dieu, à la croyance et à la pratique.

Le Catholicisme en effet, à toutes les époques de son existence, a appelé l'examen, a réclamé la discussion sur ses doctrines et sur ses actes. « Aimez à comprendre, disait saint Augustin dès le quatrième siècle, Dieu lui-même ne peut mépriser la raison. » « Notre religion est la seule qui ait des preuves, » a dit Fontenelle ; et c'est là, suivant nous, une des plus grandes marques de sa vérité en même temps qu'un des gages les plus assurés de son triomphe. Attaqué par tous les ennemis et sous toutes les formes, le Catholicisme a subi vic-

torieusement l'épreuve de dix-huit siècles. Bien des rhéteurs, bien des philosophes, bien des hommes de génie se sont efforcés de le trouver en défaut et de découvrir en lui quelque erreur. La résistance qu'il a opposée aux investigations de la science, aux arguments de la philosophie, aux objections de l'incrédulité, à l'envie et aux passions clairvoyantes de tous, prouve assez la puissance de controverse que la vérité lui donne. Oui, de tous les cultes qui ont apparu sur la terre, c'est celui qui a été le plus discuté; discuté par le paganisme, discuté par l'hérésie, discuté par le schisme, discuté par le déisme, discuté par l'incroyance de toute origine et de toute nature, discuté en dehors de lui comme dans son propre sein. Et la force d'argumentation sur laquelle il s'appuie a toujours opposé une barrière insurmontable à ses adversaires; et il est resté aussi inébranlable que l'axiome le plus certain ou l'évidence la mieux acquise.

C'est que la certitude religieuse, il faut bien le reconnaître, est bien réellement au niveau de la certitude mathématique. Aux yeux de la bonne foi et de la saine raison, l'évidence est aussi entière et absolue dans un ordre d'idées que dans un autre, dans la métaphysique ou dans l'histoire,

que dans la physique ou la géométrie. L'existence de Dieu est aussi démontrée que l'existence de Rome ou que les lois de la gravitation et de la pesanteur. Et s'il y a eu des objections contre les vérités de l'ordre surnaturel, il y en a eu aussi contre les sciences les plus positives et les faits les plus matériels, quoique cependant ceux-ci n'aient pour conséquence ni l'adhésion à des croyances sévères, ni l'observation de préceptes pénibles.

C'est donc la raison prise dans son sens le plus élevé qui est le dernier mot de toute argumentation et donne la dernière sanction à toutes les preuves. C'est elle qui, base de toute logique, assure les fondements de la logique religieuse, la plus inébranlable de toutes les autres. C'est elle qui, malgré son impuissance actuelle, par la faible lueur qu'elle a pu conserver, par le reflet qui lui est resté de son éclat primitif, est demeurée encore juge de la vérité. Si ses propres lumières viennent à être insuffisantes, Dieu lui-même consent à l'éclairer dans l'ordre des faits et des idées ; il fait pénétrer parfois la vérité jusqu'à elle par le chemin du cœur, par l'intermédiaire de la vertu, de la charité, par le don gratuit de sa grâce. Mais c'est toujours jusqu'à elle que la conviction, que

la foi elle-même doit arriver en dernière analyse. C'est elle qui décide la soumission et s'incline devant une autorité supérieure, quand elle se reconnaît trop faible et trop imparfaite pour comprendre. C'est par elle enfin que l'homme, s'élevant au-dessus de la terre et de lui-même, monte jusqu'à Dieu créateur et rédempteur, pour le proclamer, l'adorer et s'anéantir.

S'il en était autrement, tous les moyens de persuasion seraient inutiles ; tout ce qui s'adresse à l'intelligence serait vain et sans raison d'être. La prédication n'aurait plus de motif. La parole, cette parole de Dieu qui a convaincu et converti le monde, serait condamnée au silence. Les magnifiques controverses des Pères, des docteurs, des évêques devraient disparaître. Et l'homme, réduit au fatalisme, privé de son libre arbitre, n'aurait plus de mérite dans sa soumission et sa foi qui devraient être dès lors sans récompense.

Mais, grâce à Dieu, il n'en est point ainsi. Et la raison ne revendique ses droits que pour mieux établir ceux de la vérité même.

La raison, mise en présence de la démonstration catholique, nous dit que d'une telle réunion de preuves résulte une évidence devant laquelle aucune incertitude ne peut subsister.



La raison nous dit que, n'ignorant pas ses limites et appréciant sa faiblesse, elle sait reconnaître qu'elle a besoin de guide pour se conduire et de lumière pour s'éclairer.

La raison nous dit que si, trop souvent, au simple point de vue humain et en dehors de la Révélation, elle a essayé de construire un système religieux, elle a toujours complètement échoué dans cette téméraire et stérile entreprise.

La raison nous dit qu'éclairée par sa propre expérience, elle sent qu'il se trouve, même dans la vérité dont elle se tient assurée de jouir, des hauteurs qu'elle ne peut franchir, des lointains qui dépassent sa force de percevoir et d'embrasser.

La raison nous dit que, dans presque toute question surnaturelle ou même physique, surgissent, comme un produit naturel, des objections. Elle nous apprend de quel mobile ces objections procèdent, soit qu'elles viennent de l'orgueil de l'esprit ou de la révolte des sens, de la faiblesse de l'intelligence ou de l'aveuglement du cœur, de l'affection excessive de l'homme pour lui-même ou de son peu d'amour pour Dieu ; et, en nous en faisant connaître le motif et le point de départ, elle nous en révèle le peu de valeur, quand elle ne nous en offre pas la complète réfutation .

La raison nous dit enfin que, quand possédant la lumière d'en haut, s'appuyant sur le don de Dieu, elle prend pour fondement et pour base les grandes vérités révélées au monde, alors elle peut s'élever à des hauteurs merveilleuses, et que rien n'est fécond et admirable comme l'union de l'intelligence et de la foi, comme l'alliance de la philosophie et de la religion.

Et à tous ces points de vue, soit qu'elle comprenne, soit qu'elle ignore, soit qu'elle soit forte avec Dieu ou faible avec elle-même, soit que du doute elle ait monté jusqu'à la foi, ou que déjà croyante elle ait cherché la garantie et l'affermissement de sa croyance, elle apporte avec elle, elle renferme en elle-même, elle donne au monde la plus victorieuse démonstration du Catholicisme.

---

## CHAPITRE II.

### Nature et limites de la Raison.

A étudier la raison humaine dans sa nature, on rencontre en elle d'étranges contrastes que Pascal a si souverainement signalés. Ces contradictions que la raison elle-même sait reconnaître, mais que seule elle ne peut expliquer, lui donnent à la fois, quand elle remonte à leur principe, le secret de son origine, les limites de ses droits, la mesure de sa puissance, la règle de son action.

Placé entre l'esprit et la matière, l'homme, réduit à ses propres forces, est ballotté de l'un à l'autre, sans pouvoir s'arrêter au point précis qui les concilie et les harmonise.

Dépendant de tout, il ne rêve qu'indépendance; il aspire à la vérité comme il désire le bonheur; et il ne trouve en lui-même qu'incertitude,

comme il n'y rencontre que misère et que mort. A la fois crédule et sceptique, timide et téméraire, présomptueux et découragé, il trébuche à chaque pas du chemin de la vie, hésite à chaque difficulté, chancelle à chaque obstacle, et reste soumis aux causes les plus diverses d'illusion, d'égarement et d'erreur. L'imagination, l'intérêt personnel, l'amour-propre, les préventions, les maladies, les passions, les plaisirs troublent tour à tour son jugement, lui inspirent des désirs qu'il ne peut satisfaire ou des actions qu'il regrette.

Mais en même temps qu'il connaît sa misère et qu'il ne devient grand, comme dit Pascal, que par cette connaissance, il a conscience aussi de sa grandeur. Il se relève par ses désirs, par ses pensées, par ses aspirations. Il veut le bien, s'il ne le sait découvrir lui-même ; il y applaudit, s'il ne le pratique.

Ces contradictions et bien d'autres dont le détail serait superflu, produits de la déchéance, marquent en même temps la nature de la raison, son étendue et ses limites.

C'est un instrument que Dieu a donné à l'homme, dont l'homme, s'il fût resté dans sa pureté et dans sa force, eût pu tirer des résultats admirables, mais qui est devenu insuffisant entre

des mains faibles et impuissantes : désormais, il ne reconquiert une partie de sa valeur que lorsqu'il est employé dans la mesure des seuls services qu'il peut rendre encore. Liée à la cause de la révélation chrétienne, la raison justifie cette révélation par son impuissance même et ne retrouve assez de force que pour donner à l'homme le mérite de reconnaître la vérité et de s'y soumettre. Et ainsi cette raison devient successivement, parce qu'elle *ne peut pas* et parce qu'elle *peut*, la démonstration la plus péremptoire du Christianisme.

Elle *ne peut pas* s'élever d'elle-même à la vérité absolue, se faire seule sa règle de croyance et sa règle de conduite. Elle ne peut pas, elle n'a jamais pu, du moins en fait, même par l'étude, par la science, par la réflexion, avec le concours des génies les plus élevés et des philosophes les plus éminents, venir, rachetant son infirmité et sa décadence, fonder par ses propres forces les éternels principes du vrai et du bien. La théorie ici lui a fait défaut comme la pratique ; l'histoire des idées comme celle des faits accuse également sa faiblesse ; et le travail accumulé de l'humanité tout entière n'a rien produit de plus que les simples efforts de l'individualisme. C'est là même

comme le seul progrès qui semble lui être interdit. Tandis que l'homme s'avance à pas de géant, dans la carrière de la science, de l'industrie, du commerce, de tous les perfectionnements matériels ; dans le domaine philosophique et moral, il se retrouve toujours le même. Et l'intelligence si cultivée des philosophes éclectiques ou panthéistes du dix-neuvième siècle ne les conduit pas, par elle seule, plus loin que celle des philosophes d'Alexandrie ou d'Athènes. Preuve manifeste du besoin qu'a la raison d'une lumière venue d'en haut, d'un secours pris en dehors d'elle !

Mais elle *peut*, d'autre part, avec cette lumière et ce secours, se tenir certaine de la vérité qu'on lui a fait connaître, dissiper, en partie du moins, les ténèbres qui l'entourent en ce monde, jeter un regard pénétrant à travers cette obscurité ; elle peut, planant au-dessus des théories d'une vaine philosophie ou des objections d'une incrédulité stérile, convaincre les unes et les autres d'erreur, et, dans une sphère supérieure à toutes les controverses, s'incliner avec une liberté respectueuse en présence des droits de la souveraine justice.

Devant ce travail plus humble à la fois et plus sûr, moins conforme à un idéal ambitieux, mais

plus en rapport avec les conditions présentes de l'humanité, la doctrine, pour n'être pas construite par le fait de l'homme, n'en est pas moins avérée et indubitable; les objections, pour être nombreuses et variées comme les faiblesses et les défaillances de l'esprit humain, n'en disparaissent pas moins dans la splendeur étincelante de la lumière descendue du ciel.

Ainsi, par les caractères mêmes de la raison et par les conditions intrinsèques qu'elle présente, s'éclairent tous les phénomènes de l'humanité comme tous les mystères du Christianisme. Ce qu'il y a de plus incompréhensible dans l'homme et la religion tourne au profit de la vérité; et, par une démonstration prise à rebours, ce n'est plus le chrétien qui fait comprendre l'homme, c'est l'homme qui fait comprendre le chrétien. Qu'y a-t-il en effet d'étonnant que l'homme soit déchû, s'il porte encore en lui les traces de sa chute, s'il trouve d'avance dans sa nature ce qui lui fait comprendre ensuite sa religion? Incapable de dominer sa volonté, jouet de ses désirs et de ses penchants, n'est-il pas amené à reconnaître que le péché originel est la meilleure solution à ce qui se passe dans son intelligence, qu'il explique tout, tandis que sans lui rien ne

saurait s'expliquer ni se comprendre? L'impuissance et la contradiction existant dans le fond de son être, quoi de surprenant qu'il ait tant de peine à discerner la lumière, à pratiquer le bien, qu'il se détache avec tant d'efforts de la terre pour s'élever jusqu'à Dieu, qu'il flotte entre toutes les doctrines et tous les systèmes, qu'il ait besoin d'enseignement, de révélation! Coupable et malheureux, peut-il se plaindre en ce monde du désordre dont il est la première cause, du mal dont il est le principal agent? Et ce mal qu'il porte en lui, n'est-il pas juste qu'il en subisse les conséquences, comme il est indispensable qu'il en cherche le remède et en invoque la réparation? Et c'est ainsi que la raison, par ce qu'elle possède comme par ce qui lui manque, est le guide et le grand instructeur de l'homme, soit qu'il parte de lui-même pour arriver à la vérité, soit que de la vérité il redescende jusqu'à sa propre nature.

En résumé, se servir de la raison si sujette à l'erreur pour trouver plus sûrement le chemin de Dieu, l'employer dans la juste mesure qui lui appartient, dissiper par son application bien entendue les dangers même qui naissent de son abus et de ses excès, user d'elle pour constater



son impuissance intrinsèque, la combattre avec ses propres armes, faire la séparation de la raison égarée par les sens, par l'orgueil, par les préjugés, par les entraînements, et de la raison guidée par la vertu et éclairée par Dieu, telle est la mission, le devoir, le droit du catholique.

La raison même, en effet, remarque Bourdaloue <sup>1</sup> : « la raison, qui est un des fondements  
« essentiels et nécessaires de la foi, nous dit que  
« nous ne devons pas déférer à nos vues natu-  
« relles et à nos connaissances ; et, dans les  
« choses de Dieu, elle reconnaît elle-même que la  
« loi et l'autorité de Dieu doivent l'emporter sur  
« elle. »

Ce sont là les règles tracées par la religion elle-même, qu'elle a puisées dans la nature la plus intime de l'homme ; règles qui peuvent ne pas satisfaire les esprits absolus, mais qui sont essentiellement vraies parce qu'elles prennent l'homme comme il est, pour ce qu'il est, dans le milieu humain et social auquel il lui est impossible, quoi qu'il fasse, de se soustraire.

Sous l'influence et dans la limite de ces idées, voyons successivement ce que la raison par ses propres efforts a pu formuler en doctrine et éri-

<sup>1</sup> Avent, 1.

ger en système en dehors de la Révélation ; suivons ses résistances aux vérités religieuses et les réponses qu'elle-même fournit ensuite aux objections ; constatons enfin les magnifiques résultats qu'elle peut atteindre, quand elle s'unit aux hommes et aux vérités du Christianisme.

### CHAPITRE III.

**Impuissance de la Raison seule à fonder un système de vérité en dehors du Catholicisme.**

Comme nous avons vu, avant l'Évangile, la philosophie antique s'épuiser en vains efforts pour demander à l'esprit humain de lui donner la vérité, comme nous n'avons recueilli d'elle que quelques lambeaux épars qu'elle avait retrouvés dans la conscience du genre humain et dans les souvenirs des traditions primitives; de même, depuis Jésus-Christ, les philosophes et les rhéteurs ont cherché inutilement la lumière en dehors des rayons divins descendus du ciel. Leurs systèmes, péniblement ou ingénieusement édifiés, se sont bientôt affaissés les uns sur les autres. Vainement ils en ont appelé à toutes les doctrines pour les adopter, les modifier ou les renouveler. En vain, fouillant dans ce que les théories phi-

losophiques ou populaires avaient enfanté d'idées et de systèmes, ils ont emprunté tour à tour aux théogonies de l'Orient ou aux philosophies de la Grèce. En vain, repassant par ces phases diverses dont il semble que l'esprit humain soit éternellement condamné à parcourir le cercle sans issue, idéalistes ou sensualistes, ils sont revenus successivement aux illusions du mysticisme, aux affirmations du dogmatisme, pour retomber dans les négations du scepticisme. Leurs efforts n'ont pas eu plus de succès dans cette seconde période de l'humanité que dans la première.

Tout le travail de l'esprit humain, livré à ses seules forces, pendant les dix-huit siècles du Christianisme, n'a donné également ici que cette dernière et double conséquence : ou la philosophie humaine n'a rien produit de positif, de réel, de définitivement utile ; ou, les seules notions vraies qu'elle ait mises au jour, elle les a prises, qu'elle l'avoue ou qu'elle le conteste, qu'elle en ait ou non la conscience, elle les a prises dans l'atmosphère de vérité qui l'entourait, aux rayons de lumière qui brillaient auprès d'elle ; et elle les a ainsi reçues de la communication divine, même quand elle a cru les former dans son propre sein.

L'histoire des idées et des systèmes, depuis l'Évangile jusqu'à nos jours, met dans l'évidence la plus incontestable ce double résultat. Et ce sera la meilleure démonstration en faveur de notre thèse, que de suivre l'erreur dans sa course à travers le monde, tantôt côtoyant, tantôt combattant la vérité, et rendant également hommage à la lumière soit par ses emprunts, soit par ses résistances.

Deux écoles de philosophie apparaissent dès les premiers jours du Christianisme, l'une à Rome, l'autre à Alexandrie.

Celle de Rome, qui relève plus particulièrement des Stoïciens et s'attache plus spécialement à la morale, trace parfois, avec Sénèque, Épictète ou Marc-Aurèle, des préceptes sévères et purs, des règles de conduite nobles et élevées.

Mais cette sage morale, ces belles notions que, dans son fanatisme orgueilleux, le Stoïcisme n'aurait pu enfanter, étaient, pour la plus grande part, comme des recherches modernes l'ont établi <sup>1</sup>, des emprunts faits au Christianisme.

Sénèque, sans aucun doute, avait connu les

<sup>1</sup> Voir, sur les rapports de Sénèque avec les chrétiens, M. de Champagny, dans son ouvrage des *Césars*, et Am. Fleury, dans *Sénèque et saint Paul*.

premiers apôtres dans le palais même de Néron où ils avaient pénétré comme lui; il avait entendu saint Paul développer la nouvelle doctrine dans les lieux publics et devant les tribunaux de Rome. De même Épictète et Marc-Aurèle avaient puisé à la source de ces vérités qui s'infiltraient dans toute la société romaine. Comment, sans ces relations que tout donne lieu de supposer, comment Sénèque eût-il employé des expressions et revêtu des formes tellement chrétiennes que saint Jérôme a pu le croire chrétien et l'appeler notre Sénèque, *Seneca noster* <sup>1</sup>? Comment eût-il écrit son beau *traité de la Providence*, laquelle, suivant M. de Maistre <sup>2</sup>, n'avait pas encore de nom à Rome du temps de Cicéron? Comment eût-il développé des pensées à la fois si élevées et si nouvelles sur Dieu et sur l'homme, jusqu'à dire que Dieu devait être aimé, jusqu'à s'écrier : « O prodige, ce n'est plus l'homme qui va vers Dieu, c'est Dieu qui vient vers l'homme, qui entre dans l'homme pour lui appartenir de plus près <sup>3</sup>? »

Non, ce n'est pas au milieu des délations, des orgies et des meurtres, que le déclamateur em-

<sup>1</sup> *Adversus Jovinianum*, 1. — <sup>2</sup> *Soirées de Saint-Petersbourg*. — <sup>3</sup> *Epist.* LXXIV.

phatique, le courtisan de Néron, l'apologiste de la mort d'Agrippine eût trouvé dans son propre cœur des notions qui avaient échappé aux plus beaux génies de la Grèce. Non, ce n'est pas même Épictète, n'osant interdire la débauche <sup>1</sup>, ni Marc-Aurèle, permettant le suicide, qui eussent seuls formulé des préceptes inconnus jusque-là à la sagesse humaine. Leurs plus beaux écrits mêlés d'erreurs, leur morale impuissante sur leurs propres actions et sans influence sur la corruption romaine, prouvent qu'ils avaient puisé sans discernement et sans profit à ces sources d'où découlaient déjà sur le monde tant de notions de justice et de dignité, tant d'amour des hommes et de vertus sublimes.

Par sa nature plus portée vers la métaphysique et la théorie, l'école Néo-Platonicienne sortie d'Alexandrie eut plus de prise sur les intelligences.

Issue originellement du Juif platonicien Philon, cette école venant à la suite des sectes philosophiques de l'antiquité et trouvant devant elle la formule catholique, tenta la fusion en un seul corps de tous les systèmes religieux et philosophiques qui l'avaient précédée.

<sup>1</sup> Enchiridion.

Du Christianisme même qu'ils voulaient particulièrement combattre, les néo-platoniciens empruntèrent, en les altérant, les dogmes de la Trinité et du Verbe Fils de Dieu. Ils imaginèrent une unité assez vaste pour contenir tous les contraires, une doctrine assez flexible pour renfermer toutes les erreurs. En alliant ensemble les traditions théogoniques de l'Orient, l'âme du monde des pythagoriciens, les *idées* de Platon transformées en êtres réels, les formes même d'Aristote, ils en arrivèrent à un système mêlé d'illuminisme et de panthéisme, dans lequel l'esprit humain allait se perdre et s'engloutir.

Leur but était de consacrer de nouveau toutes les superstitions des cultes polythéistes. En rétablissant les pratiques les plus absurdes de la théurgie et de la magie qu'ils proclamaient la plus divine des sciences, en invoquant les dieux inférieurs liés à la matière, ils replongeaient le monde dans l'idolâtrie et les ténèbres. Malgré quelques notions vraies et élevées émises, entre d'innombrables erreurs, par Plotin, Jamblique, Porphyre et Proclus, les plus illustres représentants de cette école, il n'a pas tenu à elle, qu'avec le Christianisme, la lumière ne fût de nouveau ravie au monde; et elle aurait enrayé défi-



nitivement le progrès moral de l'humanité, si elle était parvenue à se constituer et si, après de vains efforts et des luttes ardentes et stériles, elle n'eût enfin péri avec Julien, la dernière et, un instant, la plus menaçante personnification de ces tendances funestes et rétrogrades.

Ce fut là le dernier effort de la philosophie païenne. Ses débris dispersés disparurent et il ne resta d'elle que le souvenir de ses tentatives impuissantes et de ses grossières erreurs. Vaincue sur le double terrain de la théorie et des faits par la vérité du Christianisme, elle ne laissa après elle, à travers quelques belles formes, aucun enseignement réellement utile au monde.

Renouvelées dans la suite des temps à d'autres points de vue, ces mêmes erreurs montrèrent moins encore de fécondité et de puissance. L'école arabe au moyen âge, avec Avicenne et Averrhoès, joignit à de savants commentaires sur Aristote qui firent sa gloire, des théories presque identiques à celles des néo-platoniciens sur l'émanation ; et par ses doctrines de l'intelligence universelle à laquelle tous les êtres raisonnables participent, elle fut conduite à nier à la fois la liberté de Dieu et celle de l'homme.

Les autres écoles philosophiques du moyen

âge qui, bien peu nombreuses d'ailleurs dans ces siècles de foi vive, ne procèdent pas du Catholicisme, ne sont guère que des hérésies, détruisant au lieu de fonder, attaquant au lieu de produire. Elles ne laissent après elles que des insurrections publiques ou des révoltes particulières qui, trop de fois, les unes et les autres, finissent dans le sang même de leurs auteurs.

Au quinzième et au seizième siècle, avec le mouvement des esprits suscité par la Renaissance, avec la fermentation universelle de cette époque féconde également en bien et en mal, les écoles de philosophie réapparaissent et reproduisent, sous des formes plus ou moins nouvelles, les divers systèmes que l'esprit humain avait déjà plus d'une fois construits et délaissés tour à tour.

C'est alors que surgirent deux hommes qu'il est bien difficile de discuter en quelques mots, Bacon, plus grand par l'esprit que par le caractère, et Descartes, dont le génie si élevé a embrassé toutes les connaissances humaines : le premier, fondateur de l'école expérimentale qui, en dehors de toute théorie, s'appuie sur les faits, leur observation et les déductions qui en découlent; le second, rénovateur de la méthode spiritua-

liste qui, par son point d'appui pris trop exclusivement sur l'évidence et les fonctions de la raison, a été un instrument à la fois utile et dangereux, prêtant, par sa délicatesse même, au bon usage non moins qu'à l'abus, et présentant une arme également puissante pour le soutien de l'erreur et pour la défense de la vérité <sup>1</sup>.

Dans ce qui a fait particulièrement la gloire de ces deux éminents philosophes, il y a bien plus encore, il faut le dire, une méthode et un moyen qu'une doctrine ou un enseignement; et on a pu, dans les écoles les plus opposées, en suivant également leurs traces, avoir le droit de se dire également leurs disciples.

Aussi ni l'un ni l'autre n'ont pu donner à la philosophie humaine la sûreté et la fixité qui lui manquaient. Après eux comme avant eux, l'homme, n'ayant que sa seule intelligence pour guide, s'est égaré sans avoir atteint le but de

<sup>1</sup> Vrai en lui-même, en ce sens qu'il fait connaître que c'est la raison qu'il faut prendre pour point de départ et à laquelle il faut toujours revenir en dernière analyse, le système cartésien pêche comme système absolu, exclusif, et en ne tenant pas assez de compte de l'élément de croyance naturelle et d'enseignement social qui entre pour sa juste part dans la connaissance humaine. Voir l'abbé Maret, *Philosophie et religion*.

ses efforts ; et bientôt on a vu, sans qu'on puisse néanmoins les en accuser personnellement, sortir de l'un et de l'autre, comme par une filiation naturelle, les écoles les plus ennemies du bien et du vrai, de la morale et de la vertu : le Matérialisme est descendu de l'observation des faits préconisée par Bacon ; le Panthéisme et le Rationalisme sont issus de l'évidence proclamée par Descartes comme la règle absolue de la certitude.

Ce fut vers ces époques que l'esprit humain, atteint comme par une contagion générale, put sembler parfois frappé plus que jamais de vertige. Après les bouleversements que la Réforme, en déchirant l'unité catholique, apporta dans toutes les doctrines religieuses, vinrent les sophistes téméraires qui, s'abandonnant à toutes les aberrations, secouèrent tout joug, même philosophique.

Voici le Hollandais Spinosa qui, renouvelant le triste système du Panthéisme, en donne la formule la plus absolue et la plus géométrique. Suivant lui, Dieu est l'être tout entier, en même temps un et multiple, cause et effet ; il est la substance unique, infinie, éternelle, comprenant à la fois l'esprit et la matière, la pensée et l'étendue : une force interne, une nécessité irrésis-

tible produisent et gouvernent tous les modes et tous les actes de cette substance universelle. Dès lors la liberté n'existant ni dans l'homme ni dans Dieu, et tout étant Dieu de même que Dieu est tout, il n'y a plus de volonté individuelle, plus de distinction du bien et du mal ; tout est bien, tout est dans l'ordre, tout est divin, la force aussi bien que la justice, les passions et les crimes aussi bien que la vertu.

Ainsi, avec le panthéisme, la religion disparaît, puisque, n'étant que le rapport de deux êtres, elle ne peut subsister si ces êtres sont confondus. La conscience est sans objet, puisque la nécessité domine les actes et les justifie. Dieu n'existe plus, puisque, sans l'intelligence, la liberté, la personnalité, il n'est rien qu'une abstraction et un mot. L'homme enfin se nie lui-même en voulant s'égalier à l'infini et se perdre en Dieu : tout disparaît pour lui, raison et vertu, espérance et bonheur ; la vie n'est plus qu'une illusion et l'avenir qu'un rêve au sein du néant.

Un autre système, qui vient bientôt après dans l'ordre des temps, et qui par une voie différente conduit à d'aussi funestes résultats, c'est le Matérialisme, dégradation de l'intelligence qui est érigée en doctrine par Hobbes et Gas-

sendi, revêt avec Locke et Condillac la régularité philosophique, descend avec Cabanis et Tracy aux applications les plus grossières, et reproduit, sous une forme plus ou moins modifiée, les plus mauvaises inspirations du sensualisme antique. Doctrine absurde qui est contrainte de se poser fatalement ce dilemme : ou que la matière s'est faite d'elle-même, ou qu'elle est éternelle ; double alternative qui présuppose une puissance et une éternité bien plus difficiles à expliquer et à admettre que celles même de Dieu.

A l'école du Dix-Huitième siècle proprement dite, on ne saurait donner le nom de philosophie. Car, ne croire à rien, s'attaquer à tout, verser le sarcasme et l'ironie sur les maximes et les pratiques les plus respectées des hommes, n'est et ne peut être une philosophie même erronée, ne saurait constituer un corps de doctrine digne d'une sérieuse réfutation.

Le but de ces sophistes était trop évident : ils s'étaient déclarés les ennemis de toutes les croyances de l'humanité, ils voulaient dominer sur les ruines de tous les cultes. Chacun d'eux tend à ce but par des moyens divers, mais avec la même opiniâtreté et la même violence.

Les uns, sortis de l'école anglaise de Bolingbroke, professent audacieusement l'Athéisme, et pour ne pas reconnaître le Dieu des chrétiens, refusent à Dieu même toute existence. Ils ne voient pas qu'en prétendant exalter davantage les droits de la raison, ils commencent par l'abaisser jusqu'à l'absurde. Ne voulant pas comprendre le Catholicisme, ils se construisent un système où l'univers lui-même devient incompréhensible, puisqu'il existerait comme un effet sans cause, puisque le plus magnifique ensemble, la plus admirable harmonie, seraient les seuls produits du hasard, et que le chaos aurait enfanté et entretiendrait les lois de la précision et de la fixité la plus merveilleuse.

Les autres, se rejetant sur le Déisme, n'empruntent le nom de Dieu que pour le dépouiller de ses plus essentiels attributs, lui ôtent tout pouvoir comme toute action sur son ouvrage, et ne placent l'homme sur la terre que pour entourer d'un voile plus impénétrable son origine, sa conscience et son but.

Les derniers enfin, soumettant l'intelligence à la matière, et niant toute spiritualité, s'assimilent eux-mêmes aux animaux dont ils font descendre l'humanité.

Tous ces systèmes devaient se détruire par leurs propres excès. Ils atteignent bientôt un terme qui ne saurait être impunément dépassé ; et le doigt de la Providence les mènera des discussions de l'école au sanglant dénouement de l'échafaud, de la négation théorique de toute certitude, de tout devoir, de tout culte, de toute société, à des applications qui ont effrayé les peuples et bouleversé le monde.

Ainsi, ô Dieu puissant, votre créature vous renie et vous blasphème ! Elle profite des bienfaits mêmes qu'elle a reçus pour en insulter l'auteur ! Cette philosophie moderne qui vous devait tout, vérité, lumière, morale, tolérance, civilisation, se sert contre vous des propres armes que vous lui avez remises ! Vous les en avez doublement punis. Vous avez permis que leurs passions, principe de leurs tristes doctrines, en devinssent le châtiment et que leurs faiblesses et leurs vices fissent manifestement justice de leurs erreurs.

Mais ce n'est pas tout encore, et pour manifester votre souverain domaine sur ceux même qui vous outragent, vous aviez d'avance voulu que, par une singulière destination de votre providence et par la force de la vérité, ils vous rendissent de leur propre bouche un direct et éclatant hom-



mage, à ce point qu'on pût faire des traités apologétiques complets avec leurs étranges aveux et venger la foi avec ce qu'ils ont écrit contre leur propre incrédulité. Ainsi, vous aviez triomphé par leurs paroles et par leurs actes, avant que vous n'eussiez vaincu par leur ruine.

C'est en vain que, contre de tels excès, l'école Écossaise proteste par l'organe de Reid et de Dugald Stewart, et cherche à relever le drapeau si abaissé du Spiritualisme. Une autre tendance non moins funeste se produit en Allemagne, dans ce pays des nuages et des rêves, et renouvelle, sous des formes plus confuses et plus sombres, les plus mauvaises conceptions du Panthéisme. On n'aurait pu, avant les productions de cette philosophie, imaginer jusqu'à quel abîme de chaos et d'erreur l'esprit humain peut descendre.

Sortie de Kant qui, malgré son scepticisme ontologique, admet encore l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, la philosophie allemande fait un pas de plus avec Fichte qui ne croit qu'à l'existence du sujet pensant, fait disparaître l'objet ou le monde extérieur, et déclare qu'il est aussi inutile de demander à une philosophie si elle est athée, qu'à un triangle s'il a une couleur.

Venu après Fichte, Schelling supprime le sujet pensant lui-même et lui refuse toute existence indépendante et personnelle. Enfin le grand maître de l'école, Hegel, avançant plus loin encore, arrive jusqu'à l'absolu, ou l'unité, en dehors duquel rien n'existe et qui est à la fois l'être pur et la notion, l'idéal et le réel.

C'était là le dernier mot, le terme final du panthéisme, revêtu seulement de formes nouvelles. Mais, que ce soit le sujet pensant qui seul existe, ou l'absolu qui existe seul, ou enfin que l'être pensant ne soit qu'une partie et une modification de cet absolu, c'est toujours la même erreur engendrant les mêmes conséquences, c'est toujours la négation de ce que l'homme croit, respecte et pratique.

Après les théories des maîtres, l'école Allemande tombe par les disciples dans des abîmes où on ne peut plus la suivre. Ce sont des aberrations étranges, des rêves du matérialisme le plus grossier, des allégations qui ne semblent que des gageures contre le bon sens, où le danger des systèmes n'est racheté que par leur obscurité, où la folie le dispute au chaos. Toutes les bornes sont dépassées. Bientôt on ne fait plus un système contre Dieu, on l'attaque personnellement, on l'in-

jurie avec une rage qui semble avoir emprunté à l'enfer ses inspirations <sup>1</sup>.

La philosophie française de notre époque, celle au moins qui a un enseignement public et qui s'avoue, n'a pas connu ces excès et ces fureurs.

Descendue de l'école Ecossaise par Royer-Col-lard, et réagissant contre le matérialisme du dernier siècle, elle se donna d'abord la louable mission de remettre le Spiritualisme en honneur. Mais elle non plus, malgré quelques belles aspirations, ne peut s'élever par ses propres forces jusqu'à la contemplation de la souveraine justice. En faisant tout dépendre du choix, même la règle avec laquelle on doit choisir ; en cherchant les vérités pour en faire un système avant d'avoir un système pour arriver à la découverte de ces vérités, l'école

<sup>1</sup> Voir les ouvrages allemands de Bruno Bauer, de Feuerbach, de Stirner, etc. — Feuerbach affirme que la nature divine et la nature humaine sont identiques, que le Dieu de l'homme c'est son âme manifestée, et que par suite l'homme doit s'adorer lui-même (*Essence du christianisme*). — Stirner repousse le droit, la morale, la fraternité comme des formes et des déguisements de l'ancien Dieu, et déclare que puisqu'il n'y a de réel que l'individu, l'égoïsme doit compléter et achever l'athéisme. (Saint-René Taillandier, *De la révol. en Allemagne*, t. I.)

Éclectique aboutit bientôt à un double résultat d'impuissance et d'erreur.

D'une part, en effet, elle fit consister toute la philosophie dans la seule libre réflexion. Elle exalta la pensée jusqu'à la placer dans une indépendance complète et un état de doute universel vis-à-vis de toute religion. Dès lors il n'y a pas pour elle de vérité absolue. Dieu même devient un simple produit de l'esprit humain. Et elle descend ainsi jusqu'à un rationalisme sans doctrine et sans base, qui est un vrai scepticisme.

D'autre part, se rattachant à la philosophie allemande et posant l'histoire des idées comme la révélation du progrès humain, elle établit en principe l'inspiration nécessaire et absolue de l'humanité. L'erreur, historiquement le partage si fréquent de l'homme, n'est pour elle qu'une vérité incomplète. De là, harmonisant tous les contraires, accueillant toutes les doctrines, s'inclinant devant tous les succès, elle produit un syncrétisme confus qui admet à la fois le *oui* et le *non*, ne distingue pas le vrai du faux, regarde le Catholicisme et le Spinosisme comme également providentiels. Et par une conséquence forcée, divinisant tout, l'erreur comme le vice même, elle glisse sur une pente rapide dans le Panthéisme.

L'énumération de toutes ces tentatives, pour la plupart aussi stériles que funestes, aboutit, à notre époque, aux trois dernières écoles qui ont occupé ou occupent encore les esprits en France : le Saint-Simonisme, le Fourierisme et l'école progressive ou humanitaire.

Ce ne saurait être ni le moment ni le lieu de donner en détail le développement de ces divers systèmes. Leurs seules conséquences les réfutent et les détruisent.

Tandis que l'erreur a le plus souvent sa source ou dans la sensualité ou dans l'orgueil, le Saint-Simonisme et le Fourierisme procèdent à la fois de ces deux points de départ, chacun toutefois avec quelque différence dans le fonctionnement et les formules. D'une part, tous deux ils exaltent et divinisent l'homme ; de l'autre, ils le séduisent et l'attirent par l'offre de toutes les jouissances matérielles. Ils ont nettement suivi comme direction le contre-pied du Christianisme et, à l'inverse de celui-ci, dans le grand duel toujours ouvert entre nos devoirs et nos penchants, ils ont pris parti pour les penchants contre les devoirs. Ils ont en même temps posé comme principe que c'étaient nos penchants qui étaient bons, nos devoirs qui blessaient l'ordre et, en nous dégradant, nous détournaient

de notre voie véritable. Ils en ont conclu que la domination de l'esprit devait cesser et qu'il était temps de proclamer la réhabilitation de la chair. Le bonheur comme le droit consiste désormais à avoir beaucoup de passions et beaucoup de moyens de les satisfaire.

Dès lors la morale chrétienne, que dis-je ? la simple morale de la loi naturelle est renversée. Les penchants étant la règle, l'homme doit, sans prendre garde aux protestations de la raison et de la justice, suivre ses appétits les plus grossiers comme la loi même de la nature. Là est le bien suprême ; le corps doit commander, l'âme obéir.

Les conditions les plus élémentaires de la vertu et de la moralité, le mariage, la pudeur, le désintéressement, le dévouement personnel n'existent plus. Toute noble aspiration, toute espérance d'avenir est supprimée du cœur de l'homme ; lui-même jouira et disparaîtra comme la brute.

Enfin l'école humanitaire ou du progrès continu, avec MM. Pierre Leroux, Michelet, Quinet, en admettant l'infailibilité de l'esprit humain, déclare, par là même, légitimes et nécessaires toutes les erreurs philosophiques et religieuses qui ont réussi à se faire une place dans l'histoire. Une religion nouvelle et universelle sera, par suite

de la perfectibilité indéfinie, le produit de l'avenir. Les révolutions, sur les ruines des cultes actuels, mènent à ce but qui est l'exaltation de l'humanité.

Cette doctrine, dont les adeptes se signalent contre le Catholicisme par une haine violente qui va, chez quelques-uns, jusqu'à la folie et au délire, n'est guère au fond qu'une doctrine politique. Elle mêle ses incitations et ses convoitises à celles des deux écoles précédentes, pour enfanter les nombreuses nuances du Socialisme, marcher ensemble à la destruction de tout ce qui existe, poursuivre, à travers les ruines, les désordres, les crimes qu'elle légitime et justifie, le bonheur présent ou à venir de l'humanité.

Ces tristes théories, développées en public ou propagées en secret, répandues par la presse, par la littérature, par les théâtres, ont donné naissance à tous ces appétits immoraux, impies, révolutionnaires qui surgissent autour de nous. Elles en appellent à la force brutale pour atteindre plus promptement leur but. Et après avoir passé par l'école blasphématoire de Proudhon pour qui Dieu est le mal et le vol une justice <sup>1</sup>,

<sup>1</sup> On ne peut lire sans horreur et dégoût ce qu'a écrit dans ses excès, ou plutôt dans son délire, une pareille

elles finissent par les conspirations, les révoltes sanglantes, et ne reculent ni devant le pillage, ni devant le meurtre.

C'est là le dernier terme de l'insurrection de l'esprit humain. Après de telles folies, ou plutôt de tels crimes, il n'y a plus rien que la ruine de toute société, de toute nation, et la fin même de l'humanité.

Voilà donc, depuis l'Évangile, tout ce qu'a produit l'homme en fait de théories et d'idées ;

école. « Le satan qui nous assiège, ce satan c'est toi, » dit Proudhon reprochant à Dieu tout ce qui est mal sur la terre et glorifiant l'homme de tout ce qui est bien. « Tu triomphais et personne n'osait te contredire, quand, « après avoir tourmenté en son corps et son âme le juste « Job, figure de notre humanité, tu insultais à sa piété « candide, à son ignorance discrète et respectueuse. Nous « étions comme des néants devant ta majesté invisible... « et maintenant te voilà détroné et brisé. Ton nom, si « longtemps le dernier mot du savant, la sanction du « juge, la force du prince, l'espoir du pauvre, le refuge « du coupable repentant, eh bien ! ce nom incommuni- « cable, désormais voué au mépris et à l'anathème, sera « sifflé parmi les hommes ; car Dieu c'est sottise et lâ- « cheté ; Dieu c'est hypocrisie et mensonge ; Dieu c'est « tyrannie et misère ; Dieu c'est le mal... il n'y a pour « l'homme qu'un seul devoir, qu'une seule religion, c'est « de renier Dieu. » (*Contradictions économiques*, t. I, p. 405 à 416 ; t. II, p. 306.)



voilà le résultat du travail individuel et de la conquête des siècles.

Et maintenant, nous le demandons, parmi ces systèmes dont nous venons de parcourir la série, où est la vérité? à quelle secte appartient-elle? de quelle école est-elle le partage?

Se trouve-t-elle dans l'idéalisme qui nie le corps, ou dans le sensualisme qui nie l'esprit, ou dans le scepticisme qui récuse le témoignage de l'un et de l'autre? Est-ce dans le panthéisme ou dans le matérialisme qui suppriment également Dieu, l'un en lui donnant, l'autre en lui refusant tout? Est-ce dans le mysticisme qui ne veut que Dieu, ou dans le rationalisme qui ne croit qu'à l'homme, ou enfin dans l'éclectisme qui réunit et confond tous ces principes et toutes ces erreurs?

Mais du moins, si on n'a pas trouvé la vérité, a-t-on découvert la voie qui peut y conduire? Où est la méthode, le critérium qui nous mène plus ou moins sûrement à la certitude? Nul ne peut davantage nous l'offrir, pas plus Bacon avec son empirisme que Locke avec sa sensation, Berkeley avec sa théorie des idées, que Kant avec sa raison pure, ou Schelling avec son absolu, ou Lamennais avec son sens commun, ou enfin Jouffroy avec sa méthode d'observation.

Laquelle préférer entre ces doctrines si multiples ? Entre ces méthodes, qui toutes, plus ou moins, s'excluent et se repoussent, laquelle choisir ? Où en est, en présence de ces efforts si contradictoires et si divers, où en est la philosophie humaine envisagée au point de vue de la raison et du simple bon sens ? Peut-on réellement dire qu'elle est la maîtresse de la vérité et qu'elle a reçu le don de conduire l'homme avec quelque sûreté dans le chemin si obscur de la vie ? Nous ne craignons pas de l'interroger elle-même ; qu'elle nous dise ce qu'elle en pense, et qu'elle se juge ! Malgré toute sa confiance en elle, malgré son orgueil, elle ne peut s'empêcher de sentir sa faiblesse, d'avouer son impuissance ; et elle s'exprime souvent en termes que n'auraient osé employer même ses adversaires.

Voici ce qu'à l'époque la plus confiante en ses lumières, au dix-huitième siècle, disait J. J. Rousseau <sup>1</sup>, en voyant les inconsistances et les faiblesses de la philosophie, dont il donnait tour à tour l'exemple et la critique : « Ce serait un détail  
« bien flétrissant pour la philosophie que l'expo-  
« sition des maximes pernicieuses et des dogmes  
« impies de ses diverses sectes... A entendre les

<sup>1</sup> Passage souvent cité de *l'Émile*.

« philosophes, ne les prendrait-on pas pour une  
« troupe de charlatans qui crient chacun de leur  
« côté sur une place publique : Venez à moi,  
« c'est moi seul qui ne me trompe point ? L'un  
« prétend qu'il n'y a pas de corps et que tout est  
« en représentation ; l'autre, qu'il n'y a d'autre  
« substance que la matière ; celui-ci avance qu'il  
« n'y a ni vice, ni vertu, et que le bien et le mal  
« sont des chimères ; celui-là que les hommes sont  
« des loups et qu'ils peuvent se manger en sûreté  
« de conscience... Je consultai les philosophes, je  
« feuilletai leurs livres, j'examinai leurs diverses  
« opinions ; je les trouvai tous fiers, affirmatifs,  
« dogmatiques même dans leur scepticisme pré-  
« tendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, se  
« moquant les uns des autres ; et ce point, com-  
« mun à tous, me paraît le seul sur lequel ils ont  
« tous raison. Triomphants quand ils attaquent,  
« ils sont sans vigueur en se défendant. Si vous  
« pesez leurs raisons, ils n'en ont que pour dé-  
« truire ; si vous comptez les voix, chacun se  
« réduit à la sienne ; ils ne s'accordent que pour  
« disputer. »

Puis au dix-neuvième siècle, le chef de l'é-  
clectisme, M. Cousin, après de longues études,  
vient reconnaître que : « la philosophie n'est pas

« sortie de l'enfance et qu'il faudra de longues  
 « générations pour que l'humanité puisse arri-  
 « ver à un système <sup>1</sup>. » Il déclare que :  
 « nous sommes impuissants à connaître ce  
 « qui importe le plus à l'homme, que les  
 « questions d'origine et de fin nous sont incon-  
 « nues <sup>2</sup>. »

Il ajoute que « toutes les grandes notions de  
 « temps, d'espace, de cause, de substance sont  
 « des mystères impénétrables devant lesquels  
 « l'esprit humain doit s'humilier et confesser son  
 « ignorance <sup>3</sup>. »

A la suite du maître, Jouffroy, le plus éloquent  
 de ses disciples, ne craint pas de faire ces remar-  
 quables aveux : « Les problèmes les plus impor-  
 « tants de la philosophie, agités dans les temps  
 « anciens et dans les temps modernes, sont aussi  
 « peu résolus de nos jours qu'ils l'étaient du temps  
 « de Platon et d'Aristote. Trois ou quatre grandes  
 « opinions se disputent l'honneur de résoudre ces  
 « problèmes ; mais, entre ces opinions, il n'y a  
 « rien de décidé. Laquelle est la vérité ? L'une  
 « d'elles même est-elle là vérité ? C'est ce qu'on  
 « ne sait pas ; c'est ce que tous les efforts des

<sup>1</sup> *Cours sur l'hist. de la philosophie moderne*, p. 6. —

<sup>2</sup> *Ibid.* — <sup>3</sup> *Cours de 1816 et 1817*, p. 24.

« philosophes n'ont pu décider encore <sup>1</sup>. Voilà  
 « où en sont, ajoute-t-il, tous les problèmes phi-  
 « losophiques, sans aucune exception. Il s'ensuit  
 « que, rien n'étant décidé sur les grands problè-  
 « mes, la vérité n'étant point connue, la valeur  
 « des opinions philosophiques ne peut être ap-  
 « précisée; que, par conséquent, il n'y a rien de  
 « certain en philosophie, ou, en d'autres termes,  
 « que la science philosophique n'existe pas <sup>2</sup>.  
 « Science, continue-t-il, si ancienne, si illustre  
 « dans l'histoire de l'humanité, mais dont la des-  
 « tinée semble avoir été, depuis deux mille ans,  
 « de fatiguer, par un charme et une difficulté éga-  
 « lement invincibles, les plus grands esprits qui  
 « ont honoré et honorent l'espèce humaine. » En-  
 fin il allait jusqu'à avouer que la philosophie  
 était comme un abîme où l'on manquait d'air  
 et où l'âme étouffait; que, quand il professait, il  
 enseignait une science dont il ne savait pas même  
 l'objet, et qui ne remplissait pas plus le vide de  
 son âme qu'elle n'en éclairait l'obscurité <sup>3</sup>.

Les méthodes ne sont ni plus fixes, ni moins

<sup>1</sup> *Cours d'hist. de la philos. ancienne*, 1828, 1<sup>re</sup> leçon. — *Nouveaux mélanges*, p. 358 et 359. — <sup>2</sup> *Ibid.* —  
<sup>3</sup> *Nouv. mél. philosoph.*, p. 121 et 122. — Voir la *Revue indépendante*, 1<sup>er</sup> novembre 1842.

contestées. « Les philosophes, » dit M. de Gérando, lui-même philosophe accrédité <sup>1</sup>, « les philosophes demandent une chose qui serait sans doute « bien agréable et bien commode, lorsqu'ils veulent trouver un critérium tellement prompt, « tellement simple qu'il puisse au premier coup « d'œil faire distinguer la vérité de l'erreur..... « mais ils demandent une chose tout à fait impossible, et l'inutilité des tentatives qui ont été « faites dans tous les temps pour l'obtenir, suffit pour en démontrer l'impossibilité. »

Enfin le philosophe protestant Ancillon <sup>2</sup>, esprit d'un éclectisme sage et éclairé, dit: « L'histoire de la philosophie ne présente au premier « coup d'œil qu'un véritable chaos. Les notions, « les principes, les systèmes s'y succèdent, se « combattent et s'effacent les uns les autres sans « qu'on sache le point de départ ou le but de « tous ces mouvements et le véritable objet de « ces constructions aussi hardies que peu solidés <sup>3</sup>. »

<sup>1</sup> *Histoire comparée des systèmes.* — <sup>2</sup> Cité par M. de Bonald dans ses *Recherches*.

<sup>3</sup> Un disciple de l'éclectisme, J. Simon, ayant prétendu, dans son ouvrage de la *Religion naturelle*, formuler une foi naturelle, au nom de la seule philosophie,

C'est ainsi, et il serait facile d'invoquer des témoignages bien plus nombreux, c'est ainsi que, non-seulement les divers systèmes philosophiques se sont partout et en tout temps contredits les uns les autres, et que la philosophie s'est, pour ainsi dire, niée elle-même, mais encore que les hommes se prenant directement à partie, se livrant à de mutuelles disputes, ont montré une habileté merveilleuse à découvrir et à renverser par des arguments sans réplique les parties défectueuses

voici en quels termes un de ses propres amis, placé sur le même terrain, renverse sa prétention : « A chaque « page on sent l'impuissance de l'auteur à atteindre le « but qu'il se propose ; ce but est au delà des bornes « du possible.... c'est une entreprise téméraire de vou- « loir formuler ce qui échappe à toute formule... Il « n'est pas au pouvoir de l'homme d'établir l'unité « dans la diversité. La religion naturelle est la religion « de ceux qui, soit par conviction, soit par orgueil, ne « veulent se ranger sous aucune des bannières flottant « dans la mêlée des croyances humaines, et adoptent « ou rejettent librement, de tous les préceptes et de « tous les dogmes consacrés par les religions diverses, « ce qu'il leur plaît de rejeter ou d'adopter. Elle est « la religion de ceux qui, impatientes de tout joug, ne « croient à aucune révélation, ne suivent d'autre règle « que celle qu'ils s'imposent à eux-mêmes, se font de « Dieu l'idée qu'il leur plaît de s'en faire et conçoivent « à leur guise la vie présente et la vie future. » (L. Jourdan, article de juillet 1856.)

des doctrines de leurs antagonistes. L'erreur s'est détruite par ses propres mains ; l'incertitude s'est révélée par son propre témoignage. Les adeptes de la même école n'ont pu s'entendre et se sont subdivisés en presque autant de sectes que de disciples ; et ce serait un immense travail que de faire l'histoire de leurs déviations et de noter en détail leurs points de dissemblance.

En résumé, dans ce long travail de l'esprit humain, la philosophie humaine, si elle a parfois exposé quelques notions saines, quelques principes vrais, les a presque toujours puisés, ou du moins en a trouvé le germe, dans la conscience du genre humain, dans la loi naturelle, dans les révélations mêmes du Christianisme. Si ensuite, grâce au reste de lumières demeurées encore dans la raison, elle y a ajouté, avec plus ou moins d'élévation et d'éclat, quelques rares et courts développements, nous serons heureux, au milieu de toutes les défaillances que nous signalons en elle, de rendre hommage à ses louables efforts. Mais, en dernier résultat, que sa part de bien a été légère ! et quels flots successifs d'erreurs, de ténèbres, de folies mêmes, elle a répandus sur le monde !

Disons - le donc. Sans influence sérieuse sur



l'esprit humain, elle n'a su ni fonder un système durable, ni féconder une idée utile, ni tenir un flambeau qui pût servir de guide à l'humanité.

Sans action réelle sur le cœur de l'homme, elle n'a pas été plus capable ni de réformer une habitude, ni de réprimer un vice, ni de modifier une mauvaise nature. Aujourd'hui, comme du temps d'Épictète qui se plaignait de n'avoir pas rencontré, même dans l'école la plus austère, un sage, non point achevé, mais seulement en ébauche <sup>1</sup>, elle n'a pu donner une règle sûre de conduite, une leçon profitable de vertu.

En un mot, toutes ses tentatives, en théorie comme en morale, aussi peu fructueuses pour l'individu que pour les sociétés, n'ont abouti, au milieu de ses incertitudes et de ses variations, qu'à donner au monde le spectacle de ses erreurs et de ses fautes non moins faites pour confondre son orgueil que pour constater son impuissance.

<sup>1</sup> *Apud Arrian.*, l. II, ch. XIX.

## CHAPITRE IV.

Objections présentées par la raison et réponse à ces objections.

Si l'homme, conservant l'entière jouissance de ses facultés primitives, était demeuré parfait, si sa raison n'était ni diminuée, ni aveuglée, ni séduite, la vérité lui apparaîtrait dans tout son éclat; et quand il la posséderait, sûr de ne pas la laisser entamer par les objections et le doute, il se reposerait avec bonheur dans une certitude complète et immuable.

Mais telle n'est pas la condition des choses de ce monde.

Au sein de la grande démonstration catholique elle-même, le champ des objections semble s'étendre dans un horizon sans limites. Elles se multiplient suivant les esprits et les caractères; elles se diversifient suivant les dispositions et les aptitudes; elles varient même et se transforment suivant les siècles. Chaque âge apporte son tribut de difficultés

et de réfutations ; et quand il n'y en a pas de nouvelles, les mêmes qui ont été résolues réapparaissent. Une vérité non comprise, une forme mal saisie, un mot inexactement entendu arrêtent ceux que les phénomènes les plus inexplicables n'avaient point ébranlés. Une coutume qui choque, une cérémonie qui étonne, une minutie qui blesse ont eu parfois l'incrédulité ou l'hérésie pour dernière et déplorable conséquence. Pour un seul point qui leur a semblé defectueux, plusieurs oublient tout le reste et s'attachent à cela même qui leur répugne. L'un va jusqu'à trouver une difficulté dans ce que l'autre regarde comme un argument. On en a vu, tant les idées sont diverses et les points de vue mobiles ! s'effrayer d'une objection pendant un certain temps et ne plus en recevoir d'impression à une autre époque.

Deux grandes causes, tristement inhérentes à la condition humaine, prêtent aux objections une force que naturellement elles ne sauraient avoir : la faiblesse de l'intelligence, la complicité du cœur.

L'homme, comme il le sait trop par sa propre expérience, n'a pas une intelligence assez vaste pour tout percevoir. Souvent il doute, parce qu'il ne peut saisir à la fois toutes les preuves qui doi-

vent former sa conviction. Dans les esprits les plus élevés, il y a des parties défectueuses, il y a des limites qui arrêtent l'œil à l'endroit même où se ferait le jour : ici c'est la rectitude qui manque, là l'étendue, ailleurs la perspicacité ou la science.

Mais plus souvent encore que l'intelligence, le cœur est cause et complice de l'erreur. Combien d'hommes qui pourraient et ne veulent pas comprendre ! Combien chez qui les habitudes, les plaisirs, les passions forment un obstacle à la vérité ! Combien qui sont troublés par l'imagination, aveuglés par l'amour-propre, égarés par les sens ! Celui-ci repousse la preuve qui le force à se soumettre, celui-là le précepte qui l'oblige à se faire violence : aucun ne consent à sacrifier sa liberté pas plus que ses vices. Plusieurs, remplis d'orgueil et ne voulant rien tenir que d'eux-mêmes, accepteraient la vérité comme une conquête qui leur serait propre, mais ils se raidissent contre le bienfait et repoussent la faveur : se mettant au-dessus de Dieu, ils aiment mieux se révolter qu'obéir. Rousseau a dit contre l'athée un mot qui s'applique aussi justement au catholique <sup>1</sup> : « Tenez votre âme

<sup>1</sup> *Émile*, liv. IV, p. 53.

« en état de désirer toujours qu'il y ait un Dieu, « et vous n'en douterez jamais. » Disons toutefois qu'il peut y avoir des doutes comme des erreurs involontaires, et que, si le cœur est trop souvent coupable, la raison est parfois si faible et si défaillante que l'incertitude y naît dans certains cas spontanément et comme d'elle-même. N'est-il pas arrivé au même homme, parvenu plus tard à la possession de la lumière, de s'étonner des nuages qui jusque-là lui voilaient la vérité et de trouver l'évidence là où naguère il ne voyait que ténèbres ? Fait qui, en lui attestant sa propre bonne foi, doit lui enseigner en même temps la tolérance à l'égard des autres et lui apprendre qu'il n'y a pas d'erreur à laquelle un de ses frères n'ait pu croire sincèrement un jour comme à la vérité même.

Mais en réalité, envisagées dans leur propre fond et relativement au but qu'elles se proposent, les objections perdent bientôt toute leur valeur. Souvent elles-mêmes se contredisent, ou procèdent de systèmes opposés qui se réfutent l'un l'autre. Inconstantes comme l'erreur, elles n'ont pas plus de fondement qu'elle ; et nées de tant de causes futiles, elles finissent parfois dans des arguties aussi peu sérieuses que leur point

de départ. Presque jamais elles ne s'adressent directement au principe de la Religion et, par leurs attaques détournées, semblent encore lui rendre hommage.

L'impression que, par suite des défaillances de nos facultés, elles peuvent faire au premier abord, doit être un motif même pour ne pas les craindre. Il faut se tenir pour assuré qu'en les pénétrant on arrivera à les détourner ou à les résoudre. Quelques-unes sans doute ont une apparence plausible, et c'est par là même qu'elles séduisent. Mais soyons sûrs que, malgré ce côté spécieux qui est le propre de toute erreur, elles offrent assez de prise à la réfutation pour satisfaire les esprits impartiaux et raisonnables. Bien des fois même, l'explication la plus naturelle et la plus simple lève à l'instant une difficulté qui paraissait insoluble. C'est souvent sur un fait falsifié ou sur une donnée inexacte qu'il suffit de rectifier, que reposera une objection historique. Une objection scientifique s'appuiera sur des résultats imparfaits de la science que viendront modifier des recherches plus complètes. Enfin les objections métaphysiques, celles même qui frappent le plus au premier abord, se fonderont sur des raisonnements faux dans leur généralité ab-

solue ou inexacts dans la déduction rigoureuse de leurs conséquences. Et alors il arrive souvent que la réponse nouvelle donnée à l'objection devient un complément de démonstration pour la vérité.

Maintenant, qu'un point reste dans l'ombre, qu'une difficulté demeure sans solution immédiate, qui devra désormais s'en préoccuper en considérant toutes les conditions que nous fait la faiblesse humaine? Quel esprit sain ne verra qu'au milieu du nombre immense de preuves si fortement liées entre elles, au sein de l'éclat merveilleux de la synthèse catholique, une attaque sur un article de détail est repoussée par tout le reste, et qu'une objection particulière, quoique non instantanément détruite, tombe d'elle-même, quand pour l'admettre, il faudrait refuser sa créance au système tout entier si fort et si complet du Christianisme!

Il n'y a pas de philosophie en effet, a dit M. de Maistre, sans l'art de mépriser les objections; et aucune science, les mathématiques elles-mêmes, ne résisterait à une pareille épreuve. Il ne faut donc ni s'arrêter aux objections de détail, ni en concevoir aucune crainte. Agrandissons notre intelligence, purifions notre cœur; et tout doute sérieux disparaîtra. Mais ne demandons que ce

•

qui est possible en ce monde, n'exigeons pas une satisfaction absolue qui embrasse jusqu'à nos passions et nos sens. Nous possédons avec la vérité catholique la certitude relativement la plus entière et la plus absolue qu'il soit donné à l'homme d'avoir. Et, à ce point de vue, les objections elles-mêmes deviennent un argument en faveur de la religion. Elles prouvent la thèse divine que l'homme est faible, qu'il est impuissant par lui seul, qu'il avait besoin de cette religion même que, dans son ignorance, il conteste et discute.

Parmi les objections sans nombre qui, des points les plus contraires, viennent assaillir l'esprit de l'homme, qui s'attaquent aux vérités les mieux établies aussi bien qu'aux faits les plus avérés, nous omettrons celles qui n'ont qu'un caractère particulier, qui ne s'adressent qu'à des détails secondaires, souvent à de simples mots <sup>1</sup> ou à des formes sans importance. Nous nous attacherons surtout aux objections philosophiques, à celles qui parfois viennent troubler la conscience des hommes éclairés et semblent

<sup>1</sup> Comme une phrase ou même une parole des Livres Saints, plus ou moins bien traduite et interprétée, sur laquelle on veut parfois échafauder tout un système.



du moins dignes d'une discussion sérieuse.

On peut les diviser en deux classes, suivant qu'elles se rapportent plus spécialement à l'action générale de Dieu, ou à la Révélation. Dans la première catégorie, nous placerons celles qui concernent l'immensité du monde, la grandeur de Dieu, sa prescience, le désordre moral, l'immortalité de l'âme ; dans la seconde, celles qui ont trait aux mystères, aux miracles, à la conduite de la Providence dans le gouvernement de l'Église, à la vie future, aux obscurités de la religion.

Fidèle à notre règle de démonstration, nous ramènerons plus particulièrement chacune d'elles au point de vue catholique.

Des objections plus spécialement relatives à l'action générale de Dieu.

§ I. Immensité de la création et petitesse de l'homme.

En présence de l'immensité du monde que la science nous révèle, devant l'exiguïté comparative de notre globe et la petitesse absolue de l'homme perdu comme un atome dans l'énorme étendue de ces magnifiques sphères, certains esprits s'étonnent ; et, pleins d'effroi et de doute,

ils se demandent comment le Dieu de ce prodigieux univers a pu, pour ce seul point du monde, pour cette seule et infime créature, opérer tant de merveilles, jusqu'à se livrer lui-même et se donner sans réserve par l'Incarnation et la Rédemption. Il leur répugne d'admettre que la terre, qui n'est rien dans le monde matériel, ait été appelée à un si grand rôle dans le domaine spirituel et religieux.

Oui, sans doute, le monde est immense. Oui, les merveilles de la création sont inénarrables. Ce soleil placé à plus de 30 millions de lieues de nous et qui ne forme pourtant avec la terre et les planètes qu'un point presque imperceptible dans le système universel ; cette lumière merveilleuse qui se joue au milieu de l'espace avec une si étonnante rapidité ; ces constellations dont la multitude, la grandeur, la distance surpassent tout ce que l'esprit de l'homme peut concevoir ou supputer et lui ouvrent la perspective sans limite de la puissance créatrice infinie ; ces étoiles demeurées inconnues jusqu'aux derniers temps ; ces nébuleuses, poussière incalculable de mondes actuels ou futurs qui creusent de nouveaux et plus profonds abîmes où va se perdre notre imagination ; cette immensité qui est telle que la dispa-

rition de la terre serait le phénomène le plus insaisissable au sein de la création : tous ces aperçus nous font sans doute considérer notre petitesse comme infinie et rabaissent notre existence matérielle à des proportions qui nous font comme toucher au néant.

Mais n'est-ce pas en même temps dans notre petitesse même qu'éclate plus admirablement la grandeur de notre Dieu? Poserons-nous des bornes à sa puissance ou à sa bonté envers nous? Ne pouvons-nous pas à ses yeux valoir plus que cette matière et cette étendue qui nous inspirent tant d'étonnement? N'est-ce pas cette pensée même qui doit exciter en nous des transports d'amour et de reconnaissance? Qui sondera les desseins du Très-Haut? Si la terre, quelle que soit sa place dans l'espace, était seule coupable au sein de l'harmonie des mondes, pourquoi Dieu, par un admirable sacrifice, n'aurait-il pas voulu réparer ce désordre que l'homme avait produit dans la création ?

Étrange sentiment qui, par un renversement de notre orgueil habituel, nous fait douter de Dieu parce qu'il s'est trop occupé de nous, et contester ses bienfaits parce qu'il nous les a accordés avec trop de générosité et d'abandon!!

Dieu, d'ailleurs, ne nous a dit nulle part que

nous peuplions seuls le vaste système de ce monde et qu'il n'y avait que la terre à qui il eût prodigué ses dons et ses soins.

Que savons-nous sur ce qu'il s'est réservé de faire à l'égard des autres parties de l'univers et ce qu'elles sont dans l'ordre de ses desseins? Devons-nous nous étonner de l'immensité de ses œuvres, ou nous plaindre de ce qu'il ne nous en a pas entièrement dévoilé les fonctions et le but? Était-il donc dans l'obligation de nous faire connaître ce qui était sans utilité morale et sans résultat pratique pour nous?

Que nous servirait de savoir avec certitude si les autres sphères sont habitées, si Dieu y a placé des créatures plus ou moins semblables à nous? si, à notre exemple, ces créatures subissent un temps d'épreuve, ou sont parvenues à un état définitif? si elles ont une destination plus ou moins élevée dans la gradation infinie des œuvres de Dieu? si le Créateur s'est communiqué à elles par des rapports d'une nature différente de ceux qu'il a voulu avoir avec nous? Questions qu'il nous est permis jusqu'à un certain point d'agiter, mais dont la solution, quelle qu'elle puisse être, ne saurait jamais ni troubler notre raison, ni ébranler notre foi.

Dans ses réserves de richesse, d'harmonie, de fécondité, Dieu possède de tels trésors de gloire pour lui-même, de félicité pour ses créatures, que nos suppositions n'atteindront jamais à la hauteur de ses desseins. Plus l'horizon de nos pensées s'étendra, plus nous verrons le champ des combinaisons possibles à Dieu s'élargir et embrasser l'infini. Plein de ces grandes idées, un orateur chrétien<sup>1</sup> a, par une sublime conjecture, formulé une vaste synthèse dans laquelle l'Incarnation s'appliquerait à l'œuvre de Dieu tout entière, où, de l'homme choisi comme le terme le plus infime, l'offrande divine remonterait jusqu'aux esprits les plus élevés, où le même mystère qui a racheté et réconcilié la nature humaine coupable aurait sanctifié et relevé la partie de la nature angélique restée pure mais imparfaite, avec toutes les intelligences qui peuvent être répandues dans l'univers, et où enfin la création dans son immensité, ciel et terre, esprit et corps, monde visible et invisible, aurait été restaurée, purifiée, ennoblie par le sang du Sauveur. Vastes idées qui, toutes conjecturales qu'elles puissent être, doivent rassurer les esprits et convaincre

<sup>1</sup> Le P. Ventura, *La raison philosophique*, 9<sup>e</sup> conférence.

d'inanité les craintes de l'homme qui s'effraie et se défie de Dieu sans comprendre que sa bonté ne connaît pas plus de bornes que sa puissance !

§ II. Dieu est-il trop grand pour s'occuper des actions des hommes ?

Laissant de côté les profondeurs du ciel avec l'inconnu qu'elles renferment, et n'envisageant que l'action seule de Dieu en ce monde, quelques esprits conçoivent une autre sorte de crainte. Ils trouvent Dieu trop au-dessus de nous pour s'occuper de ce que nous faisons et de ce qui nous arrive. Ils lui retirent, sous le double rapport matériel et moral, le domaine spécial et le gouvernement direct des événements humains, et l'isolent, sous prétexte de grandeur, dans une haute et inabordable indifférence.

Nouvelle erreur que repousse non moins victorieusement l'idée de Dieu considérée, comme elle doit l'être, au point de vue catholique. Borner le Créateur à la production des lois générales et le condamner ensuite à l'inaction, n'est-ce pas vouloir poser des limites à ses plus magnifiques prérogatives ?

Envisageons un instant le travail de Dieu dans la nature. Il a tout disposé au sein de la création

avec l'ordre et l'harmonie de détail les plus admirables. Il s'est occupé, avec un soin merveilleux, non-seulement des corps les plus considérables, mais de ces myriades de plantes et d'animaux dont l'existence si bornée et si insignifiante en apparence ne tombe pas même sous nos sens. Eh bien ! comment le même Dieu qui distribue incessamment la vie, le jeu des organes, la reproduction, la nourriture à tous ces petits êtres n'entrerait-il pas dans le détail de ce qui leur est bien supérieur, de toutes les pensées et de tous les actes des créatures qu'il a faites seules intelligentes et raisonnables ? Comment n'agirait-il pas dans l'ordre de la conscience vis-à-vis de l'homme avec le même soin dont sa providence use à l'égard de l'insecte imperceptible ?

En vain alléguerait-on les lois générales que Dieu a faites au commencement pour gouverner le monde et qui fonctionnent par leur impulsion primitive. Les lois générales, ce ne serait qu'un mot pour refuser de croire à un fait divin qui apparaît de toutes parts. Car, qu'on le remarque bien, ce qui est loi générale pour l'homme n'est pour Dieu que l'accomplissement régulier et normal de sa volonté agissant toujours et à chaque instant d'une manière libre et uniforme. La loi

générale, mais, comme toute autre loi, elle ne s'exécute pas toute seule, ce n'est qu'une abstraction, qu'un point de vue de notre esprit. Il faut quelqu'un pour empêcher qu'elle ne soit transgressée, pour présider à son application, pour veiller, à chaque moment, à tous les détails qui ressortent de cette loi elle-même.

Si la volonté qui a donné naissance au monde physique s'arrêtait un instant ; si elle cessait de le conserver et de le développer, n'ayant pas de vie et d'action personnelle et dénué de ce qui fait sa force et sa raison d'être, il retomberait immédiatement dans le chaos. De même dans le monde moral, si Dieu n'entrait pas dans le détail le plus intime de nos pensées, de nos sentiments, de nos actions, s'il se contentait de loi universelle et de plan général sans s'occuper incessamment de chacun des actes du plus grand comme du plus petit d'entre nous, les notions du bien et du mal désormais privées de valeur et de sanction disparaîtraient, le mérite et le démérite cesseraient d'être, la morale serait sans but comme sans résultat, la conscience humaine serait abolie.

Dans l'un comme dans l'autre domaine, Dieu serait dépouillé de tous ses attributs, de sa sain-



teté comme de sa providence, de sa justice comme de sa bonté; et il ne resterait plus place sur la terre qu'aux athées qui nient formellement Dieu, ou aux déistes qui, en le condamnant à l'inaction et à l'indifférence absolue, lui enlèvent également le caractère même de sa divinité.

§ III. Prescience de Dieu et liberté de l'homme.

D'autres encore, en assez grand nombre, s'effraient devant la prescience de Dieu. Ils se demandent comment il est possible d'admettre en même temps que Dieu domine tous les événements de ce monde, qu'il connaisse d'avance toutes les actions des hommes, et que ces mêmes actions et ces mêmes événements puissent s'accomplir dans des conditions d'indépendance qui sauvegardent les droits de la conscience humaine.

Ceux qui sont arrêtés par cette objection considèrent sous un point de vue trop raccourci l'opération de la prescience divine et se trompent en l'assimilant à leur propre manière de juger et de sentir.

Dieu ne voit pas les choses comme l'homme. Lumière substantielle, essence infinie, il ne procède pas comme nous par une déduction succes-

sive des principes aux conséquences, du passé au présent, du présent à l'avenir. Il n'envisage pas les faits un à un et à mesure que le temps les présente. Pour lui, il n'y a ni passé ni futur. Mais d'un regard un et simple, par un acte unique et souverain, il voit en même temps tout ce qui est, tout ce qui a été, tout ce qui sera ; il connaît tout, ses créatures aussi bien que lui-même. Dans son éternité, il embrasse ce qui se passe actuellement dans l'esprit de chaque homme, comme ce qui se passera dans l'intelligence et la volonté de tous les hommes à travers l'immensité des siècles ; et son coup d'œil immuable s'étend à la fois sur la succession et les vicissitudes de toutes les choses.

La science divine est ainsi bien plutôt une vision de ce qui est qu'une prescience entendue dans le sens humain de ce mot ; et Dieu voit le jeu de la conscience, l'usage de la liberté, sans que cette liberté et cette conscience en soient atteintes.

La prescience de Dieu, remarque Fénelon, n'influe pas plus sur les actions des hommes que notre post-science. Il voit en avant comme nous voyons en arrière les actions de ceux qui ont vécu avant nous.

C'est en ce sens que Dieu se sert de nos actes

libres qu'il a connus en nous créant, pour arriver à ses fins divines et accomplir les décrets de sa volonté. Dans les desseins de Dieu qui conduit chacun, dit le Comte de Maistre<sup>1</sup>, est mû suivant sa nature, et l'homme ayant été créé libre est mû librement. Le malade meurt s'il repousse le remède ; il ne meurt pas s'il l'accepte. Mais Dieu a su d'avance l'option que l'homme ferait entre le refus qui le perdra et l'acceptation qui lui sauvera la vie.

La prescience de Dieu enfin, selon saint Bonaventure<sup>2</sup>, « n'est vraie qu'à condition de prévoir  
« les choses telles qu'elles seront ; mais si nous  
« considérons les actions humaines en elles-  
« mêmes avec les caractères sous lesquels la  
« conscience nous les montre, nous trouverons  
« qu'elles sont libres : donc la prescience, loin de  
« supprimer la liberté, la confirme au contraire et  
« la certifie. »

Tout ceci, qu'on le saisisse ou non d'une manière complète, est une vérité non-seulement de foi, mais encore de raison et de philosophie. D'une part, Dieu ne serait point, s'il ne possédait la prescience. De l'autre, l'homme n'existerait

<sup>1</sup> *Soirées de Saint-Petersbourg.* — <sup>2</sup> *Essai sur saint Bonaventure*, par E. de Margerie.

pas, au moins comme être moral, s'il n'était pas libre ; il sent d'ailleurs sa liberté et n'a pas besoin de preuves pour y croire. Ce sont là deux dogmes ou plutôt deux faits qu'il faut admettre, si l'on ne veut tomber dans l'athéisme en niant le premier, ou dans le fatalisme en repoussant le second.

Pour les esprits qui, malgré la force de ces considérations, hésiteraient encore, Bossuet a écrit ces quelques mots qui, dans plus d'une autre question difficile, trouveraient également leur application : « Il ne faut jamais abandonner, dit-il<sup>1</sup>, les vérités une fois connues, quelque difficulté qui survienne quand on veut les concilier ; il faut, au contraire, pour ainsi dire, tenir toujours fortement les deux bouts de la chaîne, quoiqu'on ne voie pas toujours le milieu par où l'enchaînement se continue. »

#### § IV. Existence du mal, désordre moral et physique.

En présence des attributs de la puissance et de la bonté unis si souverainement en Dieu, plusieurs ne peuvent comprendre que le mal moral et physique existe sur la terre, qu'il s'y transmette et s'y

<sup>1</sup> *Traité du libre-arbitre*, ch. iv.

perpétue ; que le Dieu, qui peut tout, permette à cet ennemi de lui-même de vivre et de se propager.

C'est ici sans doute un des phénomènes de l'humanité les plus étranges et les plus mystérieux, et la raison seule serait impuissante à l'expliquer.

Mais le fait existe ; et en vain l'on voudrait se révolter contre lui. Au physique, le cri de l'humanité qui se prolonge de génération en génération en rend assez témoignage. Au moral, il pénètre trop intimement notre nature, il pèse trop fortement sur notre conscience, notre raison, notre volonté, pour que nous puissions ou nous y soustraire ou le nier.

Voyons tout d'abord d'où nous est venu le mal moral. Sans doute ce n'est pas de Dieu, source suprême de toute justice et de tout bien. Pourquoi donc existe-t-il ? Parce que l'homme est coupable, parce que lui-même a abandonné le bien en se retirant de Dieu, nous dit la Révélation nous donnant ainsi la meilleure, la seule explication possible de la coexistence du mal avec Dieu. Tout nous apprend, par les luttes intérieures de l'homme, par ses contradictions, par sa concupiscence, qu'il est ici dans un état de dégradation. Niez

l'explication chrétienne de l'origine et de la transmission du mal, par la chute et le péché originel : le problème reste tout entier, moins la solution la plus conforme à la nature et à la raison, moins la seule interprétation plausible que l'analogie de l'ordre matériel vient d'ailleurs remarquablement justifier.

Si, en effet, le père par la génération temporelle, transmet à ses enfants sa race, ses traits, sa santé, ses maladies, souvent même ses défauts et ses vices ; s'il leur impose ainsi, avec ses désordres physiques, la peine de sa misère et de ses dérèglements, qu'y a-t-il d'étonnant que l'homme coupable transmette également le péché et la disgrâce de Dieu ? N'est-ce pas lui-même qui, partout où il est constitué en société, a établi le principe de la réversibilité des peines et des récompenses, et réglé sur ce modèle ses mœurs et ses lois ? N'est-ce pas lui qui, dans les ordonnances de ses magistrats et les jugements de ses tribunaux, condamnant un prévaricateur à la perte de son honneur, de son rang social, de ses biens acquis, en prive à la fois tous ses descendants <sup>1</sup> ?

Dès lors, le mal physique n'est plus que la conséquence du mal moral. L'homme souffre parce

<sup>1</sup> Voir de Genoude, *Exposition du dogme catholique*.

qu'il est coupable ; il meurt parce qu'il est corrompu. La douleur, c'est la peine de la faute ; la mort, c'est la suite du péché.

Mais, si Dieu a permis le mal pour la punition de l'homme, il le permet aussi pour rehausser le mérite par l'épreuve ; il le permet pour l'espérance et l'encouragement du bien.

Si l'homme était complètement heureux en ce monde, comme il oublierait vite Dieu, l'autre vie, ses devoirs présents, ses destinées éternelles ! En souffrant, au contraire, le juste se purifie ; il expie ses propres fautes et celles de ses frères ; il rachète le ciel.

Rien n'est grand, rien n'est vraiment admirable comme la lutte pénible du bien contre le mal, comme le combat incertain et douloureux du vice et de la vertu ; c'est la loi de l'humanité ; c'est la condition mise par la Providence à la justification ultérieure et au triomphe définitif du bien.

Il faut que tout soit mêlé dans ce monde pour que le jour à venir de la justice apparaisse plus éclatant. Et, en attendant, justes et coupables, prospérités et infortunes sont indistinctement confondus. Toutefois, à cette confusion préside une sagesse dont les motifs, même actuels, ne nous

sont pas complètement voilés. Si la récompense temporelle suivait toujours la vertu, si la peine de la faute était toujours visible et immédiate, où serait le mérite et par suite la vertu elle-même? Devant le mobile intéressé, la liberté humaine ne disparaîtrait-elle pas bientôt? Les calamités particulières ou générales frappent le juste et l'impie, comme le soleil qui les éclaire tous les deux. Peut-on admettre, dit de Maistre <sup>1</sup>, que, quand il grêle ou qu'il gèle, le champ du juste soit épargné? Ce serait un miracle perpétuel et le renversement de toutes les lois de ce monde. Le pécheur est parfois puni; mais il ne l'est pas toujours, et il espère échapper à la punition. Le juste, d'autre part, a parfois sa récompense visible; mais souvent aussi il est malheureux; ne doit-il pas avoir le mérite du sacrifice et le courage de la vertu? Il faut bien pour l'un et pour l'autre, pour leur responsabilité à chacun, que les chances soient diverses comme les épreuves et les mérites. Et ainsi ce qu'on pourrait, au premier abord, prendre pour le hasard ou l'effet naturel des choses, ce qui semblerait même témoigner contre la Providence, en devient réellement la loi

<sup>1</sup> *Soirées de Saint-Petersbourg.*



la plus admirable et la plus intime démonstration.

Que l'homme ne s'étonne donc pas devant les décrets divins ! Là où trop souvent nous ne voyons que le moyen, Dieu a un but digne de lui. Là où nous ne découvrons que le détail, l'ensemble et le résultat nous raviraient d'admiration. Là où nous n'apercevons que la souffrance et l'épreuve, sont cachés les trésors de la sagesse et de la bonté infinie. Quand Jésus-Christ souffre et meurt, c'est en apparence la plus éclatante défaite de la justice, c'est réellement le triomphe le plus élevé du souverain bien.

A l'exemple de ce plus grand des modèles, quand on voit des hommes de foi et de courage qui, sans espérance dans ce monde et souvent sans consolation, se dévouent tout entiers à l'expansion du bien, qui, à travers toutes les souffrances du corps, toutes les résistances morales, luttent contre la nature, contre eux-mêmes, et pour ainsi dire contre la volonté, au moins apparente, de Dieu, qu'on se rassure ! Leur défaite ne sera pas définitive ; et ce n'est pas le succès matériel qui l'emporte au point de vue divin. Quand les entreprises les plus utiles échouent ; quand les hommes les plus indispensables disparaissent en

laissant après eux le cortège des douleurs morales et physiques les plus poignantes et les plus inexplicables ; quand le malheur et le mal paraissent parfois dominer les forces de celui qui souffre et être supérieurs même à la résignation ; quand, dans une répartition arbitraire de la prospérité et de l'infortune, le hasard, élevant et abaissant tour à tour le vice et la vertu, semble gouverner le monde et que l'habileté et la force sont les seuls grands dominateurs honorés et reconnus, que l'homme de bien reste encore sans crainte ! C'est là, dans les desseins de Dieu, l'épreuve de sa foi, le signe de sa vertu, le stimulant de ses efforts. Le résultat final, la récompense seront ailleurs. La vie future qui donne la dernière raison de toute chose est le redressement de tous les torts, la réparation de tous les malheurs, la justification de tout ce qui dans ce monde ne se comprend ni ne s'explique.

Rousseau, tout philosophe et déiste qu'il était, n'a pu s'empêcher de justifier, comme le Christianisme, le désordre apparent de ce monde. « On  
 « dirait, prétend-il <sup>1</sup>, on dirait, aux plaintes des  
 « importuns mortels, que Dieu leur doit la ré-  
 « compense avant le mérite et qu'il est obligé de

<sup>1</sup> *Émile.*

« payer la vertu d'avance. Oh ! soyons bons  
 « premièrement, et puis nous serons heureux.  
 « N'exigeons pas le prix avant la victoire et le sa-  
 « laire avant le travail. Ce n'est pas dans la lice,  
 « disait Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux  
 « sacrés sont couronnés, c'est après qu'ils l'ont  
 « parcourue. »

§ V. L'Immortalité de l'âme.

Ce sont donc les épreuves mêmes de la vie et sa brièveté, c'est l'inégale distribution des biens de ce monde répartis comme au hasard entre le juste et le méchant, qui, au point de vue de la raison de l'homme comme de la justice de Dieu, répondent victorieusement à ceux qui pourraient mettre en doute l'immortalité de l'âme.

De quelle autre manière expliquerait-on le désordre dominant sur cette terre, les vices et les crimes attendant leur punition, et le silence de Dieu au milieu de toutes les douleurs de l'humanité ?

Un romancier célèbre a dit, en se raillant, que les justes seraient bien désappointés à leur mort, s'ils ne trouvaient pas après eux d'autre vie. Oui, sans doute, ils seraient étonnés à bon droit ; et cette seule pensée va atteindre au fond du cœur

tout ce qui s'y rencontre de sentiments de droiture et d'honnêteté. Pour l'admettre en effet, il faudrait croire que, depuis l'origine du monde, la vertu a été pratiquée en vain, que la charité a eu tort contre l'égoïsme, la douceur contre la colère, le désintéressement contre le vol et l'usurpation, le Christianisme avec tous ses renoncements contre le paganisme avec toutes ses voluptés. Il faudrait croire que tous les dévouements, tous les bienfaits rendus aux hommes au prix de tant de sacrifices, n'ont été qu'une suite de déceptions et de duperies, et qu'enfin le méchant, par un bonheur étrange, a eu, à la fois, les profits de la jouissance et les honneurs de la raison. Une supposition aussi répugnante à tous les instincts de l'humanité implique par elle-même la plus formelle démonstration d'une autre vie.

L'âme humaine ne périra pas, parce qu'elle a reçu de Dieu, en vertu de son institution même, le don irrévocable de l'immortalité. Faite à l'image de Dieu, elle doit lui ressembler par la perpétuité de son être aussi bien que par ses autres qualités. Créée, comme le sens intime le lui révèle, créée pour la béatitude, c'est-à-dire pour la réunion complète de tous les biens, elle doit, comme condition première de leur jouissance, posséder la

certitude de les conserver. Ce n'est pas expressément, selon nous, la spiritualité de l'âme qui assure son immortalité. C'est parce qu'elle est raisonnable, libre, capable de mérite et de démerite, qu'elle ne saurait périr. Ainsi ce n'est pas l'acte créateur par lui seul, qui nous garantit la vie future ; Dieu ne pourrait-il pas, s'il le voulait, aussi bien anéantir que créer une substance spirituelle ? Ce sont avant tout sa bonté, sa sagesse, sa justice en vertu desquelles, nous ayant imposé des lois dont il ne nous demande pas compte dans ce monde, il doit nous en faire rendre raison, nous en récompenser ou nous en punir dans un autre.

C'est là une vérité qui s'attache à nous, que notre cœur sent, que notre raison certifie. C'est une croyance admise par la conscience et le témoignage du monde entier. C'est un fait attesté par la comparaison de l'homme avec les autres êtres de la création. Tandis que les animaux, qui n'inventent et n'améliorent rien, n'ont d'autre idée générale que celle de leurs besoins, l'homme possède la pensée, la parole, la conscience : ces trois caractères qui distinguent l'intelligence de l'instinct, la moralité de l'organisme, l'aspiration vers l'infini de la seule destination de la matière,

l'immortalité enfin du simple phénomène de la vie. « Quelque ressemblance, a dit Buffon <sup>1</sup>, raisonnant ici à la fois en savant et en chrétien, quelque ressemblance qu'il y ait entre le Hottentot et le singe, l'intervalle qui les sépare est immense, puisqu'à l'intérieur il est rempli par la pensée et au dehors par la parole. »

Ce sera l'honneur du Christianisme et une des plus nobles preuves de sa divinité d'avoir établi, plus nettement qu'aucune école, qu'aucun culte ne l'avaient su faire, la notion si grande et si essentielle de l'immortalité de l'âme.

Objections plus particulièrement relatives à la Révélation.

§ VI. Pourquoi des mystères.

L'homme qui s'étonne de trouver des mystères dans la religion révélée, de ne pas comprendre quelques-uns de ses dogmes, qui demeure surpris que Dieu lui ait imposé des vérités au-dessus de son intelligence, n'a qu'à faire un retour sur lui-même et sur le monde qui l'environne. Il est entouré de faits qu'il ne peut révoquer en doute et qu'il ne saurait davantage

<sup>1</sup> T. XIV, p. 32.

expliquer. De toutes parts que de questions sans réponse ! Que d'énigmes sans solution !

Il ne peut nier le monde ; qu'il se demande donc comment le monde a été formé !

Est-ce spontanément ? Mais comment ce qui n'était pas, s'est-il créé soi-même ? Comment les ténèbres et le hasard ont-ils donné naissance à l'ordre , à la lumière, à l'universelle harmonie ?

Est-ce par un être supérieur ? par Dieu ? Mais alors cet être, qui ne serait pas Dieu et qui en supposerait un autre s'il ne tenait pas l'existence de son seul fond, possède donc en lui par un fait nécessaire, mais incompréhensible, l'éternité ! Puis, s'il est éternel, comment a-t-il voulu un jour sortir de cette même éternité où il n'avait encore rien produit ? De quelle manière la première période infinie, qui n'avait été marquée que par la solitude de Dieu, a-t-elle fait place à la seconde, où tant de millions d'êtres ont reçu la vie ? Pourquoi ce changement dans la volonté et l'action divines ?

Ensuite comment la création s'est-elle opérée de rien ? et il l'a bien fallu ainsi, puisque Dieu est le seul qui existe avant tous les êtres et tous les temps. Quelle puissance, quelle force incom-

préhensible cette création révèle <sup>1</sup> ! Quel esprit, même en acceptant l'idée pourtant si inexplicable de l'infini, peut suivre toutes les formations que la nature nous présente, ces animalcules particulièrement, plus petits, dit Malebranche, que le grain de sable presque invisible, qui en renferment d'autres mille fois plus petits, ces derniers eux-mêmes en contenant à leur tour sans qu'on puisse fixer aucune limite à ces séries : atomes qui ont des pieds, des muscles, des tendons, du sang, des vaisseaux, qui marchent, qui mangent, qui se reproduisent ; créatures qui dépassent et effrayent nos pensées ; prodiges auxquels manquent nos calculs et nos instruments les plus délicats sans qu'eux-mêmes y manquent jamais, et qui tombent dans cet autre mystère qui n'est pas plus niable : la divisibilité de la matière à l'infini !

Tout, dans le monde créé, surpasse notre con-

<sup>1</sup> Le déiste, lui-même, est bien forcé de reconnaître ces mystères. Et ils sont bien plus inexplicables encore, pour l'athée qui, admettant le monde sans Dieu, admet un effet sans cause ; pour le dualiste qui, admettant deux principes égaux, Dieu et le monde, admet deux causes sans effet ; pour le panthéiste qui, identifiant Dieu et le monde, détruit également la cause et l'effet. (Voir M. l'abbé Maret, *Philosophie et religion*).



ception. Qui comprendra le but de Dieu et la manière dont il l'atteint dans ces lois merveilleuses qui gouvernent le globe de la terre et les astres du ciel; dans ces forces qui agissent avec une si admirable harmonie; dans ces prodiges de naissance, de développement, de conservation de tous les êtres, qui s'opèrent avec une si constante régularité; dans la germination des plantes, dans la reproduction des animaux, dans les changements successifs et en même temps l'immutabilité de la matière !

Puis, si l'homme revient sur lui-même, tout ne présente-t-il pas en lui la plus inexplicable des énigmes ? Comment à la matière inerte se sont unis le sentiment, la raison, la conscience ? Comment cette étrange alliance a-t-elle formé une personnalité réelle, une seule unité ? Qu'y a-t-il de plus incompréhensible que les fonctions matérielles et surtout que le phénomène moral de la vie ? Comment vient-elle ? En quoi consiste-t-elle ? Où réside-t-elle ? Comment se suspend-elle dans l'opération si étrange du sommeil, ou s'altère-t-elle dans les accidents si inexplicables de la maladie ? Comment se fait sentir cette influence si remarquable du physique sur le moral, du moral sur le physique ? Enfin quel compte

rendre de tous les résultats que la vie produit tant qu'elle dure, et de ceux qui surviennent dès qu'elle est arrêtée ?

Si donc tout est inexplicable pour nous dans le monde, dans la nature, dans nous-mêmes ; si nous sentons les mystères, si nous les touchons de toutes parts, qu'y a-t-il d'étonnant qu'il y en ait aussi dans l'ordre de la révélation et de la grâce ? Forcés que nous sommes d'admettre les uns, est-il raisonnable de refuser de croire les autres ?

La création du monde n'est pas plus facile à expliquer que la Rédemption, l'union du corps et de l'âme que celle des trois personnes divines. Si, après un repos éternel, Dieu s'est mis à agir pour donner l'être à des créatures, il a pu aussi bien, dans le temps, se revêtir lui-même de la nature humaine. S'il a fait d'un peu de terre le corps de l'homme, il peut changer le pain au corps de son Fils. S'il a créé de rien l'âme humaine, il a pu lui donner l'immortalité. Enfin la germination de la graine qui, jetée dans la terre, y meurt et reproduit son espèce, ne peut-elle pas être le modèle anticipé de la résurrection de nos corps sortant de la poussière du tombeau ?

Ainsi la nature et la religion sont deux livres

écrits de la même main, qui se coordonnent et se prêtent un mutuel appui. Ceux qui refusent leur adhésion aux mystères révélés, devraient, pour être conséquents, nier les mystères de la nature qu'ils ont devant les yeux ; et il y a autant de raisons pour ne pas croire à Dieu et à soi-même qu'à Jésus-Christ et à l'Église. Dès qu'il faut se soumettre aux mystères, qu'importe qu'il y en ait quelques-uns de plus ou de moins ! Le protestant en a aussi bien que le catholique, le déiste aussi bien que le chrétien, l'athée aussi bien que le déiste. « Les absurdités où les incrédules tombent en niant la Religion, dit Bossuet <sup>1</sup>, deviennent plus insoutenables que les vérités dont la hauteur les étonne ; et pour ne vouloir pas croire des mystères incompréhensibles, ils suivent l'une après l'autre d'incompréhensibles erreurs. » C'est à bien juste titre qu'un philosophe disait : Je n'ai rien trouvé de mieux que de croire à Jésus-Christ.

Les mystères forment donc, pour ainsi dire, l'essence et la nature de l'homme. N'ayant que des facultés bornées et imparfaites, il ne saurait étendre sa vue sans obstacle et embrasser l'infini. Hors d'état de s'expliquer lui-même, il ne peut

<sup>1</sup> *Oraison funèbre de la princesse Palatine.*

prétendre égaler en conception son Créateur, et pénétrer non-seulement la terre qu'il habite, mais le sanctuaire que Dieu s'est réservé.

Une religion sans mystère est une religion que l'homme a faite à sa guise et disposée au gré de sa fantaisie. Il n'y avait pas de mystère dans le paganisme. L'homme ne pouvait inventer ce qu'il ne comprenait pas; et l'énoncé seul du mystère présuppose, pour ainsi dire, une religion divine. Fénelon l'a dit : Si les hommes avaient fait la religion chrétienne, ils l'eussent faite bien autrement <sup>1</sup>. L'incompréhensibilité du dogme en est déjà comme une preuve et une justification. C'est le *credo quia absurdum* de saint Augustin : je crois par cela même que je ne peux comprendre.

Si en effet nous comprenions Dieu comme il se comprend, s'il n'y avait en lui ni obscurité ni secret pour nous, nous serions dieux aussi. C'est notre folie de vouloir que toute existence soit semblable à la nôtre, que toute loi se règle sur nous, que les conditions si bornées de temps, de matière, d'espace qui nous gouvernent, régissent l'être infini qui est au-dessus de tous les espaces

<sup>1</sup> On a pu porter, sans crainte, à un savant qui refusait d'admettre l'origine divine des mystères, le défi d'en inventer un seul par la force de son esprit.

et vit au delà de tous les temps. C'est le dernier degré de l'orgueil dans notre faiblesse de nous substituer ainsi au rôle du souverain ordonnateur de toutes choses. Notre grandeur au contraire est de nous soumettre; notre raison, de calculer nos forces, d'en respecter les limites; notre sagesse, de remplir notre but sur la terre, sans demander compte de celui de Dieu dans le ciel et dans l'éternité!

Ainsi les mystères sont dans les conditions mêmes de la raison humaine. « Ils ne sont pas contre la raison, dit Leibnitz<sup>1</sup>, ils sont au-dessus d'elle; ils peuvent être opposés à nos opinions, à nos préjugés, mais ils sont la raison même, quand ils développent l'enchaînement inviolable des vérités. » Plus on les considère avec un esprit pieux et droit, plus on y rencontre de magnifiques et divins aperçus. Leur admirable philosophie, à mesure qu'on la pénètre, répand, à travers le demi-jour de ce monde, des rayons qui n'en sont ni moins purs ni moins saisissants. Et l'esprit à la fois éclairé et satisfait, contenu et apaisé, ne cherchant plus inutilement dans le vide, retrouve toute sa force pour le vrai but de l'homme ici-bas : le devoir et l'action.

<sup>1</sup> Théodicée.

## § VII. Peut-il y avoir des miracles ?

Si l'esprit de certains hommes, plus facile à effrayer qu'à convaincre, hésite à l'idée de miracle, comme il se trouble à l'idée de mystère, rassurons-les en leur disant que les miracles ont la même raison d'être que les mystères et qu'ils existent au même titre, comme la conséquence du même principe. L'idée des uns et des autres est renfermée dans celle même de Dieu. Dieu, en effet, l'auteur du monde, en est le maître absolu ; et il est de sa nature et de son essence de pouvoir tout ce qu'il veut. Peut-il faire des miracles ? c'est demander s'il peut déroger aux lois qu'il a établies ; « cette question sérieusement traitée, dit Rousseau <sup>1</sup>, serait impie si elle n'était absurde. » N'est-il pas contraire à la raison de croire que Dieu a perdu de sa puissance pour en avoir fait une fois usage, qu'il ne peut plus arrêter le monde dans la marche qu'il lui a tracée, et qu'il est désormais soumis fatalement aux conditions qu'il a imposées à ses œuvres ?

Quoi donc d'étonnant que Dieu dépasse, quand il lui plaît, les lois de la nature, lui qui les a faites,

<sup>1</sup> *Lettre de la montagne.*

qui les maintient, qui est leur seule raison de subsister ! N'est-ce pas lui-même qui nous dit, en plusieurs passages des Livres Saints : « Où étiez-vous quand je jetais les fondements de la terre ? dites-le moi, si vous le savez ?.. Connaissez-vous à fond toutes les propriétés des corps et les divers états auxquels je puis les réduire ? Êtes-vous capables de sonder les profondeurs de ma sagesse et de mesurer l'immensité de ma puissance ? Ne savez-vous pas que rien n'est impossible à celui qui, en un instant, a fait sortir la lumière des ténèbres, l'univers du néant, qui change les substances aussi promptement qu'il les a créées, qui dit et tout a été fait ? »

Vouloir restreindre l'action divine dans des limites tracées par nous, ce serait refuser, dit saint Augustin, à un Dieu si grand, le pouvoir de faire plus qu'il ne nous est donné de penser ou de comprendre. D'ailleurs, la loi de Dieu, c'est sa volonté. L'exception à la règle devient aussi bien, quand il lui plaît, la règle elle-même. Lequel est le plus difficile, lequel est le plus merveilleux, ou de créer le monde, ou avec un but aussi excellent d'en changer, un jour, une des lois ? de donner l'existence à l'homme, ou de le rappeler à la vie du sein d'une maladie ou d'un péril auquel il au-

rait dû succomber ? Cette intervention directe et immédiate de Dieu, qui n'accuse ni sa sagesse ni sa puissance, et dont il a prévu de toute éternité l'utilité et la convenance, entre, comme la loi elle-même, dans le plan divin où sont combinés l'accomplissement de ses desseins infailibles et les exigences de la liberté qu'il accorde à ses créatures raisonnables <sup>1</sup>.

Ainsi en droit les miracles sont possibles comme en fait ils ont existé. Et, chose remarquable ! la plus philosophique des religions, la plus rationnelle, la plus soumise à l'épreuve de la discussion et de la controverse est celle-là seule qui soit fondée sur des miracles et qui en établisse la preuve par des témoignages incontestés.

Les miracles nécessaires aux premiers temps du Christianisme (car, remarque saint Augustin <sup>2</sup>, sans eux c'eût été un fait bien plus miraculeux encore que le monde entier eût cru une religion alors si incroyable), les miracles se sont perpétués dans l'Église jusqu'à nos jours sans cesser d'offrir le caractère des faits les plus irrécusables. Et le Catholicisme, qu'avec tant d'injustice on accuse de favoriser les superstitions, parce qu'il ne re-

<sup>1</sup> Voir M. l'abbé Maret, *Philosophie et Religion*. —

<sup>2</sup> *De civitate Dei*, I, 22, ch. v.



pousse pas les formes et les pratiques extérieures indispensables à la foi des peuples, est d'une telle rigueur à admettre les miracles, que sa sévérité surprend jusqu'à ses adversaires eux-mêmes <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Deux faits connus, cités dans un ouvrage d'un mérite incontesté (*Præl. theol. du P. Perrone*), confirment ce que nous disons ici de la sévérité des décisions de l'Église : 1° Une Anglaise, Louise-Élisabeth Sackville, qui demeurait chez un protestant nommé Haye, est guérie *instantanément et radicalement* par l'invocation de saint Vincent de Paul. Le protestant, frappé de l'évidence, divulgue le miracle dans tout Paris; sa femme signe la déclaration la plus précise. Néanmoins la Congrégation des rites n'admet pas que le fait ainsi prouvé le soit suffisamment pour asseoir le jugement de Rome. 2° Un Anglais protestant, d'un esprit très-distingué, était à Rome. Un prélat romain lui donne un jour à parcourir des documents relatifs à plusieurs miracles. Après les avoir étudiés, il les remet au prélat en lui disant : Si tous les miracles qu'on reçoit dans l'Église catholique étaient établis sur des preuves aussi évidentes et aussi authentiques que le sont ceux-ci, nous n'aurions aucune peine à y souscrire, et vous vous sauveriez de toutes les railleries dont vos miracles sont l'objet chez nous. — Eh bien! répondit le prélat, *aucun de ceux-ci n'a été admis par la Congrégation, parce qu'aucun n'a paru suffisamment prouvé*. Le protestant, frappé d'une réponse si inattendue, avoua qu'une aveugle prévention pouvait seule faire douter de la sincérité profonde et de la rigueur excessive que l'Église met dans l'examen des faits miraculeux.

Et maintenant, si à notre époque il n'y a plus de prodiges aussi nombreux et aussi éclatants que dans les premiers siècles, en fera-t-on une dernière objection contre les miracles eux-mêmes ? Nous nions d'abord que les miracles aient complètement disparu. Il y en a, il y en a eu, il y en aura toujours de plus authentiques et de plus évidents que ne le voudraient les ennemis de la religion révélée. Et puis, s'il faut reconnaître que de nos jours ils sont moins multipliés, après avoir fait nos réserves sur les droits de Dieu, juge absolu de ses temps et de ses actes, nous répondrons encore que la force des premiers miracles subsiste toujours, que la croyance de l'univers à ces miracles est bien suffisante pour entraîner la nôtre, que la Religion est désormais répandue dans le monde, que l'Église, comme dit Lacordaire <sup>1</sup>, est le miracle vivant, et qu'enfin de nouveaux prodiges ne sauraient convaincre ceux qui résisteraient à l'ensemble des faits miraculeux que présente le Christianisme.

<sup>1</sup> 38<sup>e</sup> Conférence.

## § VIII. Conduite de la Providence dans le gouvernement des choses religieuses.

Puis, les mêmes hommes qui repoussent les miracles, qui les déclareraient volontiers impossibles, reprochent à Dieu de n'en pas faire tous les jours pour forcer la nature à se soumettre à la religion. Ils voudraient sans doute que Dieu à chaque instant intervînt, pour qu'il n'y eût dans son Église ni taches ni imperfections. Si le culte le plus pur qui existât jamais compte, parmi la multitude de ses saints et éminents pontifes, quelques hommes moins parfaits dont le petit nombre empêche à peine l'unanimité du bien ; si les disciples fidèles du Christ ont conservé, parmi toutes leurs qualités primitives ou acquises, quelques-uns des défauts inhérents à leur nature ; ils se récrient et semblent accuser la Religion de manquer à son caractère divin parce qu'elle ne donne pas à tous une perfection souveraine et immédiate.

Mais Dieu ne veut pas changer ou contraindre, il veut seulement relever et améliorer l'humanité. Il n'enlève donc pas à l'homme sa liberté d'action, ni leur cours naturel aux choses de ce monde. Il laisse ouverte l'arène dans laquelle luttent les

passions, les convoitises, les qualités, les faiblesses, les bons instincts aussi bien que les mauvaises aspirations. Il n'a pas voulu ôter à ses serviteurs le combat qui fait leur mérite, le danger qui consacre leur courage, la défaite même qui fait leur épreuve. Pourrait-il en être autrement sans que toutes les idées de ce monde n'en fussent bouleversées? Si Dieu épargnait à ses fidèles les imperfections morales, pourquoi ne leur éviterait-il pas aussi les maux physiques? Pourquoi ne les rendrait-il pas souverainement heureux comme parfaitement justes? Pourquoi même les enlèverait-il à la terre où ils rendent parfois tant de services?

C'est par une loi divine que, dans ce monde, tout se mêle et se heurte; et Dieu sait se servir également des défauts comme des qualités de ses propres serviteurs pour atteindre ses fins surnaturelles. De même que, pour nous sauver, il s'est fait homme et a voulu passer par toutes les phases de la nature humaine, de même il laisse les choses de la terre suivre, à l'apparence, la pente régulière de leur cours. Le monde marche, ou plutôt paraît marcher, suivant la nature. Mais, soyons-en sûrs, Dieu le mène, et le mène d'autant plus admirablement qu'il n'intervient pas à cha-

que instant d'une manière visible. Quand donc nous voyons les vérités religieuses, à l'exemple du bien moral, inégalement distribuées sur la terre, tant de peuples encore plongés dans de profondes ténèbres, tant de contrées où la lumière de l'Évangile, après avoir lui un instant, s'est tout à coup éteinte, tant d'œuvres de foi échouer au moment du succès, tant de dévouements perdus, et Dieu semblant parfois reculer lui-même son propre triomphe; inclinons-nous, adorons des desseins plus hauts que nos pensées, écoutons le Sauveur lui-même reprochant aux Juifs ce qu'il avait fait pour eux et leur disant qu'au jugement de Dieu, ils seraient traités avec plus de rigueur que ceux de Tyr et de Sidon, parce que ces idolâtres se seraient convertis, s'ils avaient été éclairés comme eux et prévenus des mêmes grâces <sup>1</sup>.

Ce sera Dieu qui rétablira la balance en appréciant le mérite d'après la distribution inégale des faveurs. Il saura bien distinguer les siens au milieu des peuples les plus grossiers et les plus barbares. Et, dans les décrets de sa justice souveraine, il vaudra mieux, sans doute, n'avoir jamais été initié au Christianisme que d'en avoir méconnu les devoirs.

<sup>1</sup> Saint Matthieu, ch. xi, vers. 21.

Et de même dans la conduite de la Providence vis-à-vis de chacun de nous, ne lui demandons pas trop non plus de sortir par des faits éclatants de ses voies régulières ! Sommes-nous sûrs que ce que nous désirons comme notre bien ne deviendrait pas notre propre perte ? Savons-nous si ce que nous redoutons comme notre mal, ne sera pas un jour notre plus grand bien par l'expiation ou par l'épreuve ? Que de fois nous-mêmes nous sommes-nous réjouis de ce que nos vœux les plus ardents n'avaient pas été exaucés ! Et Dieu souvent fait preuve de miséricorde en repoussant nos prières.

Certes, à l'apparence, le règne du bien aurait pu être plus général sur la terre. De même qu'il eût été loisible à Dieu de ne pas attendre quatre mille ans pour racheter le monde, il eût pu répandre immédiatement sa lumière sur l'universalité de la famille humaine. Il eût été le maître d'éclairer toutes les intelligences et de convertir tous les cœurs. L'Église aurait pu n'avoir ni douleurs au dedans, ni épreuves au dehors. Chacun de nous eût pu être à la fois plus juste et plus heureux ; et il semble que de tels résultats eussent comblé en même temps notre admiration et nos désirs. Mais sans doute ce qui serait à nos yeux le bien par ex-

cellence n'a pas paru tel aux yeux de Dieu. Il n'en a pas plus voulu dans l'ordre de la matière que dans celui de la religion ; et il n'a retiré ni au désordre moral ni à la douleur physique leur libre cours. La perfection ne devait exister nulle part sur la terre; et l'homme n'a pas plus de droit d'accuser le Dieu de la grâce que celui de la nature. Nos désirs et nos rêves ne sont qu'illusion et vanité. Le plus sûr pour nous comme le plus méritoire, dans les anxiétés de notre esprit aussi bien que dans les épreuves de notre corps, est de nous remettre, pleins de confiance, entre les mains de Dieu et de nous en rapporter complètement à lui, en attendant le grand jour de la manifestation de sa sagesse et de sa gloire.

§ IX. Énormité des peines de l'autre vie.

Quelques-uns de ceux qui ne veulent pas comprendre la conduite de Dieu dans les choses de ce monde, se croient plus de droits encore à récuser son action dans l'autre vie. Ils repoussent du moins les peines que l'Évangile et l'Église assignent aux fautes commises sur la terre. Ils regardent que ces châtiments, et par leur rigueur et par leur durée, sont inconciliables avec la

bonté divine. Une peine si sévère pour une créature si faible, si fragile, une peine infinie, éternelle pour une faute d'un moment, leur paraît en opposition évidente avec la miséricorde de Dieu ! ils veulent bien croire à la bonté, ils refusent d'admettre la justice divine.

C'est toujours là l'immense tort de l'homme, de ne pas accepter ce qu'il ne comprend pas, ce dont sa raison ne lui rend pas un témoignage complet et sans réplique, de tout rapporter à son seul entendement, de prendre pour unique terme de comparaison les choses de la terre.

Qu'on fasse voir que le coupable condamné par Dieu était et a vécu libre, qu'il a choisi la faute avec ses conséquences annoncées et connues, qu'il a voulu la désobéissance avec sa punition fatale, qu'il a préféré les jouissances de cette vie au bonheur de l'autre ; qu'on démontre que le péché est un mal si grave aux yeux de Dieu que, pour l'effacer, il a sacrifié jusqu'à son propre Fils, que la croix seule et la mort d'un Dieu ont pu en être à la fois la peine et l'expiation <sup>1</sup>, que, par conséquent, Dieu a regardé le péché comme une offense infinie, digne d'une peine infinie, et que l'homme déjà pardonné a accepté cette conséquence par une

<sup>1</sup> Voir t. II, *Preuves dogmat.*, ch. v, p. 46 et 47.



détermination libre et volontaire ! — Sans doute celui qui est sincère, et en même temps soumis à l'enseignement chrétien, ne pourra refuser son assentiment à cette explication plausible ; mais elle est repoussée par celui qui, incroyant ou infidèle, a intérêt, par suite, à ce que la punition ne puisse l'atteindre.

D'ailleurs, on doit le dire pour rester dans la vérité absolue et écarter des imaginations timides ou rebelles les craintes inutiles, il ne faut rien exagérer ici par trop de précision et de rigueur. Vous qui vous refusez à admettre le mode même de la punition, le feu matériel, qui vous a dit que ce feu soit de tous points semblable au nôtre ? Ce sera un tourment qui rappellera celui des flammes. Mais comment ? de quelle manière ? dans quelle proportion ? La vérité catholique ne s'est pas prononcée à cet égard, pas plus qu'elle n'a décidé où, dans quelle partie supérieure ou inférieure des mondes, serait le lieu du supplice.

La peine sera sévère sans doute ; elle sera terrible. Mais, soyons-en sûrs, elle sera basée sur l'équité la plus stricte ; elle ne dépassera ni la culpabilité ni la justice. Les châtimens seront proportionnés aux fautes. « Il sera, dit expressément

l'Évangile, rendu à chacun selon ses œuvres <sup>1</sup>. »  
 « On demandera beaucoup à ceux à qui il aura été beaucoup donné, et moins à ceux qui auront moins reçu <sup>2</sup>. » La graduation des peines a même été posée comme article de foi dans le concile de Florence <sup>3</sup>.

Qui sait, en outre, ceux qui auront mérité la punition ? Qui en connaît le nombre ? Peut-être ce nombre sera-t-il moins grand que la crainte ne se le figure. L'Église ne s'est pas prononcée sur ce point ; et il y a pour les deux opinions opposées des raisons puissantes. D'ailleurs le jugement de Dieu, si grave, si décisif, ne sera pas un jugement fatal, sans discernement et sans nuances ; ce sera, avant tout, comme une sorte de classement basé sur le mérite. Comme il y aura bien des degrés dans le bonheur, il y en aura également un nombre infini pour ceux qui ne jouiront pas de la vision divine. Mais si Dieu donne une félicité sans mesure au dernier élu, comme sa bonté prend toujours le pas sur sa justice, il n'en sera pas de même de la peine pour ceux qui n'entreront pas dans le ciel. Ainsi, par exemple, les enfants morts sans baptême ne jouiront pas de la présence de Dieu :

<sup>1</sup> Matth., xvi, 27. — <sup>2</sup> Luc, xii, 48. — <sup>3</sup> Le P. Hardouin, *Collection des Conciles*, t. IX.

ils seront heureux cependant, l'Église permet de le croire, ils seront plus heureux que s'ils n'avaient pas reçu l'existence. Combien d'hommes pourront leur être assimilés, qu'ils soient nés ou non dans les contrées soumises à la loi de l'Évangile, qu'ils aient vécu avant ou après la venue du Rédempteur! Pour les uns l'ignorance aura été plus ou moins invincible, pour les autres la lumière plus ou moins incomplète. Ceux-ci auront eu le sentiment moral insuffisamment développé, ceux-là une intention plus ou moins contrainte, une intelligence plus ou moins lucide, un tempérament physique plus ou moins entraîné à la tentation ou au mal. Quelle variété dans les positions, dans les pensées, dans les actes, dans les mérites ou les démérites! Quelle diversité, par suite, dans le jugement, dans les peines comme dans les récompenses, dans ce classement final, en un mot, qui sera irrévocable! Car il devra être éternel comme Dieu, immortel comme l'homme, immuable comme la volonté humaine pour laquelle l'épreuve sera finie, à qui l'expiation et le mérite seront désormais impossibles, qui verra le bien et le mal tels qu'ils sont, et ne pourra plus changer une position conquise par un libre arbitre dont le droit à la récom-

pense ou au châtement aura été mesuré par Dieu lui-même.

Que l'homme donc s'effraye à la vue de la mort, du jugement, de l'éternité et de leurs redoutables conséquences : on le conçoit. Mais aussi, que le chrétien se rassure et prenne confiance ! Si Dieu est saint, il est miséricordieux ; et, soyons-en sûrs, nous serons un jour plus étonnés encore, en les admirant et les approuvant, des effets de sa bonté que de ceux de sa justice.

Et, maintenant, la philosophie humaine a-t-elle une hypothèse quelque peu spécieuse à opposer à ce dogme terrible sans doute, mais certain et formel ? Peut-on admettre à une discussion sérieuse son système de migration des âmes, de métempsycose, d'épreuves successives aboutissant tôt ou tard à la félicité céleste ? Supposition gratuite, contraire à toutes les données de la conscience et de la raison, incapable d'expliquer la douleur et le mal dans ce monde ; supposition qui retrancherait toute garantie réelle et immédiate à la vertu et remplacerait une difficulté par des impossibilités morales de toute sorte <sup>1</sup> !

Les jugements de Dieu sont redoutables sans

<sup>1</sup> Voir Jean Reynaud, *Ciel et terre*, réfuté par T. H. Martin, *La vie future*.

doute ; mais, qu'on le comprenne, ils sont bien plus indiscutables encore. Si la bonté suprême vous fait regarder comme impossibles les châtimens futurs, comment expliquerez-vous qu'elle tolère les souffrances et les douleurs de cette vie ? Si la miséricorde divine vous fait repousser les châtimens éternels, la même miséricorde ne s'oppose-t-elle pas également et avec la même raison aux châtimens temporels de ce monde ou de l'autre ? Et alors il n'y a plus de sanction au bien et au mal ; la vie humaine redevient une énigme bien plus incompréhensible ; et les ténèbres, au lieu de diminuer, s'épaississent.

Inclinons-nous donc devant les jugemens de Dieu ; loi raisonnable, fait nécessaire, ils méritent tous nos respects. Et tenons-nous pour certains que le Dieu de vérité ne démentira pas plus une seule des menaces de sa justice, qu'une seule des promesses de sa miséricorde.

§ X. Du manque d'évidence absolue de la vérité.

Enfin il est un dernier reproche que les esprits indociles ou craintifs adressent à la Religion. Ils se plaignent qu'elle ne leur donne pas la vision parfaite, la certitude absolue de toutes les vérités.

Ils voudraient que la rédemption se fût accomplie avec la même splendeur que la création. Comme ils voient ou touchent les œuvres de Dieu, ils désireraient le voir pour ainsi dire et le toucher lui-même. Ils prétendraient volontiers que le Tout-puissant abaissât, par une manifestation directe, les voiles qui dérobent ses secrets à leurs yeux. Ils ne comprennent pas que c'est demander que le monde invisible devienne matériel, que la grâce tombe sous les sens, que tout ce qui est mystérieux cesse d'être par cela seul que le mystère dépasse leur intelligence ! en un mot, que, par un renversement absolu des situations, ce ne soient plus eux qui s'élèvent vers le Créateur, mais lui qui descende à leur niveau !

Un tel état de choses n'appartient point à ce monde et n'est pas entré dans les desseins de Dieu. Il a voulu, en ne nous donnant pas l'évidence complète, qu'il y eût pour nous quelque sacrifice et par là même quelque mérite à croire, que notre esprit eût la liberté de se rendre ou de se soustraire à la conviction, que la religion fût un objet de croyance et non pas seulement de savoir, qu'accepter ou refuser demeurât toujours un acte de choix et de libre décision.

Captifs dans la matière, vivant au milieu d'une

atmosphère mêlée de ténèbres, dans l'éloignement naturel du vrai bien, comment prétendrions-nous que la religion seule nous donnât, en dehors de tout travail de notre part, la clarté parfaite et immédiate qui manque dans tous les ordres de vérité? Il nous faut un effort pour nous élever aux vérités religieuses, comme pour atteindre aux notions de la science et de la philosophie. Cet effort qui effraye les uns, stimule les autres; et, tandis qu'il repousse l'orgueil, la sensualité, la paresse, il attire l'humilité, le courage, le détachement. La seule science qui ne soit qu'une démonstration continue, les mathématiques, renferme des contradictions dans les termes, qu'il faut admettre sans pouvoir entièrement les comprendre, telles que le nombre infini, un espace infini égal au fini, deux lignes non parallèles qui ne se rencontrent jamais, etc.; et elle réprime ainsi elle-même la témérité de l'esprit de l'homme, si incomplet, si mobile, qui veut tout voir à la fois et sans nuage, même dans l'ordre moral et religieux.

Fénelon qui a porté tant de lumières dans les plus hautes questions de la philosophie chrétienne, a dit <sup>1</sup> : « Il ne s'agit pas d'examiner pourquoi Dieu nous a révélé des vérités surnatu-

<sup>1</sup> *Entretien avec le chevalier de Ramsay.*

relles ; il s'agit de savoir s'il en a révélé ou non. S'il a parlé à sa créature, l'obéissance et l'amour sont inséparables. Le Christianisme est un fait ; dès que vous ne doutez plus des preuves de ce fait, toutes les difficultés s'évanouissent.

« Dieu n'a-t-il pas des connaissances infinies que nous n'avons point ? quand il nous en découvre quelques-unes par une voie surnaturelle, il ne s'agit plus d'examiner le comment de ces vérités, mais la certitude de leur révélation. Elles nous paraissent incompatibles sans l'être en effet, et cette incompatibilité apparente vient de la petitesse de notre esprit qui n'a pas de connaissances assez étendues pour voir la liaison de nos idées naturelles avec ces idées surnaturelles. Pourquoi rejeter tant de lumières qui consolent le cœur, parce qu'elles sont mêlées d'ombres qui humilient l'esprit ? La vraie religion ne doit-elle pas élever et abattre l'homme, et lui montrer tout ensemble et sa grandeur et sa faiblesse ?

« Au reste, pourquoi ces mystères ? Vous allez l'apprendre ; voici le plan de la Bible. Dieu a tellement tempéré la lumière et les ombres dans ses oracles que ce mélange est une source de vie pour ceux qui cherchent la vérité afin de l'aimer, et un abîme de ténèbres pour ceux qui



la combattent afin de flatter leurs passions. »

« Il y a, ajoute Pascal <sup>1</sup>, assez de clarté pour éclairer les élus et assez d'obscurité pour les humilier. Il y a assez d'obscurité pour aveugler les réprouvés et assez de clarté pour les condamner et les rendre inexcusables. C'est toujours assez dire, continue-t-il, qu'il y a assez de lumière pour croire et assez d'obscurité pour avoir du mérite à croire. » Et il trouve dans ce Dieu caché qui se révèle seulement à ceux qui le cherchent, une des grandes preuves de la vérité du Christianisme.

C'est la même pensée qu'exprimait Bourdaloue <sup>2</sup>, lorsqu'il s'écriait : « Bienheureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru, qui n'ont point vu et qui adorent avec la même humilité et la même affection de cœur que s'ils avaient vu ! Leurs adorations ont le mérite de la foi la plus pure et de la religion la plus parfaite. »

Toutefois, disons-le, l'alternative n'est pas égale. Il y a bien moins de mérite à croire que de crime et de folie à nier. Et, pour les hommes de désir sincère et de bonne volonté, les preuves sont parfois si fortes et si péremptoires qu'elles ont ôté à quelques-uns jusqu'à la liberté de la dé-

<sup>1</sup> *Pensées*. — <sup>2</sup> *Pensées*, vol. II, p. 352.

cision et semblent ne réserver le doute qu'à ceux qui ne veulent pas voir : aveugles qui ont des raisons pour fermer leurs yeux comme leur cœur, et qui trouvent leur première punition dans leur aveuglement même.

Les objections en effet ne sont que la dernière protestation de la raison humaine, luttant avec elle-même pour ne point admettre le magnifique ensemble de la vérité, et refusant de reconnaître, comme le remarque M. de Maistre <sup>1</sup>, « que la partie accessible à nos regards a reçu de la divine sagesse des moyens si nombreux, si diversifiés, si admirables de persuasion qu'elle devrait bien nous apprendre à révéler l'autre. »

En définitive, l'évidence pour l'homme raisonnable, n'est-ce pas la portion de lumière que son œil peut saisir? N'est-ce pas le degré de démonstration auquel il peut atteindre? Placé dans ce monde pour chercher Dieu, et sûr, quand sa volonté correspond à la grâce divine, de marcher dans le chemin qui mène à la vérité, il doit se tenir satisfait et sans crainte. Il n'y a jamais de difficulté que ne puisse résoudre l'étude sérieuse faite sans parti pris ni passion. Et toute vaine illusion disparaît avec les incertitudes et les doutes.

<sup>1</sup> *Soirées de Saint-Petersbourg.*

qu'elle fait naître, devant la clarté grandissante de l'examen consciencieux et impartial.

A notre époque surtout où toutes les parties de l'édifice catholique ont été successivement battues en brèche sans en être ébranlées, ce serait se montrer bien exigeant que de ne pas se contenter de ce qui a paru suffisant à tous les beaux génies chrétiens qui, depuis l'origine jusqu'à nos jours, ont conduit victorieusement la vérité à travers l'épreuve de leur haute intelligence. Disons-le donc, en finissant, si nous ne sommes point ici dans la région de la lumière parfaite et absolue, nous marchons incessamment vers elle; et les rayons qui s'en échappent illuminent assez nos pas pour dissiper devant nous les ténèbres que nous-mêmes nous ne rendons pas plus épaisses par notre propre faute.

---

## CHAPITRE V.

Force de la démonstration catholique au point de vue de la  
raison.

Ainsi, dans l'affirmation de l'erreur comme dans la négation de la vérité, l'esprit humain a donné son dernier mot.

La philosophie a été convaincue d'impuissance, même vis-à-vis de l'homme qui en était l'auteur. A travers tous les systèmes, elle n'a pu aboutir à une croyance. Elle a confessé elle-même sa propre faiblesse : elle ne saurait suffire à l'humanité, elle ne saurait remplacer la religion. Le moindre dogme l'emporte, même rationnellement, sur la plus belle thèse philosophique ; et l'univers trouve encore plus raisonnable de croire à la parole de Dieu qu'à celle de l'homme.

En même temps, devant l'examen et la discussion, les objections ont disparu. Les unes ont reçu

une solution directe et irréfutable. Les autres, renversées dans leurs conséquences, vont se perdre au sein des grandes vérités qu'elles ne peuvent atteindre. Et la raison, conservât-elle encore sur une difficulté secondaire quelque incertitude, s'incline devant cet ensemble magnifique qui, au seul point de vue humain, surpasse en vraisemblance tout ce qu'il y a jamais eu de plus avéré sur la terre.

Ainsi donc, au-dessus de toutes les objections comme au-dessus de toutes les théories, apparaît toujours le Catholicisme.

Si un système est vrai quand il peut rendre raison de tous les phénomènes qui en dépendent, quel caractère éminent de vérité revêt sous ce rapport le système catholique qui, seul entre tous et mieux que tous, peut offrir la solution de toutes les énigmes qui se pressent devant l'humanité !

Il nous rend le compte le plus rationnel de l'acte créateur, cette immense inconnue qu'aucune théogonie n'avait pu dégager des nuageuses rêveries du déisme ou des grossières illusions du panthéisme. Il nous fait connaître l'origine du mal, en nous racontant la dégradation primitive, source de tous les maux. Dans le spectacle de

notre impuissance actuelle et des contradictions de notre nature, il nous fait voir une nouvelle preuve de notre chute, et explique la rédemption en la motivant.

Par lui, le mal et la Providence se concilient : le malheur, punition de la première faute, sert à réparer le mal, à développer la vertu, à manifester l'action réunie de la justice et de la bonté de Dieu. Le mal moral, cause du mal physique, trouve dans le mal physique lui-même son remède. Les épreuves de la vie terrestre, dont ne peut se rendre compte le déiste, sont les moyens mis à la disposition de l'homme pour se purifier et atteindre à la félicité d'une vie supérieure ; les souffrances du juste attestent son immortalité et sont le gage de sa gloire future.

Chacun des mystères devant lesquels se tait la philosophie a sa justification et sa raison d'être.

Maintenant, nous le demandons, puisqu'il est impossible de supprimer les problèmes si graves qu'irregardent Dieu et l'homme, puisqu'il ne servirait à rien de les nier pour s'ôter la peine de les résoudre, comment ne pas s'incliner devant la seule doctrine religieuse qui en donne l'explication la plus satisfaisante, qui en offre la solution

la plus en harmonie avec les habitudes, les besoins, les lois du monde physique et moral ?

Et, chose remarquable ! tandis que, dans l'antiquité, le petit nombre de vérités incomplètes et fugitives, entrevues de temps à autre par quelques esprits d'élite, disparaissaient bientôt et ne composaient nulle part le patrimoine fixe et incommutable de l'humanité ; depuis que Jésus-Christ est venu sur la terre, la vérité concordante et homogène ne se perd plus. Elle devient le partage de tous ; les peuples la retiennent ; les enfants la possèdent ; elle forme comme nécessairement la base de toutes les connaissances humaines.

Si puissant pour satisfaire par ses solutions la curiosité inquiète de l'esprit, pour rendre à l'intelligence perdue dans les abîmes de cet univers le calme et l'apaisement, le système catholique a une telle force qu'il réduit à l'admiration ses adversaires eux-mêmes.

Dans les agitations de son âme déviée de sa voie, et cherchant à travers son orgueil une vérité et un repos qu'il ne peut atteindre, un philosophe moderne, Jouffroy <sup>1</sup>, fait sur lui-même et sur l'enseignement catholique les aveux les plus

<sup>1</sup> *Mélanges philosophiques*, p. 424 et 425 de la 2<sup>e</sup> édit.

émouvants de naïveté et d'éloquence, qui, cités déjà bien des fois, sont dignes de l'être toujours :  
 « Quand je croyais, dit-il, au Catholicisme, tran-  
 « quille sur le chemin que j'avais à suivre dans  
 « ce monde, tranquille sur le but auquel il devait  
 « me conduire dans l'autre, comprenant la vie  
 « dans ces deux phases et la mort qui les unit, me  
 « comprenant moi-même, connaissant les des-  
 « seins de Dieu sur moi et l'aimant pour la bonté  
 « de ces desseins, j'étais heureux de ce bonheur  
 « que donne une foi vive et certaine en une doc-  
 « trine qui résout toutes les grandes questions qui  
 « peuvent intéresser l'homme. »

Frappé de l'admirable concordance de l'ensei-  
 gnement catholique, il ajoute : « Il y a un petit  
 « livre qu'on fait apprendre aux enfants ; lisez ce  
 « petit livre qui est le catéchisme, vous y trou-  
 « verez une solution de toutes les questions que  
 « j'ai posées, de toutes sans exception. Demandez  
 « au chrétien d'où vient l'espèce humaine, il le  
 « sait ; où elle va , il le sait. Demandez à ce  
 « pauvre enfant qui, de sa vie, n'y a songé, pour-  
 « quoi il est ici-bas et ce qu'il deviendra après sa  
 « mort ; il vous fera une réponse sublime qu'il  
 « ne comprendra pas, mais qui n'en est pas moins  
 « admirable. Demandez-lui comment le monde



« a été créé et à quelle fin, pourquoi Dieu y a  
« mis des animaux, des plantes ; comment la  
« terre a été peuplée, si c'est par une seule fa-  
« mille ou par plusieurs ; pourquoi les hommes  
« parlent plusieurs langues, pourquoi ils souf-  
« frent, pourquoi ils se battent ; et comment tout  
« cela finira ; il le sait. Origine du monde, ori-  
« gine de l'espèce, question de race, destinée de  
« l'homme en cette vie et en l'autre, rapports de  
« l'homme avec Dieu, devoirs de l'homme en-  
« vers ses semblables, droits de l'homme sur la  
« création, l'enfant n'ignore de rien ; et plus tard  
« il n'hésitera pas sur le droit naturel, le droit  
« politique, le droit des gens ; car tout cela sort,  
« tout cela découle avec la même clarté et comme  
« de soi-même du Christianisme. Voilà ce que  
« j'appelle une grande religion : je la reconnais à  
« ce signe qu'elle ne laisse sans réponse aucune  
« des questions qui intéressent l'humanité. »

Et un autre philosophe, métaphysicien illustre dont Royer-Collard disait : « C'est notre maître à tous, » Maine de Biran, après avoir mis quarante ans à parvenir des confins du matérialisme au seuil de la vérité, s'écriait avec autant d'expérience que de bonne foi : « La religion résout seule les problèmes que la philosophie pose, et

dans elle seulement se trouve la science vraie<sup>1</sup>. »

Certes, si un système émané de l'homme se fût jamais présenté avec un si magnifique cortège de raison et de logique ; si, expliquant l'homme mieux que tout autre, il eût donné la meilleure solution à tous les problèmes qui s'agissent en ce monde ; si, n'ayant d'autres bornes que celles de l'intelligence humaine, il se fût élevé aux plus magnifiques conceptions ; s'il eût, autant qu'il est possible de le faire ici-bas, contenté les désirs les plus inquiets, les exigences les plus légitimes, les plus nobles aspirations de la nature humaine ; s'il se fût montré fécond, non-seulement en idées sublimes, mais en application de la morale la plus pure ; si, source intarissable du beau, il eût fait sortir de lui-même les leçons et la pratique du bien, il n'y aurait nulle part pour un tel système assez d'admiration et d'enthousiasme, et il eût rallié à lui tout ce qu'il y a sur la terre d'esprits droits et élevés.

Eh bien ! cette attraction qu'aucune théorie

<sup>1</sup> Voir le *Journal intime* de Maine de Biran, publié par Ernest Naville, livre qui, par les curieux détails qu'il révèle sur le travail final et la dernière pensée d'un esprit élevé, sympathique, consciencieux, a été tout un événement.

philosophique n'a pu exercer s'est opérée de tout temps et s'opère encore tous les jours vers le Catholicisme. Son action logique a une telle force que c'est vers lui et vers lui seul que ramènent l'évidence et le raisonnement. Quand un travail se fait dans une intelligence à la fois de bonne volonté et d'élite, quand un noble cœur étudie avec amour et désintéressement la vérité, soyez sûrs que le résultat de leurs recherches sera de les faire revenir au Catholicisme. Prenez pour exemple tous ces savants théologiens de l'Anglicanisme, tous ces penseurs profonds de l'Allemagne que l'étude et la logique ont ramenés à l'Église.

Presque jamais, au contraire, on ne vit une intelligence éclairée ou un cœur droit sortir, par la réflexion et l'examen, du dogme catholique ; jamais on ne les vit, partant du doute, être conduits de recherche en recherche, de preuve en preuve, nous ne disons pas à un système philosophique, mais même à une religion positive quelconque, au mahométisme pas plus qu'au schisme grec ou au protestantisme. Ce n'est vers aucun de ces cultes, même vers ceux qui sont le plus près de la vérité, que la force du raisonnement ramène. Ainsi, tandis que les Haller, les Stolberg, les Newman, les Faber, les Wilber-

force, les Hurter, les esprits les plus élevés, les cœurs les plus purs viennent au Catholicisme, ce sont les Gavizi, les Ronge, les Achilli, tribuns révolutionnaires, apostats sans conviction et sans moralité, qui passent au protestantisme.

Et, chose bien digne de remarque ! les apologistes les plus célèbres et les plus purs des cultes dissidents, puissants quand ils défendent la cause générale de la religion et de la morale divine, deviennent bientôt sans valeur et sans force quand ils ne sont plus dans la logique de la vérité ; et aucun d'eux n'a pu produire une œuvre importante et vraiment digne de vivre sur le terrain de la seule polémique contre le Catholicisme.

A la vue de tous ces résultats, devant ces preuves qui dépassent les bornes de la logique la plus exigeante, à l'aspect de cette harmonie qui, dès l'origine, frappait d'admiration et convertissait les jurisconsultes, les littérateurs, les philosophes les plus éminents, en présence de cette doctrine qui, sans se modifier ni s'altérer jamais, s'est, dans la suite des âges, développée dogmatiquement et philosophiquement d'une manière si merveilleusement concordante, pourrait-on croire sérieusement que le Catholicisme n'est pas sorti d'une source divine !

Allant chercher tout d'abord leur point de dé-

part dans les résultats de la sagesse antique, auxquels ils attribuent les origines du système chrétien, certains rationalistes voudraient que ce fût la philosophie qui eût fait la religion, l'homme qui eût créé Dieu ! Mais ce serait prétendre qu'une doctrine, née en un seul jour, complète, achevée, portant en elle-même toutes ses conséquences, eût pris naissance dans des systèmes impuissants, sans guide, sans principe, fondés seulement sur des emprunts et des contradictions. Ce serait prétendre que des théories défailtantes et confuses eussent pu produire un corps parfait et vivant; que du sein d'opinions qui ne connaissaient que la matière, le hasard et le néant, fût sortie la notion pure de la divinité et la foi inébranlable dans les récompenses éternelles ; que du fatalisme, tenant à la main le poignard du suicide, vint la douceur, la confiance, la résignation ; que de l'orgueil de la science, de l'insensibilité de l'égoïsme, du stoïcisme contempteur de la vertu, naquissent l'humilité et la charité. Non, saint Paul et saint Augustin n'ont pas eu pour père Épicure ou Zénon ; et le philosophe qui nie ou qui doute n'a pas enfanté le chrétien qui croit et qui prie.

Quelques-uns vont plus loin et systématisent leur thèse avec plus de précision. Ils déclarent que

le Christianisme n'est pas sorti d'un seul homme ni d'une seule époque, mais qu'il est une manifestation de l'esprit humain concentrant toutes ses forces pour arriver à une création puissante, résumant après de vastes efforts et un long travail la Grèce, Rome et l'Orient, réunissant le mysticisme oriental et la métaphysique d'Athènes ou d'Alexandrie avec le sens pratique et gouvernemental de Rome.

Théorie étonnante sans doute par sa hardiesse même, mais qui tombe devant la logique tout aussi bien que devant les faits ! Comment, du panthéisme oriental qui immobilisait Dieu dans la matière, absorbait fatalement en lui l'univers entier, niait la dignité, la moralité, les espérances du genre humain, fût issu le Dieu si essentiellement libre, actif et personnel du dogme chrétien ? Comment, du scepticisme grec, de l'éclectisme alexandrin qui amalgamait toutes les erreurs, fût née la doctrine si sûre et si ferme du Christianisme ? Comment, du polythéisme romain à la fois si corrompu et si cruel, dont les rites, aux derniers temps, devenaient de plus en plus absurdes et obscènes, fussent dérivées les notions si pures de l'amour de Dieu et des hommes ? En un mot, comment l'unité la plus admirable serait-elle sor-

tie du désordre et de la confusion des doctrines, et l'harmonie eût-elle trouvé son origine dans le chaos ? Non, on l'a dit, ce n'est pas avec les débris épars de l'erreur, que se construit le temple de la vérité. C'eût été une bien plus grande merveille de voir des théogonies discordantes et absurdes, des systèmes philosophiques contradictoires, des doctrines politiques qui n'avaient pu se défendre elles-mêmes, de les voir s'entendre, faire alliance, se fondre, non sous la main d'un grand homme, mais lentement, par un travail caché appartenant à tous, sans qu'on constatât l'apport de chacun et l'heure de son concours ; et que tout cela se fût fait sans une hésitation, sans une contradiction, sans une lacune. L'Orient aurait abandonné le panthéisme dans lequel il était plongé depuis l'origine des siècles, la Grèce aurait renoncé à ses subtilités et à ses disputes, Rome aurait délaissé ses lois et ses mœurs dominatrices, pour former d'un accord commun le système qui est la négation la plus expresse et la plus formelle de ces éléments si dissemblables ! Et ce qu'un seul de ces pays n'a pu faire pour lui-même dans l'unité d'un même peuple, d'un même langage, d'une même époque, à savoir : fonder un système un, rationnel et perma-

ment ; par leur triple entremise, le Catholicisme l'aurait pu, sans revenir une seule fois sur une doctrine par lui admise, sans commettre une seule erreur, et en mélangeant le mensonge de manière à en faire sortir, par le plus grand des hasards, la plus magnifique et la plus une des vérités !

N'y aurait-il pas là, nous le demandons, la plus étonnante et la plus merveilleuse des impossibilités ?

Mais il y a plus encore, s'il est permis de le dire. Car non-seulement, en fait, le polythéisme romain et le néoplatonisme d'Alexandrie n'ont montré ni la moindre tendance, ni la plus légère aspiration vers les idées chrétiennes ; mais encore, comprenant l'abîme que le Christianisme creusait devant eux et les dangers dont il les menaçait, ils se sont portés pour ses plus implacables ennemis ; et, par la ruse comme par la violence, par les sophismes comme par la force brutale, ils ont suscité la plus longue et la plus cruelle persécution à cette doctrine à laquelle on veut qu'ils aient donné naissance !

Si, passant à des origines juives, certains autres cherchaient à faire descendre la foi chrétienne de quelque secte de la Judée, de celle des Esséniens par exemple, qui, avant Jésus-Christ,



avaient des mœurs pures et un petit nombre de sages préceptes, les apologistes chrétiens répondraient que, sans doute, on peut trouver au Christianisme quelques points de contact avec ce que l'homme avait pensé, senti, avant lui; car il n'est pas venu détruire l'humanité. Mais, à part ces analogies indispensables, le Christianisme, supérieur à tout, reste partout et toujours lui-même; il a des caractères de grandeur, d'expansion, de fécondité qui n'appartiennent qu'à lui; et il ne sort pas plus de la petite secte des Esséniens dont les principes étaient de vivre en dehors de l'univers, de repousser tout prosélytisme; de n'affirmer aucun dogme précis <sup>1</sup>, qu'il ne découle de toute autre source qui n'est pas divine.

Enfin, suivant un petit nombre d'esprits plus audacieux encore et qui n'ont pas reculé devant la thèse la plus inadmissible <sup>2</sup>, le Christ lui-même n'est qu'un grand nom vide de réalité, un mythe qui ne vit que par l'idée dont il est la représentation. La légende de Jésus est sortie de l'imagina-

<sup>1</sup> Les Esséniens mêlaient même au judaïsme quelques erreurs païennes telles que le culte rendu au soleil. (Dollinger, *Pag. et Jud.*, t. IV.)

<sup>2</sup> Strauss et ses disciples. Nous revenons ici sur leur système pour compléter ce tableau; voir II<sup>e</sup> partie, *Preuves historiques*.

tion religieuse de l'humanité ; le Christianisme n'est que le développement de l'esprit infini, la conscience théologique du genre humain. Thèse absurde qui n'est pas digne d'une discussion sérieuse, thèse réfutée d'avance par tout ce qui s'est pensé, dit, écrit, depuis dix-huit siècles ! Si c'était un travail lent qui eût produit cet incroyable résultat, nous en aurions vu, suivi, découvert les progrès. Si c'était un travail spontané, quel siècle que celui d'Auguste, âge à la fois de réflexion, d'analyse, d'action, pour faire surgir tout à coup des rêves du génie humain, comme un mythe des temps primitifs, l'idéal sublime de la perfection et de la sainteté !!! Où sont les hommes, à cette époque, assez simples, assez purs, pleins d'une imagination assez puissante, assez unis entre eux pour concevoir et formuler ce type de beauté morale, le tirer des abîmes du néant, entourer d'une auréole une naissance qui n'aurait pas eu lieu, une vie qui eût été imaginaire, des miracles qui n'eussent point existé, pour donner à une ombre la réalité et faire mentir non-seulement l'histoire et les faits, mais les yeux qui ont vu, les oreilles qui ont entendu, les mains qui ont touché ?

J'entends un de leurs propres adeptes réfuter ces étranges philosophes et leur démontrer leurs

absurdités. Interrogeant lui-même et jugeant les hommes qui auraient, dans les premières époques de notre ère, formé spontanément ce type du Christ, qu'y voit-il <sup>1</sup> ? « Le mélange le plus « confus que l'histoire ait jamais laissé paraître, « un chaos d'Hébreux, de Grecs, d'Égyptiens, de « Romains, de grammairiens d'Alexandrie, de « scribes de Jérusalem, d'Esséniens, de Saddu- « céens, de Thérapeutes, d'adorateurs de Jéhova, « de Mithra, de Sérapis. Disons-nous que cette « vague multitude, oubliant les différences d'ori- « gine, de croyances, d'institutions, s'est soudai- « nement réunie en un seul esprit, pour inventer « le même idéal, pour créer de rien et rendre « palpable à tout le genre humain le caractère qui « tranche le mieux avec tout le passé et dans le- « quel on découvre l'unité la plus manifeste ? On « avouera au moins que voilà le plus étrange mira- « cle dont jamais on ait entendu parler et que l'eau « changée en vin n'est rien auprès de celui-là ! »

C'est donc jusqu'à de telles impossibilités qu'ont pu descendre ces philosophes et ces savants qui veulent lutter avec la grande doctrine catholique ! Que ce soit à Tubingue, à Halle, à Goettingue ou

<sup>1</sup> Citation de Quinet et article de M. Saint-René Taillandier. *Revue des Deux-Mondes*, septembre 1857.

à Heidelberg qu'ils exercent leur érudition et leur patience germanique à creuser des textes, à scruter l'histoire, à pénétrer dans les langues sémitiques, nous ne saurions redouter le résultat de leurs efforts.

Leurs seuls travaux utiles n'ont abouti qu'à l'explication de quelque usage sans conséquence, à la rectification de quelque mot sans portée. Quant à un système sérieux, concordant, vraisemblable même, aucun d'entre eux n'en a formulé un seul qui n'ait été promptement détruit par les propres mains de quelque rival. Et l'échafaudage que plusieurs ont péniblement entrepris d'étayer, souvent sur un seul mot ou sur une seule circonstance, est bientôt tombé avec fracas, même avant que l'édifice ait pu atteindre son couronnement.

Dans cette émulation d'exégèse transcendante qui s'égaré au sein des régions les plus nuageuses, il semble que ce soit à qui mettra en avant sur l'Ancien et le Nouveau Testament les conjectures les plus paradoxales. Chacun, obéissant à sa fantaisie et à son caprice, accorde ou refuse plus ou moins à la divinité de Jésus-Christ. Ceux dont Strauss a dit le dernier mot et divulgué le secret, vont, comme nous venons de le voir, jusqu'à nier l'existence du Christ, avec ce sans-façon

et ces témérités de la critique allemande qui ailleurs supprime sans scrupule Homère, mutile une grande partie de l'histoire romaine, ôte à Platon ses plus célèbres dialogues <sup>1</sup> et semble se complaire dans les idées les plus impossibles.

La théologie allemande, si on peut donner ce nom à cette réunion de protestants de toutes les nuances, de rationalistes, de panthéistes, d'athées même qui prétendent former le corps des penseurs de l'Allemagne, est tombée, suivant M. Cousin <sup>2</sup>, dans le chaos. La confusion est dans leurs pensées comme dans leurs rangs. Perdus dans leurs conceptions et leurs explications, ils ne sont pas plus d'accord avec l'histoire et le bon sens du genre humain, qu'ils ne s'entendent entre eux. Ils se suffisent pour leur propre réfutation ; et le même M. Cousin a pu en dire <sup>3</sup> : « Je n'ai pas  
« encore rencontré (en Allemagne) deux théolo-  
« giens qui s'accordent du haut de leur science  
« hébraïque et orientale ; tous s'attaquent, tous  
« s'accusent des plus grandes erreurs, et dans ce  
« combat confus, les chances du triomphe ne  
« sont que pour le rationalisme. »

<sup>1</sup> Le *Dialogue des lois*, par exemple. — <sup>2</sup> Une promenade philosophique en Allemagne, *Revue des Deux-Mondes*, octobre 1857. — <sup>3</sup> *Ibid.*

Leurs imitateurs français peuvent être plus ingénieux et plus déliés, plus nets et plus lucides ; ils ne sauraient être plus convaincants et plus logiques. Qu'ils nient le surnaturel comme inacceptable, par une simple allégation et sans l'appuyer de la moindre preuve ; qu'ils attribuent l'origine du Christianisme, comme celle de tous les autres cultes, à la spontanéité de l'esprit humain, en se posant en contradiction évidente avec les témoignages et les monuments historiques les plus précis ; que, par une hypothèse que rien ne saurait justifier, ils n'admettent dans toute religion qu'un pur symbolisme ; qu'ils invoquent comme un argument le nom seul de la critique sans en définir les règles ni en appliquer les vrais principes, leur thèse peut être présentée sous une forme plus habile et plus spécieuse : elle est un trop complet démenti à l'histoire, aux faits, à la raison elle-même pour offrir une base d'attaque tant soit peu solide <sup>1</sup>.

Tous ces inventeurs de systèmes ne prouvent qu'une chose : que la vérité était trouvée avant eux, qu'elle ne résulte pas d'une théorie édifiée au dix-neuvième siècle ; mais, en même temps,

<sup>1</sup> Voir l'excellente réfutation de M. Renan par M. Foisset. *Correspondant*, février 1858.

que cette vérité les poursuit et les tourmente. Et tous leurs efforts incohérents ne sont que la reconnaissance plus ou moins explicite de la grande place qu'eux-mêmes accordent au Christianisme, à ses doctrines, à ses lois, qui s'élèvent au-dessus de leurs conceptions et de leurs rêves comme elles dépassent l'humanité.

Il ne faut pas croire d'ailleurs que l'école rationaliste ait le privilège de l'étude et de la science. Dans l'école catholique, des théologiens et des philosophes non moins érudits et profonds, mais plus pratiques et plus vrais, ont, au nom de l'histoire, des faits, de la logique, défendu énergiquement et maintiennent chaque jour le terrain de l'orthodoxie contre toutes les attaques <sup>1</sup>.

En résumé donc, tout prouve que le Catholicisme n'a pas une origine humaine. Aucune théorie particulière, relative à sa formation, ne peut

<sup>1</sup> Ainsi le savant Dollinger, de Munich, comme plusieurs de ses collègues d'Allemagne, répond à ceux qui prétendaient tirer des deux cultes païen et juif les origines naturelles du Christianisme, et les réfute aussi victorieusement que l'ont été par l'abbé Cruice et par tant d'autres, dans les divers centres d'érudition catholique, les attaques semblables dirigées contre les idées chrétiennes à propos du *Philosopheumena*, du Néoplatonisme ou de toute autre thèse analogue.

se soutenir. Il s'appuie sur l'argumentation la plus universelle et la plus puissante. Il atteint rationnellement le plus haut degré de démonstration auquel il soit possible de parvenir. En dehors de lui, aucun système, aucun culte, aucune secte ne peut logiquement se défendre. La vérité n'existerait pas sur la terre, si elle eût dû sortir de la raison humaine. Mais elle n'existerait pas davantage, si ce n'était point le Christianisme qui l'eût produite, et si la même raison de l'homme pouvait arguer de faux l'institution catholique.

La question doit donc philosophiquement et logiquement se poser entre : ne rien croire ou croire à l'Église, douter de tout ou se soumettre à l'Évangile. Au point de vue de la raison qui examine, compare et conclut, il est impossible de sortir de ce dilemme : Catholique ou Pyrrhonien ; la vérité entière, ou le doute absolu ; le vrai dans son ensemble compacte de preuves, ne laissant rien en dehors de lui et de sa divine mission, ou bien la liberté et le droit de tout admettre comme de tout rejeter, les doctrines à la merci de chaque intelligence, les questions de Dieu et de l'âme jouets de la fantaisie de chaque individu.

Si en effet l'ensemble des preuves qu'offre le Christianisme ne constituait pas la vérité ; si cette



agglomération prodigieuse d'arguments et de témoignages était faite pour tromper la raison ; si toutes ces doctrines si claires, si bien déduites, si tous ces faits si démontrés n'étaient qu'un jeu du hasard, qu'un long tissu d'illusions et d'erreurs ; si une telle force de logique avait été dépensée en vain ; si tant de vertus, tant de dévouements déployés à toutes les époques du Catholicisme étaient inutiles ; où serait le vrai ? où serait le bien ? La vérité, comme la justice, serait bannie de la terre. La raison ne serait qu'un mot, la vertu qu'une déception. Toute loi périrait pour le monde. L'erreur ne serait pas plus coupable que le vice. Et ainsi dépouillé de ses dons divins de justice et de miséricorde, Dieu lui-même disparaîtrait ; car il ne saurait exister pour tromper l'homme, pour se jouer de sa faible créature, et jeter l'erreur à qui lui demande la vérité !!

Ce serait un effort inutile que de chercher à échafauder péniblement un nouveau système. L'homme n'aurait plus qu'à courber la tête, à abandonner tout espoir de lumière et de justice, et à se jeter avec effroi dans l'avenir, en n'ayant pour fin et pour ressource dernière que le néant.

C'est ce qu'exprimait éloquemment un Anglican célèbre revenu au Catholicisme, le docteur

Newman <sup>1</sup> : « Si vous fuyez l'Église catholique, « où irez-vous? Elle est, dans ce monde plein d'an- « goisses et d'incertitude, votre seule chance de « paix et votre seule sécurité; les croyances par- « ticulières, les religions de fantaisie peuvent « distraire l'attention des hommes ou embarrasser « le jugement des savants; mais, en fin de compte, « on trouvera ou que la religion catholique est « réellement l'entrée du monde invisible, ou qu'il « n'existe rien de positif, de dogmatique et de « réel dans les notions que nous avons sur notre « origine et notre destinée future. Renoncez au « Catholicisme, et, par une pente aussi triste qu'ir- « résistible, d'erreur en erreur, vous devenez hé- « rétique, déiste, panthéiste, sceptique. Mais alors « évitez toute recherche, ne vivez que d'une vie « matérielle, ne pensez qu'au moment présent; « car vos réflexions, si elles ne vous conduisaient « pas à la vérité, vous mèneraient là où il n'y a « ni lumière, ni paix, ni espoir, à ce précipice « profond qui ne s'ouvre que pour une désolation « éternelle. »

Pensées bien tristes, si elles pouvaient se réaliser! paroles de désespoir et d'effroi, si le moindre

<sup>1</sup> 13. Conférence.

doute était possible ! mais qui deviennent une exclamation d'espérance et de gratitude, qui se changent en un cri de joie et en une consolation ineffable, dès qu'il y a, au contraire, certitude.

---

## CHAPITRE VI.

Puissance, Vérité et Grandeur de la Philosophie catholique.

Tout vient donc l'attester. Tandis que la philosophie humaine cherche et cherchera toujours les vérités premières, les bases de toute connaissance et de toute certitude, la philosophie catholique marche d'un pas ferme et assuré, forte de toute l'impuissance des systèmes rationalistes. Elle n'use pas incessamment ses efforts à discuter et à remettre en question ce qui est définitivement décidé. La certitude est faite et fixée pour elle, quant aux grands problèmes qui intéressent la destinée de l'homme. Elle a une double garantie contre l'erreur, d'une part dans l'autorité infallible et indiscutable que la raison elle-même lui a prouvé être digne de foi, de l'autre dans toutes les démonstrations rationnelles qu'ont successivement accumulées l'observation, les faits, les réflexions

et les travaux des penseurs les plus éminents.

Quand la philosophie s'est ainsi associée à la religion, elle trouve dans la doctrine même à laquelle elle s'unit une mine féconde de vérités admirables dont elle s'empare et qui forment la base inébranlable de son avancement et de ses progrès. S'aidant de toutes les lumières naturelles et surnaturelles, intérieures et externes, qui rayonnent de la terre au ciel, de l'âme à Dieu, elle s'élève au-dessus de tous les systèmes pour les pénétrer, les juger, les purifier.

Tout d'abord, elle secoua les chaînes de cette fatalité que les religions et les philosophies anciennes faisaient peser sur l'homme ; elle affranchit l'esprit humain des erreurs sur la nature divine et la création dont les plus grands philosophes n'avaient pu se dépouiller ; elle dégagea Dieu du monde, sépara le bien du mal, releva la dignité humaine, la reconstitua dans ses véritables rapports ; et dissipant toutes les illusions et toutes les ténèbres accumulées par les écoles, par les sectes, par les cultes mensongers, elle prépara en même temps la science de l'homme et celle de Dieu.

Puis, par un travail qui lui est propre, usant tout ensemble de la sécurité que la foi lui donne et de la liberté qu'elle lui permet, elle va plus

loin. Elle entre dans la profondeur des choses. Elle agrandit la notion de Dieu. Elle pénètre par l'idée dans l'infini comme dans un océan immense de vie, de lumière, de réalité où elle puise une démonstration plus pure et plus élevée de l'existence de Dieu. Ensuite, s'avancant au delà du monde et sortant du dogme chrétien comme de son germe, elle aborde jusqu'aux mystères les plus divins ; entrevoit les splendeurs merveilleuses de la Trinité ; admire le Dieu tout-puissant, infini, incommunicable, jouissant de lui-même par la connaissance et par l'amour ; s'ouvre de magnifiques perspectives sur les effets des communications divines avec la nature humaine par l'incarnation et la rédemption ; développe les mystères de l'âme, de l'existence future, du triomphe dernier de l'esprit sur la matière, de la vie sur la mort ; et, d'élévation en élévation, elle atteint jusqu'aux dernières hauteurs où il soit donné à l'intelligence de l'homme de parvenir.

Ce qui imprime une marche encore plus nette et plus ferme au philosophe chrétien, c'est qu'il connaît ses bornes et apprécie sa propre faiblesse. Il s'avance et s'arrête au lieu et à l'heure marqués. Et quand son esprit recule devant la profondeur des abîmes que son œil ne peut pas son-

der, il voit du moins à l'horizon tous les sommets illuminés. Il peut sans crainte permettre à ses investigations de le conduire vers les régions les plus ardues de la théodicée ou de la métaphysique : il a au-dessus de lui une étoile qui, le guidant avec sûreté, l'oriente au milieu des obscurités mêmes qu'il rencontre dans ses voies, et toujours le ramène au port, quand il s'est un instant égaré.

C'est que pour le catholique la philosophie n'est pas un mode personnel, un système déterminé qui change suivant le maître, le point de vue et l'époque ; c'est l'ensemble des vérités qui, communiquées plus ou moins directement à l'homme, peuvent être développées par lui. A travers les diverses méthodes, qu'elles dérivent de Platon, d'Aristote ou de Descartes, qu'elles procèdent par la synthèse ou par l'observation, qu'elles soient plus spécialement spiritualistes ou s'appuient davantage sur la tradition, la philosophie chrétienne ne dévie et ne se dément jamais. Elle peut varier de forme, mais elle n'en conserve pas moins sa fixité de principe que la foi lui garantit. A l'opposé des autres écoles où tout est variable, borné, individuel, local, sans aucune suite historique, elle ne reprend pas à chaque siècle le travail de l'époque précédente. Mais elle va d'âge

en âge, gardant intactes les vérités qui lui sont acquises et y ajoutant de nouvelles conséquences, de riches et féconds développements.

Saint Paul est le premier anneau de cette magnifique chaîne qui se prolonge jusqu'à nous.

Après ce grand apôtre qui pénètre si avant dans les secrets divins et s'élève à de si sublimes hauteurs, les premiers apologistes chrétiens donnaient déjà les règles et le modèle de la philosophie catholique.

Pour défendre leur culte, ils n'en appelaient pas à la foi seule et aux miracles. En même temps qu'ils faisaient voir la force de la primitive tradition à laquelle leurs adversaires devaient les vérités mêmes dont ils se vantaient, ils déroulaient, devant un auditoire étonné de les entendre, cet enchaînement merveilleux des faits et des doctrines de la philosophie catholique, qui ravissait parfois les païens et jetait dans leur intelligence des lumières inconnues.

Les grandes questions traitées par ces hommes éminents, anciens disciples pour la plupart des écoles philosophiques d'Athènes et d'Alexandrie, leur exposition de la nouvelle doctrine, remarquable par tant d'idées profondes et neuves sur la nature de Dieu, celle de l'homme et les rapports



de l'une et de l'autre, dépassaient tellement les incertitudes et les subtilités de leurs maîtres profanes, qu'à la curiosité succédaient bientôt chez les païens l'admiration, puis le bonheur de trouver la vérité et de s'y reposer. Plus d'un de leurs auditeurs déposait l'orgueil de sa raison individuelle, et venait humblement s'incliner au pied de la croix. Saint Justin, après avoir longtemps cherché la lumière et la paix de l'âme dans les systèmes des philosophes grecs, se réfugie dans le Christianisme et n'en conserve pas moins les doctrines les plus pures de son maître Platon; comme ses contemporains Athénagore et saint Irénée, c'est par la raison et le témoignage de leurs propres philosophes qu'il lutte surtout contre les païens <sup>1</sup>.

Dès le second siècle également, un autre philosophe chrétien, Hermias, tout en déversant la raillerie sur la philosophie païenne dont il étale les absurdités et les contradictions, développe, sur le principe des choses, sur Dieu, sur l'âme, des considérations aussi nobles qu'élevées. Clément d'Alexandrie, à la fois docteur de l'Église et platonicien, doué d'une profonde connais-

<sup>1</sup> Saint Justin, *Lettre apologétique aux empereurs romains Antonin et Marc-Aurèle.*

sance de la philosophie grecque, lui emprunte les bons éléments qu'elle pouvait contenir, pour les mêler dans son livre des *Stromates* aux développements du système chrétien, et donne ainsi entrée par la philosophie dans la religion.

Son disciple Origène, malgré quelques erreurs causées par sa déviation des doctrines de l'Église, s'élève dans sa réponse à Celse aux plus hauts aperçus, et, à l'aide d'une méthode puissante, fait de la théologie comme le couronnement et le faite de tout l'édifice scientifique de son époque.

Arnobé, Lactance <sup>1</sup>, continuant la chaîne de ces éminents penseurs, établissaient avec eux l'immense supériorité intellectuelle et philosophique de ce même culte qui déjà, en pratique, l'emportait si excellemment par la vertu, par l'héroïsme, par le dévouement, par le martyre.

Puis, voici au milieu de l'illustre cortège des Pères des quatrième et cinquième siècles, à côté de saint Athanase qui développe avec une si invincible logique le dogme sublime de la Trinité, auprès de saint Chrysostome qui élève la morale chrétienne de toute la hauteur de sa magnifique

<sup>1</sup> Lactance disait : Le Christianisme ne peut être une philosophie sans religion, ni une religion sans philosophie.

éloquence, avec saint Ambroise, saint Léon le Grand et tant d'autres, voici saint Augustin, cet esprit si prodigieux, enivré d'abord de la fausse philosophie, et allant de système en système, d'erreur en erreur jusqu'aux dernières limites de l'aberration humaine. Mais bientôt, quand il est devenu chrétien, il s'élève aux régions de la plus haute métaphysique; il embrasse, dans la *Cité de Dieu*, l'ensemble du développement de l'humanité; il établit de la manière la plus philosophique et la plus nette la destination providentielle, la lutte sans fin du bien et du mal; et le cri de son cœur vers Dieu est un immense élan d'intelligence et d'amour.

Quelque temps assoupie dans les ténèbres qui suivent l'invasion des Barbares, et en attendant le treizième siècle, le grand siècle de la Scolastique, la philosophie chrétienne se réveille avec Bède le Vénérable et saint Anselme, saint Anselme qui prépare l'union la plus étroite de la philosophie et de la théologie, et développe, dans l'idée que nous avons de la perfection infinie de Dieu, une des plus belles démonstrations de son existence. Suivant ce grand homme que les scolastiques devaient prendre pour leur guide et leur modèle, la vraie philosophie va chercher la foi pour la

transformer en intelligence ; c'est sa célèbre maxime : *fides quærens intellectum*, l'élan de la foi vers la science.

Dès lors, par les immortels travaux des saint Thomas, des saint Bonaventure, des Albert le Grand, etc., la philosophie se pénétrant de la lumière divine, procédant du connu à l'inconnu, du certain à l'incertain, ajoutait au demi-jour céleste de la foi le demi-jour terrestre de la raison, usait d'une liberté garantie, pour ainsi dire, contre l'erreur, honorait la raison et la rétablissait dans ses véritables rapports avec la grandeur de Dieu et la faiblesse de l'homme ; elle donnait ainsi au monde quelque chose de beau, de vrai, de grand, de saint, qui forçait les portes de la science et entraînait dans les secrets même de la sagesse éternelle.

L'un, saint Thomas, dans sa *Somme*, cette prodigieuse synthèse où tout se trouve, Dieu, l'homme, la nature, où il n'y a pas d'autre plan que celui même de l'univers, montrait, par la grandeur de l'ensemble égale seulement à la puissance des détails, jusqu'où peut s'élever l'effort du génie chrétien. L'autre, saint Bonaventure, dans son *Itinéraire de l'âme au ciel*, livre que, malgré sa brièveté, le moyen âge dans son admiration appelait une œuvre immense, décrivait, avec un

pouvoir incomparable, les divers moyens de la connaissance, les conditions réelles de la certitude, les degrés par lesquels l'âme monte jusqu'à la possession de la vérité, la double activité de l'intelligence et du cœur qu'on s'efforçait alors de ne point séparer.

Sans doute ces grands philosophes ne fatiguaient pas leur génie à rétrograder au delà des premiers principes, des grandes notions qu'ils avaient reçues de la tradition et des enseignements de l'Église. Mais, par les magnifiques conséquences intellectuelles et morales, par les splendides développements théoriques et pratiques qu'ils en tiraient, ils répondaient suffisamment d'avance aux reproches formulés contre eux d'étouffer la raison dans les langes de la théologie. C'est une réparation qu'un antagoniste illustre, M. Cousin, leur a faite quand il a reconnu : « qu'on trouvait dans la « scolastique beaucoup de vérités profondes, « toute vérité même, et avec cela une liberté « d'esprit capable de surprendre <sup>1</sup>. »

Quand cette école philosophique eut laissé sa vie, jadis si brillante, s'éteindre en partie, et que, finissant par prendre les formes pour le but, elle fut tombée dans le sommeil sans tomber

<sup>1</sup> *Cours de 1828, 2<sup>e</sup> leçon.*

pourtant dans l'erreur, Descartes parut et la renversa facilement. Mais Descartes, chrétien sincère, que la philosophie catholique peut revendiquer à plus d'un titre, ne fit pour ainsi dire que développer avec son puissant génie une argumentation qui se trouvait en germe dans saint Augustin et qu'avait également présentée saint Anselme. Et plus tard tout ce qui sortit de pur, de religieux, de vrai, de son école, avec Malebranche et Leibnitz, fut bien plus inspiré encore par la haute métaphysique chrétienne que par une prétendue innovation philosophique, n'appartenant guère que par la formule à son auteur, et dont la justesse théorique n'a pu cependant exclure le danger.

Nous arrivons ainsi à la grande époque du dix-septième siècle où la philosophie religieuse atteint avec Pascal, Bossuet, Fénelon, son apogée. Les travaux de ces écrivains illustres, tant sur Dieu que sur l'homme, sur la philosophie de l'histoire que sur l'analyse des facultés, sur l'étude du cœur humain que sur le développement des mystères, s'élèvent moins encore par l'éloquence que par la raison à des hauteurs qui ne sauraient être dépassées. Quelle différence prodigieuse entre les aperçus si beaux, si grands, si sûrs qu'ils nous

ouvrent, et les rêves inconsistants que, dans ses efforts sans cesse renouvelés et autant de fois stériles, nous offre la philosophie profane !

Si elle est presque silencieuse pendant le dix-huitième siècle, malgré quelques belles recherches d'Euler et de plusieurs autres, la philosophie catholique se relève avec notre siècle. Et les magnifiques considérations présentées par les de Maistre, les de Bonald, et puis par les P. Lacordaire, Ventura, Gratry, les abbés Rosmini, Maret, etc., rappellent, par l'élévation et la largeur des aperçus, les plus beaux développements de la pensée catholique.

Telle est cette longue et admirable chaîne qui s'étend d'âge en âge jusqu'à nos jours. Les génies qui la composent, souvent si dissemblables, s'accordent tous sur les grands principes et leurs immédiates conséquences. Parfois la forme, les détails, les points de vue ont varié parmi eux, comme le talent. La doctrine est restée inaltérable.

C'est que, gardienne de la vérité, l'Église plane toujours au-dessus de tous les développements qu'ajoute l'esprit de l'homme. Si elle laisse la plus grande liberté dans le champ des conjectures et des choses douteuses, elle est en même temps la sentinelle vigilante placée en face de

l'erreur. Toutes les fois qu'il le faut, elle intervient pour aider la faiblesse, soutenir la défaillance, redresser même le génie. Et, chose remarquable ! c'est aussi souvent pour défendre la raison que pour la combattre qu'elle a exercé son pouvoir et son contrôle. Quand deux de ses disciples modernes les plus éminents voulaient la dépouiller de ses motifs rationnels, et rendre son autorité plus souveraine en invoquant, l'un, le sens commun comme la voix indiscutable de la tradition, l'autre, la foi à l'Évangile comme la seule règle et la seule base de la certitude, l'Église a protesté contre eux ; elle a renié leur doctrine <sup>1</sup>. Elle qui aurait pu tuer la raison, et dont la bonne volonté envers la raison a été si injustement mise en cause, elle l'a voulu sauver. Elle a prétendu, à toutes les époques, que la foi fût non-seulement un acte surnaturel, mais encore un acte de haute raison et de libre ju-

<sup>1</sup> L'un, M. de Lamennais, qui a tout retiré à l'Église après avoir voulu tout lui donner, égaré par son immense orgueil, est descendu tristement au plus profond de l'abîme. L'autre, qui s'est humblement et glorieusement rétracté, a rétabli les droits de la raison qu'il avait méconnus, n'a pas renié l'Évangile qu'il avait voulu trop exclusivement exalter et est resté un des plus excellents philosophes catholiques.



gement <sup>1</sup>; et elle a ainsi consacré l'existence, la nécessité, l'expansion de la philosophie catholique.

C'est parce que, dans les limites de la vérité et de la justice, cette philosophie a ouvert une voie large et sûre à tous les développements de l'intelligence humaine, qu'elle s'est montrée si supérieure par les résultats aux autres écoles. On l'a remarqué à juste titre, les grandes époques de la philosophie religieuse se sont à la fois signalées par l'avancement et le progrès des autres connaissances. La science en effet, comme la vérité, émane de Dieu et y ramène. Et les siècles de saint Augustin, de saint Thomas, de Bossuet, ont été également féconds dans tout ce qui fait l'avantage et l'honneur de l'humanité.

Cette supériorité de la doctrine religieuse est reconnue par tous. « A Dieu ne plaise, s'écrie le « protestant Bonnet <sup>2</sup>, que je sois ou injuste ou « ingrat. Je compterai sur mes doigts les bienfaits « de la religion et je reconnâtrai que la vraie

<sup>1</sup> Telle est encore la récente décision de Pie IX sur les *Quatre propositions* relatives à la raison et opposées au traditionalisme; décision publiée le 12 décembre 1855 par Mgr l'Archevêque de Paris. — <sup>2</sup> *Recherches sur le Christianisme*, p. 221.

« philosophie elle-même lui doit sa naissance,  
 « ses progrès et sa perfection. Sans la lumière de  
 « la révélation, livré à toutes les erreurs, idolâtre  
 « peut-être, je n'aurais aperçu dans la nature et  
 « dans mon propre être qu'un chaos. »

Et Rousseau proclame l'infériorité de la philosophie profane, quand il dit : « La philosophie  
 « ne peut faire aucun bien que la religion ne le  
 « fasse encore mieux, et la religion en fait beau-  
 « coup que la philosophie ne saurait faire. »

Supérieure par sa doctrine, la philosophie catholique l'est également par le caractère des hommes qui se sont reconnus ses disciples. Presque tout ce qu'il y a eu dans le monde d'intelligences pures, de haute raison, de penseurs éminents, de plus nobles représentants de l'esprit humain se sont, à toutes les époques, rangés sous ses lois.

« On pourrait produire aisément, dit un philosophe hostile <sup>1</sup>, la liste des grands hommes  
 « qui ont regardé la religion comme l'œuvre de  
 « Dieu, liste capable d'ébranler, même avant  
 « l'examen, les meilleurs esprits, mais suffisante  
 « au moins pour imposer silence à une foule de  
 « conjurés, ennemis impuissants des vérités né-

<sup>1</sup> D'Alembert, *Éloge de Bernouilly*.

« cessaires à l'homme, que Pascal a défendues, que  
« Newton croyait, que Descartes a respectées. »

C'est que Dieu a permis que, dans la répartition du talent et du génie entre les deux mondes, païen et chrétien, croyant et incrédule, la prééminence fût encore pour les défenseurs de sa doctrine ; et que du moins, si la forme est parfois aussibelle chez l'une que chez l'autre de ces écoles, dans le fond, dans la grandeur des pensées, dans la noblesse des sentiments, dans ce qui élève l'âme, la purifie et la rapproche du ciel, la supériorité fût incontestable du côté de ses disciples.

Ainsi la doctrine catholique qui est la plus vraie des religions, est en même temps la plus belle, la plus rationnelle, la plus élevée des philosophies.

Elle seule remplit toutes les conditions qui relie l'homme à Dieu, sauvegarde dans une juste proportion leurs droits réciproques, unit la créature et son auteur sans les rabaisser ni les confondre. Elle seule prend la nature humaine pour ce qu'elle est, en tenant compte également de sa faiblesse et de sa grandeur, satisfait à son double besoin de soumission et de liberté, lui impose des limites infranchissables et en même temps lui laisse le monde et l'infini.

Admirable alliance, disons-le, au sein de la religion, de la foi et de la philosophie, où la foi pose la base, la philosophie élève les développements; où la foi parle au cœur, la philosophie à l'intelligence; où la foi donne l'autorité qui repose, et la philosophie, la raison qui accepte; où la foi fait croire et la philosophie, autant qu'il lui est donné, explique et justifie les motifs de la croyance; où l'une et l'autre, se mêlant et confondant leur action, se prêtent aux exigences les plus diverses, aux aptitudes les plus contraires, mais sans s'écarter jamais de la règle divine qui doit rester leur commun fondement comme elle fait leur force souveraine.

Séparez la philosophie de la foi. Avec ses aperçus les plus lumineux, elle n'éclairera qu'un petit nombre de disciples, elle ne servira qu'aux gens de loisir, aux seuls lettrés, à quelques rares privilégiés du genre humain. Avec ses préceptes les plus purs, elle ne donnera pas la force et l'amour pour les faire pratiquer; elle ne développera point dans les âmes ces nobles sentiments, ces germes des plus hautes vertus qui inspirent à tous l'héroïsme du devoir et du dévouement. Réunissez-la, au contraire, à la foi. Il n'y aura plus d'intelligence à qui elle ne se rende sensible. Elle

se fera comprendre du plus simple et du plus ignorant, aussi bien que du plus savant et du plus fort. Elle relèvera la nature la plus abaissée et la plus grossière. Elle donnera à chacun selon la mesure de son esprit et aussi selon la mesure de son cœur, et elle sait combien le cœur prête souvent à l'esprit de lumière et de puissance.

Enfin, c'est parce qu'elle ne se sépare pas de la foi, parce qu'elle participe ainsi de la vérité de Dieu, que la doctrine catholique a une unité philosophique admirable. Les systèmes humains le plus habilement combinés pèchent presque toujours par quelque endroit. Indépendamment du peu de sûreté de leur point de départ, ils manquent dans leur déduction rationnelle ou dans leur application morale ; et leurs principes ou leurs conséquences divergent dans toutes les voies de l'incertitude ou de l'erreur. Mais ici, rien de semblable. C'est un magnifique ensemble, plein de logique et d'harmonie, dont on ne peut rien distraire. Il en faut tout accepter ou tout rejeter ; et les efforts, même couronnés d'un succès apparent ou momentané, n'ont pu en détacher un seul fragment. Plus on l'étudie, plus on l'admire. Plus on y applique son intelligence et son cœur, plus on s'y sent élevé et pu-

rifié, plus les ombres inhérentes à l'œil même de l'observateur disparaissent, plus les nuages légers qui montent de la terre se dissipent et vont se perdre dans le ciel serein où tout devient clarté et évidence.

Inclinons-nous donc devant cet admirable monument de la philosophie catholique, appuyé sur la foi comme sur un fondement inébranlable, soutenu par la raison comme par une force invincible, construit et augmenté à toutes les époques de la main des travailleurs les plus puissants par le génie et la vertu.

C'est là seulement que nous trouverons réunies à un degré suréminent la vérité, la grandeur, la science, la lumière : vérité évidente comme la conscience et la raison ; grandeur surnaturelle qui domine tous les points de vue de la terre ; science divine qui dépasse les plus hautes aspirations de l'homme ; lumière immortelle qui éclaire, vivifie ce monde et resplendit jusque dans l'éternité.

---

## CONCLUSION GÉNÉRALE.

---

La voilà donc cette religion, qui s'offre à nous avec une puissance de démonstration sans précédent comme sans égal, appelée par les traditions universelles du genre humain, annoncée par une suite de prophéties aussi remarquables par leur précision que par leur accomplissement, entourée d'un cortège de miracles incontestables, appuyée sur les preuves de la plus évidente authenticité, étonnant le monde par la grandeur de ses préceptes, la sublimité de ses dogmes, la sagesse de ses maximes, la sainteté de sa morale, recevant le témoignage du sang des martyrs, propagée malgré tous les obstacles et toutes les résistances sur tous les points de l'univers ; cette religion qui a triomphé des plus grands hommes, qui a contenté les esprits les plus curieux comme les génies les plus sublimes, qui dans ses preuves, dans ses principes, dans ses règles, dans ses

lois, dans ses mystères, dans son établissement, porte si manifestement inscrits, comme le remarque Bourdaloue <sup>1</sup>, tous les caractères de la divinité; cette religion qui présente un admirable ensemble où tout se tient, où l'histoire s'enchaîne logiquement au dogme, à la morale, au culte, à la discipline, où les faits expliquent les idées, justifiées par les faits à leur tour; cette religion enfin qui s'accorde avec toutes les sciences, se rattache à toutes les annales de l'humanité, se prête si merveilleusement à toutes les aspirations, à tous les sentiments, à tous les besoins de l'homme, satisfait sa raison, apaise son cœur, élève son intelligence et forme en un mot la plus magnifique synthèse de vérités, d'arguments, de lumières qu'il soit donné à l'esprit de concevoir et d'admirer !

Où rencontrer ailleurs, dans quel culte, dans quelle secte, dans quel système, chez quel peuple, rien qui approche d'une si universelle et d'une si complète démonstration ?

Le Catholicisme n'est-il pas même la seule religion qui, à proprement parler, ait des preuves ? la seule qui se laisse discuter, qui, loin de craindre l'examen, l'appelle et le provoque ? la seule qui se soit établie par la force de la conviction

<sup>1</sup> Avent. 1.



et le pouvoir de la vérité? la seule qui, logique et rationnelle, ait des principes et des conséquences et possède en elle-même sa raison d'être? et en même temps, la seule qui, résumant et concentrant toute sa puissance d'argumentation dans une autorité garantie contre l'erreur, se montre par tout le monde une, visible, homogène, immuable?

Tous les autres cultes sont, dans des proportions diverses, le produit plus ou moins absolu de l'ignorance, de l'erreur, de la superstition, de la passion, de la crainte.

Les religions de l'antiquité sont éteintes. Il n'est donc plus utile d'invoquer des preuves contre elles; il n'est plus besoin de faire voir l'absurdité de leurs fictions et la grossièreté de leurs erreurs. Leur mort témoigne de leur fausseté; la vérité ne saurait périr. Laissons-les donc dormir de leur sommeil sans réveil.

Parmi les cultes qui reçoivent encore aujourd'hui les hommages des hommes, que trouvons-nous donc?

Ecartons tout d'abord le Fétichisme. Nul ne saurait faire à ce culte l'honneur de le discuter, et d'admettre une pierre, une coquille ou un débris d'arbre aux honneurs de la divinité.

Les religions de l'Orient peuvent sans doute, au premier aspect, donner lieu à un examen plus attentif.

Mais qu'est-ce que le Brahmanisme indien, si ce n'est un culte corrupteur de la religion primitive; culte qui, par la doctrine de l'émanation et au moyen de dégradations nécessaires et successives, fait tout sortir fatalement d'un Dieu sans activité et sans indépendance, et consacre ainsi par une loi divine l'inégalité des hommes et l'immutabilité absolue de l'humanité; culte où tout est Dieu, où les astres, les plantes, les animaux forment autant de fantastiques divinités qui, dérivées d'abord des trois attributs du Tout-Puissant, se comptent aujourd'hui au nombre de plusieurs millions; culte enfin qu'entoure le cortège des superstitions les plus révoltantes et les plus grossières et où la barbarie ne le dispute qu'à l'obscurité et à la corruption?

Qu'est-ce que les trois religions de la Chine qui confondent tellement leurs absurdités et leurs erreurs qu'elles passent pour être également vraies et n'en former en elles trois qu'une seule<sup>1</sup>?

L'une, celle de *Confucius* ou des *Lettres*, con-

<sup>1</sup> Abel Rémusat, *Nouv. mél.*, t. I, p. 36.

tenant d'abord quelques principes d'une morale assez pure, a bientôt dégénéré en un panthéisme philosophique, et a produit, ici, un matérialisme sans conviction et sans but, là, l'adoration des éléments, des astres, des montagnes, poussée jusqu'à la plus superstitieuse astrologie.

L'autre, celle de *Tao-sse* ou de la *raison primitive*, dont le législateur fut Lao-Tseu, en admettant la doctrine de la métempsycose et l'existence individuelle des génies, a également donné dans tous les excès de la magie la plus grossière et du plus ténébreux polythéisme.

La troisième enfin, celle de *Bouddha* ou *Fo*, importée plus tard de l'Inde en Chine et répandue dans tout l'extrême Orient, n'a produit, de même, qu'une véritable idolâtrie, pleine de cérémonies bizarres et absurdes, exécutées dans les temples et les couvents en l'honneur de figures allégoriques monstrueuses et grotesques. Ultérieurement, et sans plus de profit pour l'humanité, cette même religion, avec des emprunts faits au Christianisme, a donné naissance au culte du *Thibet* ou Lamaïsme qui, s'il ôte à ses sectateurs l'activité et la liberté du bien, du moins ne leur inspire guère d'autre mal que celui même de l'erreur.

En résumé, toutes ces doctrines de l'Orient, confuses, ténébreuses, incohérentes, mais semblables entre elles par les superstitions les plus grossières, appuyées sur des théogonies aussi absurdes que puériles, plongent l'âme dans des abîmes d'où elle ne peut plus sortir, lui ôtent tout principe de vie, de responsabilité, de moralité, d'indépendance, la laissent sans force comme sans vertu ; et, à part quelques notions puisées dans les traditions primitives, à part quelques emprunts aux systèmes juif et chrétien, vérifiés et expressément reconnus par la science moderne <sup>1</sup>, elles n'ont jamais rien produit non-seulement de digne de Dieu, mais même d'utile à l'homme.

Qu'est-ce encore que le Mahométisme ? A quoi se rattache-t-il dans l'histoire ? A quoi tient-il par la doctrine ? Quel prophète a annoncé sa venue ? Quel miracle a autorisé sa mission ? Quelle idée salutaire a-t-il apportée dans le monde ? Son code n'est qu'une compilation pleine de contradictions et d'incohérences, quand il n'est pas une copie formelle de la Bible et de l'Évangile. Les passions, la ruse, la force brutale ont été les seules causes de son triomphe ; et toutefois, il décline

<sup>1</sup> Abel Rémusat, *Mél. asiat.*, t. I, p. 97. — *Nouv. mél. asiat.*, t. I, p. 38. — L'abbé Maupied, p. 232.

au point de faire envisager l'heure de sa fin prochaine. Son fondateur, Mahomet, tenant d'une main la coupe du plaisir pour enivrer les sens, et de l'autre le glaive du combat pour abattre les résistances, séduit l'imagination de peuples grossiers par l'attrait d'une religion à la fois fanatique et voluptueuse : il enlève aux actions toute liberté et toute moralité, et sacrifie une moitié du genre humain pour les plaisirs de l'autre. Pascal l'a dit <sup>1</sup> : « Jésus-Christ et Mahomet ont pris des voies si opposées que, puisque Mahomet a réussi, Jésus-Christ aurait dû échouer, et le Christianisme périr, s'il n'eût été soutenu par une force toute divine. »

Le Protestantisme, à son tour, qui n'est qu'une insurrection et une révolte, n'a pas à la revendication absolue de la vérité plus de droits légitimes. Il a pu réussir un jour par un appel à tous les moyens humains, par la protection des princes dont il caressait les plus mauvais penchants, par les dehors toujours si séduisants de la nouveauté et de la réforme, en exaltant l'orgueil par l'apparence du rigorisme, en flattant la raison par l'aspect de l'indépendance, en abolissant tout ce qu'il y avait dans l'ancien culte de préceptes pé-

<sup>1</sup> *Pensées*, ch. xvii, n° 7.

nibles, en offrant à ses disciples l'attrait des jouissances temporelles, auxquelles la cupidité et la volupté si naturelles à l'homme attachent tant de prix. Mais a-t-il pu en quelque lieu s'asseoir comme un système un, fixe, définitif, sûr de lui-même, en possession non douteuse de la certitude ? A-t-il pu seulement présenter au monde le spectacle de deux congrégations, si peu nombreuses qu'elles fussent, s'accordant ensemble sur le dogme, sur les préceptes, sur la discipline ? A-t-il su rencontrer, dans le seul principe qu'il reconnaisse sans pouvoir y être toujours fidèle, le libre examen, autre chose que la cause même de toutes les divisions, de toutes les contradictions, de toutes les erreurs ? Et ces doctrines ne l'ont-elles pas entraîné de chute en chute, à travers sa descendance irrécusable d'Unitariens, de Sociniens, de Mormons, sur la pente qui conduit jusqu'au déisme, quand, dans ces excès mêmes, il n'a pas trouvé la force de remonter au point de départ qui le ramène à la religion véritable <sup>1</sup> ?

Nous ne dirons qu'un seul mot du schisme Grec, qui est presque le Catholicisme, sauf une

<sup>1</sup> Voir sur le Protestantisme la note placée à la fin de ce volume.

question d'orgueil et de préséance, de nationalité et de politique; sauf aussi l'esprit, l'activité, la vie, l'indépendance, qui se sont retirés de la branche détachée pour se maintenir dans le tronc principal.

Reste donc le Rationalisme, dernière des hérésies possibles, puisqu'il est la négation de toute croyance; le rationalisme, que les peuples ne comprendront jamais, parce qu'il leur faut un Dieu, une foi, un symbole; qui n'a pas pu convertir et ne saurait gouverner une bourgade; le rationalisme, qui n'est que l'effort dans le vide de l'intelligence humaine égarée, le rêve individuel de ceux qui se croient supérieurs au vulgaire, la contrefaçon même, dans le peu qu'il possède de juste et de vrai, des notions empruntées à la révélation véritable; le rationalisme, enfin, qui, au dix-neuvième siècle et sur les débris des âges, en est encore à chercher la vérité, et qui a la prétention de croire que, pour la révéler au monde, Dieu aura attendu 6000 ans et la naissance d'un philosophe hégélien ou éclectique.

Au milieu de ces théories, de ces doctrines, de ces tentatives, qui, de tant de points si divers, convergent toutes vers l'erreur; parmi ces ruines qui s'accumulent chaque jour encore les unes

sur les autres, nous n'apercevons de ferme, de stable, d'immortel, que le seul édifice du Catholicisme. En dehors de lui, pour toute intelligence qui, avec discernement et bonne foi, cherche la lumière à travers le monde, il n'y a que solitude et abîme : la solitude des ténèbres, l'abîme du doute, la négation de soi-même, de la raison, le scepticisme, le néant.

Mais en lui est la vie, la durée, la puissance. Il a triomphé de tout, des hérésies et des schismes, de la civilisation et de la barbarie, du fatalisme et de la liberté, du despotisme et de l'anarchie, de la philosophie et de la politique, de la raillerie et de la science. Malgré les chocs qu'il a soutenus, en dépit des assauts qu'il a essuyés, il plane encore, plein de force et de vigueur, au-dessus de tous ses ennemis. Il a pour lui le temps, il possède l'éternité. Tout ce qui s'est attaqué à lui a succombé, le paganisme comme la philosophie ancienne, les hérésies les plus menaçantes appuyées de noms illustres et d'empereurs puissants, comme les révoltes individuelles et les systèmes particuliers, l'incrédulité légère et moqueuse comme le raisonnement hautain et orgueilleux. Le doigt de Dieu a fait justice de tous ces efforts et de toutes ces attaques.



Chaque pierre qu'on enlevait à l'édifice dévorait la main des démolisseurs, et est parfois devenue à son tour la base d'un monument nouveau élevé à la gloire du culte même qu'on voulait renverser.

Quant à lui, toujours debout au milieu du déclin et de la chute des autres systèmes, survivant à tous ceux qui prédisaient sa mort, il continue d'être la seule religion qui est, qui a été, qui sera. Il comprend tous les temps et tous les espaces : d'abord religion naturelle ou patriarcale, simple dans ses rites, indulgente dans ses règles; puis devenant publique et nationale avec la révélation mosaïque, prophétique dans ses Livres Saints, figurative dans ses cérémonies, pompeuse dans son culte, prévoyante et sévère dans ses préceptes; enfin, religion chrétienne et universelle, catholique en un mot, s'imposant au monde par l'autorité qui fait croire comme par la raison qui démontre, unissant le genre humain tout entier au Dieu créateur, rédempteur, sanctificateur, joignant le passé à l'avenir, la terre au ciel, relevant l'homme de son immense petitesse sans rabaisser la grandeur infinie de Dieu, seul port du salut, de la justice et de la vérité.

Heureux donc le chrétien de posséder ainsi en

ce monde la lumière et la certitude ! de marcher, l'esprit en repos, la conscience tranquille, dans un chemin qui conduit inévitablement à la paix et au bonheur ! de trouver la plus douce satisfaction dans ses croyances et la récompense la plus sûre dans ses devoirs !

Mais mille fois malheureux celui qui fermerait son intelligence et son cœur aux rayons de cette clarté divine ! dont le regard ne contemplerait pas avec admiration ce monument magnifique qui couvre la terre et s'élève jusqu'au ciel ! Il attirerait sur lui l'irrémissible condamnation portée par ces paroles de saint Augustin : « Celui qui ne voit pas Jésus est un aveuglé ; celui qui le voit et ne le bénit pas est un ingrat ; celui qui le blasphème est un insensé. »

---

## NOTE SUR LE PROTESTANTISME.

---

En énumérant les diverses croyances qui ont gouverné le monde, nous avons dû, sans doute, ranger le Protestantisme parmi celles qui ne possédaient pas la vérité absolue.

Mais ce n'est point assez. Si, à son titre de culte chrétien, il a l'avantage de garder d'une manière plus ou moins complète un assez grand nombre des enseignements du Sauveur; à d'autres égards et en raison de son voisinage même du Catholicisme, on peut dire que, de toutes les formes religieuses, il est la moins rationnelle, la plus contestable, la moins admissible.

En effet, la nécessité d'une révélation de Dieu à l'homme étant admise par tous ceux qui croient à une religion, on ne peut disconvenir que, théoriquement et à un point de vue absolu, il eût été possible que cette manifestation divine eût eu lieu par un autre médiateur que Jésus-Christ; et il n'est pas contradictoire d'admettre, idéalement au moins et

abstraction faite des personnes et des doctrines, que Mahomet eût pu être le prophète de cette médiation, ou Brahma, cette incarnation de la divinité.

Mais, dès que Jésus-Christ est Dieu, comme les chrétiens de tous les cultes, les catholiques et la plus grande partie, du moins, des protestants le proclament, dès qu'il est descendu du ciel pour apporter aux hommes la vérité unique et souveraine, dès qu'il a vécu, dès qu'il est mort pour établir par tout le monde le culte de Dieu son Père, n'est-il pas aussi contradictoire qu'impossible de prétendre que le même Dieu qui avait donné une religion aux hommes l'ait laissée se corrompre et comme disparaître? que, pendant les quinze premiers siècles où elle a régné avec une autorité et une concordance qui ne s'étaient pas encore vues, ce soient précisément les abus et les erreurs qui s'y soient développés, y aient été comme la règle, y aient formé comme la doctrine? puis, qu'à un jour donné, ce Dieu qui avait laissé dégénérer son œuvre ait confié une immense mission de réforme et de régénération religieuse, non pas à un envoyé pur, saint, autorisé par des miracles, plus ou moins semblable au premier médiateur, mais à huit ou dix ministres, moines impudiques et violents, clercs intolérants et fanatiques, rois

adultères et cruels, prêtres sensuels et apostats ? et que ces hommes, au lieu de s'entendre entre eux comme ils devaient le faire, s'ils eussent eu une mission commune et véritable, se soient divisés, contredits, persécutés, chassés, tués, brûlés même, et aient abouti, non pas à une doctrine une, conséquente, homogène, mais à des enseignements confus, contradictoires, dont les uns, comme la justification sans les œuvres, légitimant même le meurtre et l'adultère, conduisent au fatalisme, et les autres, révoquant tout en doute, même la divinité de Jésus-Christ, vont jusqu'au scepticisme ?

Alors l'homme impartial, même placé en dehors de toute croyance particulière, en voyant seulement le point de départ et les conséquences du Protestantisme, le déclarera mille fois plus illogique, moins défendable, plus impossible que le culte de Brahma ou celui de Mahomet.

Ce fait est si évident que la seule lecture de la vie de Luther ou de Henri VIII est la plus péremptoire réfutation de leur mission comme de leurs doctrines, et qu'il a suffi à quelques hommes de prendre connaissance de leur histoire pour être détournés de leurs erreurs <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Voir les ouvrages si remarquables de M. Audin sur Luther, Calvin, Henri VIII.

Une seule question, ce nous semble, posée tout d'abord au protestant, le réduit d'un seul mot à toucher au doigt la fragilité de son culte, et suffit pour le convaincre d'erreur : à laquelle de toutes les sectes protestantes appartenez-vous? dans laquelle croyez-vous trouver la vérité?

Si c'est dans une seule d'entre elles, il faut que vous reconnaissiez que toutes les autres se trompent tout aussi bien que le Catholicisme. Il faut que vous admettiez que votre petite congrégation, si peu nombreuse qu'elle soit, est seule dans le monde en possession de la lumière, et que toutes les branches du Protestantisme, filles pourtant plus ou moins directes, aussi bien que la vôtre, de Luther, sont dans l'erreur, et en dehors du vrai chemin de la vie.

Si, au contraire, vous prétendez que c'est dans toutes les sectes que se trouve la vérité et que le choix particulier en importe peu, alors il vous faut admettre à la fois, et comme également vraies, toutes les doctrines que professe chacune de ces sectes, à savoir en même temps que la *foi seule* ou la *raison seule* justifie, que le baptême *est nécessaire* et *n'est pas nécessaire* au salut, que le corps de Jésus-Christ *est* et *n'est pas* d'une certaine manière dans l'Eucharistie, que l'épis-

copat *est* et *n'est pas* d'institution divine, que les *ministres* ou les *fidèles* ont le droit d'enseigner, etc., etc.; c'est-à-dire que toutes les thèses les plus contradictoires sont en même temps, et à égal titre, la vérité, que c'est assez de n'avoir pas de croyance fixe et arrêtée pour être chrétien, qu'il suffit, en un mot, pour être en dehors de l'erreur, de n'être pas catholique.

Une telle manière de comprendre la religion, pour tout homme raisonnable, n'est pas de l'indifférence ou du pyrrhonisme; c'est de l'égarement et de la folie.

Toutefois, malgré ces caractères d'erreur imprimés si manifestement sur le Protestantisme, nous connaissons trop bien la nature variable, multiple, contradictoire de l'humanité pour révoquer en doute la bonne foi d'un grand nombre de nos frères séparés. Nous admettons qu'il existe parmi eux bien des âmes honnêtes, pures, religieuses, qui croient être dans la vérité, et nous supposent sincèrement dans l'erreur. Il y a dans certaines situations tant de préjugés difficiles à vaincre, tant de résistances presque impossibles à surmonter! Il y a tant de voiles jetés sur les intelligences par l'éducation, les habitudes, l'amour de la famille, l'attachement à la patrie, la position

acquise ! La modération pour juger nos frères, la charité pour les aimer, sont des devoirs pour nous, comme le zèle pour les instruire et le dévouement pour les éclairer. Et ici, comme partout, nous devons, avec des vœux et des prières, soumettre nos appréciations bornées et faillibles aux jugements souverains et impénétrables de Dieu.

Combien d'esprits, en effet, même judicieux, sont tristement entraînés à repousser l'examen, dans la conviction *à priori* que cet examen est inutile et qu'il ne pourrait les mener, par la thèse contraire à la leur, qu'à l'impossible et à l'absurde ! Combien d'autres, arrêtés par un seul point qui leur paraît inadmissible, se contentent d'une seule raison spécieuse contre la vérité ! Ici, c'est le culte de la Vierge et des saints mal interprété, dont ils méconnaissent à la fois le point de départ, la nature et les conditions. Là, ce sont les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, ces deux grands bienfaits de Dieu à l'homme, si remplis d'espérance, de force, de consolation, que la prévention leur représente comme des épouvantails et des impossibilités. Ailleurs, c'est la lecture de la Bible, cette parole divine, source de la vérité, qu'ils croient interdite d'une manière absolue aux catholiques, sans savoir qu'elle est



aussi bien notre règle que la leur, qu'elle nous est ouverte comme à eux, à la seule différence qu'au lieu de la faire expliquer par la raison individuelle, si mobile et si sujette à l'erreur, nous la faisons interpréter par l'Église avec son autorité fixe et infaillible.

Si donc nous allons au fond de tous ces préjugés et de toutes ces craintes, nous les verrons bientôt se dissiper devant nous et disparaître. Nous en appelons au témoignage de ces hommes d'une bonne foi aussi incontestable que leurs mérites et leurs vertus, qui, avec une abnégation absolue et après des efforts parfois héroïques, ont été ramenés par le raisonnement et l'évidence au Catholicisme. Nous ne connaissons pas d'étude morale plus belle, et de démonstration religieuse plus convaincante que de suivre le travail de leur pensée, à mesure que, dégagée des nuages des préventions, la lumière se fait dans leur âme et les conduit par son attraction souveraine au seuil de la vérité.

La liste des hommes d'intelligence et de raison, littérateurs, savants, princes, hommes du monde, ministres de différentes sectes, rabbins même, qui depuis cinquante ou soixante ans ont ainsi abandonné leurs divers cultes pour revenir à la religion véritable, est trop longue pour que nous

puissions la consigner ici. Il nous suffira de citer parmi tant de noms honorables, le comte de Stolberg, l'illustre Winkelman, le ministre Sarrasin de Genève, de Diesbach, les deux frères de Hardenberg, le conseiller aulique Werner, lord Fitz-Gérald, lady Arundell, lady Burke, la comtesse de Choiseul, le duc de Saxe-Gotha, le prince Charles de Hesse-Darmstadt, Démétrius Galitzin, le baron de Grouvensteins, la comtesse de Solms, le ministre Latour, l'honorable Georges Spencer, le prince de Schœnbourg, le ministre Tilt, le rabbin Drach, le duc et la duchesse d'Anhalt, le pasteur Pierre de Joux, le petit-fils de Washington, le comte d'Ingenheim, frère du roi de Prusse, la princesse Charlotte de Danemark, les docteurs Schlosser, le docteur Nicolas Moeller, Adam Muller, le prédicateur protestant Voltz, le pasteur Esslinger, le professeur Probst, le docteur Eisenbach de Tubingen, le professeur Arendt de Berlin, l'illustre peintre Overbeck, Beckendorf, directeur de l'instruction publique en Prusse, le juif Joel Jacoby, le ministre protestant Mosheim, l'écrivain Theiner, le comte de Gœrtz, l'américain Oertel, le comte de Castelberg, président du clergé protestant dans les Grisons, le chevalier Constant de Rebecque, Lee, ancien gouver-

neur du Maryland, les deux fils de Van-Buren, le docteur Hurter, le docteur Brownson, rédacteur d'une revue célèbre, le docteur Yves, ancien évêque anglican, Alp. Ratisbonne, Hermann, la comtesse de Hahn-Hahn, madame de Swetchine, le comte Schouvaloff, Lucas, de la Chambre des communes, et tous ces hommes éminents qui en Angleterre sont passés du puseïsme au Catholicisme avec les Wilberforce, les Oakeley, les Ward, les Capes, les Marshall, les Wackerbarth, les Dalgairns, les Morris, les Faber, les Newman, etc. <sup>1</sup>.

Presque tous ont rendu compte de leur conversion avec une simplicité admirable, avec une sincérité hors de toute contestation, avouant leurs hésitations, leur crainte et à la fois leur désir d'être éclairés, la lutte qu'ils ont soutenue contre eux-mêmes avant de se rendre, la résistance que leur opposaient leur éducation, leur entourage, leurs affections, leurs intérêts, grossissant eux-mêmes les obstacles, multipliant les prétextes pour se défendre contre la vérité, et ne cédant enfin qu'à la force de la conviction et à l'entraî-

<sup>1</sup> Voir l'abbé Rohrbacher, *Tableau général des principales conversions du dix-neuvième siècle*. — Saint Chéron, *La Conversion de Hurter*. — Les divers ouvrages de J. Gondon sur l'Angleterre. — De Genoude, *La divinité de Jésus-Christ*, t. II.

nement de la conscience. Non, nous ne connaissons rien au-dessus de ces témoignages d'anciens dissidents devenus les plus fermes, les plus éclairés, les plus puissants des apologistes.

Ici c'est le ministre protestant Thayer qui s'exprime en ces termes : « Je remarquais que les  
« docteurs catholiques étaient parfaitement d'accord sur la foi qui en effet doit être une, comme  
« la vérité est une. Cette uniformité de sentiments  
« qui, dans tous les siècles, a régné entre les catholiques, me faisait une vive impression, parce  
« que je ne l'avais jamais vue parmi nous... Je  
« connaissais les sentiments des chefs de nos sectes;  
« il n'y en avait pas deux qui fussent d'accord  
« sur les articles les plus essentiels. Un de nos  
« plus célèbres prédicateurs m'en fit un jour  
« l'aveu : quand je prêchai dans un tel endroit,  
« me dit-il, je passai pour hétérodoxe, je l'étais  
« alors , j'avais des sentiments très-erronés ;  
« mais j'ai changé depuis ce temps-là, et si je  
« prêchais aujourd'hui, ma doctrine serait jugée  
« pure et exacte. Au reste, ajoutait-il, cela m'est  
« commun avec tous nos prédicateurs ; je n'en  
« connais aucun qui n'ait varié comme moi dans  
« ses sentiments sur la doctrine... Cette instabilité de nos chefs me faisait peine, je voyais

« bien qu'elle était une suite inévitable du prin-  
« cipe fondamental des protestants, selon lequel  
« chacun est seul juge de sa foi : dès lors il n'y a  
« aucune règle fixe de croyance; de là l'éternelle  
« contradiction des ministres entre eux, de là la  
« fréquente variation de chacun d'eux dans sa  
« propre doctrine. J'avais essayé de les concilier  
« tous, et je n'avais trouvé d'autre moyen que de  
« prétendre qu'il suffisait de croire en Jésus-  
« Christ et d'avoir intention d'honorer la divi-  
« nité... Avec ce système, j'aurais réuni les sectes  
« les plus opposées, les Quakers, les Anabap-  
« tistes, les Arminiens et autres. Les protestants  
« ne reconnaissant à aucune autorité vivante  
« le droit de fixer le sens de l'Écriture, et en  
« abandonnant l'interprétation à chaque parti-  
« culier, il n'y a plus moyen de les convaincre  
« d'erreur ; et s'il plaît au Socinien, par exemple,  
« de dire qu'il ne trouve dans l'Écriture rien qui  
« démontre la divinité de Jésus-Christ, personne  
« n'a le droit d'exiger de lui qu'il croie ce dogme,  
« ni de le condamner parce qu'il le rejette... Ce  
« principe mène encore plus loin ; il conduit un  
« homme qui raisonne juste à l'indifférence de  
« toutes les religions et renverse les fondements du  
« Christianisme en établissant la raison de chaque

« particulier, arbitre suprême de sa croyance. »

Puis le même ministre, quand sa conversion s'est achevée, se sent rempli de la joie la plus vive et animé de la plus parfaite confiance ; il s'écrie : « Oui, « cette religion est faite pour le cœur ; quelque « solides, quelque fortes que soient les preuves « qui m'ont convaincu qu'elle est la véritable « religion de Jésus-Christ, le contentement, la joie « pure qui l'accompagne est pour moi une autre « espèce de preuve qui n'est pas moins persuasive. « Les vérités que j'ai eu le plus de peine à croire « sont celles qui me donnent aujourd'hui le plus « de consolation ; le mystère de l'Eucharistie qui « m'avait paru si incroyable est devenu pour moi « une source intarissable de délices spirituelles ; « la confession que j'avais regardée comme un « joug insupportable, me semble infiniment « douce pour la tranquillité qu'elle produit dans « mon âme. Ah ! si les hérétiques et les incrédules « pouvaient sentir les douceurs que l'on goûte au « pied des autels, ils cesseraient bientôt de l'être, « ils éprouveraient combien le Seigneur est bon « pour ceux qui le servent dans la sainte société « qu'il s'est formée lui-même ! »

Ailleurs une protestante anglaise, miss Pitt, parente des deux célèbres hommes d'État, après

avoir opposé une longue résistance à la vérité catholique, déclare qu'elle fut frappée des raisonnements qu'on lui fit sur les paroles de Jésus-Christ qui promet d'être avec son Eglise jusqu'à la consommation des siècles : « Je conçus, dit-elle, que si l'Eglise catholique était tombée dans l'erreur et la superstition avant la réforme, dès lors, il ne serait plus resté d'autorité légitime pour guider les fidèles dans leur croyance, ce que je ne pouvais concilier avec la promesse de Notre-Seigneur. » Puis après avoir dissipé les objections relatives aux points contestés, à l'eucharistie, au purgatoire, à la primauté de saint Pierre, elle arrive au culte des images et dit : « Je fus rassurée, quand on m'eut fait voir que ce culte et ces honneurs ne se rapportaient nullement à la matière dont elles sont composées, et qu'ils se dirigent uniquement vers Jésus-Christ ou les saints qui règnent avec lui dans le ciel. »

Un autre converti, le ministre protestant Allègre, fut particulièrement touché des réflexions si justes de Bossuet disant dans l'*Histoire des variations* : « Si les protestants savaient à fond comment s'est formée leur religion, avec combien de variations, avec quelles circonstances

« leurs professions de foi ont été dressées ; com-  
« ment ils se sont séparés premièrement de nous  
« et puis entre eux ; cette réforme dont ils se van-  
« tent ne les contenterait guère, elle ne leur inspi-  
« rerait que de la pitié. » Et quel autre sentiment,  
« ajoute M. Allègre, peut-on en effet avoir pour la  
« réforme, quand on lit dans l'histoire les empor-  
« tements de son auteur, ces propos indécents dans  
« lesquels il fait intervenir, tantôt d'une manière  
« ridicule le nom du diable, tantôt d'une manière  
« impie le nom adorable du Sauveur ? D'ailleurs  
« les changements successifs qu'a subis la doctrine  
« des protestants et les divisions continuelles qu'il  
« y a eu entre eux depuis leur schisme, devraient,  
« ce me semble, leur prouver invinciblement  
« d'un côté que la vérité n'est pas chez eux puis-  
« que la vérité est une, et de l'autre la nécessité  
« d'un tribunal infaillible qui termine les disputes  
« et entretienne l'unité, la paix et la charité. »

Enfin c'est M. de Haller, publiciste distingué, petit-fils du grand de Haller, membre du conseil souverain de Berne, qui, dans une lettre adressée à sa famille, raconte l'histoire et les motifs de sa conversion. Rien n'est touchant de franchise et de loyauté, rien n'est empreint de dignité et de grandeur comme ce noble récit dont nous ne pouvons



ici retracer que de bien courts fragments : « Il a  
« fallu, dit-il, une lutte de près de douze ans pour  
« me décider ; mais je n'avais plus de repos, ma  
« résolution resta inébranlable... La lecture de  
« certains ouvrages catholiques célèbres nourris-  
« sait mon esprit et mon âme, mes derniers  
« doutes disparurent, le bandeau tomba de mes  
« yeux, mon esprit se trouva d'accord avec mon  
« cœur ; il me semblait avoir trouvé la voie, la  
« vérité, la vie, et mon âme ayant faim et soif de  
« vérité me parut enfin satisfaite. D'un autre  
« côté je lisais aussi des auteurs protestants ; et,  
« le croiriez-vous, ce furent eux, plus encore que  
« les écrivains catholiques, qui me confirmèrent  
« dans mes sentiments. Leurs incertitudes et leurs  
« variations éternelles, leurs contradictions, leurs  
« réticences et les concessions qui leur échappent  
« parfois dans des moments de sincérité, enfin ce  
« ton de sécheresse, d'aigreur et de dédain si peu  
« conforme soit à la religion et à la charité chré-  
« tienne, soit à des égards dus à des frères aînés et  
« à une Eglise encore aujourd'hui si nombreuse  
« et si respectable, me prouvèrent que nous n'é-  
« tions pas dans la vérité, parce que la vérité ne  
« varie pas et ne se sert point d'armes de cette es-  
« pèce. J'entrevis au surplus, avec la plus grande

« évidence, ce qu'au fond les deux partis avouent,  
« savoir : que la révolution du seizième siècle,  
« que nous appelons la réforme, est dans son  
« principe, dans ses moyens et dans ses résultats,  
« l'image parfaite et le précurseur de la révolution  
« politique de nos jours...

« Au surplus, mes chers amis, qu'est-ce donc  
« que d'être catholique, mot qui vous effraye  
« par les préjugés de votre éducation ? Si j'étais  
« devenu athée, impie, membre de sociétés anti-  
« chrétiennes ou séditieuses, on n'aurait rien dit.  
« Si je m'étais lié à d'autres sectes également sé-  
« parées de la religion dominante et de la croyance  
« de nos pères, sociniennes, moraves, mystiques,  
« méthodistes, etc..., on l'eût peut-être approuvé,  
« ou tout au plus blâmé comme un excès de zèle.  
« Mais se réunir à la grande société universelle  
« et à la grande communauté des chrétiens, la  
« plus ancienne, la plus nombreuse, celle dont  
« firent partie nos ancêtres et qui est répandue  
« sur tout le globe, qui, quoi qu'on en dise, est  
« toujours restée la même, qui n'est sortie d'au-  
« cune et dont toutes les autres sont sorties, serait-  
« ce donc une faute irrémissible ? Être catholique,  
« ce n'est donc point être superstitieux, c'est tout  
« simplement être chrétien, membre de cette so-

« ciété de fidèles unis sous le même chef, dans la  
« même foi, le même culte, par toute la terre, de  
« cette société qui, en quelque pays que vous  
« soyez, vous fait rencontrer des amis et des  
« frères, vous offre partout la même croyance, la  
« même règle d'action, les mêmes secours de  
« charité dans toutes les peines et toutes les infor-  
« tunes... Vous me parlez d'un changement de  
« religion, d'une abjuration de la foi de nos pères ;  
« mes amis, un protestant qui devient catholique  
« ne change pas, à bien parler, de religion ; il rentre  
« seulement dans le sein de l'Église, c'est un en-  
« fant perdu qui retourne dans le sein de son père ;  
« tout ce que les protestants croient, ou affirment  
« qu'ils croient, les catholiques le croient aussi  
« et plus fermement encore.

« N'est-ce pas Luther et Calvin qui ont aban-  
« donné et fait abandonner à d'autres l'antique foi  
« de leurs pères, tandis que moi j'y retourne ? »

Après avoir établi que les dogmes catholiques controversés se trouvent dans l'Écriture Sainte et sont expliqués par l'Église d'une manière conforme à toute l'antiquité et à l'immense majorité des chrétiens ; après avoir fait voir que la plupart des cérémonies catholiques sont aussi touchantes que bien justifiées, M. de Haller

ajoute : « Vous croyez peut-être que la Bible suf-  
« fit, qu'elle est la parole de Dieu et que chacun  
« peut y puiser sa religion ? Ah ! les catholiques  
« connaissent la Bible aussi bien que vous, ils la  
« citent plus fréquemment, ils en recommandent  
« la lecture aux fidèles et surtout ils y croient  
« avec une foi plus vive que la vôtre : c'est eux  
« qui nous l'ont donnée avec tout ce que nous  
« avons encore de bon et de chrétien. Sans l'É-  
« glise catholique nous n'aurions pas même la  
« Bible ; c'est sur son témoignage que nous  
« croyons à la divinité, à l'intégrité, à l'authenti-  
« cité des Livres Saints... Le Christianisme a existé  
« avant la Bible, du moins avant le Nouveau  
« Testament. Où avez-vous vu dans le monde  
« une religion se propager et se conserver pure  
« avec le secours d'un livre seul, que les uns ne  
« lisent pas et que les autres comprennent mal,  
« livré à l'interprétation arbitraire de chacun,  
« sans sacerdoce et sans ministère ? Ne sentez-  
« vous pas que, d'après ce principe, on pourrait  
« abolir aussi nos temples, nos pasteurs, nos  
« écoles et nos catéchismes ? Nous en voyons déjà  
« les effets déplorables par la multitude de sectes  
« bizarres et quelquefois même abominables qui  
« désolent nos campagnes et nos villes... Vous

« vous plaignez enfin que l'Église catholique  
« vous condamne, qu'elle prétend que vous ne  
« pouvez vous sauver hors d'elle. Ah ! mes amis,  
« que vous connaissez peu l'immense charité de  
« cette bonne mère que nous avons si imprudem-  
« ment abandonnée, bien plus pour notre mal-  
« heur que pour le sien ! Elle ne condamne pas  
« vos personnes, mais seulement vos erreurs ;  
« elle ne vous hait point, elle vous aime, elle  
« vous appelle ses frères bien que séparés, tandis  
« que vous ne donnez jamais aux catholiques ce  
« titre amical ; elle prie pour vous tous les jours  
« au pied des autels ; elle gémit d'avoir perdu  
« tant d'enfants qui lui sont chers, qu'elle voit  
« privés de tant de moyens de sanctification.  
« Toutes les sectes sont conjurées contre elle,  
« non par une foi commune, mais par une haine  
« commune ; et c'est précisément ce qui m'a  
« prouvé qu'elle devait être la véritable, parce  
« que toutes les erreurs, même les plus opposées  
« entre elles, s'accordent aussi en ce qu'elles  
« haïssent la vérité... L'Église catholique seule  
« rend amour pour haine, bienfaits pour insultes ;  
« elle fait du bien même à ses ennemis ;  
« elle soulage, elle console tous les infortunés,  
« de quelque pays et de quelque croyance qu'ils

« soient, et vous n'avez jamais vu un véritable  
« catholique qui vous ait fait du mal! »

Ce sont ces motifs et bien d'autres trop longs à reproduire qui ont ramené au Catholicisme, en Angleterre, en Allemagne, en Suisse, aux États-Unis, les hommes les plus éminents, les esprits les plus élevés, les cœurs les plus purs et les plus droits, tant de professeurs, de savants, de théologiens, de ministres, que la raison a éclairés, que la grâce divine a guidés, que la conviction, à travers les plus pénibles hésitations et les plus laborieuses recherches, a conduits à cette suprême victoire sur les préjugés, sur les passions, sur les intérêts, sur les relations les plus chères, qui est le plus difficile, le plus grand, le plus méritoire et en dernier terme, on peut le dire, le plus doux des triomphes.

4 DE61

# TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND.

---

## QUATRIÈME PARTIE.

PREUVES DOGMATIQUES.

PRÉAMBULE.....	1
CHAP. I. — Dieu, la Trinité.....	6
CHAP. II. — Création de l'homme, sa pureté primitive, sa chute par le péché originel.....	13
CHAP. III. — Dogmes de l'Incarnation et de la Rédemp- tion.....	22
CHAP. IV. — Application à l'homme de l'Incarnation et de la Rédemption par la grâce, la prière, les sacre- ments.....	33
CHAP. V. — Sanction des bienfaits et des volontés de Dieu envers l'homme : le ciel, l'enfer, le purgatoire..	43
CHAP. VI. — Corrélation de tous les dogmes et mystères catholiques.....	55
CHAP. VII. — Caractères de l'Église, Unité, Immuta- bilité.....	62
CHAP. VIII. — Invariabilité de l'Église, prouvée par la tradition, sur les principaux points dogmatiques, et particulièrement sur ceux qui sont controversés.....	81
CHAP. IX. — Perpétuité et universalité de l'Église.....	116



CHAP. X. — Constitution de l'Église : hiérarchie, les Évêques, les Conciles, le Pape.....	128
CHAP. XI. — Du dogme : hors de l'Église, point de salut.....	146
CHAP. XII. — Différence de l'Église catholique avec toutes les sectes qui se sont séparées d'elle.....	155

## CINQUIÈME PARTIE.

### PREUVES MORALES.

PRÉAMBULE.....	173
CHAP. I. — Grandeur et perfection de la morale chré- tienne.....	175
CHAP. II. — Le Christianisme vis-à-vis de l'homme.....	184
§ I. Besoin de connaître, de croire, d'espérer.....	184
§ II. Vertus pratiques : humilité, résignation, cha- rité, etc.....	193
CHAP. III. — Le Christianisme vis-à-vis de la famille...	203
CHAP. IV. — Le Christianisme vis-à-vis de la société....	214
§ I. Liberté civile et politique.....	214
§ II. Liberté de conscience et tolérance.....	227
CHAP. V. — Le Christianisme vis-à-vis de l'humanité...	245
§ I. Action du Catholicisme par le culte extérieur...	246
§ II. Influence intellectuelle du Catholicisme sur les sciences, les lettres, les arts, etc.....	250
§ III. Institutions et bienfaits du Catholicisme.....	257
§ IV. Supériorité pratique du Catholicisme sur les autres cultes.....	272

## SIXIÈME PARTIE.

### PREUVES PHILOSOPHIQUES.

CHAP. I. — Concours de la raison dans la démonstration catholique.....	293
CHAP. II. — Nature et limites de la raison.....	300

CHAP. III. — Impuissance de la raison seule à fonder un système de vérité en dehors du Catholicisme.....	308
CHAP. IV. — Objections présentées par la raison et réponses à ces objections.....	359
§ I. Immensité de la création et petitesse de l'homme.....	346
§ II. Dieu est-il trop grand pour s'occuper de nos actions?.....	351
§ III. Prescience de Dieu et liberté de l'homme.....	354
§ IV. Existence du mal, désordre moral et physique.....	357
§ V. Immortalité de l'âme.....	364
§ VI. Pourquoi des mystères.....	367
§ VII. Peut-il y avoir des miracles?.....	375
§ VIII. Conduite de la Providence dans le gouvernement des choses religieuses.....	380
§ IX. Énormité des peines de l'autre vie.....	384
§ X. Du manque d'évidence absolue de la vérité... ..	390
CHAP. V. Force de la démonstration catholique au point de vue de la raison.....	397
CHAP. VI. — Puissance, vérité et grandeur de la philosophie catholique.....	421
CONCLUSION GÉNÉRALE.....	440
NOTE SUR LE PROTESTANTISME.....	452

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND.

4 DE61

# PRINCIPALES PUBLICATIONS

DE

## GAUME FRÈRES ET J. DUPREY

ÉDITEURS

4, Rue Cassette, à Paris, 4.

Tous les Ouvrages désignés dans ce Catalogue seront expédiés franco par la poste dans les Départements et en Algérie, sans augmentation de prix.

AVIS. — On est prié d'accompagner les demandes d'un bon de poste ou d'un mandat sur Paris.

### RELIGION

#### I. THÉOLOGIE.

- BAGUENAUT** Le catholicisme présenté dans l'ensemble de ses preuves, ouvrage approuvé par Mgr l'Évêque d'Orléans, 2 vol. in-18, format Charpentier..... 7 fr.
- BERGIER** ..... Dictionnaire de théologie, enrichi de notes extraites des plus célèbres apologistes de la Religion, par Mgr Goussier, archevêque de Reims; augmenté d'articles nouveaux par Mgr DONSY, évêque de Montauban; précédé d'un plan de théologie, manuscrit autographe de Bergier, auquel nous joignons les SERMONS INÉDITS du même auteur. 7 vol. in-8... 18 fr.
- DE CARRIÈRES** ... Bible (Sainte), contenant l'Ancien et le Nouveau Testament, avec une traduction française en forme de paraphrase, et les Commentaires de Ménoçhius. 6 forts volumes in-8. 25 fr. 60
- DE HERDT**..... Pratique de la liturgie sacrée selon le rite romain, traduite sur la 3<sup>e</sup> édition latine par M. l'abbé Maupied, docteur en théologie et en droit canonique, approuvée par S. E. Mgr le cardinal Morlot, archevêque de Paris. 2 forts vol. in-8..... 12 fr.
- Mgr. GAUME**..... Catéchisme de persévérance, ou Exposé historique, dogmatique, moral et liturgique de la Religion, depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours. 7<sup>e</sup> édit. 8 vol. in-8. 32 fr.
- Manuel des confesseurs**, composé : 1<sup>o</sup> Du prêtre sanctifié par l'administration charitable et discrète du sacrement de Pénitence; — 2<sup>o</sup> De la pratique des Confesseurs, par saint LIGUORI; — 3<sup>o</sup> Des Avertissements aux Confesseurs, et du Traité de la Confession générale du bienheureux Léonard DE PORT-MAURICE; — 4<sup>o</sup> Des Instructions de saint Charles aux Confesseurs; — 5<sup>o</sup> Des Avis de saint François de Sales aux

- Mgr GAUME**..... Confesseurs; — 6° Des Conseils de saint Philippe de Néri; — 7° Des avis de saint François Xavier aux Confesseurs. Ouvrage adopté par plusieurs archevêques et évêques. 7e édition. 1 vol. in-8..... 5 fr.
- DE GENOUDE**..... **Bible** (Sainte), traduction nouvelle, édition diamant. 1 vol. in-18..... 6 fr.
- I. GOSCHLER**..... **Dictionnaire encyclopédique de la théologie catholique**, rédigé par les plus savants professeurs et docteurs en théologie de l'Allemagne catholique moderne, publié en 25 vol. in-8 de 600 pages à 2 colonnes à 5 fr. 50 le volume.

*Comprenant : 1° La Science de la Lettre, savoir : la Philologie biblique de l'Ancien et du Nouveau Testament, la Géographie sacrée, la Critique, l'Herméneutique. — 2° La Science des Principes, savoir : l'Apologétique, la Dogmatique, la Morale, la Pastorale, les Catéchèses, l'Homilétique, la Pédagogique, la Liturgique, l'Art chrétien, le Droit ecclésiastique. — 3° La Science des Faits, savoir : l'Histoire de l'Église, l'Archéologie chrétienne, l'Histoire des Dogmes, des Schismes, des Hérésies, la Patrologie, l'Histoire de la Littérature théologique, la Biographie des principaux personnages. — 4° La Science des Symboles, ou l'Exposition comparée des Doctrines schismatiques et hérétiques et de leurs rapports avec les dogmes de l'Église catholique, la philosophie de la religion, l'Histoire des religions non chrétiennes et de leur culte; publié par les soins du Dr. WETZER, professeur de philologie orientale à l'université de Fribourg en Brisgau, et du Dr. WELTE, professeur de théologie à la faculté de Tubingue, approuvé par Mgr l'archevêque de Fribourg, traduit de l'allemand et dédié à S. E. Mgr le cardinal Morlot, archevêque de Paris, par I. GOSCHLER, chanoine honoraire, docteur ès lettres, licencié en droit, traducteur de l'Histoire universelle d'Alzog, de l'Histoire de la Révélation biblique de Haneberg.*

Cet ouvrage, dont nous donnons la traduction, a paru pour la première fois en Allemagne en 1847; trois tirages successifs en ont constaté le succès. La cause d'une pareille fortune pour un travail aussi étendu est clairement indiquée dans l'approbation suivante accordée par l'illustre confesseur et archevêque de Fribourg, métropolitain de la province ecclésiastique du Haut-Rhin, Mgr de Vicari.

« Nous accordons à l'ouvrage intitulé : *Encyclopédie de la Théologie Catholique*, publié dans la librairie de Herder, « par les soins de H. J. Wetzer et B. Welte, à Fribourg en « Brisgau, notre approbation, vu qu'il ne renferme rien de « contraire à la foi et à la morale catholiques; et nous le re- « commandons le plus chaudement que nous pouvons, vu son « excellence, aux prêtres et aux laïques. (*Und empfehlen es « wegen seiner Vortrefflichkeit aufs wärmste Priestern und « Laien.*) »

† HERMANN.

Archevêque de Fribourg.

Les auteurs du *Dictionnaire encyclopédique* dont les Allioli, les Alzog, les Buss, les Dœllinger, les Haneberg, les Hefele, les Hurter, les Movers, les Staudenmaier, les Theiner, les

**I. GOSCHLER.....** Weith, les Welte, les Wetzer et tant d'autres, ont des noms européens, en écrivant pour l'Allemagne, ont travaillé pour l'instruction de toutes les nations catholiques, et leur ont légué une œuvre où la philosophie la plus saine, la philologie la plus sûre, l'érudition la plus vaste, prêtent leur appui à la première et à la plus indispensable des sciences, à la théologie. A ce dernier point de vue, ne peut-on pas affirmer sans exagération, qu'un pareil livre supplée à l'absence de tous les autres; que c'est une autorité à laquelle le prêtre peut demander une réponse à tous les doutes, une solution à toutes les difficultés, une règle pour toutes les circonstances graves et délicates de son ministère, une mine où le clergé des campagnes, éloigné des grandes bibliothèques, rencontrera d'inépuisables ressources, une perpétuelle assistance; où le professeur, le prédicateur, le confesseur et le simple fidèle trouveront, sans aucune peine, dans toutes les questions religieuses, des principes et des faits, des conseils et des exemples, des méthodes, des vues d'ensemble et une multitude de détails qu'ils auraient à chercher longuement dans des ouvrages dont la plupart ne sont pas sous leur main, dont très-souvent les titres mêmes leur échappent, et dont le *Dictionnaire encyclopédique*, dans un style simple, clair et précis, expose et résume les doctrines, les démonstrations et les résultats les plus authentiques.

Un mot sur le mérite de la traduction. L'auteur, M. Goschler, si honorablement connu par sa traduction de l'*Histoire de l'Église*, d'Alzog, et par celle de la *Révélation biblique*, de Haneberg, n'a pas apporté moins de soins (1) à l'interprétation d'une œuvre dont la portée est bien autrement grande que celle de ses publications antérieures. Le travail qu'il a entrepris sur le *Dictionnaire encyclopédique* mettra encore une fois en relief cette érudition variée et profonde qui le rend si digne d'être le coopérateur des doctes théologiens de l'Allemagne.

(1) Signalons entre autres le soin qu'a pris le traducteur d'ajouter, dans les articles de droit, ce qui concerne la législation française, dont les auteurs allemands ne se sont pas préoccupés. Ses recherches ont été facilitées et garanties par le concours d'un savant docteur en droit, avocat à la cour impériale de Paris, M. Edmond Magimel.

**Nota :** Les six premiers volumes du *Dictionnaire encyclopédique* sont en vente. Il parait un volume tous les deux mois.

**LIEBERMANN.....** **Institutiones theologicae**, traduites en français sur la 5<sup>e</sup> édit. ; 3<sup>e</sup> édition revue, corrigée et augmentée de notes. 5 vol. in-8..... 20 fr.

**J. PERONNE.....** **Prælectiones theologicae**. Nouvelle édition, publiée avec autorisation de l'auteur et enrichie de notes complètement inédites et d'une table générale des matières. 4 vol. in-8..... 20 fr.

**Prælectionum Theologicarum Compendium**. Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée de la *Thèse sur l'Immaculée Conception*. 2 vol. in-8..... 8 fr.

**Thesis dogmatica de Immaculata B. M. V. Conceptione addenda Prælectionibus theologicis**. Brochure in-8... 50 c.

**SIONNET.....** **Bible** (Sainte). 17 vol. in-8..... 48 fr.  
(Ouvrage en petit nombre.)

## 2. PATROLOGIE.

- CHRYSOSTOME (St).** Œuvres complètes (grec et latin), 26 livraisons grand in-8 à 2 colonnes..... 400 fr.
- SAINTE AUGUSTIN..** Œuvres complètes (texte latin), 22 livraisons grand in-8 à 2 colonnes..... 200 fr.
- SAINTE BASILE.....** Œuvres complètes (grec et latin), 6 livraisons grand in-8 à 2 colonnes..... 80 fr.
- SAINTE BERNARD..** Œuvres complètes (texte latin), 4 livraisons grand in-8 à 2 colonnes..... 43 fr.

Ces quatre beaux ouvrages, conformes aux éditions des Bénédictins de Saint-Maur, sont semblables pour le format, le caractère et le papier.

## 3. SERMONNAIRES.

- J. B. BLIN.....** Sermons à l'usage des missions et du ministère paroissial, précédés d'un traité synoptique de l'éloquence apostolique, suivis de conférences en forme de dialogues, terminés par un Plan pour une mission de trois mois. 4 vol. in-12. 10 fr.
- BOURDALOUE.....** Œuvres complètes, 6 vol. in-8..... 20 fr.
- FÉNELON.....** Œuvres complètes, 10 vol. grand in-8..... 80 fr.
- MASSILLON.....** Œuvres complètes, 3 vol. in-8..... 14 fr.
- PASSAGLIA.....** Conférences prononcées dans l'église du Gesù à Rome. 1 vol. in-12..... 1 fr. 80
- SCELLENS.....** Sermons pour tous les Dimanches et les principales Fêtes de l'année, suivis de Méditations sur la Passion de N. S. Jésus-Christ; approuvés par Mgr le cardinal-archevêque de Malines, et publiés avec l'autorisation de l'auteur. 6 vol. in-12..... 15 fr.
- \*\*\*..... Nouveaux plans de Prônes, de Sermons, de Méditations et d'Instructions familiales, contenant plusieurs sujets pour chaque dimanche de l'année et pour les fêtes fixes et mobiles, à l'usage de tous les ecclésiastiques chargés de la conduite des âmes; avec approbation de Mgr l'archevêque de Paris. 3<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-12. 2 fr. 40
- \*\*\*..... Recueil de Sermons pour le mois de mai, sur les prérogatives de la sainte Vierge. Ouvrage approuvé par Mgr l'archevêque de Malines. In-8..... 4 fr. 50
- THOMAS.....** Petits sermons, 1 vol. in-18..... 3 fr. 50

## 4. OUVRAGES DE CONTROVERSE.

- BERGIER.....** Le déisme réfuté par lui-même. 1 vol. in-8. 2 fr. 25  
Certitude des preuves du christianisme. in-8. 2 fr. 25
- Traité historique et dogmatique de la vraie religion, avec la réfutation des erreurs qui lui ont été opposées dans les différents siècles. 8 vol. in-8..... 25 fr. 60

- J. A. BIANCHI.....** **De la Puissance ecclésiastique** dans ses rapports avec la puissance temporelle, ouvrage approuvé à Rome sous le pontificat de Benoît XIV, traduit de l'italien par M. A. C. PELTIER, chanoine de la métropole de Reims. 2 vol. in-8 de 1600 pages..... 14 fr.
- Mgr GAUME.....** **Le Ver rongeur des sociétés modernes**, ou le Paganisme dans l'éducation. 1 vol. in-8..... 4 fr. 50  
**Lettres à Mgr Dupanloup**, évêque d'Orléans, sur le Paganisme dans l'éducation. 1 vol. in-8..... 4 fr.
- JAGER.....** **Célibat (le) ecclésiastique** considéré dans ses rapports religieux et politiques. 2<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-8..... 2 fr.  
**Protestantisme (le) aux prises avec la Doctrine catholique.** 1 vol. in-8..... 2 fr. 50
- LITTA (le cardinal)...** **Lettres sur les quatre articles dits du clergé de France** ; édition avec notes. 1 vol. in-12... 1 fr. 50
- LOUIS VEUILLOT..** **De quelques erreurs sur la papauté** ; 2<sup>e</sup> édit., 1 vol. in-18, 2 fr. 25. — Les sujets traités dans ce livre sont : *Saint Pierre, les Papes d'Avignon, Clément XIII et Clément XIV, le Pouvoir temporel des papes.*  
**Mélanges religieux, historiques, politiques et littéraires.** — V. LITTÉRATURE, page 15.

## PHILOSOPHIE

- M<sup>me</sup> DE CHALLIÉ** **Essai sur la Liberté, l'Égalité et la Fraternité** (née DE JOSSIEU)..... considérées aux points de vue chrétien, social et personnel ; ouvrage couronné par l'Académie française. 1 vol. in-8. 4 fr.  
**Harmonie du Catholicisme** avec la nature humaine. 1 vol. in-8..... 5 fr.
- COMBALOT (l'abbé)..** **Éléments de philosophie catholique.** 1 vol. in-8. 3 fr.
- L. MOREAU.....** **La Destinée de l'homme, ou du mal, de l'épreuve et de la stabilité future.** 1 vol. in-12. 3 fr. 50

M. du Lac analysant cet ouvrage dans l'*Univers* (numéro du 26 avril 1858), s'exprime ainsi : « Nous devons à M. L. Moreau, traducteur des *Confessions* et de la *Cité de Dieu*, divers écrits qui l'ont mis au premier rang parmi les philosophes catholiques de notre époque : *Considérations sur la vraie Doctrine ; du Matérialisme phrénologique ; de l'Animisme et de l'Influence*, etc. ; son nouvel ouvrage : *la Destinée de l'homme*, le fera grandir encore dans l'estime de tous ceux qu'attirent l'élevation de la pensée et la profondeur de la doctrine, unies à la clarté et à la distinction du langage. Par le style, qui rappelle les grands écrivains du grand siècle, comme par le fond, qui est d'un disciple de saint Augustin, cette œuvre est une œuvre hors ligne. »

- BATTIER.....** **Cours complet de philosophie**, mis en rapport avec le programme universitaire et ramené aux principes du catholicisme. 4 vol. in-12..... 14 fr.



**BATTIER**..... **Manuel élémentaire de Philosophie**, ou Abrégé du *Cours complet de Philosophie*. 1 vol. in-12.... 3 fr. 50

**LE B. P. VENTURA RAISON (la) philosophique et la RAISON catho-  
DE RAULICA**..... **lique**, conférences sur la Raison philosophique chez les anciens, dans les temps modernes : la Trinité, l'Homme, l'Incarnation, la Restauration de l'univers par l'Incarnation du Verbe, etc. Tome I<sup>er</sup>, 3<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-8..... 6 fr.

**LE MÊME OUVRAGE**, suite: Conférences sur la **CRÉATION**. Tome II, 2<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-8..... 6 fr.

**LE MÊME OUVRAGE**; suite: Conférences sur la **confession**, les harmonies de l'eucharistie et l'éternité des peines. Tome III<sup>e</sup>, 1 vol. in-8..... 6 fr.

Chacun de ces volumes est vendu séparément : 6 fr.

**Pouvoir (le) politique chrétien**, discours prononcés à la chapelle impériale des Tuileries, pendant le carême de l'année 1857, précédés d'une introduction par M. Louis Veuillot, 1 beau vol. in-8 de 600 pages, orné du portrait de l'auteur, gravé sur acier..... 7 fr.

« En réunissant ses sermons pour les donner au public, dit M. Louis Veuillot, dans l'avant-propos de cet ouvrage, le R. P. Ventura s'est proposé de laisser à la France un traité à peu près complet sur le *Pouvoir public chrétien*. Dans ce but, il a développé les points les plus graves par des témoignages tirés des auteurs sacrés et profanes, et il ajoute des notes tirées, la plupart, d'écrits contemporains. Son livre est ainsi devenu une sorte de tableau de toutes les idées du temps, sur lesquelles sa propre parole jette un jour dont elles ne sont pas habituellement environnées. »

« Nous n'avons rien à dire du mérite littéraire de cet ouvrage. L'illustre orateur a pris de ce côté peu de souci, se proposant d'éclairer plutôt que de plaire. Néanmoins nous croyons qu'outre la solidité à laquelle il a visé, et l'animation et l'imprevu, charme particulier de sa parole, que les froideurs de la lecture ne font pas disparaître parce qu'il réside aussi dans le mouvement de la pensée, on trouvera encore dans son livre un talent d'écrivain très-élevé et singulièrement heureux. Il a, d'une façon éminente, la lucidité et la justesse de l'expression, qualité jadis éminemment française, maintenant de plus en plus rare. Il presse, il démontre, il est vif et pénétrant, et l'on s'étonnera qu'un étranger possède si bien les finesses et jusqu'aux élégances d'une langue qu'il a tardivement parlée. »

**Essai sur le Pouvoir public**, pour servir d'éclaircissements et faire suite au *Pouvoir chrétien*. 1 vol. in-8. 7 fr.

L'auteur a achevé, dans cet ouvrage, la tâche qu'il avait abordée dans le *Pouvoir politique chrétien*, en exposant plus particulièrement la doctrine catholique sur l'origine du pouvoir et les garanties de sa stabilité.

**La Tradition et les Semi-Pélagiens de la philosophie**, ou le Semi-Rationalisme dévoilé. Ouvrage renfermant de nouveaux et amples développements sur la nature et les forces de la raison; sur les principes des connaissances humaines; sur la loi naturelle; sur la nécessité de la tradition et de la révé-

- LE B. P. VENTURA DE BAULICA.....** lation divines, et sur les funestes effets de l'enseignement philosophique actuel dans les établissements dirigés par les rationalistes soi-disant catholiques. 1 vol. in-8..... 6 fr.  
**Saint Augustin, saint Thomas et la Philosophie chrétienne.** 1 vol. in-8. (*Sous presse*).  
**De la vraie et de la fausse Philosophie,** en réponse à une lettre de M. le vicomte Victor de Bonald. In-8. 1 fr. 50

## HISTOIRE

- W. COBBET.....** **Nouvelles Lettres aux ministres de l'Église d'Angleterre et d'Irlande,** ou suite de l'*Histoire de la Réforme*, du même auteur. 1 vol. in-18..... 80 c.
- DOELLINGER.....** **La Réforme, son développement intérieur et ses résultats dans le sein même de la confession luthérienne,** ouvrage traduit de l'allemand, 3 vol. in-8..... 18 fr.  
 Ce livre est un des plus étendus, des plus savants et des plus consciencieux qui aient été faits sur cette matière.
- FELLER (F. X. DE).....** **Biographie universelle,** ou Dictionnaire historique des hommes qui se sont fait un nom par leur génie, leurs talents, leurs vertus, leurs erreurs ou leurs crimes. Nouvelle édition, revue et continuée jusqu'en 1849, sous la direction de M. Ch. Weiss, conservateur de la bibliothèque de Besançon, et de M. l'abbé Busson, ancien secrétaire du ministère des affaires ecclésiastiques, et de 1849 à nos jours, par M. LEGLAY, avec fac-simile d'une lettre autographe de FELLER. 9 vol. grand in-8..... 56 fr.  
**LE MÊME OUVRAGE.** Supplément de 1850 à 1856, par M. J. LEGLAY. 1 vol. grand in-8, vendu séparément.. 3 fr.
- Mgr GAUME.....** **La Révolution, recherches historiques sur la propagation du mal en Europe depuis la renaissance jusqu'à nos jours.** 12 livraisons in-8 de 300 pages, à 3 fr. 50.

Les titres suivants donneront une idée générale de l'ouvrage et serviront à guider le choix des personnes qui ne voudraient en acheter que certaines parties.

Première livraison. — *La Révolution française, sa généalogie.* — Son double travail de destruction religieuse et de destruction sociale. — États généraux, Constituante, Législative, Convention. — Persécutions et régicide.

Deuxième livraison. — *La Révolution française, son travail de reconstruction religieuse.* — Religion officielle de Chaumette et de Robespierre. — Fêtes. — Religion des théophilanthropes. — Dogmes et liturgie. — Polythéisme de Quintus Aucler.

Troisième livraison. — *La Révolution française, son travail de reconstruction sociale.* — Constitutions. — Lois, institutions, costumes, langage.

Quatrième livraison. — *La Révolution française, son travail d'affermissement.* — Éducation. — Théâtres. — Mœurs

**Mgr GAUME**..... privées et publiques. — Triumvirs, proconsuls, victimes. — Biographies de Robespierre, Saint-Just, Camille Desmoulins, Charlotte Corday, etc.

Cinquième livraison. — *Le Voltairianisme*, ses caractères. — Sa généalogie. — Voltaire, Rousseau, Mably, Montesquieu, etc. — Doctrines et biographies.

Sixième livraison. — *Le Césarisme*, sa définition, sa généalogie. — Machiavel, Bodin, Buchanan, etc. — Biographies. — Doctrines politiques des derniers siècles.

Septième livraison. — *Le Protestantisme*, son origine. — Ulrich de Hutten. — Luther, Zwingle, etc. — Biographies et doctrines.

Huitième livraison. — *Le Rationalisme*, sa généalogie. — Notice sur les principaux rationalistes. — Caractères et progrès de leurs doctrines.

Neuvième livraison. — *La Renaissance*, son origine. — Ses caractères. — Biographies des principaux renaissants dans toute l'Europe.

Dixième livraison. — *La Renaissance*, propagation de son esprit. — Enseignement. — Pièces de collège. — Littérature. — Théâtres. — Ballets. — Modes. — Arts libéraux et mécaniques. — Fêtes publiques et domestiques.

Onzième livraison. — *La Renaissance*, nouvelle édition des vies de Plutarque ou Biographies des principaux auteurs qui servirent de modèle à la Renaissance. — Analyse de leurs ouvrages.

Douzième livraison. — *La Renaissance*, ses adversaires. — Biographies. — Écrits. — Témoignages. — Conclusion générale.

Voir dans *l'UNIVERS* (numéros des 15, 26 juillet, 4 et 9 août 1858), les comptes rendus des huit premières livraisons.

**Histoire de la société domestique** chez tous les peuples, ou Influence du christianisme sur la famille. 2 vol. in-8..... 12 fr.

**GABOURD (Aimé)**.. **Histoire de France depuis les origines gauloises jusqu'à nos jours**, publiée en 20 vol. in-8 de 500 à 600 pages, avec cartes géographiques. — Chaque volume 5 fr. — Treize volumes sont en vente. Il paraît un volume tous les trois mois.

Tous les journaux catholiques ont rendu compte de ce grand ouvrage.

Citons, entre autres, *l'Univers* qui, trois fois déjà, en a parlé de la façon la plus élogieuse ; — le *Correspondant* qui, après avoir rappelé les qualités du style de M. Gabourd, recommande son dernier travail comme une histoire « écrite dans des vues élevées, avec indépendance et conviction » (septembre 1856). — *L'Union*, où un critique de beaucoup d'autorité et de goût résumait ainsi ses louanges : « En somme, le travail que nous venons d'examiner annonce dans son auteur autant d'élevation dans les vues que de rectitude dans le jugement, autant de science que de bonne foi, et une élégante simplicité de style » (août 1856). — *La Bibliographie catholique* enfin, qui, revenant, elle aussi, une troisième fois sur cette importante étude (juillet 1858), termine ainsi son appréciation :

**GABOURD (Amédée).** « M. Gabourd est arrivé au milieu de sa course, on peut maintenant apprécier sûrement son œuvre et juger que, si l'on trouve çà et là quelques légers défauts, ce n'en est pas moins, parmi les œuvres considérables qui ont eu notre histoire pour objet, l'une des plus remarquables, des plus sérieusement faites, des plus propres à détruire dans les esprits les aveugles préjugés formés par trois siècles de mensonges historiques. L'École catholique peut s'applaudir de compter un si digne athlète dans ses rangs, et nous sommes heureux de constater, pour l'honneur de notre littérature religieuse, que l'écrivain n'est pas au-dessous de l'historien. » (CHANTREL.)

Les lignes suivantes feront connaître l'esprit du livre :

« Au milieu des travaux que nos contemporains ont vu naître et qui semblaient rendre notre labeur inutile, dit M. Gabourd, une place était à prendre, une lacune restait à combler, il fallait, en retraçant le passé de notre pays, essayer de détruire et de mettre à néant ces idées fausses, ces mensonges que la philosophie vaniteuse du dernier siècle a érigés en dogmes historiques, et dont la nouvelle école, dans son indifférence malveillante ou dans son dédaigneux éclectisme, n'a point voulu faire prompt et bonne justice. Au demeurant, cette tâche était facile : il ne s'agissait que d'étudier avec plus de soin et de conscience des monuments et des sources dont la connaissance réelle, dont la saine entente doit nécessairement contribuer au triomphe de la religion.

Nous avons voulu remonter aux sources, contrôler les assertions de nos devanciers, nous appuyer sur l'étude et sur la science sérieuse, parce que la vérité n'a rien à craindre de leur concours. Nous nous sommes attaché à venger l'Église, non à l'aide de la discussion et de la polémique, mais par le seul récit exact et complet des événements auxquels l'Église a été mêlée. Profondément convaincu que la religion n'a pas besoin d'être défendue au moyen de la ruse et de la mauvaise foi, nous avons repoussé cette fausse et dangereuse prudence qui porte à dissimuler les torts de ceux qu'on aime, pour la commodité de leur cause. Les fautes et les crimes sont de l'homme, l'infailibilité est à Dieu : l'homme a pu se tromper, et plus il a erré, plus il a laissé apparaître qu'il n'est qu'un instrument, et que Dieu n'a pas besoin de lui pour faire prévaloir ce qui est d'institution divine. On nous saura gré d'avoir osé défendre nos croyances à l'aide de l'histoire, d'une manière naturelle, par la seule intervention de la vérité, et sans parti pris de n'accueillir que les argumentations favorables, de laisser en oubli les questions difficiles. »

**HENRION (le baron).** **Histoire générale des Missions catholiques**, depuis le treizième siècle jusqu'à nos jours ; ouvrage illustré de 320 belles gravures et cartes géographiques gravées sur acier. 4 vol. grand in-8 à deux colonnes..... 40 fr.

Cette *Histoire* remonte à l'origine de chaque Mission, en décrit les progrès jusqu'à ce jour. Les éléments de sa composition savante ont été puisés dans les relations des anciens missionnaires, dans les histoires particulières de plusieurs Missions, dans les *Lettres édifiantes*, et, pour les derniers temps, dans les *Annales* publiées à Lyon. L'auteur les a tirés

- HENBION** (le baron)... surtout, et de préférence, des manuscrits que renferment les bibliothèques de Paris, et des recueils de lettres inédites qu'une obligeante amitié a mis à sa disposition. Ce grand et beau travail n'est donc pas une simple reproduction des lettres des missionnaires; c'est un récit auquel ces lettres ont servi de base et de premier canevas, mais qui devait avoir la forme régulière et la précision d'une œuvre historique.
- Histoire générale de l'Église** depuis la Prédication des Apôtres jusqu'au pontificat de Grégoire XVI. 5<sup>e</sup> édit., 13 vol. in-8..... 48 fr.
- Histoire générale de l'Église** pendant les dix-huitième et dix-neuvième siècles. Continuation de toutes les éditions de BÉRAULT-BERCASTEL, formant les tomes X, XI, XII et XIII de l'Histoire générale. 4 vol. in-8..... 18 fr.
- HUC** (l'abbé)..... **Le Christianisme au Thibet, en Tartarie et en Chine**, depuis le passage du cap de Bonne-Espérance jusqu'à nos jours. 4 volumes in-8 avec cartes, 24 fr. — Les tomes III et IV sont vendus séparément 12 fr. — Le tome IV est vendu séparément 6 fr.
- Souvenirs d'un Voyage** dans la Tartarie, le Thibet et la Chine pendant les années 1844, 1845 et 1846. 3<sup>e</sup> édit., 2 vol. in-8..... 12 fr.
- LE MÊME OUVRAGE.** 2 vol. in-12..... 7 fr.
- Empire (L') chinols**, suite aux SOUVENIRS D'UN VOYAGE dans la Tartarie et le Thibet. 2 vol. grand in-8, imprimés à l'Imprimerie impériale, avec une carte..... 15 fr.
- LE MÊME OUVRAGE**, 3<sup>e</sup> édition. 2 vol. in-8 avec une carte..... 12 fr.
- LE MÊME OUVRAGE.** 2 vol. in-12, avec carte..... 7 fr.
- Cet ouvrage a été couronné par l'Académie française dans sa séance du 30 octobre 1855.
- JOHN LINGARD.** **Histoire d'Angleterre** depuis la première invasion des Romains jusqu'à nos jours, traduite de l'anglais par Camille BAXTON. 3<sup>e</sup> édition revue et annotée avec le plus grand soin. 5 vol. grand in-8 à 2 colonnes..... 24 fr.
- JOHN MILEY**..... **Histoire des États du Pape**, par JOHN MILEY, docteur en théologie de l'Université de Rome, supérieur du collège des Irlandais à Paris, auteur de *Rome sous le Paganisme et les Papes*, ouvrage traduit de l'anglais, par Ch. OUIX LACROIX, docteur en théologie de l'Université de Rome. 1 vol. in-8 de 800 pages..... 6 fr.
- C. M. MAGNIN**..... **Papauté** (la) considérée dans son origine, dans son développement au moyen âge et dans son état actuel, aux prises avec le protestantisme. 1 vol. in-8..... 6 fr.
- MARCOTTI** (l'abbé). **Les Victoires de l'Église pendant les dix premières années du pontificat de Pie IX**, ouvrage traduit de l'italien avec l'approbation de l'auteur par J. Chantré. 1 vol. in-8. 6 fr.
- BOHRBACHES**.... **Histoire universelle de l'Église catholique**, 3<sup>e</sup> édition, ornée du portrait de l'auteur, précédée d'une notice biographique et littéraire par Charles Sainte-Foi, augmentée de notes inédites de l'auteur, colligées par A. MURCIA, ancien élève de l'école des Chartes, et suivie d'un atlas

**ROHRBACHER**... géographique spécialement dressé pour cette histoire par A. H. DUFOUR. 29 vol. in-8. Le prix de chaque volume est de 5 fr.

M. Louis Veillot, dans l'*Univers* du 23 janvier 1856, a consacré à la mémoire de l'abbé Rohrbacher une longue et remarquable étude, dont nous extrayons le passage suivant :

« Cet immense travail, auquel l'abbé Rohrbacher s'était préparé par de puissantes études, sans prévoir même qu'il dût un jour l'entreprendre, exigeait la réunion des qualités rares dont Dieu l'avait pourvu. Il fallait à la fois une grande indépendance d'esprit envers tous les systèmes et un profond esprit de soumission envers l'Église ; une prodigieuse aptitude au travail et un absolu détachement de toute ambition mondaine et de toute vanité littéraire. Si l'auteur, donnant les mêmes soins à la forme qu'au fond de ses idées, s'était appliqué à polir son style, il n'aurait jamais fini ; et peut-être que le désir de contenter les opinions, si voisin de la crainte servile de leur déplaire, l'aurait engagé à biaiser en beaucoup de rencontres où il a parlé, au contraire, avec une rude mais précieuse sincérité. Il s'en faut, au surplus, que l'*Histoire universelle* manque de mérite, même littéraire. Le plan, admirablement conçu, est exécuté avec une netteté admirable ; toutes les parties en sont bien liées. A travers des négligences et des apâtrés de style, qui ne nuisent jamais à la vigueur du récit, on trouve fréquemment des pages de la plus haute éloquence, tout à fait dignes de cette vaste conception, qui a pour but de nous montrer Dieu gouvernant le genre humain, depuis l'origine jusqu'à la fin des temps, par le moyen de son Église divinement inspirée. Tel est en effet le plan de l'ouvrage, exprimé dans cette parole de saint Épiphanes, que l'auteur a prise pour épigraphe : *Le commencement de toutes choses est la sainte Église catholique*. On y voit figurer, dans un ordre merveilleux, les œuvres de l'esprit de vérité et les œuvres contraires de l'esprit de mensonge ; on découvre les mobiles, on assiste aux innombrables péripéties de ce grand combat, qui a commencé avec le premier homme et qui ne finira qu'au dernier jour du monde. L'histoire de l'Église, c'est l'histoire de l'humanité, mais illuminée par l'intervention manifeste de la Providence. Là donc paraissent tout ce que l'humanité a compris de plus grand, tout ce qu'elle a produit de plus beau, tout ce qu'elle a voulu de plus saint et tout ce qu'elle a cru de plus insensé, tout ce qu'elle a entrepris de plus coupable, tout ce qu'elle a essayé de plus pervers ; la doctrine de lumière avec ses saints et ses fidèles, la doctrine d'erreur avec ses grands hommes et ses esclaves ; les tentatives multipliées et les sanglantes victoires des fils de Satan, les entreprises sublimes, les héroïques résistances, les triomphantes défaites des enfants de Dieu. L'Église romaine est comme un grand arbre, secoué périodiquement par d'effroyables tempêtes qui le dépouillent de ses feuilles et qui brisent et dispersent au loin ses rameaux ; mais ces rameaux brisés prennent racine là où le vent les porte, tandis que le tronc lui-même, toujours indestructible, se couvre d'une floraison nouvelle, et semble moins mutilé que rajeuni. Nulle part cette miraculeuse vie, ce continuel rajeunissement, cette perpé-

**ROHRBACHER...** tuelle résurrection de l'Église, témoignage suprême et suprême mystère de l'histoire, ne sont mieux présentés et mieux expliqués que dans le livre de l'abbé Rohrbacher. Il en a compris tout l'enseignement et l'on peut dire toute la poésie, puisque c'est là par excellence le poème épique de l'humanité, dont toute autre conception ne sera jamais qu'un sommaire stérile ou un épisode incomplet. Et telle est la beauté et la puissance de ce livre, qu'aucun esprit juste ne le lira sans se prendre d'un amour éternel pour l'Église de Jésus-Christ, qui est la société des bons, des justes et des grands, la cité de la lumière et de l'amour, où l'homme, par la foi et par les œuvres, trouve une vision et une possession anticipées de Dieu. »

*Notre atlas se compose des vingt-quatre cartes suivantes :*

1. **Planisphère physique.**
2. **Carte de la dispersion des enfants de Noé.**
3. **Carte de la route suivie par les Hébreux depuis leur départ de l'Égypte jusqu'à leur entrée dans le pays de Chanaan.**
4. **Carte des tribus d'Israël.**
5. **Royaumes assyrio-babyloniens.**
6. **Empire de Cyrus.**
7. **Syrie sous les Machabées.**
8. **Palestine.**
9. **Carte des pays où les apôtres ont prêché l'Évangile**
10. **Empire romain, partie orientale.**
11. **Empire romain, partie occidentale.**
12. **Europe occidentale.**
13. **Empire romain d'Orient.**
14. **Europe occidentale.**
15. **Empire d'Occident sous Charlemagne.**
16. **Europe occidentale (de l'an 962 à l'an 1492).**
17. **Carte générale des croisades.**
18. **Empire des Mongols.**
19. **Carte de l'Orient.**
20. **Europe occidentale (de l'an 1492 à l'an 1519).**
21. **Europe occidentale (de l'an 1519 à l'an 1780).**
22. **Afrique.**
23. **Asie.**
24. **Amérique.**

Toutes ces cartes ont 15 centimètres de largeur sur 25 centimètres de hauteur. Sur chacune d'elles, on a marqué, simultanément avec le nom des villes, la date de la naissance et le nom des personnages illustres de l'*Histoire universelle de l'Église catholique*. Les dates des érections des archevêchés, des évêchés, des abbayes, des conciles, des batailles, des traités de paix, des sièges, etc., y sont également inscrites, ainsi que celles de tous les autres faits remarquables qui se trouvent consignés dans l'ouvrage de M. l'abbé Rohrbacher.

Cet Atlas paraîtra en quatre livraisons. — Prix de chaque livraison : 6 fr.

Les trois premières livraisons sont en vente.

NOTA. On pourra acquérir séparément l'ATLAS GÉOGRAPHIQUE de l'*Histoire de l'Église*, mais dans aucun cas l'*Histoire de l'Église* sans l'Atlas.

**LE B. P. VENTURA** *Gloires nouvelles du catholicisme, ou Éloges de RAULICA..... funèbres, vies et exemples de quelques grands catholiques décédés dans la première moitié de ce siècle.* Ouvrage traduit de l'italien sous la direction de l'auteur. 1 vol. in-8... 6 fr.

## LITTÉRATURE

- ANDBYANE.....** *Mémoires d'un prisonnier d'État*, 3<sup>e</sup> édition, revue par l'auteur, augmentée d'une Correspondance inédite de CONFALONIERI, et ornée de 4 gravures sur acier. 2 vol. in-8..... 10 fr.
- AUBINEAU.....** *Notices littéraires sur le dix-septième siècle*, in-8. 6 fr.
- BARTHÉLEMY**  
(CHARLES)..... *L'Esprit du comte Joseph de Maistre*, précédé d'un essai sur sa vie et ses écrits, complété par un grand nombre de notes et orné d'un portrait du comte de Maistre. 1 vol. in-8..... 6 fr.
- LE MÊME, in-12..... 3 fr. 50

Le public saura gré à M. Barthélemy d'avoir entrepris pour l'illustre comte J. de Maistre un genre de travail qui a souvent été fait sur les livres de nos meilleurs écrivains. *L'Esprit du comte de Maistre* prendra place à côté, sinon au-dessus de ces ouvrages qui sont la plupart de pures compilations : il présente, comme les meilleurs d'entre eux, un choix plein de sagacité et de précision des plus remarquables pensées de son héros ; il a, plus qu'eux, l'avantage de faire connaître la *vie intime* d'un homme dont toutes les actions portent le cachet d'originalité, de grandeur, de noblesse et de force qu'on admire dans ses écrits. Ces détails biographiques, empruntés aux propres révélations du comte de Maistre, ne remplissent pas moins d'un tiers du volume et renferment, comme la seconde partie du livre, un grand nombre de pages qui seront comptées parmi les meilleurs trésors de la langue.

Nous n'insistons pas sur le zèle, la patience et le soin avec lesquels M. Barthélemy a accompli cette tâche. Toutes ces qualités se retrouvent dans la partie de son ouvrage où, les livres du comte de Maistre sous les yeux, l'auditeur a cueilli et offre au public la moisson de fleurs choisies qu'a produite ce champ fécond. Toutes ces pensées ont été réunies sous des titres particuliers et, presque à chaque page du livre, accompagnées de notes pleines d'observations, de science et d'intérêt. Ainsi, M. Barthélemy a sans doute atteint le double but qu'il s'est proposé, à savoir : faire aimer et apprécier, dans M. de Maistre, l'homme et l'écrivain ; éveiller dans ceux qui liront *L'Esprit du comte de Maistre* le désir de connaître l'œuvre complète du grand philosophe chrétien.



**CLÉMENT (FÉLIX)**..... **Poètes (les) chrétiens depuis le quatrième jusqu'au quinzième siècle**, morceaux choisis, traduits et annotés. 1 vol. in-8..... 6 fr.

**CBAON (la princesse de)**. **Thomas Morus**, lord chancelier du royaume d'Angleterre au seizième siècle. 4<sup>e</sup> édition. 2 vol. gr. in-12.. 7 fr.

**DOMENECH (l'abbé)**.. **Journal d'un missionnaire au Texas et au Mexique**. 1 vol. in-8 avec carte..... 6 fr.

« Le *Journal d'un missionnaire au Texas et au Mexique* est un livre fort bien fait. Ame profondément impressionnable, d'une exquise sensibilité, un peu triste et rêveuse, nature vive, spontanée, soudaine, poétique enfin, M. l'abbé Domenech a mis dans ces pages, bien à son insu sans doute, un charme indéfinissable. Il a peint d'une manière saisissante, surtout dans le premier voyage, la vie du missionnaire avec ses épreuves secrètes, ses souffrances physiques, ses terribles douleurs morales.

« En lisant bien des pages de ces touchantes confidences, nous avons cru avoir sous les yeux les incomparables *Prisons* de Silvio Pellico. L'homme et le prêtre sont côte à côte dans le missionnaire du Texas, comme l'homme et le chrétien dans le prisonnier de l'Autriche. » (Extrait de la *Bibliographie Catholique*.)

**Mgr GAUME**..... **Trois Rome (Les)**, ou *Journal d'un Voyage en Italie*, accompagné ; 1<sup>o</sup> d'un Plan de Rome ancienne et de Rome moderne ; 2<sup>o</sup> d'un Plan de Rome souterraine ou des Catacombes. 2<sup>e</sup> édition. 4 vol. in-12..... 14 fr.

**GODEFROY (FRÉDÉRIC)** **Histoire de la littérature française depuis le XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours ; Études et modèles de style** (*Sous presse*). 3 vol. in-8. Les deux premiers volumes comprennent les *Prosateurs* ; le troisième comprend les *Poètes*. — On souscrit dès maintenant à cette histoire, dont le tome 1<sup>er</sup> est en vente. — Le prix de chaque volume est de 6 fr. 50.

Cet ouvrage s'adresse aux institutions ecclésiastiques et laïques, et également aux gens du monde. Comme l'indique son titre, il présente une histoire sommaire de la Littérature française, depuis le seizième siècle jusqu'au dix-neuvième inclusivement. Cette histoire est écrite avec beaucoup d'érudition, d'exactitude et de goût : 1<sup>o</sup> dans les études générales en tête de chaque siècle ; 2<sup>o</sup> dans les notices biographiques et littéraires qui précèdent les extraits des meilleurs auteurs de la langue ; 3<sup>o</sup> dans les notes variées, précises et substantielles dont ces extraits sont partout accompagnés ; notes qui ont le mérite particulier d'éclaircir à fond un nombre considérable de faits de la langue qui n'avaient jamais été étudiés.

L'ordre suivi par M. Godefroy a cet avantage sur les autres recueils littéraires, qu'il nous fait assister, pour ainsi dire, à la formation de la langue moderne. Peu à peu nous la voyons se développer, se modifier, grandir, gagner en correction, en force, en élégance, en précision, en noblesse, et se fixer, pour un siècle, à ce point où elle rencontra la perfection. Toutes les phases de sa vie, son point de départ, ses transformations, ses progrès, sa décadence et enfin sa renaissance.

**GODEFROY (FRÉDÉRIC)** sance sont parfaitement marqués par M. Godefroy dans toute la partie de cet ouvrage tout neuf qui lui appartient en propre.

Nous espérons que le public fera bon accueil à un livre destiné à compléter tous les travaux analogues. Il ne s'agit plus ici d'une simple compilation, même faite avec discernement ; il s'agit d'une étude approfondie des plus beaux chefs-d'œuvre de la littérature française. C'est une œuvre *saine*, car l'auteur, non-seulement n'a rien cité qui ne puisse être lu de tous, mais il a choisi le plus qu'il a pu, parmi ses nombreux extraits, ceux qui renferment un enseignement religieux ou moral ; c'est un travail *solide* à cause de la science que M. Godefroy a déployée dans ses *notices* étendues et surtout dans les *notes* ; *intéressant*, grâce à la variété qu'il a apportée dans le choix des morceaux ; et, pour toutes ces raisons, c'est un travail *utile*. C'est, croyons-nous, l'éloge qui lui convient le mieux, et nous espérons que bientôt le public sera unanime à le lui accorder.

**LOUIS VEUILLOT.** *Mélanges religieux, historiques, politiques et littéraires, deuxième série*, comprenant cinq volumes in-8 sur papier glacé, à 6 fr. le volume. Il paraît un volume tous les deux mois.

Cette publication est la reproduction, avec corrections, des articles les plus remarquables du rédacteur en chef de l'*Univers* ; elle contient en outre un certain nombre de pièces inédites. Chaque article est accompagné d'un *sommaire* ; la réunion de ces sommaires forme une *table* raisonnée.

Nous commençons la publication des *Mélanges* par la seconde série, afin de répondre au désir des personnes qui, possédant déjà la première, veulent avoir au plus tôt la suite de cet important ouvrage. — Le tome I<sup>er</sup> est en vente.

**Étude sur saint Vincent de Paul.** 1 vol. in-18. 60 c.  
**Çà et là.** 2 vol. in-12. (*Sous presse*).

**EUGÈNE VEUILLOT.** *Questions d'histoire contemporaine.* 1 vol. in-8. (*Sous presse*).

## OUVRAGES DIVERS.

**Mgr DEPEBY.** ..... **L'Esprit du bienheureux François de Sales, évêque de Genève**, représenté en plusieurs de ses actions et paroles remarquables recueillies de quelques sermons, exhortations, conférences, conversations, livres et lettres de Mgr. Jean-Pierre Camus, évêque de Belley. Nouvelle édition avec un portrait et une notice sur la vie et les écrits de Mgr. Camus. 3 forts vol. in-8..... 14 fr.

**GAUME (l'abbé).**..... **Le Nouveau Testament de Notre-Seigneur Jésus-Christ.** Traduction de M. de Genoude, revue et annotée par M. l'abbé Gaume, chanoine du diocèse de Paris. Nouvelle édition publiée avec l'autorisation de l'Ordinaire. Édition diamant. 1 vol. in-32..... 3 fr. 50

**Manuel du chrétien**, contenant les Psaumes, le Nouveau Testament, revus et annotés par M. l'abbé Gaume, et l'imitation ; précédés de l'ordinaire de la Messe, des Vêpres et des

- GAUME** (l'abbé)..... Complies selon le rite romain. Édition diamant. 1 vol. in-32.  
5 fr. 50.  
Ce livre est également publié avec l'autorisation de l'Ordinaire.
- Mgr GAUME**..... **Catecismo de Perseverancia** o exposicion historica, dogmatica, moral, liturgica, apologetica, filosofica y social de la Religion. 4 vol. in-8..... 30 fr.
- GRIGNON**  
**DE MONTFORT**..... **Traité de la vraie dévotion à la sainte Vierge.**  
1 vol. in-18..... 1 fr.
- LAGRANGE**..... **Jésus révélé à l'enfance et à la jeunesse.**  
1 vol. in-12 sur papier vélin, orné de dix gravures sur acier.  
3 fr.
- LALLEMANT**..... **L'Imitation de Jésus-Christ.** 1 vol. format in-48.  
1 fr. 20  
Le MÊME. Format in-64..... 4 fr.
- LIGUORI**..... **L'Horloge de la Passion;** traduit de l'italien par Mgr Gaume, 17<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-18..... 1 fr. 20  
**Livre de prières et de méditations.** 1 vol. in-18.  
2 fr. 25
- POSTEL**..... **Lectures du matin.** 1 vol. in-12..... 1 fr. 50
- PRÉMORD**..... **Règles de la vie chrétienne.** 2 vol. in-12. 5 fr. 50
- ROHRBACHER**... **La Religion méditée.** 2 vol. in-12..... 3 fr. 50
- SILVIO PELLICO**.. **Mémoires.** 1 vol. in-18..... 90 c.
- SORIGNET**..... **La cosmogonie de la Bible devant les sciences perfectionnées, ou Démonstration de la Révélation primitive par l'accord suivi des faits cosmogoniques avec les déductions rigoureuses de la science.** 1 vol. in-8..... 6 fr.
- TANNOJA**..... **Mémoires sur la vie et l'Institut de Saint-Alphonse de Liguori.** 3 vol. in-8..... 16 fr.
- TARBÉ**..... **Vie de saint Joseph.** 1 vol. in-18..... 80 c.
- THOMAS**  
**A KEMPIS**..... **Le Petit Jardin des Roses et la Vallée des Lis.** 1 vol. in-18..... 60 c.
- DU VALCONSEIL**... **Examen critique du Juif-Errant d'EUGÈNE SUE.**  
1 vol. in-8..... 2 fr.
- \*\*\*..... **Histoire du Bas-Empire.** 2<sup>e</sup> édit. 2 vol. in-12. 6 fr.
- \*\*\*..... **De Imitatione Christi.** 1 vol. in-48 1 fr. ; grand in-32  
1 fr. 20
- \*\*\*..... **Imitation des saints.** 1 vol. in-12..... 2 fr.
- \*\*\*..... **Manuale christianorum.** 1 vol. in-32..... 4 fr.
- \*\*\*..... **Manuel du pleux écolier.** 1 vol. in-32..... 1 fr.
- \*\*\*..... **Mois de Marie au pied de la croix.** 1 vol. in-18.  
2 fr.
- \*\*\*..... **Novum Testamentum et de Imitatione Christi.**  
1 vol. in-48..... 3 fr



EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS.

**Dictionnaire encyclopédique de la Théologie catholique**, rédigé par les plus savants professeurs et docteurs en théologie de l'Allemagne catholique moderne; comprenant : 1<sup>o</sup> la science de la lettre; 2<sup>o</sup> la science des principes; 3<sup>o</sup> la science des faits; 4<sup>o</sup> la science des symboles; publié par les soins des docteurs WETZEN et WELTE; traduit de l'allemand par M. l'abbé I. GOSCHLER. 25 vol. in-8. de 600 pages à deux colonnes.

Quatre volumes sont en vente. — Le prix de chaque volume est de..... 5 fr. 50 c.

**Histoire de France depuis les origines gauloises jusqu'à nos jours**, par Amédée GABOURD, publiée en 20 vol. in-8 de 500 à 600 pages, avec cartes géographiques.

Prix de chaque volume..... 5 fr.  
Treize volumes sont en vente. — Il paraît un volume tous les trois mois.

**Le Pouvoir politique chrétien**, Discours prononcés à la chapelle des Tuileries, pendant le carême de 1857, et précédés d'une *Introduction*, par M. Louis VEUILLOT. 1 fort vol. in-8..... 7 fr.

**Essai sur le Pouvoir public**, ou Exposition des lois naturelles de l'ordre social; ouvrage faisant suite au *Pouvoir politique chrétien*. 1 vol. in-8 de près de 700 pages..... 7 fr.

**Gloires nouvelles du Catholicisme**, ou Éloges funèbres, vies et exemples de quelques grands catholiques, par le T. R. P. VENTURA DE RAULICA. (Ouvrage traduit sous la direction de l'auteur.) 1 vol. in-8..... 6 fr.

**Thomas Morus**, lord chancelier du royaume d'Angleterre au seizième siècle; par madame la princesse DE CRAON. Quatrième édition. 2 vol. grand in-12..... 7 fr.

**Victoires de l'Église** (les) pendant les dix premières années du pontificat de Pie IX, par M. l'abbé MARGOTTI, docteur en théologie. Ouvrage traduit en français, par J. CHANTREL. 1 vol. in-8..... 6 fr.

CORBEIL, typogr. et stér. de CRÉTÉ.